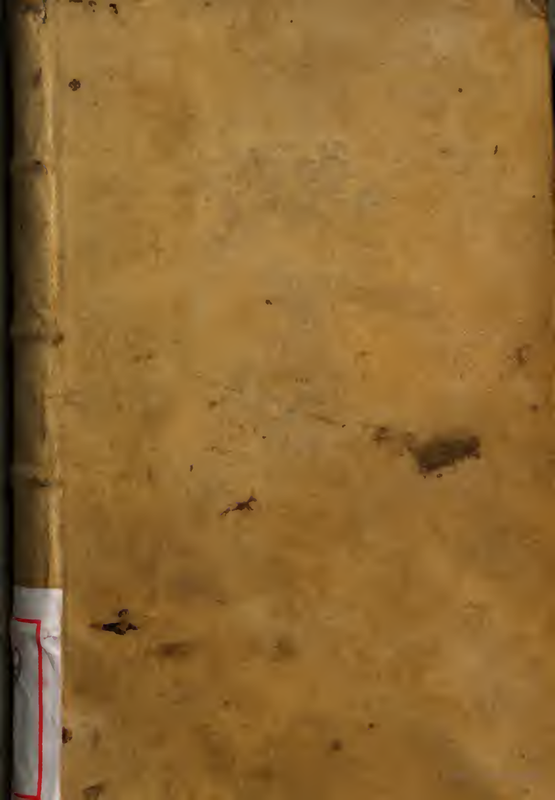
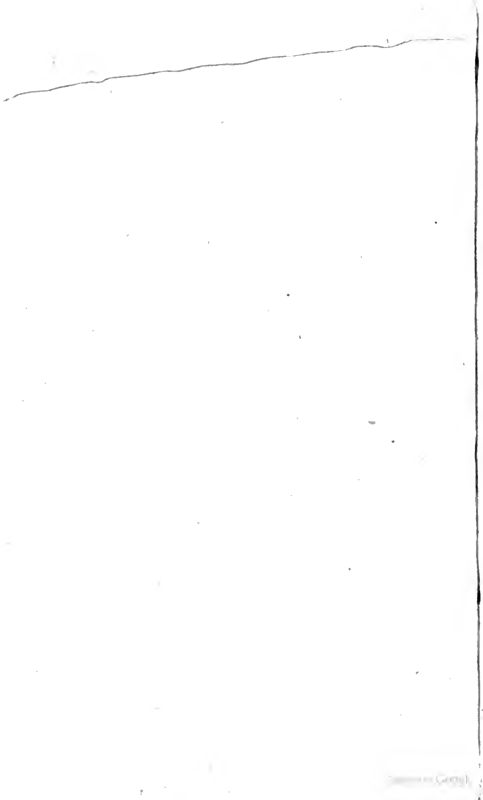




LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE.

TOME II.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME SECOND.

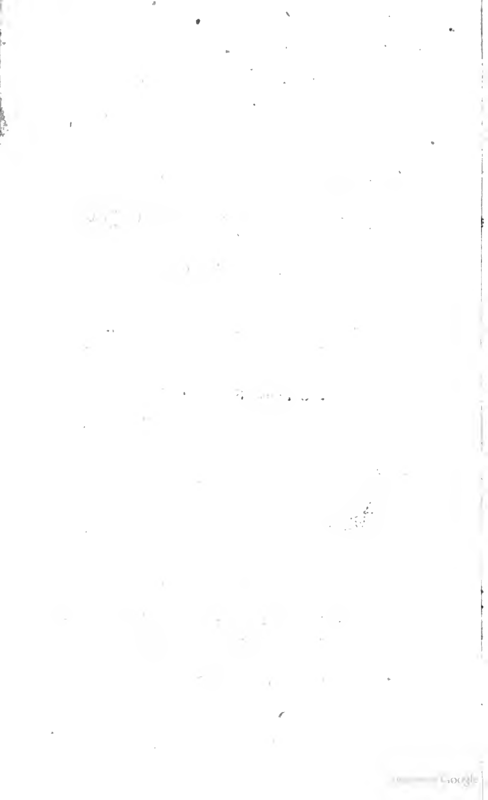




A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN VII.



PREMIERE PARTIE.

ANCIENS.

LIVRE PREMIER.

POÉSIE.

CHAPITRE VI.

De la Comédie ancienne.

SECTION PREMIERE.

De la Comédie grecque.

Il faut avant tout distinguer trois époques dans la comédie grecque. La premiere, qui se rapprochait beaucoup de l'origine du spectacle dramatique, en avait conservé et même outré la licence. Ce qu'on appelle *la vieille comédie* n'était autre chose que la satyre en dialogue. Elle nommait les personnes et les immolait sans nulle pudeur à la risée publique.

Ce genre de drame ne pouvait être toléré que dans une démocratie effrénée, comme celle d'Athenes. Il n'y a qu'une multitude sans principes, sans regle et sans éducation, qui soit portée à protéger et encourager publiquement la médisance et la calomnie, parce qu'elle ne les craint pas, et que rien ne trouble le plaisir malin qu'elle goûte à les voir se déchaîner contre tout ce qui est l'objet de sa haine ou de sa jalousie. C'est une espece de vengeance qu'elle exerce sur tout ce qui est au dessus d'elle; car l'égalité civile, qui ne fait que constater l'égalité des droits naturels, ne saurait détruire les inégalités morales, sociales et physiques établies par la nature même; et rien au monde ne peut faire que dans l'ordre social un fripon soit l'égal d'un honnête homme, ni un sot l'égal d'un homme d'esprit.

On ouvrit enfin les yeux sur ce scandale, qui fut réprimé par les lois : il fut défendu de nommer personne sur le théâtre. Mais les auteurs, ne voulant pas renoncer à l'avantage facile et certain de flatter la malignité publique, prirent le parti de jouer des aventures véritables sous des noms supposés. La satyre ne perdit rien sous un si faible déguisement : ce fut le second âge du théârre comique, et ce genre s'appela *la moyenne comédie.* De nouveaux édits la proscrivirent, et l'on fit défense aux poëtes comiques de mettre sur la scene, ni person-

nages réels ni actions vraies et connues. Alors il fallut inventer; et c'est à cette troisieme époque qu'il faut placer la naissance de la véritable comédie: ce qui l'avait précédée n'en méritait pas le nom. C'est dans celle-ci que se distingua Ménandre, qui en fut chez les Grecs le créateur et le modele, comme Epicharme le fut chez les Siciliens. La postérité a consacré la mémoire de Ménandre; mais le tems a dévoré ses écrits. Il ne nous est connu que par les imitations de Térence, qui lui emprunta plusieurs de ses pieces, dont il enrichit le théâtre de Rome.

Les onze pieces qui nous restent des cinquante-quatre qu'on dit qu'Aristophane avait faites, appartiennent entiérement à la premiere époque, à celle de *la vieille comédie.* Eupolis, Cratinus et lui sont les trois auteurs les plus célebres qui aient travaillé dans ce genre. Leurs écrits furent connus des Romains, comme le prouve le témoignage d'Horace. Ils ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus que ceux des auteurs qui s'exercerent dans les deux autres genres : on sait seulement qu'ils furent en très-grand nombre. Le seul Aristophane est échappé, du moins en partie, à ce naufrage général. On ne sait rien de sa personne, si ce n'est qu'il n'était pas né à Athenes; ce qui releve chez lui le mérite de cet atticisme que les Anciens lui

accordent généralement, c'est-à-dire, de cette pureté de diction, de cette élégance qui était particuliere aux Athéniens, et qui faisait que Platon même, le disciple de Socrate, trouvait tant de plaisir à la lecture d'Aristophane. Sans doute il en faut croire les Grecs sur ce point, et surtout Platon, si bon juge en cette matiere, et si peu suspect de partialité en faveur de l'ennemi de son maître. Mais en mettant à part ce mérite à peu près perdu pour nous, parce que les graces du langage familier sont les moins sensibles de toutes dans une langue morte, il est difficile d'ailleurs, en lisant cet auteur, de n'être pas de l'avis de Plutarque, qui s'exprime ainsi dans un parallele de Ménandre et d'Aristophane.

« Ménandre sait adapter son style et proportionner son ton à tous les rôles, sans négliger
» le comique, mais sans l'outrer. Il ne perd jamais
» de vue la nature, et la souplesse et la flexibilité
» de son expression ne saurait être surpassée. On
» peut dire qu'elle est toujours égale à elle-même
» et toujours différente suivant le besoin; semblable
» à une eau limpide qui, courant entre des rives
» inégales et tortueuses, en prend toutes les formes
» sans rien perdre de sa pureté. Il écrit en homme
» d'esprit, en homme de bonne société; il est fait
» pour être lu, représenté, appris par cœur, pour

» plaire en tous lieux et en tout tems, et l'on n'est
» pas surpris, en lisant ces pieces, qu'il ait passé
» pour l'homme de son siecle qui s'exprimait avec
» le plus d'agrément, soit dans la conversation,
» soit par écrit. »

Un pareil éloge doit augmenter nos regrets sur la perte totale des pieces de cet auteur; et ce qui confirme le jugement de Plutarque, c'est que tous ces caracteres sont précisément ceux de Térence, qui avait pris Ménandre pour son modele. Plutarque parle bien différemment d'Aristophane. « Il outre
» la nature, et parle à la populace plus qu'aux hon-
» nêtes gens; son style est mêlé de disparates con-
» tinuelles, élevé jusqu'à l'enflure, familier jusqu'à
» la bassesse, bouffon jusqu'à la puérilité. Chez
» lui l'on ne peut distinguer le fils du pere, le
» citadin du paysan, le guerrier du bourgeois, le
» dieu du valet. Son impudence ne peut être sup-
» portée que par le bas peuple; son sel est amer,
» âcre, cuisant; sa plaisanterie roule presque tou-
» jours sur des jeux de mots, sur des équivoques
» grossieres, sur des allusions entortillées et licen-
» cieuses. Chez lui la finesse devient malignité,
» la naïveté devient bêtise; ses railleries sont plus
» dignes d'être sifflées, qu'elles ne sont capables de
» faire rire; sa gaieté n'est qu'effronterie; enfin,
» il n'écrit pas pour plaire aux gens sensés et

» honnêtes, mais pour flatter l'envie, la méchan-
» ceté et la débauche. »

Quoi qu'en dise Brumoy, qui trouve ce jugement trop sévere, on ne peut nier que la lecture d'Aristophane ne justifie Plutarque dans tous les points. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir pas marqué l'espece de mérite qui se fait sentir à travers tant de défauts, et qui peut faire concevoir pourquoi cet auteur plaisait tant aux Athéniens. J'avoue qu'il est extrêmement difficile d'en donner une idée; car pour saisir l'esprit d'Aristophane, il faudrait avoir dans sa mémoire tous les faits, tous les détails de l'histoire de son tems, et connaître les principaux personnages d'Athenes, comme nous connaissons ceux de nos jours. Cette connaissance ne pouvant jamais être qu'imparfaite, à cause de l'éloignement des tems, il y a nécessairement une foule de traits dont l'à-propos doit nous échapper. Cependant ceux qui ont assez étudié la langue des Grecs et leur histoire pour lire Aristophane, en savent du moins assez pour en comprendre une bonne partie, et pour voir en quoi consistait son talent. Mais cette difficulté même en fait voir le faible, et nous apprend ce qui lui a manqué. Car pourquoi est-il si mal-aisé de l'entendre, tandis que nous lisons avec délices les pieces de Térence, quoique nous n'ayons

pas une connaissance plus particuliere de Rome que d'Athenes ? c'est qu'Aristophane n'a peint que des individus, et que Térence a peint l'homme ; c'est que les pieces de l'un ne sont que des satyres personnelles ou politiques, des parodies, des allégories, toutes choses dont l'à-propos et l'intérêt tiennent au moment ; celles de l'autre sont des comédies faites pour peindre des caracteres, des vices, des ridicules, des passions, qui varient à un certain point dans les formes extérieures, mais dont le fond est le même dans tous les tems ; c'est qu'en un mot Aristophane n'était qu'un satyrique, et que Térence, ainsi que Ménandre, était véritablement un comique. Il y a entr'eux la même différence qu'entre un mime et un comédien, entre celui qui ne sait que contrefaire, et celui qui a le talent d'imiter. Et quelle distance il y a entre ces deux arts ? Celui qui contrefait prend un masque ; il ne peut vous amuser qu'autant que vous connaissez le modele ; encore ne vous amuse-t-il pas long-tems ; celui qui sait imiter, vous présente un tableau qui peut plaire toujours, parce que le modele est la nature, et que tout le monde en est juge. Allons plus loin, et comparons celui qui contrefait, à celui qui trace un portrait ; c'est accorder beaucoup, car il y a encore bien loin de l'un à l'autre. Regarderai-je long-tems le portrait

d'un homme que je n'ai jamais connu, d'un homme mort il y a cent ans, surtout si ce portrait n'est qu'une caricature, une fantaisie, un grotesque? Non, assurément; mais une peinture où je verrai des caracteres, des situations, de l'ame, aura toujours de quoi m'attacher, quand même je n'aurais jamais connu un seul des personnages. Voilà le principe des beaux-arts. Je me suppose dans l'ancienne Rome, assistant à une piece de Térence. Dès l'ouverture, je vois arriver un jeune homme agité, hors de lui, se promenant à grands pas : « Quel parti prendre? Irai-je ou » n'irai-je pas? Quoi! je n'aurai jamais le cœur de » prendre une bonne fois ma résolution, de ne plus » souffrir les affronts, les caprices, les rebuts! Elle » m'a chassé, elle me rappelle, et j'irais! Non, » non, quand elle viendrait elle-même m'en prier. » Je ne sais encore qui est-ce qui parle, mais je dis en moi-même : Voilà un jeune homme bien amoureux; je suis déjà intéressé et attentif, et j'entends, avec autant de facilité que de plaisir, le reste de la piece, qui est dans le même goût.

Je me transporte maintenant dans Athenes, et je me suppose, non pas un Français d'aujourd'hui, mais un habitant de quelque colonie grecque de l'Asie mineure, du tems de Périclès. Je suis venu pour la premiere fois, comme bien d'autres curieux,

aux Panathenées, aux fêtes de Minerve, qui se célebrent tous les cinq ans. Je sais qu'on y donne des spectacles qui attirent toute la Grece, des tragédies de Sophocle et d'Euripide, des comédies d'Aristophane et d'Eupolis. Je me promets un grand plaisir; car les Athéniens passent pour de fins connaisseurs, et leurs poëtes ont une réputation prodigieuse. J'arrive justement pour voir l'*Iphigénie* d'Euripide. Je pleure, je suis enchanté, et je dis: Que les Athéniens sont heureux d'avoir ce grand-homme! On annonce ensuite une piece d'Aristophane, qu'on appelle *Les Chevaliers*, et je m'attends à bien rire. Je vois paraître deux esclaves, et j'entends dire : Ah! voilà Démosthene, voilà Nicias. — Que dites-vous donc? ce sont deux esclaves, ils en ont l'habit, et Démosthene et Nicias sont deux de vos généraux, de braves gens dont j'ai beaucoup entendu parler. — Oui, mais voyez ces masques : c'est la figure de Nicias et de Démosthene. — Mais pourquoi ces figures de généraux d'armée avec ces habits d'esclaves? — C'est une allégorie. Vous allez voir. — Ah! fort bien; mais j'étais venu voir une comédie, et je ne croyais pas avoir à deviner des énigmes. La piece commence. Ecoutons. (Je traduis exactement, et non pas avec la réserve trompeuse de Brumoy, qui couvre une partie des turpitudes de son auteur.) « *Démosthene.*

» (ce n'est pas l'orateur.) Hélas! hélas! malheureux
» que nous sommes! que le ciel confonde ce misé-
» rable *paphlagonien* que notre maître a acheté
» depuis peu, si mal à propos pour nous. (A ce
» mot de *paphlagonien*, de grands éclats de rire.)
» Depuis que ce fléau est dans la maison, nous
» sommes battus tous les jours. *Nicias.* Ah! qu'il
» périsse, le coquin de *paphlagonien*, avec ses men-
» songes. *Dém.* Pauvre camarade! comment te
» trouves-tu? *Nic.* Fort mal, ainsi que toi. *Dém.*
» Viens çà, chantons ensemble la complainte
» d'Olympus. » (Tous deux se mettent à chanter
sur un air connu, du musicien Olympus. « Hélas!
» hélas!.... mais pourquoi nous lamenter inutile-
» ment? Ne vaudrait-il pas mieux trouver quelque
» moyen de salut? *Nic.* Eh! quel moyen, dis. *Dém.*
» Dis toi-même, afin que je sorte d'embarras.
» *Nic.* Non, par Apollon; mais parle le premier,
» je te suivrai. *Dém.* Ne pourrais-tu pas trouver
» quelque maniere de me dire ce que je veux dire?
» *Nic.* Je n'en ai pas le courage. Voyons pourtant
» si je ne pourrai pas te le dire adroitement et à
» la maniere d'Euripide. *Dém.* Eh! laisse là Euri-
» pide et les marchandes d'herbes. » (Ici des risées
qui ne finissent pas. Pendant qu'on rit, je demande
si cet Euripide dont on se moque, est l'auteur de
la tragédie qui m'a fait verser tant de larmes, et

qu'on a tant applaudie. « Eh! oui. C'est lui-même.
» Il est fils d'une marchande d'herbes. » Je reste un peu étonné. Mais la piece continue. Il faut écouter.)
Dém. Trouve plutôt un petit air, là, une chanson
» de départ, afin de quitter notre maître. *Nic.* Dis
» donc tout de suite, sans tant de façons : Fuyons.
» *Dém.* Eh bien! oui, je dis : Fuyons. *Nic.* Ajoute
» maintenant une syllabe, et dis : Enfuyons-nous.
» *Dém.* Enfuyons-nous. *Nic.* Fort bien! » (Ici j'entends des paroles de la plus grossiere obscénité, de plats quolibets, dignes de la plus vile canaille, et que jamais je n'aurais cru qu'on prononçât devant une assemblée d'honnêtes gens, encore moins devant des femmes. Je me demande où est le bon goût des Athéniens, où est cet atticisme si vanté. Mais poursuivons.) « *Nic.* Ce
» qu'il y a de mieux à faire actuellement, c'est
» de nous retirer auprès de la statue de quelque
» dieu. *Dém.* Quelle statue ? tu crois donc qu'il y a
» des dieux ? *Nic.* Sans doute, je le crois. *Dém.* Et
» par quelle raison ? *Nic.* Parce qu'ils me tour-
» mentent beaucoup plus qu'il ne faut. *Dém.* Je
» suis de ton avis. » (Ici j'admire de quel ton les Athéniens souffrent qu'on parle des dieux sur le théâtre.) « *Nic.* Parlons d'autre chose. *Dém.* Oui,
» veux-tu que nous disions aux spectateurs ce qui
« en est ? *Nic.* C'est fort bien fait. Mais prions-les

» de nous faire connaître si ce que nous disons
» leur fait plaisir. » (On bat des mains, et je suis surpris que les spectateurs fassent un rôle dans la piece.) « *Dém.* Je vais leur dire le fait. Nous
» avons pour maître un vieillard fâcheux, colere,
» mangeur de féves, sujet à l'humeur; c'est le
» peuple Pnycéen, qui aime tant le barreau, et
» qui est un peu sourd. Aux dernieres kalendes,
» il a acheté un esclave, un corroyeur *paphla-*
» *gonien*, un fourbe, un calomniateur fieffé. Ce
» corroyeur, connaissant l'humeur du bonhomme,
» s'est emparé de son esprit en le flattant, en le
» caressant, en le choyant, en le trompant. Peuple,
» lui dit-il, allez au bain quand vous aurez jugé;
» prenez ce gâteau, mangez, déjeûnez, recevez
» vos trois oboles : voulez-vous que je vous serve
» quelque chose à manger ? Ensuite il prend ce que
» chacun de nous a apprêté, et le donne à notre
» maître. Derniérement, n'avais-je pas pétri ce
» gâteau de Pyle, et n'a-t-il pas si bien fait qu'il
» me l'a escamoté et l'a servi au vieillard ? » Ici les rires et les applaudissemens redoublent. C'est bien pis quand le *paphlagonien*, le corroyeur, vient à paraître. Cléon, Cléon, tout le monde répete : Cléon. — Qui ? Cléon ? ce général qui vous a rendu un si grand service en prenant l'île de Sphactérie, et délivrant votre garnison assiégée

dans Pyle? — Oui, c'est lui. — En vérité, vous traitez fort bien vos poëtes et vos généraux. J'écoute pourtant jusqu'à la fin, et toujours sans rien comprendre. Tout est aussi obscur, aussi indéchiffrable pour moi que le commencement. C'est une suite de farces grotesques, où tout le monde paraît entendre finesse, et qui sont pour moi un mystere impénétrable. L'esclave *paphlagonien* s'enivre, et s'endort sur un cuir : pendant son sommeil, on lui dérobe subtilement ses *oracles ;* car c'est un charlatan qui en a toujours ses poches pleines. Ces *oracles* disent qu'un chaircuitier remplacera le corroyeur. Il ne manque pas de s'en présenter un, avec une boutique portative, où il étale des viandes cuites. Démosthene et Nicias lui persuadent qu'il est appelé par le ciel à gouverner le peuple Pnycéen. Il a d'abord quelque peine à le croire; mais enfin il se rend, et commence une lutte de charlatan avec le *paphlagonien*, disputant à qui saura mieux amadouer le vieillard. Cette lutte de bouffonnerie dure pendant trois actes, jusqu'à ce que le chaircuitier l'emporte sur le corroyeur, et le fasse chasser. Alors je prie mon voisin de vouloir bien avoir pitié d'un pauvre étranger, et de m'expliquer charitablement ce que signifie ce singulier spectacle, où je n'ai pas trouvé le mot pour rire. — Rien n'est plus simple, dit-il, et je vais vous mettre au fait.

L'auteur de la piece est ennemi mortel de Cléon, qui lui a contesté les droits de bourgeoisie, et qui n'avait pas grand tort; car on ne sait au juste de quel pays est Aristophane. Il a eu beaucoup de peine à s'en tirer, et s'est bien promis de prendre sa revanche, en se servant de ses armes ordinaires, c'est-à-dire, en mettant Cléon sur la scene, comme il y a déjà mis Socrate. Il y a cette différence, que Socrate est un honnête homme, un bonhomme, quoiqu'un peu visionnaire, et que Cléon est un intrigant qui a trouvé moyen, on ne sait trop comment, de se rendre agréable au peuple. Son expédition de Pyle lui a donné surtout un très-grand crédit; mais il y a plus de bonheur que de mérite. Avant qu'il arrivât pour prendre le commandement, Démosthene avait déjà fort avancé les affaires, et Cléon n'a eu qu'à recueillir le fruit des travaux et de l'habileté d'autrui. Voilà ce que signifie ce gâteau de Pyle qu'il a escamoté, et qu'un autre avait pétri. C'est là le fin de l'emblême. On l'appelle *paphlagonien*, non pas qu'il soit de Paphlagonie; c'est un jeu de mots qui veut dire qu'il a une voix forte, et qu'il crie toujours; cela vient, comme vous savez, de παφλάζειν, *bouillir avec bruit*. On l'appelle aussi corroyeur, parce qu'originairement c'était son métier. — Ah! c'est donc pour cela

que dans la piece il est si souvent question de cuir, et qu'on riait tant dès qu'on parlait de cuir. — Justement, c'est une des meilleures plaisanteries de la piece. — En effet, il faut que l'auteur l'ait crue bien bonne; car il y revient souvent. — Vous voyez maintenant toute sa marche. Le *paphlagonien*, qui a supplanté auprès de son maître les deux esclaves ses camarades, c'est Cléon qui, a su écarter Nicias et Démosthene, les desservir auprès du peuple athénien, et se faire donner les récompenses qui leur étaient dues. — Quoi! ce vieillard imbécille, dont on se moque pendant toute la piece; ce peuple Pnycéen? — C'est le peuple d'Athenes, c'est nous: πνυξ est le nom du lieu où se tiennent nos assemblées. Oh! c'est un brave citoyen que cet Aristophane. Savez-vous que c'est lui qui a joué sous le masque de Cléon? — Comment? est-ce l'usage chez vous, que les auteurs jouent dans leurs pieces? — Non, il n'y en avait point d'exemple; mais comme aucun comédien n'a osé se charger du rôle de Cléon ni s'attirer un ennemi si puissant, il a pris le parti de jouer lui-même. Ne conviendrez-vous pas que c'est là ce qui s'appelle aimer sa patrie? — C'est au moins haïr beaucoup Cléon. Mais que lui a fait Euripide? — C'est un disciple

d'Anaxagore, un ami de Socrate ; et Aristophane les hait également tous les trois, parce qu'ils méprisent ses comédies, qu'ils n'y viennent jamais, et disent tout haut que ce sont des farces scandaleuses. Ces philosophes n'aiment pas la gaieté. — Mais vous l'aimez beaucoup, vous autres, puisque vous trouvez fort bon qu'on se moque de vous. — Oui, pourvu qu'on nous fasse rire. Il y a quelque tems qu'Aristophane nous amusa bien aux dépens de Périclès. — Quoi ! ce grand Périclès, dont le nom est si révéré dans toute la Grece et jusque dans l'Asie, à qui votre république doit aujourd'hui sa splendeur et sa puissance ? — Nous lui avons de grandes obligations, il est vrai ; mais c'est pour cela même que nous savons meilleur gré à l'auteur de ne pas l'épargner plus qu'un autre. C'est là le symbole de l'égalité républicaine. Tous ces grands personnages seraient trop fiers, si notre Aristophane ne nous en faisait pas raison. Un des grands priviléges de la liberté, c'est de se moquer de ceux qui nous font du bien ; mais pourtant nous ne les en estimons pas moins. Croyez-vous que les plaisanteries d'Aristophane nous empêchent de sentir le mérite de Périclès, d'Euripide, de Socrate ? Après tout, qui aurait droit de se plaindre, puisque nous

ne

ne nous faisons pas grace à nous-mêmes? Vous avez vu quel portrait il fait du vieillard, mangeur de féves. — Vous me le rappelez. Qu'est-ce que veulent dire ces féves? — Quoi! vous ne savez pas qu'aux assemblées où nous donnons nos suffrages, nous portons toujours des féves pour cet usage, et que nous nous amusons ordinairement à les tenir entre nos dents? — Non vraiment, je n'en savais rien. — Mais vous n'avez donc rien compris à la piece? — Pas grand'chose, et surtout ce que vous me dites: je vous avoue que je n'y ai pas trop de regret. — Vous avez perdu beaucoup. Elle est pleine de traits piquans: chaque mot fait allusion à quelqu'endroit de la vie de Cléon. Par exemple, c'est lui qui a fait donner au peuple trois oboles pour son droit de présence aux assemblées, au lieu de deux qu'il avait auparavant. C'est pour cela que l'esclave dit *deux ou trois oboles.* Sentez-vous toute la finesse? — Oui, je conçois que cela peut vous amuser. Vous savez votre Cléon par cœur; vous le voyez tous les jours; vous vivez avec lui. Mais que m'importe, à moi, tout le mal qu'on dit de Cléon? Et pourquoi voulez-vous que je me mette l'esprit à la torture pour comprendre les sarcasmes énigmatiques de votre

Aristophane ? — Mais aussi ce n'est pas pour vous qu'il a écrit. A qui voulez-vous donc qu'un poëte dramatique cherche à plaire, si ce n'est à ses juges naturels, à ses concitoyens ? — Mais quand il ferait en sorte de plaire à d'autres, il n'y aurait pas de mal, et peut-être n'en vaudrait-il que mieux. Il vous sert selon votre goût : c'est fort bien fait ; mais ce goût peut changer, et vos enfans pourront fort bien s'amuser un peu moins que vous du gâteau de Pyle et du cuir de Cléon. Je crois que cet Euripide, ce fils d'une marchande d'herbes, comme l'appelle ingénieusement Aristophane, a travaillé dans un genre un peu plus durable. Je ne serais pas surpris que dans les siecles à venir et chez d'autres nations, il ne fût encore un grand poëte, et que votre Aristophane, s'il parvient à la postérité, n'y eût d'autre rang que celui d'un satyrique qui a réussi dans le plus aisé de tous les genres d'esprit, celui de la méchanceté, et qui a insulté grossiérement, dans Euripide, un homme qui a eu le talent rare de travailler pour tous les siecles.

La petite conversation que je viens d'avoir au théâtre d'Athenes, nous a déjà donné quelques notions sur Aristophane. Un coup d'œil très-rapide sur chacune de ses pieces, et quelques traits déta-

chés, quelques esquisses de scenes, doivent suffire ici pour achever l'idée qu'on peut s'en former ; car il ne faut pas s'imaginer qu'il soit question de plan, d'action, d'intrigue, d'intérêt, d'ordonnance dramatique, d'aucune des bienséances théâtrales, de situations ou de caracteres comiques : rien de tout cela. Supposons qu'à l'époque de la Fronde, un poëte du tems, un plaisant à la mode, un Blot, par exemple, ou un Marigny, se fût amusé à mettre sur le théâtre le Coadjuteur, le duc de Beaufort, le grand Condé, le frere du roi, les dames de Chevreuse et de Montbazon, et de représenter en ridicule tout ce qui se passait alors à l'archevêché, au Luxembourg, au Palais-Royal, au parlement et dans les halles ; supposons que ces satyres, mises en scenes tantôt réelles, tantôt allégoriques, fussent un composé de l'esprit de Rabelais, des lazzis d'Arlequin, des farces de Scaramouche, des harangues des charlatans du Pont-Neuf et des parades du boulevard, et qu'au milieu de toutes ces farces grossiérement bouffonnes, on distinguât un fonds d'imagination, quoique très-déréglée, un esprit fertile en inventions satyriques, et une sorte de verve sans aucun goût, ce serait notre Aristophane. On sent que de pareilles pieces ne seraient aujourd'hui d'aucun intérêt pour nous, si ce n'est par l'espece de curiosité que nous pourrions avoir de rechercher

les détails historiques des querelles de ce tems-là ; comme nous lisons *la Satyre Menippée* pour étudier l'esprit de la Ligue, et *la Confession de Sancy* pour connaître la cour d'Henri III. Il en est de même des pieces d'Aristophane : c'est l'histoire qu'on y peut étudier plutôt que le théâtre. Un poëte comique était alors un homme de parti, qui avait son avis sur les affaires publiques, et qui le disait sur le théâtre, comme les orateurs dans l'assemblée, si ce n'est que la forme était toute différente, et que les Athéniens, de tous les peuples le plus léger, le plus frivole, le plus vain, le plus médisant, écoutait avec beaucoup plus d'attention les bouffonneries de ses poëtes, que les harangues de ses orateurs. Il faut bien savoir à quel abus, à quel excès était poussée la liberté démocratique, pour concevoir tout ce que dans ce genre a pu oser Aristophane. La guerre du Péloponese durait depuis six ans : c'était Périclès qui avait été d'avis de l'entreprendre, pour ne pas laisser perdre aux Athéniens l'espece de suprématie qu'ils avaient dans la Grece depuis les batailles de Maraton et de Salamine, et que Lacédémone s'efforçait de reprendre sur eux. L'Attique étant un pays ouvert du côté de la Laconie, il était facile aux Lacédémoniens de porter les ravages jusqu'aux portes d'Athenes, dont la puissance consistait surtout dans ses forces de

mer. Il arrivait qu'Athenes, avec ses vaisseaux, infestait les possessions des Lacédémoniens, et que ceux-ci, avec leurs armées de terre, désolaient l'Attique. Cette alternative, ou plutôt cette réciprocité de bons et mauvais succès, et du mal qu'on faisait ou qu'on souffrait de part et d'autre, durait depuis six ans. On négociait pour la paix : le peuple la desirait, mais les grands, les généraux d'armée, entr'autres Cléon et Lamachus, ne le voulaient pas. Aristophane veut persuader que la paix est nécessaire. Il fait une piece qui s'appelle les *Acharniens*, du nom d'un bourg de l'Attique, nommé *Acharne*, où se passe la scene. C'est une suite de mascarades burlesques, qui tendent toutes à jeter de l'odieux et du ridicule sur Cléon et sur Lamachus; mais en passant, il n'oublie pas Euripide : il y a un acte entier contre lui. A l'égard d'Aristophane, il se représente lui-même sous le nom de *Dicæopolis*, c'est-à-dire, bon citoyen, et il fait son traité particulier avec les Lacédémoniens; ce qui lui vaut une foule d'avantages dont la guerre prive tous ses compatriotes : c'est là le fond de la piece. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est de voir comme il traite les Athéniens, et de quel ton il leur parle de lui-même par la bouche du chœur. « Depuis que notre » poëte s'est occupé à faire des comédies, il ne lui » est pas encore arrivé de paraître devant vous

» pour vous dire qu'il a du mérite. Mais comme
» ses ennemis l'accusent auprès de ces étourdis
» d'Athéniens, de jouer en plein théâtre la répu-
» blique et d'injurier le peuple, il faut bien qu'il
» se justifie auprès de cette multitude inconstante.
» Or, le poëte dit que vous devez faire grand cas de
» lui ; parce que c'est lui qui empêche que les dé-
» putés des villes alliées ne vous en fassent accroire,
» que vos flatteurs ne vous trompent, et que vous
» ne négligiez le soin des affaires publiques. Aupa-
» ravant, dès que ces députés voulaient vous en
» imposer, il suffisait qu'ils vous fissent des com-
» plimens, qu'ils vous dissent d'un ton doucereux :
» O Athéniens, qui vous couronnez de violettes !
» O ville d'Athenes, bien grasse et bien huilée !
» Alors vous vous releviez sur vos siéges pour en-
» tendre toutes ces belles choses, et ils obtenaient
» de vous ce qu'ils voulaient, pour avoir fait de
» vous le même éloge que des anchois. Le poëte
» vous a donc fait un grand bien ; il vous a appris
» que le gouvernement des villes vos alliées, appar-
» tenait au peuple. Aussi vous verrez leurs envoyés
» quand ils vous apporteront les tributs, demander
» où est Aristophane, et s'empresser à voir cet
» excellent poëte, qui ose dire aux Athéniens ce
» qui est juste et vrai. Le bruit de sa hardiesse s'est
» étendu si loin, que le grand roi a demandé aux

» ambassadeurs de Lacédémone, s'ils étaient aussi
» puissans sur mer que les Athéniens, et s'ils avaient
» un Aristophane qui leur dît leurs vérités, ajou-
» tant que les Athéniens seraient vainqueurs s'ils
» suivaient les conseils du poëte. C'est pour cela
» que Lacédémone, en vous proposant la paix,
» vous demande l'île d'Egine, non qu'elle s'en
» soucie beaucoup, mais parce qu'Aristophane a
» des terres dans cette île, et qu'ils voudraient se
» l'attacher. Mais ne le laissez pas aller; car il vous
» instruira dans ses comédies, et vous apprendra
» à être heureux, non pas en vous flattant, en ga-
» gnant des partisans intéressés, en vous séduisant
» par de perfides caresses, mais en vous enseignant
» ce qu'il y a de mieux à faire. Ainsi, que Cléon
» machine ce qu'il voudra contre moi, l'honnêteté
» et la justice seront de mon côté, et combattront
» avec moi, et jamais la république ne me trou-
» vera tel que Cléon, c'est-à-dire, un lâche et un
» efféminé. »

Cette apologie, ce panégyrique, ne sont pas dans un prologue, comme on pourrait le croire; c'est au milieu de la piece, à la fin du second acte. On peut juger par-là du peu d'égard qu'on avait alors à l'illusion dramatique, qui ne peut s'accorder avec cette coutume bizarre, d'adresser à tout moment

la parole aux spectateurs. On voit aussi, par ce morceau, que l'auteur se louait lui-même avec aussi peu de retenue, qu'il censurait les autres; et ce n'est pas d'aujourd'hui que les faiseurs de libelles répetent sans cesse les mots d'honnêteté et de vertu, en outrageant sans cesse l'une et l'autre. Ce n'est pas qu'Aristophane eût tort en tout : il a cela de commun avec tous les satyriques de profession, que chez lui quelques hommes sans mérite se trouvent attaqués en même tems que les honnêtes gens. Cléon est peint dans l'histoire, à peu près comme il l'est ici, au courage près et à l'éloquence, dont il ne manquait pas; mais Lamachus, qu'on ne traite pas mieux, était un habile capitaine qui servit très-bien la patrie, et fut tué en combattant pour elle. Il s'était raccommodé avec le poëte, qui le loua dans la suite, autant qu'il l'avait dénigré; sorte de contradiction qui n'embarrasse pas les gens de ce métier. Pour ce qui est d'Euripide, non-seulement il le fait revenir à tout moment dans ses pieces, mais il en fit deux exprès contre lui : *Les Fêtes de Cérès* et *Les Grenouilles*. Il fallait qu'il fût terriblement acharné contre ce tragique; et les haines littéraires étaient apparemment comme celles d'aujourd'hui, qui vont jusqu'à la rage et jusqu'au délire. J'en ai dit la raison, telle que les historiens la rapportent : c'est qu'Euripide l'avait méprisé; et le mépris, surtout quand il est

fondé, fait à l'amour-propre une blessure qui ne se ferme jamais. Mais de quelles armes Aristophane se sert contre Euripide ! des plus froides railleries, des plus brutales injures, des plus maladroites critiques. Il parodie les plus belles scenes, entr'autres celle de l'égarement de Phedre. N'est-ce pas bien prendre son champ ? Il lui reproche sa naissance : bassesse inexcusable. Il l'accuse d'impiété : calomnie odieuse. Il le peint comme un homme adroit et rusé, tout rempli d'artifice, tout occupé de menées sourdes, se faisant un parti dans la plus vile populace ; et c'était un homme simple et retiré vivant dans son cabinet ou avec quelques philosophes ses amis. Il faut pourtant donner un échantillon des plaisanteries d'Aristophane contre le rival de Sophocle. Ce même *Dicæopolis* dont je viens de parler, veut haranguer le peuple, sous l'habit d'un mendiant, pour inspirer plus de pitié. Il frappe à la porte d'Euripide, et tout le sel de la scene que vous allez entendre, consiste à railler le poëte sur ce qu'il introduit dans ses tragédies des personnages revêtus de haillons, comme Œdipe à Colonne, qui n'en est pas moins tragique ; Telephe, Thyeste, que nous avons perdus, et d'autres.
» *Dicæopolis*. Euripide y est-il ? *Céphisophon, valet*
» *d'Euripide*. Il y est, et il n'y est pas. Entendez-
» vous ? *Dic.* Comment ? *Céph.* C'est que son esprit

» court les champs ; il cherche des vers, et lui
» est niché au haut de la maison, où il fait une
» tragédie. *Dic.* Je ne m'en irai pourtant pas. Il
» faut que je lui parle. Je m'en vais l'appeler.
» Euripide, Euripide, écoutez-moi, si jamais vous
» avez écouté quelqu'un ; c'est Dicœopolis. *Eurip.*
» Je n'ai pas le tems. *Dic.* Montrez-vous au moins
» un moment. *Eurip.* Non, je n'ai pas le tems de
» descendre. *Dic.* Et pourquoi vous perchez-vous
» si haut pour faire vos tragédies ? Ne pourriez-
» vous pas les faire aussi bien en bas ? Je ne m'étonne
» pas si vous faites des héros boîteux. (Allusion
» à une piece d'Euripide, où le héros était blessé
» à la cuisse). Euripide descend sans qu'on sache
» trop pourquoi. *Dic.* Je vous conjure à genoux,
» mon cher Euripide, de me donner quelques lam-
» beaux de quelque vieille tragédie. Il faut que
» je fasse un long discours devant le chœur, et je
» mourrai de chagrin si je m'en tire mal. *Eurip.*
» Quels lambeaux ? Ceux d'Enëus, de Philoctete,
» de Bellérophon ? *Dic.* Non, de quelqu'un plus
» misérable encore. *Eurip.* Ah ! j'entends ; de
» Telephe. *Dic.* Oui, de Telephe, du roi de Mysie.
» *Eurip. à son valet.* Donne-lui donc les haillons
» de Telephe ; ils sont avec ceux de Thyeste et
» d'Ino. *Dic.* Ah ! juste ciel ! ils sont tous percés.
» Mais puisque vous avez tant de bonté, donnez-

» moi aussi le chapeau du roi de Mysie; car il faut
» que je paraisse en mendiant devant le chœur, qui
» est composé d'imbécilles que j'amuserai avec de
» petits vers, et non pas devant les spectateurs, qui
» doivent savoir ce qui en est. *Eurip.* Tenez; car
» vous me paraissez un homme subtil. *Dic.* Je
» souhaite toute sorte de bonheur à Telephe et à
» vous. Depuis que j'ai cet habit, je me sens déjà
» tout plein de petits vers. (Autre allusion au style
» d'Euripide). J'ai besoin ici du bâton que portent
» les mendians. *Eurip.* Prenez-le donc et allez-vous-
» en. *Dic.* Eh! bons dieux! que dites-vous? j'ai
» encore besoin de bien des choses. Il faut abso-
» lument que je les obtienne de vous, et vous ne me
» refuserez pas. Donnez-moi une corbeille noircie
» à la fumée d'une lampe. *Eurip.* Qu'en voulez-vous
» faire? *Dic.* Rien, mais je voudrais l'avoir. *Eurip.*
» Allez-vous-en : vous m'importunez. *Dic.* Que
» les dieux aient autant de soin de vous, qu'ils en
» ont eu autrefois de votre mere. *Eurip.* Allez-vous-
» en. *Dic.* Donnez-moi du moins une petite tasse
» cassée par les bords. *Eurip.* La voilà, mais partez:
» C'est être trop importun. *Dic.* Ah, mon cher
» Euripide! vous ne savez pas quel tort vous me
» faites. De grace, donnez-moi encore un pot de
» terre bouché avec une éponge. *Eurip.* Cet homme-
» là me fera perdre toute une tragédie. Tenez et

» laissez-moi en repos. *Dic.* Je m'en vais ; mais pour-
» tant j'ai encore besoin d'une chose essentielle, et
» si elle me manque, je suis un homme mort.
» Mettez-moi quelques légumes dans cette cor-
» beille. *Eurip.* En voilà ; mais vous m'assassinez.
» Ma tragédie est perdue. *Dic.* Je ne vous de-
» mande plus rien. Je me retire. Je sens que je
» deviens incommode, et que je me brouille avec
» tous les rois vos héros. Ah malheureux ! qu'al-
» lais-je faire ? j'oubliais vraiment le principal. Mon
» cher petit Euripide, que je meure si je vous
» demande plus rien, hors cette seule chose :
» donnez-moi une poignée des herbes que vendait
» votre mere. *Eurip.* Ah ! vous m'insultez. Céphi-
» sophon, ferme la porte. »

Voilà le ton de l'ancienne parodie : elle vaut bien la nôtre.

Le sujet des *Fêtes de Cérès* est une conspiration de femmes assemblées pour ces fêtes, et qui projettent de se venger de tout le mal qu'Euripide avait dit des femmes dans ses pieces. La délibération se fait dans toutes les formes. Timoclée fait les fonctions de président, Sysilla de secrétaire, Sostrata donne les conclusions : c'est une parodie de l'aréopage. On demande qui veut parler. Une harangueuse se leve, et rappelle tous les outrages que son sexe a reçus du poëte. Une autre femme

prend la parole ; elle dit qu'elle vend des couronnes pour les dieux, et qu'Euripide, par ses impiétés, a décrédité son commerce, en persuadant aux hommes qu'il n'y avait point de dieux. Si l'on se rappelle qu'Eschyle avait été sur le point d'essuyer une condamnation capitale pour avoir été accusé d'irréligion, qu'Anaxagore courut le même danger, et que Socrate y succomba, on conviendra que l'accusation était aussi atroce que calomnieuse, et qu'Aristophane faisait un vil métier.

Une autre preuve d'impudence, c'est qu'il introduit un homme habillé en femme, qui prend la défense d'Euripide, et soutient qu'il n'a pas dit la centieme partie du mal qu'il pouvait dire, que les femmes sont trop heureuses qu'il n'ait pas révélé tous leurs secrets. « Nous sommes seules ; personne » ne nous entend. Pourquoi faire tant de bruit de » quelques traits qu'il a lancés contre nous, tandis » qu'il s'est tû sur une infinité de maux que nous » faisons ? » Suit un portrait épouvantable, qu'il est impossible de traduire. On en peut juger par ce seul endroit : « A-t-il révélé notre adresse à sup- » poser des enfans ? On lui reproche d'avoir peint » des Phedres et pas une Pénélope. C'est qu'il n'y » a pas une seule Pénélope parmi nous, et que » nous sommes toutes des Phedres. »

Conçoit-on que de pareilles horreurs aient été

prononcées sur le théâtre d'Athenes? Au reste, il faut croire au moins que les Grecs ne les approuverent pas; car on sait que cette piece n'eut aucun succès. De pareils traits et une foule d'autres, particuliérement celui de la supposition des enfans, qui revient plus d'une fois dans les ouvrages du même auteur, et les obscénités dont ils sont remplis, doivent nous faire penser que la licence du théâtre était égale à la corruption des mœurs.

Si l'on veut savoir comment finit cette farce, l'homme vêtu en femme est reconnu, et l'on veut le déférer aux magistrats; mais Euripide qui est son ami, et qui a su tout ce qui s'était passé dans l'assemblée, déclare que si elles ne rendent pas le prisonnier, il révélera tout à leurs maris. De plus, il promet de ne plus dire de mal d'elles; et tout est d'accord.

La piece intitulée *Les Grenouilles* n'est guere moins contre Eschyle que contre Euripide. L'un depuis long-tems n'était plus; l'autre venait de mourir. On peut s'étonner qu'on ait laissé représenter une satyre contre deux écrivains illustres qu'Athenes admirait et qu'elle venait de perdre; mais apparemment les Athéniens n'étaient pas plus délicats sur ce point, qu'Aristophane. Bacchus descend aux enfers pour y chercher un bon poëte tragique, parce qu'il n'est pas content de ceux qui

disputent le prix à ses fêtes. Il passe le Styx, et Caron le régale d'un chœur de grenouilles, facétie grotesque, digne de l'auteur, et qui a donné le nom à la piece. Ce qui en fait le sujet, c'est la dispute entre Eschyle et Euripide sur la prééminence que tous deux réclament en conséquence d'une loi qui porte que celui qui aura le mieux réussi dans la poésie, siégera près de Pluton, et sera nourri dans le prytanée des enfers, comme l'étaient dans celui d'Athenes ceux qui avaient rendu quelque grand service à la république. Le valet de Pluton raconte à celui de Bacchus, qu'Eschyle était depuis long-tems en possession du premier rang; mais qu'Euripide, depuis son arrivée, a donné des leçons aux coupeurs de bourses, aux brigands, aux scélérats, dont le nombre est infini; qu'il s'est fait ainsi un grand parti, et qu'il est venu à bout de supplanter Eschyle. Ce sont là *les gaietés* d'Aristophane, qui nous apprend par-là que les Athéniens, en révérant la mémoire d'Eschyle, donnaient cependant, et avec justice, la préférence à Euripide. C'est ainsi que plus d'une fois, sans le vouloir, la satyre a rendu hommage au mérite. « Mais, dit le valet de Bacchus, n'a-t-on pas aussi » chassé l'usurpateur à coups de pierres? L'autre » répond que non; mais que la décision de la que- » relle doit être remise à la pluralité des suffrages.

» Euripide est bien adroit, dit le valet de Bacchus.
» Mais quoi donc? Eschyle n'a-t-il pas son parti?...
» Non, car il n'y a presque plus d'honnêtes gens
» chez les morts, non plus qu'à Athenes. »

On s'attend bien que la dispute entre les deux poëtes, qui dure pendant deux actes, est une critique réciproque de l'un et de l'autre, mêlée de vrai et de faux, et beaucoup plus bouffonne que raisonnée. Euripide reproche à Eschyle son enflure, ses fictions gigantesques, ses portraits hors de nature, ses expressions monstrueuses; celui-ci n'épargne pas plus Euripide sur la faiblesse de son style, sur la subtilité de ses controverses; mais il est si mal-adroit dans ses censures, qu'il tourne en défaut, non-seulement ce qui n'est pas répréhensible, mais ce qui est même un mérite réel, comme d'avoir peint des rois et des héros dans l'infortune et dans l'indigence, d'avoir mis sur le théâtre les faiblesses de l'humanité. Il n'en faut pas davantage pour démontrer combien Aristophane était un mauvais juge. Enfin, la discussion finit par un trait de parodie : on convient de peser les vers dans une balance. Eschyle défie Euripide de se mettre dans un des bassins, lui, tous ses écrits, sa femme, ses enfans et son grand acteur Céphisophon, le même apparemment qu'Aristophane lui donne pour valet, et il ne veut que deux de ses grands mots

mots pour contre-balancer le tout. Pluton s'en rapporte au jugement de Bacchus, qui se déclare pour Eschyle, en avouant pourtant que son concurrent n'est pas sans mérite. Il est probable qu'Aristophane n'aurait pas fait cet aveu du vivant d'Euripide.

Il est impossible de donner aucune idée *des Oiseaux*, allégorie entiérement politique, et qui roule toute entiere sur une ville qui faisait l'objet d'une grande contestation entre Athenes et Lacédémone, et qui est représentée par une ville que les oiseaux veulent bâtir en l'air.

Lysistrata est du même genre. Il s'agit encore d'engager les Athéniens à terminer cette longue guerre du Péloponese, qui épuisait les deux partis. Lysistrata, femme d'un des principaux magistrats d'Athenes, imagine un moyen de les contraindre à faire la paix : c'est d'engager toutes les femmes à se séparer de leurs maris, jusqu'à ce que le traité soit conclu. Elle s'empare de la citadelle, de concert avec toutes les Athéniennes, et maîtresses du trésor public, elles empêchent qu'on en tire rien pour les frais de la guerre. Elles soutiennent un siége régulier. Les ambassadeurs arrivent, et Lysistrata conclut le traité.

C'est encore une conspiration de femmes, qui

fait le sujet des *Harangueuses.* Ce sont les femmes d'Athenes, qui se sont mis dans la tête d'ôter aux hommes le gouvernement de l'Etat, et de s'en emparer. Cette piece est celle où il y a le plus d'esprit, et où la satyre est de meilleur goût. Elle est remplie de traits piquans contre le gouvernement d'Athenes ; mais c'est aussi celle où l'auteur a le plus maltraité les femmes : Euripide n'est rien en comparaison.

Plutus est une froide allégorie, dont on a pourtant emprunté les idées dans quelques pieces du théâtre italien.

Dans la piece qui a pour titre *La Paix*, l'auteur revient encore à son systême favori, et d'autant plus que Cléon était mort. Elle est aussi toute allégorique. La guerre et la paix y sont personnifiées. Un vigneron, nommé Trygée, paraît, monté sur un escarbot, et dit qu'il va sommer Jupiter d'être plus favorable aux Grecs. Qu'on imagine ce que c'est qu'une piece qui commence par un pareil spectacle. Il y a un endroit où la Paix demande ce que fait Sophocle depuis qu'elle a quitté l'Attique. On lui répond : « Il est devenu » aussi avare et aussi intéressé que le poëte Simo- » nide. » C'est bien là le génie d'Aristophane ; mais ce n'est pas, ce me semble, de la fine plai-

santerie. Sophocle était alors d'une extrême vieillesse, et Aristophane l'avait loué dans d'autres pieces; mais il n'était pas juste qu'il l'exceptât de tous les grands-hommes qu'il a déchirés.

Reste deux pieces sur lesquelles il convient de s'arrêter un moment, parce que l'une a eu l'honneur d'être imitée par Racine, et l'autre le malheur de contribuer à la mort de Socrate. Les *Guêpes* ont fourni à l'auteur de *Britannicus* la premiere idée de ses *Plaideurs*, comme le sujet de l'*Enfant Prodigue*, joué aux marionnettes de la Foire, fit éclore celui de Voltaire : d'où il résulte seulement que le germe le plus informe peut être fécondé par le génie.

Philocléon est atteint précisément de la même maladie que Dandin; la fureur de juger l'a rendu fou, et son fils Bdelycléon le fait garder à vue. Il descend par une corde, comme Dandin sort par le soupirail. « Si je me casse le cou, dit-il, enterrez-» moi au barreau. » Son fils, pour flatter un peu sa manie, lui propose d'exercer les fonctions de juge dans sa maison. Il se présente fort à propos un procès digne du juge; c'est un chien qui a volé un fromage. La cause se plaide dans les formes. Il y a le chien accusateur et le chien accusé, et l'un et l'autre jappent et parlent à la fois : c'est là le comique d'Aristophane. On amene les petits du

chien pour émouvoir la pitié du juge, qui se trompe dans le choix de ses deux féves, et qui donne celle d'absolution au lieu de celle de condamnation. C'est là ce que Racine a imité : joignez-y quelques détails, quelques jeux de théâtre, et observez surtout que *Les Plaideurs* sont une comédie du second ordre, qui descend même jusqu'à la farce dans la scene des petits chiens, et dont le principal mérite est dans le style, dans cette foule de vers charmans et de mots devenus proverbes. Il est pourtant vrai de dire que, malgré la distance prodigieuse de cette piece à celle qui en a donné l'idée, il y a dans l'une comme dans l'autre une critique très-vive et très-ingénieuse des vices et des ridicules du barreau. Mais qu'on se représente dans la piece grecque les juges d'Athenes déguisés en guêpes, avec leurs manteaux et leurs bâtons, et poursuivant Bdelycléon sur le théâtre à coups d'aiguillon : cette horrible mascarade, celle des grenouilles formant un chœur, celle de l'escarbot volant, et cent autres, sont des monstres sur la scene, et ne seraient pas tolérées sur nos derniers tréteaux. D'ailleurs le poëte grec, dans les deux derniers actes, abandonne entiérement son sujet. Philocléon, persuadé par son fils, qui lui a démontré que la vie de juge était misérable, et qu'il n'y avait pas à gagner à beaucoup près autant qu'à ne rien faire

et à flatter le peuple, veut se conformer à ce conseil; il commence par s'enivrer, et occupe tout le cinquieme acte des plus dégoûtantes extravagances où puisse tomber un vieillard ivre. Toutefois, je le répete, il y a dans cette piece un germe de talent comique qui montre ce que l'auteur aurait pu être s'il fût né dans un autre temps et avec un autre caractere; car le caractere influe beaucoup sur le talent, et ce n'est pas la méchanceté, la jalousie et la haine qui apprennent à faire des comédies.

Celle *des Nuées*, si malheureusement célebre, ne mérite en effet de l'être que par le mal qu'elle fit. Quoiqu'il y eût ving-cinq ans d'intervalle entre la représentation et le procès de Socrate, on ne peut douter qu'elle n'ait préparé l'injuste arrêt qui fit périr le plus honnête homme de la Grece, puisque les accusations d'Anytus furent précisément les mêmes que celles que le poëte intente ici au philosophe.

Strepsiade, bourgeois d'Athenes, ruiné par un fils libertin qui dépense tout, qui est accablé de dettes et pressé par ses créanciers, rêve aux moyens de s'en débarrasser. Il n'en trouve pas de meilleur que d'aller consulter son voisin Socrate le philosophe, un de ces gens qui disent *que le ciel est un four, et que les hommes sont des charbons*, et qui

prouve que le jour est la nuit, et la nuit le jour. Ne voilà-t-il pas la philosophie de Socrate bien finement caractérisée ? Ce n'est pas celle qu'on trouve dans Platon. Le valet de Socrate fait beaucoup de difficultés de recevoir Strepsiade, qui demande à être initié dans les mysteres de la philosophie. « Ce sont de grands mysteres, dit le » valet. Socrate demandait tout à l'heure à son » disciple Chéréphon, quelle était la longueur du » saut d'une puce. » Strepsiade, émerveillé, appelle Socrate de toute sa force, et l'on aperçoit le philosophe guindé en l'air dans une corbeille. Strepsiade le conjure par les dieux. « Doucement, » par quels dieux jurez-vous ? On n'admet point » dans mon école les dieux du pays. » Strepsiade demande quels sont donc les dieux de Socrate ? Il répond que ce sont *les nuées* : de là vient le titre de la piece. Il les invoque, et *les nuées* remplissent le théâtre en habit de costume. Socrate apprend à son nouveau disciple, que *les nuées* sont des déesses qui nourrissent les sophistes, les devins, les médecins et les poëtes. Il se moque de Jupiter, qu'il traite de chimere. « Il n'y a point de Jupiter, » dit-il, et ce qui le prouve, c'est que ce n'est » point Jupiter qui fait pleuvoir, et que ce sont » *les nuées* seules qui donnent de la pluie. » Enfin, il exige que Strepsiade commence par renoncer

aux dieux du pays et n'adore que *les nuées*. Le bourgeois consent à tout, pourvu qu'on lui apprenne un moyen de ne pas payer ses dettes, à corrompre le bon droit et à emprunter sans rien rendre. Socrate lui enseigne force subtilités : le bonhomme s'en va fort content, et engage son fils Phidippide à prendre les mêmes leçons, et à se former sous un maître aussi habile que Socrate, qui en dernier lieu, pendant qu'on le regardait tracer des figures sur la poussiere avec un compas, escamota fort adroitement le manteau d'un des spectateurs. Voilà Socrate pour le moins aussi habile que nos sorciers de la Foire; car un manteau est plus difficile à escamoter qu'un jeu de cartes. Strepsiade présente son fils au philosophe, et le supplie de lui faire connaître les deux grands points de sa doctrine, *le juste* et *l'injuste*. « N'oubliez pas surtout de l'armer » de pied en cap contre *le juste*. Je vais, reprend » Socrate, le donner à instruire à tous les deux. » En effet, *le juste* et *l'injuste* paraissent personnifiés. La dispute s'établit entr'eux, et *l'injuste* la termine ainsi : « Veux-tu que je te fasse voir clai- » rement qui de nous deux doit céder à l'autre? » Dis-moi un peu : Quelles gens sont-ce que » nos orateurs? — Des scélérats. — D'accord. Et » nos faiseurs de tragédies ? — Des scélérats. —

» Fort bien. Et nos magistrats ? — Des scélérats.
» — On ne peut pas mieux. Compte à présent
» les spectateurs. Quel est le plus grand nombre ?
» Sont-ce les gens de bien ? Examine. — Les scélé-
» rats l'emportent, je l'avoue. — Eh bien ! qu'as-tu
» à dire à présent ? — Que j'ai perdu. Messieurs,
» prenez mon manteau ; je vais passer de votre
» côté : vous êtes les plus forts. »

Phidippide profite si bien des leçons de la philosophie et de la connaissance du *juste* et de *l'injuste*, qu'il bat ses créanciers qui viennent lui demander de l'argent, et finit par battre son pere, et lui prouver philosophiquement qu'il a le droit de le battre. Des *philosophes* de nos jours ont *prouvé* bien pis ; mais jamais on n'a ouï dire que ce fût là la *philosophie* de Socrate.

On ne saurait lire avec quelqu'attention les ouvrages d'Aristophane, sans se demander à soi-même, premiérement, quels motifs ont pu autoriser, pendant un certain tems, un genre de spectacle qu'on ne retrouve chez aucune autre nation, et qui même finit par être entiérement aboli dans Athenes ; ensuite, comment ce peuple, si sévere sur l'article de la religion, pouvait permettre que ses dieux fussent tournés en ridicule sur le théâtre ; enfin, comment un peuple si poli

pouvait s'accommoder des saletés grossieres que l'on proférait devant lui. Je vais tâcher de rendre compte de toutes ces questions, non par une dissertation en forme, mais en m'arrêtant simplement à ce qui peut fournir une solution probable, claire et précise.

On peut d'abord poser en principe que le spectacle dramatique doit, par sa nature même, dépendre beaucoup du gouvernement, du caractere et des mœurs des différens peuples. Il doit donc varier, à un certain point, suivant les divers pays où il s'établit, et suivant les diverses époques chez une même nation : c'est ce qui arriva chez les Athéniens. Echappés à la tyrannie après l'expulsion des Pysistratides, ils passerent à l'extrême liberté et à tous les abus de la démocratie. Ces abus furent balancés par l'esprit patriotique qui anima toute la Grece au moment des invasions de Darius et de Xerxès. Mais comme le danger menaçant avait fait naître les grandes vertus et produit les grands efforts, la victoire et la prospérité amenerent à leur suite l'orgueil et la corruption. Le peuple d'Athenes fut enivré tout à la fois de son pouvoir et de sa fortune. Chez lui il était maître du gouvernement, et au dehors il donnait la loi aux peuples de la Grece. Les grands-hommes dont cette puissance était l'ouvrage,

éprouverent tous cette ingratitude que l'on couvrait du prétexte de la liberté, mais qui n'avait d'autre cause que la jalousie naturelle aux républicains, qui commencent à craindre leurs défenseurs quand ils ne craignent plus d'ennemis. Enfin, Athenes était la république la plus puissante, la plus riche, la plus vaine et la plus corrompue de toute la Grece, au tems de Périclès, qui fut celui d'Aristophane. Périclès lui-même, qui d'ailleurs mérita si bien de sa patrie, et dont le plus grand talent fut de bien connaître à quel peuple il avait affaire, sentit la nécessité de le flatter pour conserver le pouvoir de lui faire du bien, et s'attira le reproche d'avoir augmenté encore l'esprit démocratique, qu'il eût été à souhaiter que l'on pût restreindre. Il n'osa pas s'opposer à la licence d'Aristophane, parce qu'il sentit qu'elle plaisait à la multitude, qui semblait regarder cette espece de censure publique comme un des priviléges de la liberté. Ce mot seul est si imposant et si spécieux, qu'aujourd'hui même bien des gens, tout en condamnant Aristophane, pensent qu'un poëte comique de cette trempe pouvait être fort utile dans une république. Oui, sans doute, s'il était possible de s'assurer qu'un homme chargé de faire sur le théâtre les fonctions de censeur, fût l'organe incorruptible de la justice et de la vérité. Mais avec un peu de réflexion, comment

ne voit-on pas que celui même qui serait digne qu'on lui confiât un si dangereux ministere, commencerait par le refuser, fondé sur ce principe incontestable, que toute accusation qu'il est permis d'intenter, sans avoir besoin de preuve et sans craindre une réponse, est par cela même une lâcheté et une calomnie? Je consens que, dans une république, il soit permis à tout citoyen d'en accuser un autre; oui, mais légalement, mais dans les tribunaux, mais de maniere que l'accusé puisse se défendre. Et quelle réponse à la diffamation, aux injures, aux railleries, aux insinuations malignes et perfides qu'on peut accumuler dans une satyre dramatique. Quand on parle tout seul aux hommes rassemblés, et qu'on ne veut que les amuser aux dépens d'un particulier qu'on leur immole, a-t-on besoin de dire la vérité pour le rendre odieux ou ridicule? Et n'est-ce pas là au contraire que le mensonge trouve tout naturellement sa place? Ce principe, évident par lui-même, n'est-il pas confirmé par les faits? La plupart de ceux qu'Aristophane déchirait avec tant de fureur, n'étaient-ils pas en tout genre les hommes les plus estimables de leur tems? Ecoutons, sur ce point, Cicéron, qui ne peut être suspect, et qui était aussi bon républicain qu'un autre. Comment parle-t-il de l'ancienne comédie des Grecs, de celle

dont il est ici question ? « Qui a-t-elle épargné ?
» qui n'a-t-elle pas outragé ? Encore si ses traits
» ne fussent tombés que sur de mauvais citoyens,
» sur un Cléon, un Hyperbolus, un Cléophon,
» l'on pourrait le souffrir ; mais qu'un homme
» tel que Périclès, après tant d'années de ser-
» vices rendus à son pays, dans la guerre et dans
» la paix, soit insulté sur le théâtre et noirci
» dans des vers satyriques, cela est aussi indé-
» cent que si, parmi nous, Nœvius ou Cécilius
» avaient osé injurier Caton le censeur ou Scipion
» l'africain. »

Ce n'est pas que je prétende ôter au théâtre son influence sur l'esprit public, influence étouffée sous le despotisme, et par conséquent précieuse aux états libres. Je veux au contraire la rendre plus puissante et plus utile, en substituant à la diffamation personnelle, qui peut menacer également le vice et la vertu, et qui est d'ailleurs à la portée du plus médiocre écrivain, une espece de censure dramatique qui suppose à la fois, et plus de talent, et plus de morale, et qui est en même tems susceptible d'un plus grand effet. Je dis aux poëtes : Peignez en caracteres généraux les amis et les ennemis de la chose publique : si vos caracteres sont bien conçus et bien prononcés, les individus y rentreront d'eux-mêmes ; ils

viendront se placer comme des têtes dans un cadre, et les spectateurs y mettront les noms. Car il y a une conscience publique, qui ne ment pas plus que celle des individus ; et quand les hommes sont rassemblés, cette conscience parle si haut, qu'il n'y a point de pouvoir au Monde qui puisse lui imposer silence, pas même (et l'histoire nous l'atteste), pas même les soldats de Néron.

Il faut, au reste, que cette vérité ait été bien généralement sentie, puisque vers le tems d'Alexandre, et lorsqu'Athenes, avec moins de puissance, conservait encore sa liberté, tous les vices de l'ancien théâtre furent entiérement proscrits par l'animadversion des lois, qui ne permirent plus dans la comédie, que des noms et des sujets de fiction. Ce fut celle-là que les Romains imiterent ; car il est à remarquer que le gouvernement de Rome, qui laissa passer les satyres de Lucilius, où les citoyens les plus puissans étaient attaqués, regarda cette liberté comme infiniment plus dangereuse sur le théâtre. Il n'y permit jamais aucune satyre personnelle, et n'admit dans les jeux publics d'autre comédie que celle de pure invention, comme elle était alors chez les Grecs. Il ne paraît pas que la sévérité romaine se fût accommodée

des insolentes facéties d'Aristophane, ni que les censeurs eussent souffert qu'un bateleur usurpât la plus redoutable de leurs fonctions, celle de noter les citoyens répréhensibles.

Un autre genre de licence qui fut commun au théâtre des deux nations, ce fut d'y faire de leurs dieux l'objet des plus sanglantes railleries et des plus violens sarcasmes. Nous verrons tout à l'heure, dans l'*Amphytrion* de Plaute, comment Mercure parle de Jupiter et de lui-même. Nous avons vu, dans Euripide, les dieux assez souvent exposés au ridicule ; c'est bien pis encore dans Aristophane ; et quoi qu'on dise pour expliquer cet excès de tolérance dans une ville comme Athenes, où les tribunaux montraient une sévérité si terrible dans les affaires de religion, il n'en est pas moins vrai qu'une des plus grandes difficultés qui se présentent dans la recherche des mœurs anciennes, c'est celle de concilier d'un côté tant d'indifférence, et de l'autre tant de rigueur sur le même objet ; Alcibiade, rappelé de l'armée de Sicile, où il commandait, pour se purger d'une accusation d'impiété envers les dieux, et ces mêmes dieux vilipendés sur la scene devant tout un peuple qui ne faisait qu'en rire. Ce n'est pas assez d'établir une distinction entre les dieux de la religion et

ceux de la fable, entre les dieux des prêtres et ceux des poëtes : on ne peut nier que cette distinction ne soit fondée à un certain point; mais qui nous apprendra en quoi elle consistait ? qui marquera l'intervalle entre ce qu'il fallait respecter et ce qu'on pouvait mépriser ? C'est cette mesure qui nous manque absolument, et sans laquelle cependant nous ne pouvons nous rendre compte de rien. L'on conçoit bien que toutes les traditions des poëtes pouvaient n'être pas des articles de foi; mais pourtant les dieux de la mythologie sont, à beaucoup d'égards, les mêmes dans l'histoire. Bacchus avait dans les temples et dans les cérémonies publiques, les mêmes attributs que lui donne Aristophane quand il le joue dans sa comédie des *Grenouilles*. Ni Euripide, ni lui, ni Plaute, ne disent nulle part ni ne font entendre qu'il faille distinguer les dieux dont ils se moquent, de ceux que l'on doit révérer; et ces auteurs, qui étaient dans l'usage de faire tant de confidences aux spectateurs, ne leur ont jamais fait celle-là.

Ce n'est pas non plus une solution plausible de rapprocher, comme on a fait, ces impiétés et les farces religieuses de notre premier théâtre, et ces *mysteres* où, comme dit Boileau, *l'on jouait les Saints, la Vierge et Dieu par piété.*

Cela prouvait seulement la grossiere ignorance d'écrivains qui n'avaient nulle envie de se moquer de nos mysteres, mais qui en parlaient du même ton que les prédicateurs de ce tems. En effet, le même goût régnait dans la chaire et sur les tréteaux. On n'en savait pas davantage alors, et la Passion était prêchée dans l'église, et jouée à la Foire dans un jargon également ridicule. Mais quand les dieux de l'antiquité furent bafoués sur la scene, c'était dans le siecle des beaux-arts et dans un tems de lumieres : ce n'était pas simplicité, c'était moquerie; et l'une ne ressemble pas à l'autre. La meilleure raison qu'on en donne, c'est que les représentations dramatiques avaient pris naissance dans les fètes consacrées à Bacchus, et qu'un des caracteres, un des priviléges de ces fêtes, c'était de permettre tout ce qui pouvait faire rire. Des paysans barbouillés de lie pouvaient, du haut de leurs charriots roulans, dire des injures à tout le monde, sans qu'il fût permis de s'en plaindre, à peu près comme dans nos mascarades du carnaval on permet à la populace de se moquer des passans. Les Romains eurent des saturnales où régnait la même licence. On croit que les spectacles chez les Grecs, conservant l'esprit de leur institution, furent long-tems affranchis de toute regle, et que l'on convint que tout

tout serait bon pourvu qu'on se divertît. Les Romains, en imitant les pieces des Grecs, profiterent de la même liberté, et l'on souffrit, dans les divertissemens publics, ce qui était défendu dans tout autre tems. Voilà ce qu'on a trouvé de plus plausible, et il faut bien se contenter de cette explication, puisqu'il n'y en a point de meilleure.

Quoique l'obscénité des termes, si fréquente dans Aristophane, et l'indécence des mœurs que nous verrons dans Plaute, ne soit guere moins révoltante pour nous, il est pourtant plus aisé de s'en rendre raison. La langue d'Athenes et de Rome était moins modeste que la nôtre.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,

a dit Boileau, et l'on peut en dire autant du grec. Il est reconnu que sur cet article toutes les langues ne sont pas également scrupuleuses. La nôtre même a éprouvé sur ce point des variations, puisqu'il y a dans Moliere tel mot qui revient fort souvent, qui de son tems n'était pas mal-honnête, et qu'aujourd'hui l'on ne se permettrait point en bonne compagnie ni sur le théâtre. La coutume et le préjugé doivent donc avoir établi en ce genre des différences sensibles. Comme il n'y eut jamais chez les Grecs, et pendant long-tems à Rome, que

les courtisanes qui vécussent librement et indistinctement avec les hommes, l'habitude, générale parmi les jeunes gens, de vivre avec cette espece de femmes, tandis que toutes les meres de famille se tenaient dans l'intérieur de leur domestique, ne dut pas apporter beaucoup de réserve dans le langage ordinaire et journalier. Tout ce qui a rapport aux convenances sociales, n'a pu se perfectionner que chez une nation où le commerce continuel des deux sexes a dû former peu à peu l'esprit général et épurer le ton de la société. La société ainsi composée, est en effet l'empire naturel des femmes : elles en sont devenues les législatrices nécessaires. Les hommes peuvent commander partout ailleurs : là seulement l'autorité appartient toute entiere au sexe, à qui il a été donné par la nature d'adoucir et de polir le nôtre. Dès que tous les deux se rassemblent, dès qu'on fait de cette réunion un moyen habituel de bonheur, il faut bien, pour leur intérêt réciproque, que le plus doux et le plus aimable donne la loi, et que celui des deux qui apporte dans ce commerce le plus d'agrémens et de douceurs, y ait aussi le plus d'influence. Alors a dû s'établir le principe de ne jamais prononcer devant les femmes un mot qui pût les faire rougir : de là ce respect qu'aura

toujours pour elles tout homme un peu délicat ; sorte d'hommage qui peut les flatter encore plus que le desir de leur plaire, parce que l'un tient à l'attrait général du sexe, et que l'autre est un témoignage d'estime : de là ces égards que l'on doit à la modestie qui leur est naturelle, et qui doit nous être à nous-mêmes d'autant plus précieuse, que c'est encore en elles une grace de plus et un charme nouveau qui se mêle à l'expression de leur sensibilité.

Tel était l'excellent ton de la cour de Louis XIV, celui qui se fait sentir dans tous les monumens qui nous en restent, celui qui servit de modele aux autres nations de l'Europe, et qui a fixé le caractere de l'urbanité française. C'est encore à ces traits que l'on reconnaît aujourd'hui la bonne compagnie, celle qui mérite véritablement ce nom. Sans doute la nation ne renoncera jamais à l'un des avantages les plus aimables qui l'aient distinguée jusqu'ici. On ne détruira pas le respect des convenances sociales sous prétexte d'égalité, et l'on ne nous ôtera pas la politesse des nations civilisées ni la décence des mœurs et du langage, sous prétexte de nous rendre la gaieté. Ce serait au contraire une preuve que nous l'aurions perdue, cette gaieté dont on nous parle, si l'on n'en pouvait plus

avoir qu'aux dépens de la pudeur publique. Ce genre de gaieté est heureusement celui de tous dont on se dégoûte le plus vîte. Ceux qui seraient tentés d'y avoir recours, y renonceront bientôt, ne fût-ce que par amour-propre. On y réussit à peu de frais, et c'est de toutes les sortes d'esprit celle dont les sots tirent le plus de parti. Ainsi, quoique d'honnêtes gens, entraînés par la curiosité ou par la mode, puissent s'amuser un moment de ces spectacles subalternes, comme on s'arrête quelquefois dans la rue devant le théâtre de Polichinelle, ils ne croiront jamais que la gaieté française aille prendre des leçons à ces farces grossieres, qui auraient été sifflées dans les cours de Versailles par les valets de pied de Louis XIV.

SECTION II.

De la Comédie latine.

Il n'y a point, à proprement parler, de comédie latine, puisque les Latins ne firent que traduire ou imiter les pieces grecques, que jamais ils ne mirent sur le théâtre un seul personnage romain, et que dans toutes leurs pieces c'est toujours une ville grecque qui est le lieu de la scene. Qu'est-ce que des comédies latines, où rien n'est latin que le langage? Ce n'est pas là sans doute un spectacle national. Le nôtre lui-même n'a mérité ce titre que depuis Moliere : avant lui, toutes nos pieces étaient espagnoles, parce que Lope de Vega, Caldéron, Rozas et d'autres furent les premiers modeles de nos auteurs. C'est un tribut que paient en tout genre les nations qui viennent les dernieres dans la carriere des arts ; mais quand on arrive après les autres, il reste une ressource ; c'est d'aller plus loin qu'eux, et les Français ont eu cette gloire qui a manqué aux Romains.

Ennius, Nævius, Cæcilius, Aquilius et beaucoup d'autres, tous imitateurs des Grecs, ne sont point venus jusqu'à nous. Il nous reste vingt et une pieces de Plaute, qui écrivait dans le tems de la seconde guerre punique. Épicharme, Diphilus,

Démophile et Philemon furent ceux dont il emprunta le plus. Si l'on en juge par ses imitations, on n'aura pas une grande idée de ses modeles. Le comique de Plaute est très-défectueux : il est si borné dans ses moyens, si uniforme dans son ton, qu'on peut l'appeler un comique de convention, tel qu'a été long-tems celui des Italiens, c'est-à-dire, un canevas dramatique retourné en plusieurs façons, mais dont les personnages sont toujours les mêmes. C'est toujours une jeune courtisane, un vieillard ou une vieille femme qui la vend, un jeune homme qui l'achete, et qui se sert d'un valet fourbe pour tirer de l'argent de son pere. Joignez-y un parasite, espece de complaisant du plus bas étage, et dont le métier, à Athenes comme à Rome, était d'être prêt à tout faire pour le patron qui lui donnait à manger ; de plus, un soldat fanfaron, dont la jactance extravagante et burlesque a servi de modele aux *capitans*, aux *matamores* de notre vieille comédie, qui ne reparaissent plus aujourd'hui même sur nos tréteaux : voilà les caracteres qui se représentent sans cesse dans les pieces de Plaute. Cette uniformité de personnages et d'intrigues n'est que fastidieuse ; celle du style et du dialogue est dégoûtante. Tous ces gens-là n'ont qu'un langage dans toutes les situations ; c'est celui

de la bouffonnerie, souvent la plus plate et la plus grossiere. Vieillards, jeunes gens, femmes, esclaves, soldats, parasites, tous sont des bouffons qui ne s'expriment guere que par des quolibets et des turlupinades. Il paraît que Plaute et ceux qu'il a suivis, se sont entiérement mépris sur l'espece de gaieté qui doit régner dans la comédie, et sur la plaisanterie qui convient au théâtre. Elle doit être naturelle et conforme à la situation et au caractere : les personnages d'une comédie ne sont point des baladins qui ne songent qu'à faire rire, n'importe comment ; il faut que le poëte les fasse agir et parler de maniere à faire rire, sans qu'ils aient l'air de le vouloir et d'y penser ; sans quoi il n'y a plus d'illusion. L'humeur du Misantrope et le jargon mystique et hypocrite de Tartuffe nous font rire ; mais il s'en faut de beaucoup que ni l'un ni l'autre ait l'air d'en avoir le dessein : c'est parce qu'ils sont vrais ; c'est parce qu'ils sont eux-mêmes, qu'ils sont plaisans et risibles. Aussi rien n'est meilleur que le Misantrope, quand il dit à tout un cercle que ses boutades divertissent beaucoup :

> Par la sembleu, messieurs, je ne croyais pas être
> Si plaisant que je suis.

Et vraiment non, il ne le croit pas ; il ne doit

pas le croire, et c'est pour cela même qu'il l'est infiniment. Mais qu'un amant qui vient de perdre sa maîtresse ou qui est brouillé avec elle, qu'un eslcave menacé d'un châtiment rigoureux, qu'un pere irrité contre ses enfans ou contre ses valets, ne s'occupent qu'à bouffonner, c'est là proprement la farce et nullement la comédie.

Plaute ne connaît pas davantage toutes les autres convenances théâtrales. Ses acteurs adressent à tout moment de longs narrés, de longs monologues, d'insipides lieux communs au spectateur, et causent sans cesse avec lui. Ses scenes sont remplies de longs *à parte* hors de toute vraisemblance; ses personnages entrent et sortent sans raison, ou laissent le théâtre vide. Des gens qui se disent très-pressés, parlent un quart-d'heure lorsque rien ne les empêche d'aller où ils ont affaire. Enfin, l'auteur ne paraît point avoir pour but d'imiter la nature, si ce n'est celle qu'il ne faut pas imiter; car il met sur la scene, avec la plus révoltante vérité, les mœurs des femmes perdues et toute l'infamie des lieux de prostitution; et quoiqu'il y ait eu, même de nos jours, des auteurs assez insensés pour croire qu'une pareille peinture pouvait être bonne à quelque chose et avoir quelque mérite, on peut assurer qu'il est du devoir de l'écrivain et de l'artiste de ne jamais présenter des objets d'une telle

nature, qu'un honnête homme ne puisse y arrêter ses regards.

Plaute eut beaucoup de réputation de son tems, et en conserva même dans le siecle d'Auguste. Varron, Quintilien, Cicéron en font l'éloge, et cependant Térence avait écrit. On loue particuliérement Plaute d'avoir bien connu le génie de sa langue, mérite très-grand pour les Latins, surtout dans un auteur qui écrivait avant que cette langue fût arrivée à sa perfection; mérite qui peut s'accorder avec un très-mauvais goût de plaisanterie et un très-mauvais dialogue. C'est ce que nous sommes autorisés à penser d'après Horace, juge si fin et si délicat, et qui dit en propres termes : « Nos aïeux ont admiré les vers et les » bons mots de Plaute avec une complaisance » qu'on peut appeler sotise. » Mais parmi tant de défauts, quel fut donc son mérite? Le voici : un fonds de comique dans quelques situations, de la gaieté dans quelques scenes, enfin un caractere, le seul à la vérité qui mérite ce nom, mais que Moliere a immortalisé en le surpassant, celui de l'Avare. Il a fourni à ce même Moliere l'*Amphytrion*, l'original de *Scapin* et quelques détails; à Regnard, *les Menechmes* et *le Retour imprévu*. Voilà sa gloire, elle est réelle; car quoique dans les pieces même où ils l'ont imité, nos deux

comiques l'aient laissé bien loin derriere eux, c'est quelque chose d'avoir eu des idées assez heureuses pour que de si grands maîtres les aient employées.

Observons pourtant qu'aucun de ces ouvrages n'est du genre de ceux qui tiennent parmi nous le premier rang, n'est ce qu'on appelle du haut comique; que *les Fourberies de Scapin* et *le Retour imprévu* ne sont que de petites pieces, des intrigues de valets, et que si l'*Amphytrion* et *les Menechmes* sont des pieces très-plaisantes, il faut commencer par admettre dans l'une le merveilleux de la fable, et dans l'autre un jeu de la nature, qui est une sorte de merveilleux, tant il est loin de la vraisemblance. L'*Avare* est à la vérité un caractere de comédie; mais outre que Moliere l'a placé dans des situations beaucoup plus variées, il a su l'attacher à une excellente intrigue, et celle de Plaute est très-mauvaise, ou plutôt il n'y a point du tout d'intrigue. Je ne dirai rien de ses autres pieces : l'analyse en serait aussi ennuyeuse qu'inutile. Je ne m'arrêterai que sur celles dont la comparaison avec les Modernes peut être un objet de curiosité et d'instruction. Moliere a suivi à peu près la marche de l'*Amphytrion* latin, en y ajoutant le rôle de Cléanthis; ce qui produit des scenes si plaisantes entr'elle et Sosie. Il donne encore à celui-ci une scene de plus avec

Mercure, celle où le dieu l'empêche d'entrer à l'instant où l'on va se mettre à table. On se doute bien d'ailleurs qu'il a fait tous les changemens, toutes les corrections que le goût peut indiquer, et que son dialogue est beaucoup plus châtié, plus précis, plus piquant que celui de Plaute. Mais il ne faut pas dissimuler que les traits les plus heureux appartiennent à l'original. Ce que Moliere a très-bien fait, c'est de ne pas imiter un prologue de cent cinquante vers que débite Mercure avant la piece. Il y a substitué un dialogue très-ingénieux entre Mercure et la Nuit. Mais il est bon de faire connaître quelques endroits du prologue de Plaute.

« Je m'appelle Mercure. Je viens de la part » de Jupiter vous prier bien doucement et bien » humblement de nous être favorables; car mon » pere, afin que vous le sachiez, est aussi poltron » qu'aucun de vous autres. Etant né de race » humaine, il ne faut pas s'étonner s'il est timide. » Moi-même, quoique fils de Jupiter, je n'en » suis pas plus hardi, et je crois que mon pere » m'a communiqué sa poltronnerie..... Ce Jupiter » jouera dans la piece; j'aurai l'honneur de jouer » avec lui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vu » Jupiter faire le bateleur..... Vous savez d'ailleurs » qu'il ne se contraint pas dans ses goûts; il est de

» complexion fort amoureuse. Il est maintenant » avec Alcmene, sous la figure d'Amphytrion..... » Et le reste, qui explique tout le sujet de la piece. C'est ainsi qu'on s'égayait aux dépens de Jupiter, *très-bon et très-grand*, sur le théâtre de Rome. Sosie ouvre la piece au milieu de la nuit, mais il n'a point la lanterne dont Moliere fait un usage si heureux. Il meurt de peur d'être rencontré et d'être battu; ce qui amene d'abord un défaut de vraisemblance; car plus il est peureux, plus il doit être pressé d'arriver, et ce n'est pas là le moment d'avoir avec lui-même une conversation de deux cents vers, et de préparer le long récit qu'il doit faire à sa maîtresse. Le plus pressé pour lui, c'est d'entrer à la maison. Moliere a senti cette objection et l'a prévenue. Après une vingtaine de vers sur sa frayeur et sur la condition des esclaves, Sosie dit:

> Mais enfin dans l'obscurité
> Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.

Le voilà rassuré. Il est devant sa porte : c'est alors qu'il s'occupe de son message :

> Il me faudrait pour l'ambassade,
> Quelque discours prémédité.

La vraisemblance est observée. Suit ce dialogue si

comique de Sosie avec sa lanterne, qui n'est pas même indiqué dans le latin. Plaute, qui ailleurs a tant d'envie de faire rire, même quand il ne le faut pas, est tombé ici dans un défaut tout opposé. Il a mis dans la bouche de Sosie un récit très-suivi, très-détaillé et très-sérieux de la victoire des Thébains, tel qu'il pourrait être dans une histoire ou dans un poëme. Moliere a conservé le ton de la comédie et la mesure de la scene. Il a senti qu'on s'embarrassait fort peu du combat, et que le comique ne tenait qu'à la maniere dont Sosie s'en tirerait. Il lui fait tracer comme il peut la disposition des troupes; il l'arrête prudemment au *corps d'armée*, et amene Mercure quand Sosie ne sait plus où il en est. Cela vaut un peu mieux que la description de Plaute, qui n'aurait pas manqué d'ennuyer. Autre défaut non moins choquant dans l'auteur latin : Mercure est sur la scene dès le commencement de la piece. Il entend toute la narration, tous les raisonnemens de Sosie, et depuis le moment où celui-ci l'aperçoit, il y a encore quatre pages d'un double *à parte*, c'est-à-dire que Mercure s'épuise en fanfaronades et en menaces pour épouvanter le pauvre Sosie, et que celui-ci, quoique demi-mort de frayeur, répond par des quolibets qui font un contre-sens dans la situation. Moliere en savait trop pour commettre

toutes ces fautes. Il ne fait entrer Mercure qu'à propos, se garde bien de prolonger les *à parte*, ni de faire goguenarder Sosie dès qu'il a aperçu Mercure. C'est la différence d'une peinture naïve à une caricature grotesque. Sosie fait rire par l'excès de sa frayeur, et non pas par des rébus et des calembours. On s'étonnera peut-être que ce genre de plaisanterie se trouve dans Plaute. Mais il faut rendre justice à qui elle est due : les calembours sont de toute antiquité. Dans toutes les langues on a joué sur les mots : Cicéron lui-même en a donné l'exemple plus d'une fois ; et Boileau, en proscrivant les pointes, ne défend pas à la gaieté d'en faire quelquefois usage. Mais il observe avec tous les gens de goût, que rien n'étant plus aisé ni plus frivole que cette espece de débauche d'esprit, il ne faut se la permettre que très-rarement et avec beaucoup de réserve. Voici un des calembours de Plaute. Mercure dit que la veille il a assommé quatre hommes. *Je crains bien*, dit Sosie, *de changer aujourd'hui de nom, et de m'appeler Quintus*. C'est que *Quintus*, qui était un nom romain, voulait dire aussi *cinquieme*, et Sosie craint de faire le *cinquieme*. Il continue à bouffonner sur le même ton. *Mercure. Je ferai manger mes poings au premier que je rencontrerai. Sosie. J'ai soupé, garde ce ragoût pour ceux qui ont faim. Mer. Une voix*

a volé vers moi. Sos. Je suis bien malheureux de n'avoir pas coupé les ailes à ma voix, puisqu'elle est volatile. Mer. Il faut que je le charge de coups. Sos. Je suis las, je ne puis porter aucune charge. Mer. Je ne sais qui parle là. Sos. Je suis sauvé : il ne me voit pas. Je m'appelle Sosie, et non pas Je ne sais qui. Mer. Une voix a frappé à droite. Sos. Si ma voix l'a frappé, je crains bien qu'il ne me frappe moi-même. Tous ces jeux de mots sont du ton d'Arlequin et non pas de celui de Moliere. Mais je le répete, toutes les plaisanteries de la scene qui suit et qui roulent sur les deux *moi*, sont excellentes, et Moliere n'a pu rien faire de mieux que de se les approprier. Il a emprunté aussi la querelle et le raccommodement avec Alcmene, et la scene où Mercure, du haut d'une fenêtre, traite si mal Amphytrion et acheve de le pousser à bout, et même le dénoûment, qu'il a accommodé à notre théâtre.

La piece dont il a tiré le rôle de l'*Avare* a pour titre l'*Aululaire*, d'un mot latin qui signifie pot-de-terre, parce que l'Avare de Plaute, Euclion, a trouvé dans sa maison un trésor dans un pot-de-terre, que son grand-pere avait enfoui. Dans la piece française, ce trésor n'a pas été trouvé, il a été amassé; ce qui vaut beaucoup mieux. De

plus, Harpagon est riche et connu pour tel ; ce qui rend son avarice plus odieuse et moins excusable. Euclion est pauvre, et est à peu près dans le cas du savetier de Lafontaine, à qui ses cent écus tournent la tête. Euclion, depuis qu'il a trouvé un trésor, n'est occupé qu'à le garder. Il est dans des transes continuelles, et se refuse tout, de peur qu'on ne se doute de sa bonne fortune. Ce tableau est vrai, et tous les traits en sont frappans. Euclion ouvre la scene comme dans Moliere, en querellant sa servante, parce qu'il imagine qu'elle se doute du trésor, et qu'elle cherche à le voler. Il répete sans cesse qu'il est pauvre, ce qui est fort bien ; mais Harpagon dit la même chose, ce qui est encore mieux, parce qu'on sait le contraire. Euclion met sa servante dehors pendant qu'il va dans l'intérieur de sa maison faire la visite de son trésor. Il est obligé de sortir, quoiqu'à regret, et il en a une bonne raison, c'est qu'il va à une assemblée du peuple où l'on distribue de l'argent. Il ne faut rien moins pour faire sortir un avare. Obligé de laisser sa servante pour garder la maison, il lui défend d'ouvrir à personne, pas même à la fortune si elle se présentait. *J'en serais bien étonnée*, dit la servante. *Elle ne nous a jamais rendu visite. Euclion. Fais bonne garde. La Serv. Et que voulez-vous*

vous que je garde? Il n'y a chez vous que des toiles d'araignées. Euclion. Je veux qu'il y en ait. Je te défends de les balayer. Je reviens dans le moment: ferme ta porte aux verroux, et n'ouvre à qui que ce soit. Eteins le feu, de peur qu'on ne t'en demande. Tu es morte si je ne trouve pas le feu éteint. Si l'on vient te demander du feu, dis que nous n'en avons pas. Si l'on vient te demander un couteau, un mortier, un couperet, quelqu'un des ustensiles que les voisins ont coutume d'emprunter, dis que les voleurs ont tout emporté.

Tous ces traits ont de la vérité; mais en voici qui sont outrés et hors de nature. On dit d'Euclion, qu'il se plaint qu'on le pille quand la fumée de ses tisons sort de chez lui; qu'en dormant il se met un soufflet dans la bouche pour ne pas perdre sa respiration; qu'il ramasse les rognures de ses ongles, etc. C'est passer le but. De même, lorsqu'après avoir examiné les deux mains d'un esclave, il dit: *voyons la troisieme*, il blesse la vraisemblance. Euclion qui n'est pas fou, sait bien qu'on n'a que deux mains. Moliere a pourtant profité de ce trait; mais comment? Harpagon, après avoir vu une main, dit: *l'autre*; et après avoir vu la seconde, il dit encore: *l'autre*. Il n'y a rien de trop, parce que la passion peut lui faire oublier qu'il en a vu

deux; mais elle ne peut pas lui persuader qu'on en a trois. Le mot de Plaute est d'un farceur, celui de Moliere est d'un comique.

Un voisin riche vient demander la fille d'Euclion en mariage. Il croit d'abord qu'on a flairé le trésor, mais on offre de la prendre *sans dot*, et cela le rassure. On sait quel parti Moliere a tiré de ce mot *sans dot*, qui lui a fourni une des meilleures scenes de sa piece. Le gendre d'Euclion envoie des cuisiniers chez lui, en son absence, pour préparer le repas de nôces, et fait porter toutes les provisions et tous les instrumens de cuisine. Euclion de retour jette des cris horribles, bat les cuisiniers, les met dehors, et garde tout ce qu'on a apporté. Fort bien; mais j'aime encore mieux l'idée du poëte français, qui, faisant son avare amoureux, a mis aux prises les deux passions qui vont le plus mal ensemble. La perfection du comique, c'est de mettre le caractere en contraste avec la situation. Rien n'est si divertissant que les angoisses d'un avare qui se croit obligé de donner à dîner à sa prétendue, et qui voudrait bien ne pas dépenser beaucoup d'argent. Ce sont là de ces momens où le poëte peut prendre la nature sur le fait; et quel auteur y a réussi comme Moliere?

Enfin, le trésor d'Euclion est découvert et volé

par un esclave, et il se trouve en même tems que sa fille a été violée par celui qui veut l'épouser. Euclion ignore ce dernier incident, et n'est occupé que de son trésor lorsque l'amant de sa fille vient lui demander pardon de son attentat; en sorte que tout ce que l'un dit de la fille violée, est appliqué par l'autre au trésor emporté, méprise plaisante et théâtrale, dont Moliere a bien connu la valeur; mais substituant un moyen plus honnête, il a supposé que le jeune homme qui aime la fille d'Harpagon, est dans la maison, déguisé en valet. Cela produit la même scene, les mêmes aveux, le même dialogue à double entente, et enfin cette exclamation qui a fait proverbe: *Les beaux yeux de ma cassette!* mot qui n'est point une charge, parce qu'il est impossible qu'Harpagon ne le dise pas. Il voit un coupable qui avoue : on lui parle de trésor; il ne songe qu'au sien, à sa cassette; enfin, on lui parle de beaux yeux. *Les beaux yeux de ma cassette!* ce mot doit lui échapper. Il est excessivement gai; mais ce n'est pas la faute du poëte: il n'a voulu dire que le mot de la nature.

Lyconide, celui qui aime la fille d'Euclion, lui fait rendre son cher pot de terre avec tout l'or qui est dedans. Le bonhomme transporté de joie, baise son trésor, le caresse. Rien de mieux; mais ce

qu'on est loin d'attendre et de prévoir, c'est que dans l'instant même il s'écrie : « A qui rendrai-je » graces ? aux dieux qui ont pitié des honnêtes » gens, ou à mes amis qui en agissent si bien avec » moi ? à tous les deux. » Et aussitôt il met le trésor entre les mains de son gendre, et consent que tous les deux s'établissent dans sa maison. Un esclave s'adresse aux spectateurs, et dit : « Messieurs, » l'avare Euclion a changé tout à coup de caractere : » il est devenu libéral. Si vous voulez aussi user » de libéralité envers nous, applaudissez. »

Non, vraiment, je n'applaudirai point ce dénoûment : il contredit trop la nature et l'un des préceptes de l'art qu'elle a le mieux fondé, celui de conserver jusqu'au bout l'unité de caractere. Un avare ne se transforme pas ainsi tout à coup, surtout dans un moment où son trésor, qu'il vient de retrouver, doit lui être plus cher que jamais. J'applaudirai le talent qui se montre dans le reste du rôle ; mais ce dénoûment et les autres défauts de la piece me font voir que Plaute n'était pas très-avancé dans l'art dramatique.

On connaît le fond des *Ménechmes :* tout l'effet tient à ces méprises qui sont une des sources de comique les plus faciles et les plus sûres. La ressemblance des deux freres est le ressort principal

que Regnard doit à Plaute ; il lui a pris aussi quelques situations ; mais les siennes sont en général plus fortes, plus piquantes et plus variées. Dans Plaute, l'un des deux Ménechmes, qui a été enlevé à ses parens dans son enfance, vient dans Athenes, où son frere a une maîtresse, c'est-à-dire, une courtisane : il n'y en a point d'autres sur les théâtres anciens. Il arrive au moment où Ménechme le citadin vient de donner à sa maîtresse une belle robe qu'il a prise à sa femme, et lui a promis, en la quittant, de revenir dîner chez elle. Un moment après, cette femme croit l'apercevoir sur la place, et vient demander à Ménechme l'étranger pourquoi il se fait attendre et n'entre pas, puisqu'il n'a rien à faire. C'est précisément la scene de Regnard, lorsqu'Araminte et sa suivante attaquent Ménechme le provincial. Mais quelle différence d'exécution ! Celui de Plaute, après s'être défendu quelque tems, finit par se prêter à la méprise, attendu, dit-il, qu'il n'a rien de mieux à faire que d'accepter un bon dîner qui ne lui coûtera rien. Il feint d'avoir voulu plaisanter, et la courtisane, qui commençait à s'impatienter, lui remet alors cette même robe qu'elle croit avoir reçue de lui, et le prie de la porter chez le tailleur pour y faire mettre quelques agrémens. Remarquons en

passant, que la nomenclature des ajustemens de femmes paraît avoir été alors tout aussi savante et tout aussi étendue qu'aujourd'hui. Voici quelques-uns des noms que les Athéniennes donnaient à leurs habillemens : *la transparente, l'épi de blé, le petit linge blanc, l'intérieure, la diamantée, la jaune de souci, la basilique, l'étrangere, la vermillone, la meline, la cérine, la plumatile*, etc. Il est clair que les marchandes de modes d'Athenes avaient l'esprit aussi inventif que celles de Paris : cet article méritait bien une petite digression.

Ménechme l'étranger prend la robe, mange le dîner, et emporte encore des bijoux qu'on le charge de porter chez le jouaillier pour les raccommoder. Il dit à son valet, qu'il a trouvé une bonne dupe. Toute cette conduite n'est pas fort délicate dans un homme qu'on ne donne pas pour un escroc; et de plus, elle est fort peu comique. C'est dans Regnard qu'il faut voir la fureur également risible de Ménechme le campagnard, qui croit que deux friponnes veulent le duper, et d'Araminte et de sa suivante qui se voient insultées et méprisées. C'est là que la gaieté est portée à son comble quand Araminte a recours aux larmes pour attendrir celui qu'elle prend pour un infidele, et que le campagnard, poussé hors de toute mesure et

ne sachant plus de quoi s'aviser pour se délivrer d'un pareil fléau, la conjure et l'exorcise, comme on exorcise les démons et les possédés,

> Esprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie,
> Qui que tu sois enfin, laisse-moi, je te prie.

C'est là ce qui s'appelle approfondir une situation; Plaute n'a fait que l'indiquer et l'effleurer.

Il n'a marqué aucune nuance dans le caractere de ses deux Ménechmes: Regnard au contraire s'est avisé très-ingénieusement de faire de l'un des deux un homme grossier et brusque, moyen sûr de rendre bien plus vives les scenes de méprises. En joignant ce qu'il a d'humeur avec ce qu'on lui en donne d'ailleurs, il y a de quoi le rendre fou. Aussi ne dit-il pas un mot qui ne soit caractérisé. Dans Plaute, quand Ménechme l'étranger parle du vaisseau sur lequel il est venu à Athenes: « Eh » bons dieux! dit la courtisane, de quel vaisseau » me voulez-vous parler? *Mén.* Un vaisseau de » bois, qui depuis long-tems met à la voile, » vogue, jette l'ancre, se radoube et reçoit bien » des coups de marteau. C'est comme la boutique » d'un pelletier; une piece y joint l'autre. » Ce n'est là que de la bouffonnerie. Regnard a pourtant imité cet endroit, mais en le corrigeant. Ménechme

le campagnard parle aussi du coche qui l'a amené à Paris.

Mais de quel coche ici me voulez-vous parler? —
Du coche le plus rude où mortel puisse aller;
Et je ne pense pas que de Paris à Rome,
Un coche, quel qu'il soit, cahote mieux son homme.

Voilà le ton de l'humeur, et cette réponse est de caractere.

On ne finirait point si l'on voulait épuiser ces sortes de paralleles, dont il suffit de présenter l'idée pour marquer la différente maniere des deux auteurs. Le goût dans les choses d'esprit est une espece de sens tout aussi délicat que les autres : il suffit de l'avertir, et il faut craindre de le rassasier.

Ceux qui cherchent des sujets d'opéras comiques, pourraient en trouver un dans la piece intitulée *Casine*, l'une des plus gaies de Plaute. C'est un vieillard amoureux d'une jeune orpheline élevée chez lui, qu'il veut faire épouser à un de ses esclaves, à condition qu'en bon valet il en fera les honneurs à son maître. C'est précisément le marché que le comte Almaviva propose à Susanne dans *les Nôces de Figaro*, si ce n'est que l'esclave est plus accommodant que la camariste. La femme du vieillard, instruite de toute cette menée,

protége un autre esclave, à qui elle veut aussi faire épouser la jeune personne. Après bien des débats entre le mari et la femme, on convient de s'en rapporter au sort. Le confident du vieillard gagne; mais on se réunit pour duper le vieux débauché, et au lieu de la jeune épousée, il trouve un esclave robuste qui le traite fort rudement. Ce dénoûment est du genre de la farce; mais nous en avons plus d'un exemple, même au théâtre français, qui, comme on sait, se permet quelquefois de déroger.

Térence n'a pas un seul des défauts de Plaute, si ce n'est cette teinte d'uniformité dans les sujets, qu'il n'a pu faire disparaître entiérement, mais qu'il a du moins effacée, autant qu'il était possible, sur un théâtre où il ne lui était pas permis d'établir une intrigue avec une femme libre. Il ne pouvait, comme Plaute, donner à ses jeunes gens que des courtisanes pour maîtresses. Qu'a-t-il fait? Il a trouvé le moyen d'annoblir cette espece de personnages, de maniere à y répandre une sorte d'intérêt. Il suppose ordinairement que ce sont des enfans enlevés à leurs parens, et vendus par fraude ou par accident. Leur naissance est reconnue à la fin de la piece, dénoûment qui ne contredit rien de ce qui précede, parce que l'auteur ne leur donne que des mœurs honnêtes et une passion

exclusive pour un seul objet. C'est ainsi qu'il a composé son *Andrienne*, qui a été transportée avec succès sur la scene française. Il n'y a pas chez lui un seul des caracteres bas qui s'offrent dans Plaute, pas une trace de bouffonnerie, nulle licence, nulle grossiéreté, nulle disparate. Des comiques anciens qui nous restent, il est le seul qui ait mis sur le théâtre la conversation des honnêtes gens, le langage des passions, le vrai ton de la nature. Sa morale est saine et instructive, sa plaisanterie de très-bon goût, son dialogue réunit la clarté, le naturel, la précision, l'élégance. Toutes les bienséances théâtrales sont observées dans le plan et dans la conduite de ses pieces. Que lui a-t-il donc manqué ? Plus de force et d'invention dans l'intrigue, plus d'intérêt dans les sujets, plus de comique dans les caracteres. Mais est-il bien sûr que ce soit là ce que Jules César a voulu dire dans ces vers qu'on nous a conservés ? « Et toi aussi, demi-Ménandre, tu es placé » parmi nos plus grands écrivains, et tu le mérites » par la pureté de ton style. Et plût au ciel qu'au » charme de tes écrits se joignît cette force comi- » que qui t'était nécessaire pour égaler les Grecs, » et que tu ne leur fusses pas si inférieur dans cette » partie ! Voilà ce qui te manque, Térence, et » j'en ai bien du regret. »

Quels étaient donc ces Grecs qui avaient cette force comique qui manquait à Térence ? et comment Térence n'était-il que *la moitié de Ménandre?* On sait qu'il prenait communément deux pieces de l'auteur grec pour en faire une des siennes; et comme il n'a jamais de duplicité d'action , il est vraisemblable que les pieces qu'il empruntait, étaient d'une extrême simplicité. Son exécution est en général fort bonne ; il n'est faible que dans l'invention : et qui l'empêchait de profiter de celle des Grecs ? Voilà une de ces questions que rendra toujours insoluble la perte que nous avons faite de tant d'ouvrages des Anciens.

Térence était né en Afrique , et fut élevé à Rome. Il faut qu'il y ait été transporté de très-bonne heure, puisqu'il a écrit si parfaitement en latin. Afranius, poëte comique, qui eut de la réputation dans le même siecle, dit en propres termes: *Vous ne comparerez personne à Térence.* Quand il proposa son premier ouvrage, l'*Andrienne*, aux édiles qui étaient dans l'usage d'acheter les pieces pour les faire représenter dans les jeux publics qu'ils donnaient au peuple , les édiles, avant de conclure avec lui, le renvoyerent à Cécilius, auteur comique, à qui ses succès avaient donné en ce genre une grande autorité. Le vieux poëte était à table quand Térence, encore jeune et inconnu,

se présenta chez lui avec un extérieur fort peu imposant. Cécilius lui fit donner un petit siége près du lit où il était assis. Térence commença à lire. Il n'avait pas fini la premiere scene, que Cécilius se leva, l'invita à souper et le fit asseoir à sa table ; et lorsqu'après le repas il eut entendu toute la piece, il lui donna les plus grands éloges : exemple d'équité et de bonne foi d'autant plus intéressant, qu'il est plus rare que les grands écrivains soient disposés à louer leurs rivaux et à aimer leurs successeurs.

Térence était esclave ; Phedre le fabuliste le fut aussi. Plaute fut réduit à travailler au moulin : Horace était fils d'un affranchi. D'un autre côté, César et Frédéric ont cultivé les lettres ; ce qui prouve qu'elles peuvent relever les plus basses conditions, et qu'elles ne dégradent pas les plus hautes.

Il fallait qu'on fût persuadé à Rome de cette vérité, même long-tems avant le siecle d'Auguste ; car Scipion et Lælius passerent pour avoir eu part aux comédies de Térence. Ce qui est certain, c'est qu'il fut honoré de l'amitié de ces grands-hommes ; et ce qui est vraisemblable, c'est qu'ils l'aiderent de leurs conseils, et que leur bon goût lui apprit à ne pas suivre celui de Plaute.

S'il eut à se louer de Cécilius, il n'en fut pas

de même d'un certain Lucius, vieux poëte dont il se plaint dans tous ses prologues, comme du plus ardent et du plus acharné de ses détracteurs. Ce Lucius traitait Térence de plagiaire parce qu'il traduisait les Grecs, et Térence lui répond: « Toutes nos pieces sont-elles autre chose que » des emprunts faits aux Grecs? » Il paraît que Lucius n'avait pas su emprunter avec autant de succès que Térence.

Il ne fut pourtant pas toujours heureux au théâtre. Sa piece intitulée *Hecyra, la Belle-Mere*, ne fut pas achevée, parce qu'au milieu de la représentation on annonça un spectacle de gladiateurs, et que le peuple se porta en foule dans le cirque pour retenir ses places; ce qui obligea les comédiens de quitter la scene quand ils se virent abandonnés. Cette piece me paraît la plus intéressante de toutes celles de Térence, quant au sujet; car on y desirerait plus d'action et de mouvement. Mais la fable pourrait servir à faire ce qu'on appelle aujourd'hui un *drame* qui, s'il était traité avec art, serait susceptible d'effet. Voici quel est ce roman: Un jeune Athénien, dans le désordre d'une de ces fêtes des Anciens, où régnait une extrême liberté, sortant d'un repas au milieu de la nuit, et pris de vin, rencontre dans l'obscurité, et dans une rue détournée, une

jeune fille, et lui fait violence. Il va chez une courtisane qu'il aimait beaucoup, et avec qui il vivait depuis long-tems, lui conte son aventure, et lui donne un anneau qu'il avait pris à cette fille. Quelque tems après son pere le marie. Toujours épris de sa maîtresse, il traite sa nouvelle épouse pendant deux mois avec une entiere indifférence. Elle souffre ses froideurs avec une douceur et une patience inaltérable, ne se plaint point, et ne songe qu'à lui plaire et à s'en faire aimer. Elle commence à faire d'autant plus d'impression sur lui, qu'il est plus mécontent de l'humeur de sa maîtresse, qui ne peut lui pardonner son mariage. Enfin, il y renonce absolument, et devient très-amoureux de sa femme; cependant il est obligé de la quitter pour un voyage d'affaires. L'action de la piece commence au moment du retour de Pamphile, et tout ce que je viens d'exposer s'est passé dans l'avant-scene. A son arrivée, Pamphile apprend que Philumene (c'est le nom de sa femme) ne pouvant pas vivre avec sa belle-mere, s'est retirée depuis quelque tems chez ses parens; que dans ce même jour Sostrata (la mere de Pamphile) est allée pour rendre visite à sa bru, et n'a point été reçue chez elle. Il y va lui-même, et s'aperçoit que sa femme vient d'accoucher en secret, après avoir caché sa grossesse à tout le

monde. Il n'est pas étonné qu'elle en ait fait un mystere, parce qu'il sait que l'époque où ses froideurs ont cessé, et où il a commencé à vivre avec elle, ne peut s'accorder légitimement avec la naissance de l'enfant. Il gémit d'être forcé de la juger coupable, et se résout dans sa douleur à ne la plus revoir. Mais ses parens et ceux de Philumene, qui ne sont pas dans le secret du lit conjugal, ne conçoivent rien à cette conduite de Pamphile, et s'imaginent que son éloignement pour sa femme n'a d'autre cause qu'un renouvellement d'amour pour Bacchis, cette courtisane qu'il aimait auparavant. Les deux peres prennent le parti de la faire venir, et de lui représenter le tort qu'elle se fait, et les dangers où elle s'expose, en brouillant ainsi un fils de famille avec son épouse. Bacchis proteste que depuis le mariage de Pamphile elle n'a voulu avoir aucun commerce avec lui. On lui demande si elle osera bien affirmer ce fait en présence de Philumene et de sa mere. Elle y consent, et cette entrevue éclaircit tout, et amene le dénoûment dont on est instruit par un récit. La mere de Philumene reconnaît au doigt de Bacchis la bague de sa fille, cette même bague que Pamphile avait arrachée du doigt de la jeune personne à qui, peu de tems avant son mariage, il avait fait violence dans l'ivresse.

et dans la nuit. C'était Philumene elle-même, qui n'avait fait confidence de son malheur qu'à sa mere; et sa mere ne pouvant pas prévoir ce qui se passa entre sa fille et Pamphile, et croyant que le mariage couvrirait cette fatale aventure, en avait gardé le secret.

Il est à remarquer que cette piece, dont le fond offrait peut-être plus d'intérêt que toutes les autres du même auteur, est très-froidement traitée. Philumene ne paraît point sur la scene : son état ne serait pas une raison pour Térence; car rien n'était plus facile que de la supposer accouchée en secret chez sa mere, peu de tems avant le retour de Pamphile. Bacchis ne paraît que pour l'éclaircissement de l'intrigue : ces deux personnages étaient ceux qui auraient pu y répandre le plus d'intérêt. Tout se passe au contraire en scenes de contestation entre les deux beaux-peres et la belle-mere; scenes inutiles et ennuyeuses. Cette piece est celle qui justifie le plus le reproche que l'on a fait à Térence, de manquer de force dramatique.

Brueys et Palaprat ont emprunté de l'*Eunuque* leur *Muet*, dont la représentation est agréable et gaie. On se doute bien que la piece française est plus vivement intriguée que celle de Térence. Les comédies de l'ancien théâtre n'ont pas assez de

de mouvement et d'action, et c'est un des avantages que le nôtre s'est appropriés. La situation d'un jeune homme amoureux, introduit chez celle qu'il aime, à titre de muet, fournit nécessairement des jeux de théâtre d'un effet comique. Le *Chérea* de Térence, introduit en qualité d'eunuque dans la maison d'une courtisane, où loge une jeune fille dont il vient de devenir amoureux en la voyant passer dans la rue, et qu'il viole un moment après, ne prouve que l'extrême liberté des mœurs théâtrales chez les Anciens. Le viol est chez eux un moyen dramatique assez fréquent. Ce qui peut les excuser, c'est que les lois n'accordaient aucune vengeance de cet outrage aux filles qui n'étaient pas de condition libre. Dans l'*Eunuque* de Térence, celle qui a éprouvé les violences de Chérea, est reconnue à la fin pour être citoyenne, et il l'épouse.

Ce qui nous paraîtrait bien plus étrange, et ce qui tient aussi à cette disparité de mœurs, qu'il faut soigneusement observer dans les comparaisons du théâtre ancien et du nôtre, c'est le singulier marché conclu dans cette même piece, entre Phædria, l'amant de la courtisane Thaïs, et le capitaine Thrason son rival. Thaïs demande ingénûment à Phædria qu'elle aime, qu'il veuille bien céder

la place, pendant deux jours, au capitaine qui lui a promis une jeune esclave qu'il a achetée pour elle, et qu'elle voudrait rendre à ses parens. L'intention est bonne, mais la proposition nous semblerait un peu extraordinaire; cependant Phædria y consent. Il fait plus : à la fin de la piece, un parasite, ami du capitaine, représente au jeune amant de Thaïs que ce capitaine est riche, qu'il aime la dépense et la bonne chere, que Thaïs aime aussi l'une et l'autre, et il conseille à Phædria, qui n'a pas les moyens de subvenir à tout, de consentir au partage avec le capitaine, et Phædria y consent. Il s'est montré cependant fort amoureux et est fort jaloux pendant toute la piece; mais c'est que les mœurs de ces peuples ne permettant guere aux jeunes gens d'autres amours que celles des courtisanes, il y entrait nécessairement plus de débauche que de passion; et cela seul explique combien nos mœurs sont plus favorables à l'intérêt dramatique, que celles des Grecs et des Romains.

Les auteurs du *Muet* ont emprunté à Térence ses plus heureux détails; mais c'est ici que l'original prend sa revanche : les imitateurs sont bien loin d'égaler sa diction et son dialogue.

Ce n'est qu'à Moliere qu'il a été donné de

surpasser Térence, même dans cette partie, quand il lui fait l'honneur de l'imiter. On sait d'ailleurs combien, sous tous les rapports, notre Moliere est supérieur à tous les comiques anciens et modernes. Il a pris dans le *Phormion* de Térence le fond de l'intrigue de ses *Fourberies de Scapin :* ici c'est un valet fourbe qui dupe deux vieillards crédules, et leur escroque de l'argent pour servir les amours de deux jeunes gens; là, c'est un parasite qui fait le même rôle, de concert avec un valet. Mais l'auteur français est bien au dessus du latin par la gaieté et la verve comique. C'est pourtant dans cette piece que Boileau lui reproche, et avec raison, d'avoir *à Térence allié Tabarin.* Moliere, en effet, y est descendu jusqu'à la farce, ce que Térence n'a pas fait; mais nous savons aussi que Moliere avait besoin de farces pour plaire à la multitude qu'il n'avait pas encore assez formée; et dans cette même piece de *Scapin*, ce qui n'est pas de la farce est bien au dessus de la piece de Térence, et les scenes imitées du latin sont bien autrement comiques en français.

Il en est de même des *Adelphes*, quoique ce soit, après l'*Andrienne*, le meilleur ouvrage de l'auteur. Moliere, dans *l'Ecole des Maris*, a imité le contraste des deux freres, dont l'un a pour

pour principe la sévérité dans l'éducation des enfans, et l'autre l'indulgence. Le mérite des *Adelphes* consiste en ce que l'intrigue est nouée de maniere que celui des deux jeunes gens qui a le plus de liberté, n'en abuse qu'en faveur de celui qui est élevé dans la contrainte. S'il enleve une fille à force ouverte dans la maison d'un marchand d'esclaves, c'est pour la remettre à son jeune frere, dont elle est aimée. Il arrive de là que l'instituteur rigoureux, qui oppose sans cesse la sagesse de son éleve aux désordres qu'il reproche à l'autre, joue sans cesse le rôle d'une dupe, et c'est là le comique. Moliere l'a fort bien saisi, et dans *l'Ecole des Maris*, le tuteur à *verroux* et à *grilles* est dupé continuellement par Isabelle, dont il vante la sagesse, tandis que Léonore, élevée dans les principes d'une liberté raisonnable, ne trompe pas un moment la confiance de son tuteur. Mais l'on voit aussi que le plan de Moliere remplit beaucoup mieux le but moral. Térence n'a fait qu'opposer un excès à un excès : si l'un des vieillards refuse tout à son fils, l'autre permet tout au sien : ce sont deux extrêmes également blâmables; et qu'Eschyne commette des violences et fasse des dettes pour son compte ou pour celui de son frere, sa conduite n'en est pas moins répréhensible. Il en

résulte seulement que le vieillard trompé fait rire en s'applaudissant d'une éducation qui dans le fait n'a pas mieux réussi que l'autre ; au lieu que Moliere, au comique de la méprise, a joint l'utilité de la leçon. Chez lui, le tuteur de Léonore est dans la juste mesure, et ne permet à sa pupille que ce qui est conforme à la décence. Il est récompensé par le succès, comme le tuteur tyran est puni par les disgraces qu'il s'attire : tout est dans l'ordre, et ce plan est parfait.

La plus faible des pieces de Térence est celle qui a pour titre *Heautontimorumenos*, mot grec qui signifie *l'homme qui se punit lui-même.* On voit encore ici un excès remplacé par un excès. C'est un pere qui a séparé son fils d'une courtisane qu'il aimait, et l'a forcé de s'éloigner : depuis ce tems il est au désespoir du départ de son fils ; il s'est retiré à la campagne, où il se condamne aux plus rudes travaux. Ce chagrin peut se concevoir ; mais dès que son fils est revenu, il devient le flatteur de ses passions et le complice de ses esclaves, dont il encourage les mensonges et les escroqueries : toujours du trop. L'intrigue d'ailleurs roule sur une méprise à peu près semblable à celle des *Adelphes*, mais très-froide ici, parce qu'il n'y a personne à tromper.

Les six comédies que nous avons de Térence, étaient composées avant qu'il eût atteint l'âge de trente-cinq ans. Il entreprit alors un voyage en Grece, et périt dans le retour. Mais sur la durée de son voyage, sur l'époque et les circonstances de sa mort, on n'a que des traditions incertaines.

CHAPITRE VII.

De la poésie lyrique chez les Anciens.

SECTION PREMIERE.

Des lyriques grecs.

On convient que l'ode était chantée chez les Anciens. Le mot d'ode lui-même signifie chant. Je ne prétends point m'enfoncer dans des discussions profondes sur la lyre des Grecs et celle des Latins, sur l'accord de la musique, de la danse et de la poésie chez ces peuples; sur la strophe, l'antistrophe et la péristrophe, qui marquaient les mouvemens faits pour accompagner celui qui maniait l'instrument; sur la mesure des vers lyriques, sur cette liberté d'enjamber d'une strophe à l'autre, de maniere qu'un sens commencé dans la premiere, ne finissait que dans la seconde; sur la possibilité d'accorder ces suspensions de sens avec les phrases musicales et les pas des danseurs : toutes ces difficultés ont souvent exercé les savans, et plusieurs ne sont pas encore éclaircies. On peut se représenter l'histoire des arts chez les Anciens, comme un pays immense, semé de monumens et de ruines,

de chefs-d'œuvre et de débris. Nous avons mis notre gloire à imiter les uns et à étudier les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition, et il est plus sûr que l'*Iphigénie* de Racine est au dessus de celle d'Euripide, qu'il n'est sûr que nous ayons bien compris la combinaison et les procédés de tous les arts qui concouraient chez les Grecs à la représentation d'*Iphigénie.*

D'ailleurs, les Anciens n'ont rien fait pour nous conserver une tradition exacte de leurs connaissances et de leurs progrès. Ils n'ont point pris de précaution contre le tems et la barbarie. Il semblait qu'ils ne redoutassent ni l'un ni l'autre, et peut-être doit-on pardonner à ces peuples qui jouerent long-tems dans le Monde un rôle si brillant, d'avoir été trompés par le sentiment de leur gloire et de leur immortalité.

Les différences dans les mœurs, dans la religion, dans le gouvernement, dans la langue, ont dû nécessairement en amener aussi dans les arts que nous avons imités, et qui ont pris sous nos mains de nouvelles formes. Ainsi les mêmes mots n'ont plus signifié les mêmes choses. Nous avons continué d'appeler une action héroïque, dialoguée sur la scene, du nom de tragédie (qui signifie *chanson du bouc*, parce qu'autrefois un bouc en était le prix), quoique nos tragédies ne soient plus chantées,

et que l'auteur du *Siége de Calais* ait reçu, au lieu d'un bouc, une médaille d'or. Ainsi nous avons des odes, quoique nos odes ne soient point des chants, et ces odes ont des strophes, *des conversions*, quoiqu'on n'ait encore jamais imaginé de mettre l'*Ode à la Fortune* en ballet.

Tout ce que je me propose ici, c'est de rendre compte des différences les plus essentielles que j'ai cru remarquer entre les odes, les *chants* des Anciens et les vers qu'on nomme parmi nous odes, qui ne sont point chantés, et qui souvent même ne sont pas lus.

Un chant m'offre en général l'idée d'une inspiration soudaine, d'un mouvement qui ébranle notre ame, d'un sentiment qui a besoin de se produire au dehors. Il semble que rien de ce qui est étudié, réfléchi, rien de ce qui suppose l'opération tranquille de l'entendement, n'appartienne au chant conçu de cette maniere. Le *chanteur* m'offrira donc beaucoup plus de sentimens et d'images que de raisonnemens, et parlera bien plus à mes organes qu'à ma raison. Si le son de l'instrument qui raisonne sous ses doigts, si l'impression irrésistible de l'harmonie, si le plaisir qu'il éprouve et qu'il donne, vient à remuer plus fortement son ame, et ajoute de moment en moment à la premiere impulsion qu'il ressentait,

alors il s'éleve jusqu'à l'enthousiasme; les objets passent rapidement devant lui, et se multiplient sous ses yeux, comme les accords se pressent sous son archet. Ses chants portent dans les ames le trouble qui paraît être dans la sienne; c'est un oracle, un prophete, un poëte; il transporte et il est transporté; il semble maîtrisé par une puissance étrangere qui le fatigue et l'accable; il halete sous le dieu qui le remplit, et semblable à un homme emporté par une course rapide, il ne s'arrête qu'au moment où il est délivré du génie qui l'obsédait.

C'est précisément sous ces traits que les Anciens devaient se représenter le poëte lyrique, si l'on veut se souvenir que leur poésie, qui par elle-même était une espece de musique vocale, ne se séparait point de la musique d'accompagnement, et que l'harmonie produit un enthousiasme réel dans tous les hommes qui ont des organes sensibles, soit qu'ils composent, soit qu'ils écoutent. Tel était Pindare, du moins s'il en faut croire Horace. Écoutons un poëte qui parle d'un poëte.

> Ah! que jamais mortel, émule de Pindare,
> Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux.
> Sur des ailes de cire élevé dans les cieux,
> Il retracerait à nos yeux
> L'audace et la chûte d'Icare.

Tel qu'un torrent furieux,
Qui, grossi par les orages,
Se souleve en grondant et couvre ses rivages,
Tel ce chantre impérieux,
Ivre d'enthousiasme, ivre de l'harmonie,
Des vastes profondeurs de son puissant génie
Précipite à grand bruit ses vers impétueux;
Soit que plein d'un bouillant délire
Et de termes nouveaux inventeur admiré,
Il laisse errer sur sa lyre
Le bruyant dithyrambe (1) à Bacchus consacré,
Soit que soumis aux lois d'un rythme plus sévere,
Il chante les immortels,
Et ces enfans des dieux, vainqueurs de la Chimere
Et des Centaures cruels;
Soit qu'aux champs de l'Elide, épris d'une autre gloire,
Il ramene triomphans
L'athlete et le coursier qu'a choisis la Victoire,
Qui mieux que sur l'airain revivront dans ses chants;

---

(1) Le dithyrambe des Anciens était originairement, ainsi que la tragédie, consacré à Bacchus, comme son nom l'indique; il s'étendit ensuite à la louange des héros. L'antiquité ne nous en a laissé aucun modele, et nous ne pouvons en avoir d'autre idée que celle qu'Horace nous donne ici en parlant des dithyrambes de Pindare. Sur ce qu'il en dit, on doit croire que c'était un genre de poésie hardi (*audaces*), qui n'était assujetti à aucune mesure de vers déterminée, et pouvait les admettre toutes; que ce genre, plus que tout autre, autorisait le poëte à la création de nouvelles expressions (*nova verba*); ce qui, dans la langue grecque dont il

Soit qu'enfin sur des tons plus doux et plus touchans,
Il calme les regrets d'une épouse éplorée,
Et dérobe à la nuit des tems
D'un fils ou d'un époux la mémoire adorée, etc.

Si quelqu'un, d'après ce portrait, va lire Pindare ailleurs que dans l'original, il croira qu'Horace avait apparemment ses raisons pour exalter ce lyrique grec; mais quant à lui, il s'accommodera fort peu de tout ce magnifique appareil de mythologie qui remplit les odes de Pindare de ces digressions éternelles qui semblent étouffer le sujet principal, de ces écarts dont on ne voit ni le but ni le point de réunion. Quelques grandes images qu'il apercevra çà et là, malgré la traduction qui en aura ôté le coloris, quelques traits de force qui n'auront pas été tout-à-fait détruits, ne lui

---

s'agit ici, ne pouvait signifier qu'une nouvelle combinaison en un seul mot de plusieurs mots connus, telle que la comportait l'idiôme grec, dont nous avons, ainsi que les Latins, emprunté presque tous nos termes combinés. On sent qu'il serait d'ailleurs trop facile de forger au hasard des expressions baroques au mépris de toutes les regles de l'analogie, comme ont fait tant de mauvais écrivains, à l'exemple de Ronsard, et de nos jours plus que jamais. Ce ridicule néologisme, noté par tous les bons juges comme un vice de style, ne saurait en aucun tems ni dans aucune langue, être une beauté ni une preuve de talent.

paraîtront pas un mérite suffisant pour lui faire aimer des ouvrages où d'ailleurs rien ne l'attache. Il s'ennuiera, il quittera le livre, et il aura raison. Mais s'il juge Pindare et contredit Horace sur cette lecture, je crois qu'il aura tort.

Rappelons-nous d'abord ce principe très-connu, qu'on ne peut pas juger un poëte sur une version en prose; et cet autre qui n'est pas moins incontestable, qu'en le lisant, même dans sa langue, il faut, pour être juste à son égard, se reporter au tems où il écrivait. Cette théorie n'est pas contestée; mais la pratique est plus difficile qu'on ne pense. Nous sommes si remplis des idées, des mœurs, des préjugés qui nous entourent, que nous avons une disposition très-prompte à rejeter tout ce qui nous paraît s'en éloigner. J'avoue que la famille d'Hercule et de Thésée, les aventures de Cadmus et la guerre des géans, les jeux olympiques et l'expédition des Argonautes ne nous touchent pas d'aussi près que les Grecs, et que des odes qui ne contiennent guere que des allusions à toutes ces fables, et qui roulent toutes sur le même sujet, ne sont pas très-piquantes pour nous. Mais il faut convenir aussi que l'histoire des Grecs devait intéresser les Grecs; que ces fables étaient en grande partie leur histoire, qu'elles fondaient leur religion; que les jeux olympiques, isthmiens, néméens,

étant des actes religieux, des fêtes solennelles en l'honneur des dieux de la Grece, le poëte ne pouvait rien faire de plus agréable pour ces peuples, que de mêler ensemble les noms des dieux qui avaient fondé ces jeux et ceux des athletes qui venaient d'y triompher. Il consacrait ainsi la louange des vainqueurs en la joignant à celle des immortels, et il s'emparait avidement de ces fables si propres à exciter l'enthousiasme lyrique et à déployer les richesses de la poésie. On ne peut nier, en lisant Pindare dans le grec, qu'il ne soit prodigue de cette espece de trésors qui semblent naître en foule sous sa plume. Il n'y a point de diction plus audacieusement figurée. Il franchit toutes les idées intermédiaires, et ses phrases sont une suite de tableaux dont il faut souvent suppléer la liaison. Toutes les formules ordinaires qui joignent ensemble les parties d'un discours, ne se trouvent jamais dans ses chants : d'où l'on peut conclure que les Grecs, qui avaient une si grande admiration pour ce poëte, étaient bien éloignés d'exiger de lui cette marche méthodique que nous voulons trouver plus ou moins ressentie dans toute espece d'ouvrages ; ce tissu plus ou moins caché qui ne doit jamais nous échapper, et que notre prétendu désordre lyrique n'a jamais rompu. Les Grecs, beaucoup plus sensibles que nous à la

poésie de style, parce que leur langue était élémentairement plus poétique, demandaient surtout au poëte des sons et des images, et Pindare leur prodiguait l'un et l'autre. Quoique les graces particulieres de la prononciation grecque soient en partie perdues pour nous, il est impossible de n'être pas frappé de cet assemblage de syllabes toujours sonores, de cette harmonie toujours imitative, de ce rythme imposant et majestueux qui semble fait pour retentir dans l'Olympe. Quelque difficulté qu'il y ait à conserver dans notre versification une partie de ces avantages, le desir que j'ai de donner au moins quelque idée de la marche de Pindare, m'a engagé à essayer de traduire le commencement de la premiere Pythique. Cette ode fut composée en l'honneur d'Hiéron, roi de Syracuse, vainqueur à la course des chars dans les jeux pythiens, c'est-à-dire, dont le cocher avait remporté la victoire. Mais les Grecs étaient si passionnés pour ces sortes de spectacle, qu'on ne pouvait trop célébrer à leur gré celui qui avait su se procurer le cocher le plus habile et les chevaux les plus légers. Voici le début de Pindare.

Doux trésor des neuf Sœurs, instrument du génie,
Lyre d'or qu'Apollon anime sous ses doigts,
Mere des plaisirs purs, mere de l'harmonie,
Lyre, soutiens ma voix.

Tu présides au chant, tu gouvernes la danse.
Tout le chœur attentif et docile à tes sons,
Soumet aux mouvemens marqués par ta cadence,
Ses pas et ses chansons.
L'Olympe en est ému : Jupiter est sensible;
Il éteint les carreaux qu'alluma son courroux.
Il sourit aux mortels, et son aigle terrible
S'endort à ses genoux.
Il dort, il est vaincu : ses paupieres pressées
D'une humide vapeur se couvrent mollement.
Il dort, et sur son dos ses ailes abaissées,
Tombent languissamment.
Tu fléchis des combats l'arbitre sanguinaire;
Ses traits ensanglantés échappent de ses mains.
Il dépose le glaive et promet à la Terre
Des jours purs et sereins.
O lyre d'Apollon, puissance enchanteresse!
Tu soumets tour-à-tour et la Terre et les cieux.
Qui n'aime point les arts, les Muses, la sagesse,
Est ennemi des dieux.
Tel est ce fier géant, dont la rage étouffée,
D'un rugissement sourd épouvante l'enfer,
Ce superbe titan, ce monstrueux Typhée,
Qu'a puni Jupiter.
Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes.
Sous l'Etna qui l'accable il veut briser ses fers:
L'Etna s'ébranle, s'ouvre, et des rochers énormes
Vont rouler dans les mers.
Ce reptile effroyable enchaîné dans le gouffre,
Et portant dans son sein une source de feux,
Vomit des tourbillons et de flamme et de soufre
Qui montent dans les cieux.

Qui

Qui pourra s'approcher de ces rives brûlantes?
Qui ne frémira pas de ces grands châtimens,
Des tourmens de Typhée et des roches perçantes
Qui déchirent ses flancs?
J'adore, ô Jupiter, ta puissance et ta gloire!
Tu regnes sur l'Etna, sur ces fameux remparts
Elevés par ce roi qu'a nommé la Victoire
Dans la lice des chars.
Hiéron est vainqueur, son nom s'est fait entendre, etc.

Telle est la marche de Pindare. D'une invocation aux Muses, d'un éloge de leurs attributs, ouverture très-naturelle dans le sujet qu'il traitait, il passe tout d'un coup à la peinture de Typhée écrasé sous l'Etna, sous prétexte que Typhée est ennemi des Dieux et des Muses. C'est s'accrocher à un mot, et une pareille digression ne nous paraîtrait qu'un écart mal déguisé. Peut-être les Grecs n'avaient-ils pas tort d'en juger autrement. C'est d'Hiéron qu'il s'agissait : Hiéron régnait sur Syracuse et sur l'Etna. Il avait bâti une ville de ce nom près de cette montagne ; il fallait bien en parler ; et comment nommer l'Etna sans parler de Typhée ? C'eût été une mal-adresse dans un poëte lyrique, de refuser une description aux Grecs, qui aimaient prodigieusement la poésie descriptive. Ils étaient, à cet égard, à peu près dans la même disposition que nous portons à l'opéra, où les

ballets nous paraissent toujours assez bien amenés quand les danses sont bonnes. Nous ne sommes pas à beaucoup près si indulgens pour les vers. Les vers parmi nous sont jugés surtout par l'esprit, par la raison ; chez les Grecs, ils étaient jugés davantage par les sens, par l'imagination, et l'on sait combien l'esprit est un juge inflexible, et combien les sens sont des juges favorables.

La poésie eut le sort de Pandore.
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut des mains de la Peinture,
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature.
De l'Éloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlans qui pénetrent les cœurs.
A l'Harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les dieux.
La Raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidelle ;
Mais quelquefois, invisible témoin,
Elle la suit et l'observe de loin.

C'est ainsi que s'exprime M. Marmontel dans son *Epître aux Poëtes*. On ne peut employer mieux l'imagination pour donner un précepte de goût. Mais parmi nous, il faut le plus souvent que la

raison suive la poésie de fort près ; et chez les Grecs, la raison était assez souvent perdue de vue. C'est qu'ils avaient de quoi s'en passer, et que nous ne pouvons être, comme eux, assez grands musiciens en poésie, pour qu'on nous permette des momens d'oubli fréquens. Nous avons d'autres avantages ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Au reste, si les suffrages d'un peuple aussi éclairé et aussi délicat que les Grecs suffisent pour nous décider sur Pindare, nous aurons la plus haute idée de son mérite. On sait qu'il laissa une mémoire révérée, et que la vengeance d'Alexandre, qui avait enveloppé tout un peuple dans le même arrêt, s'arrêta devant cette inscription : *Ne brûlez pas la maison du poëte Pindare.* Les Lacédémoniens, lorsqu'ils avaient pris Thebes dans le tems de leur puissance, avaient eu le même respect. Mais ce qui prouve le succès qu'il eut dès son vivant, c'est le grand nombre d'odes qu'il composa sur le même sujet, c'est-à-dire, pour les vainqueurs des jeux. Il paraît que chaque triomphateur était jaloux d'avoir Pindare pour panégyriste, et qu'on aurait cru qu'il manquait quelque chose à la gloire du triomphe si Pindare ne l'avait pas chanté. Ces chants n'étaient pas sans récompense. L'aventure fabuleuse de Simonide, racontée dans Phedre, fait voir qu'on avait coutume de payer libéralement les poëtes lyriques.

Parmi nous, je ne crois pas qu'il y ait un plus mauvais moyen de fortune que les odes. Elles sont dans un grand discrédit : elles étaient un peu mieux accueillies autrefois, et fort à la mode. Une ode valut un évêché à Godeau : c'est la plus heureuse de toutes les odes, et c'est une des plus mauvaises. Chapelain en fit une pour le cardinal de Richelieu, et ce qui peut étonner, c'est que, de l'aveu même de Boileau, l'ode est assez bonne. Mais ce dont il ne convient pas, et ce qui n'est pas moins vrai, c'est que l'ode qu'il composa sur la prise de Namur, est très-mauvaise. Pour cette fois Despréaux fut au dessous de Chapelain, comme il fut au dessous de Quinault quand il voulut faire un prologue d'opéra : double exemple qui rappelle ces vers de Lafontaine :

> Ne forçons point notre talent :
> Nous ne ferions rien avec grace.

Si l'on veut remonter jusqu'à la naissance de la poésie lyrique, on se perd dans le pays des fables et dans les ténebres de l'antiquité : toutes les origines sont plus ou moins fabuleuses. Qui peut savoir au juste quand s'établirent les lois de l'harmonie, dont le goût est si naturel à l'homme ? Ce qui est certain, c'est qu'elle a été nécessairement la mere de toute poésie, et qu'il n'y a qu'un pas

du chant à la mesure des paroles. Il est probable que les noms les plus anciennement consacrés en ce genre sont ceux des hommes qui s'y distinguerent les premiers, ou qui donnerent aux autres les premieres leçons. Les merveilles qu'on en raconte, ne sont que l'image allégorique de leur succès et de leur pouvoir. On croit que Linus fut le premier inventeur du rythme et de la mélodie, c'est-à-dire, qu'il sut le premier combiner ensemble la mesure des sons et celle des vers; c'est le plus ancien favori des Muses. Virgile, dans sa sixieme Églogue, le place auprès d'elles sur le Parnasse, le front couronné de fleurs, et le représente comme leur interprete. Il fut le maître d'Orphée, qui eut encore plus de réputation que lui, parce qu'il fit servir la musique et la poésie à l'établissement des cérémonies religieuses qu'il emprunta des Egyptiens pour les porter dans la Grece. Ce fut lui qui institua les mysteres de Bacchus et de Cérès-Éleusine, à l'imitation de ceux d'Isis et d'Osiris, et qui, de son nom, furent appelés orphiques. Nous avons encore quelques fragmens des hymnes que l'on y chantait, et dont très-certainement il fut l'auteur. Ils sont remarquables, surtout en ce qu'ils contiennent les idées les plus hautes et les plus pures sur l'unité d'un Dieu et sur tous les attributs de l'essence divine, sans nul mélange de polythéïsme. En voici

un que Suidas nous a conservé : « Dieu seul existe
» par lui-même, et tout existe par lui seul. Il est
» dans tout : nul mortel ne peut le voir, et il
» les voit tous. Seul il distribue dans sa justice
» les maux qui affligent les hommes, la guerre et
» les douleurs. Il gouverne les vents qui agitent
» l'air et les flots, et allume les feux du tonnerre.
» Il est assis au haut des cieux sur un trône d'or,
» et la Terre est sous ses pieds. Il étend sa main
» jusqu'aux bornes de l'Océan, et les montagnes
» tremblent jusque dans leurs fondemens. C'est
» lui qui fait tout dans l'Univers, et qui est
» à la fois le commencement, le milieu et la
» fin. »

Suidas, en citant ce fragment, assure qu'Orphée avait lu les livres de Moïse, et en avait tiré tout ce qu'il enseignait sur la nature divine. On a contesté cette assertion ; il est clair pourtant que l'on retrouve dans ce morceau, non-seulement les idées, mais les expressions des livres saints, très-antérieurs aux écrits d'Orphée, et il est difficile de ne pas croire que le second a copié le premier. Observons encore que le grand secret des anciens mysteres était partout l'unité d'un Dieu : c'était la croyance des sages ; mais eux-mêmes la regardaient avec raison comme insuffisante pour les peuples, et voyaient dans la religion et le culte

public la sanction la plus sûre et la plus nécessaire de l'ordre social.

Horace nous dit qu'Orphée, révéré comme l'interprete des dieux, adoucit les mœurs des hommes, leur apprit à détester le meurtre et à ne point se nourrir de la chair des animaux, dogme renouvelé depuis par Pythagore. Nous voyons par plusieurs passages authentiques, que ceux qui menaient une vie chaste et frugale, étaient appelés des disciples d'Orphée. Thésée, dans la Phedre d'Euripide, donne ce nom à son fils Hyppolite, en lui reprochant d'affecter des mœurs séveres. Orphée est donc le plus ancien des sages dont le nom soit venu jusqu'à nous, et pendant long-tems ce nom de sage fut joint à celui de poëte, parce que la poésie était alors essentiellement morale et religieuse.

Orphée n'eut point de disciple plus célebre que Musée, qui marcha sur les traces de son maître, et présida aux mysteres d'Éleusine chez les Athéniens. Virgile, dans le sixieme livre de l'*Énéide*, le met dans l'Élysée à la tête des poëtes pieux, dont les chants ont été dignes d'Apollon, et qui ont consacré leur vie à la culture des beaux-arts.

Alcée, Stesichore, Simonide et quantité d'autres ne nous ont laissé que leurs noms et quelques

fragmens, qui ne sont connus que des critiques de profession. Nous n'avons qu'une douzaine de vers de cette fameuse Sapho, dont Horace a dit :

Le feu de son amour brûle encor dans ses vers.

Ils sont assez passionnés pour faire croire tout ce qu'on raconte d'elle, et pour regretter ce qu'on en a perdu. Boileau en a donné une imitation très-élégante, quoique peut-être elle ne soit pas animée de toute la chaleur de l'original.

Arrêtons-nous du moins un moment sur Anacréon, qui s'est immortalisé par ses plaisirs, lorsque tant d'autres n'ont pu l'être par leurs travaux : ce chansonnier voluptueux, qui ne connut d'autre ambition que celle d'aimer et de jouir, ni d'autre gloire que celle de chanter ses amours et ses jouissances, ou plutôt qui, dans ces mêmes chansons qui ont fait sa gloire, ne vit jamais qu'un amusement de plus. Ses poésies, dont heureusement le tems a épargné une partie, respirent la mollesse et l'enjouement, la délicatesse et la grace. Il n'est point auteur : il n'écrit point. Il est à table avec de belles filles grecques, la tête couronnée de roses, buvant d'excellens vins de Scio ou de Lesbos, et tandis que Mnaés et Aglaé entrelacent des fleurs dans ses cheveux, il prend

sa petite lyre d'ivoire à sept cordes, et chante un hymne à la rose, sur le mode lydien. S'il parle de la vieillesse et de la mort, ce n'est pas pour les braver avec la morgue stoïque; c'est pour s'exhorter lui-même à ne rien perdre de tout ce qu'il peut leur dérober. Remarquons en passant, que les auteurs anciens les plus voluptueux, Anacréon, Horace, Tibulle, Catulle, mêlaient assez volontiers l'image de la mort à celle des plaisirs. Ils l'appelaient à leurs fêtes, et la plaçaient pour ainsi dire à table comme un convive qui, loin de les attrister, les avertissait de jouir. Horace surtout, dans vingt endroits de ses odes, se plaît à rappeler la nécessité de mourir; et ses passages toujours rapides, qui fixent un moment l'imagination sur des idées sombres, exprimées par des figures frappantes et des métaphores justes et heureuses, font sur l'ame une impression qui l'émeut doucement et ne l'effraie pas, y répandent pour un moment une sorte de tristesse réfléchissante, qui s'accorderait mal, il est vrai, avec la joie bruyante et tumultueuse, mais qui se concilie très-bien avec le calme d'une ame satisfaite, et même avec les épanchemens d'un amour heureux. En général les impressions qui font le plus sentir le prix de la vie, sont celles qui nous rappellent le plus facilement qu'elle doit finir. J'ajouterai que c'est

encore une preuve du goût naturel des Anciens, de n'avoir jamais parlé qu'en passant de ces éternels sujets de lieux communs chez les Modernes, le tems et la mort, sur lesquels notre imagination permet qu'on l'avertisse, mais qui peuvent la rebuter bientôt : on s'y appesantit trop, à moins que ce ne soit proprement le fond du sujet, comme dans l'éloquence de la chaire.

On ne sera pas fâché d'apprendre qu'Anacréon joignait à une médiocre fortune beaucoup de désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez long-tems à Samos, à la cour de ce Polycrate qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce prince lui fit présent de cinq talens, trente mille francs de notre monnaie. Mais Anacréon, qui n'avait pas coutume de posséder tant d'argent, en perdit presque le sommeil pendant deux jours ; il rapporta bien vîte au généreux Polycrate ses cinq talens, et ce trait historique, raconté par les écrivains grecs, et cité par Giraldi dans son *Histoire des Poëtes*, est l'original de la fable du savetier dans Lafontaine.

Il est impossible de donner la moindre esquisse de la maniere d'Anacréon. Il y a dans sa composition originale une mollesse de ton, une douceur de nuances, une simplicité facile et gracieuse, qui ne peuvent se retrouver dans le travail d'une version.



Ce sont des caracteres dont l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas s'effacer beaucoup dans une copie. Il composait d'inspiration, et l'on traduit d'effort. Ne traduisons point Anacréon (1).

SECTION II.

D'Horace.

Il est le seul des lyriques latins qui soit parvenu jusqu'à nous; mais ce qui peut nous consoler de la perte des autres, c'esr le jugement de Quintilien, qui assure qu'ils ne méritaient pas d'être lus. Il fait au contraire le plus grand éloge d'Horace, et cet éloge a été confirmé dans rous les tems et chez tous les peuples. Horace semble réunir en lui Anacréon et Pindare; mais il ajoute à tous les deux. Il a l'enthousiasme et l'élévation du poëte thébain : il n'est pas moins riche que lui en figures et en images; mais ses écarts sont un peu moins brusques; sa marche est un peu moins

(1) Nous avons trois traductions en vers des poésies d'Anacréon, l'une de Gâcon, d'une édition très-jolie, avec le grec à côté; l'autre de Lafosse; la derniere de M. de Sivri, le traducteur de Pline le naturaliste. Cette troisieme version d'Anacréon est écrite avec assez d'élégance et de pureté : les deux autres ne sont pas lisibles.

vague ; sa diction a bien plus de nuances et de douceur. Pindare, qui chante toujours les mêmes sujets, n'a qu'un ton toujours le même : Horace les a tous ; tous lui semblent naturels, et il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre ; que, saisi de l'esprit poétique, il soit transporté dans le conseil des dieux ou sur les ruines de Troye, sur la cime des Alpes ou près de Glycere, sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire. Il est majestueux dans l'Olympe, et charmant près d'une maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'ame de Caton et de Régulus, que pour peindre avec des traits enchanteurs les caresses de Lycimnie et les coquetteries de Pyrrha. Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon, aussi fidele apôtre du plaisir, il a les graces de ce lyrique grec, avec beaucoup plus d'esprit et de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare, avec plus de morale et de pensées. Si l'on fait attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets ; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satyres pleines de finesse, de raison et de gaieté, des épîtres qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire ; un *Art poétique* qui

est le code éternel du bon goût, on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former.

J'ai hasardé la traduction de quelques odes d'Horace, non pas assurément que je le croie facile à traduire; mais Horace a beaucoup d'esprit proprement dit, et l'esprit est de toutes les langues. Voyons-le d'abord dans le genre héroïque : j'ai choisi l'*Ode à la Fortune.* On pourra la comparer à celle de Rousseau, et l'on verra qu'une ode française ressemble très-peu à une ode latine (1). Le sujet de celle-ci était fort simple. On parlait d'une descente en Angleterre, qu'Auguste devait conduire lui-même, et qui n'eut pas lieu : on parlait en même tems d'une guerre contre les Parthes. Le poëte invoque la Fortune, et lui recommande Auguste et les Romains. Mais il commence par se réconcilier avec les dieux, qu'en sa qualité d'épicurien il avait fort négligés. Il s'étend ensuite sur les attributs de la Fortune, et finit, après l'avoir invoquée, par déplorer les guerres civiles et la corruption des mœurs. Tel est le plan de cette ode.

(1) J'avertis que j'ai rejoint l'ode *O diva gratum quæ regis Antium*, avec la précédente, *Parcus deorum cultor et infrequens*, qui me paraît en être le commencement, et en avoir été détachée fort mal à propos : il y a même des éditions où elles sont réunies.

J'ai risqué, en la traduisant, de changer plusieurs fois le rythme, pour rendre mieux la variété des tons, et suppléer, quand les phrases demandaient une certaine étendue, à la facilité qu'avaient les Grecs et les Latins d'enjamber d'une strophe à l'autre.

D'Épicure éleve profane,
Je refusais aux dieux des vœux et de l'encens.
Je suivais les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.
Je reconnais des dieux : c'en est fait : je me rends.

J'ai vu le Maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montrait à la Terre;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant,
Et les voûtes éternelles
S'embrâser des étincelles
Que lançait Jupiter de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde:
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé.
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du Monde,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'Univers d'irrévocables lois.
La Fortune agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Aux destins des États son caprice préside.
Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront,
Enleve un diadême, et d'un essor rapide,
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô déesse fatale!
Fortune! à ton pouvoir qui ne se soumet pas?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable reine!
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil;
Tu trompes le bonheur, l'espérance et l'orgueil,
Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La faiblesse en puissance et le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avide marchand, sur le gouffre de l'onde
Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.
Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier latin, conquérant de la Terre,
Craint tes funestes coups.

De l'Orient soumis les tyrans invisibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.
Tu peux (et c'est l'effroi dont leur ame est troublée),
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ces demi-dieux;
Et soulevant contre eux la révolte et la guerre,
Cacher dans la poussiere
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.

La Nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté,
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.

Cette fille de l'Enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins et du fer.

L'Espérance te suit, compagne plus propice,
Et la Fidélité, déesse protectrice,
Au ciel tendant les bras,
Un voile sur le front, accompagne tes pas;
Lorsqu'annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi,
Et le vulgaire perfide,
Et la courtisane avide,
Et ces convives sans foi,
Qui dans un tems favorable,
Du mortel tout puissant par le sort adopté,
Venaient environner la table
Et s'enivraient du vin de sa prospérité.

Je t'implore à mon tour, déesse redoutée;
Auguste va descendre à cette île indomptée
Qui borne l'Univers (1);
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'aurore,
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.

Ah! Rome vers les dieux leve des mains coupables.
Ils ne sont point lavés, ces forfaits exécrables

---

(1) L'Angleterre, que les Romains regardaient comme une extrémité de l'Univers.

Qu'ont

Qu'ont vus les immortels.
Elles saignent encor, nos honteuses blessures;
La Fraude et les Parjures,
L'Inceste et l'Homicide entourent les autels.

N'importe, c'est à toi, Fortune, à nous absoudre.
Porte aux antres brûlans où se forge la foudre,
Nos glaives émoussés.
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie,
Il faut que Rome expie
Les flots de sang romain qu'elle-même a versés.

Quelques idées de cette ode sont empruntées d'une ode de Pindare, où il invoque la Fortune: c'est la douzieme des Olympiques.

Fille de Jupiter, Fortune impérieuse,
Les conseils, les combats, les querelles des rois,
La course des vaisseaux sur la mer orageuse,
Tout reconnaît tes lois.

Le ciel mit sur nos yeux le sceau de l'Ignorance.
De nos obscurs destins nous portons le fardeau,
De revers en succès traînés par l'Espérance,
Jusqu'au bord du tombeau.

Le Bonheur nous séduit; le Malheur nous accable;
Mais nul ne peut percer la nuit de l'avenir;
Tel qui se plaint aux dieux de son sort déplorable,
Demain va les bénir, etc.

On peut se convaincre, en lisant cette ode, de ce que j'ai dit ci-dessus du poëte lyrique des Romains, qu'il semblait écouter et suivre une

inspiration momentanée, et peindre tout ce qui se présente devant lui. On a vu tout le chemin qu'a fait Horace : on l'a vu monter dans les cieux, descendre dans les enfers, voler avec la Fortune autour des trônes et sur les mers. Tout à coup il se la représente sous un appareil formidable, et il peint l'affreuse Nécessité ; il lui donne ensuite un cortége plus doux, l'Espérance et la Fidélité ; il l'habille de deuil dans le palais d'un Grand disgracié ; il trace rapidement les festins du bonheur et la fuite des convives infideles. Enfin il arrive à son but, qui est de recommander Auguste, et sa course est finie.

Voici maintenant deux odes galantes. Toutes deux sont fort courtes ; dans toutes deux il y a un mélange de douceurs et de reproches, de louange et de satyre, qui a toujours été l'ame de cette espece de commerce et le fond des conversations amoureuses : c'est tout comme aujourd'hui. Voilà bien des raisons qui peuvent faire excuser une traduction médiocre.

Si le ciel t'avait punie
De l'oubli de tes sermens,
S'il te rendait moins jolie
Quand tu trompes tes amans,
Je croirais ton doux langage,
J'aimerais ton doux lien :

Hélas ! il te sied trop bien
D'être parjure et volage.
Viens-tu de trahir ta foi ?
Tu n'en es que plus piquante,
Plus belle et plus séduisante ;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur.
Après une perfidie,
Tes yeux ont plus de douceur.
Si par l'ombre de ta mere,
Si par tous les dieux du ciel,
Tu jures d'être sincere,
Les dieux restent sans colere
A ce serment criminel ;
Vénus en rit la premiere ;
Et cet enfant si cruel,
Qui sur la pierre sanglante
Aiguise la fleche ardente
Que sur nous tu vas lancer ;
Rit du mal qu'il te voit faire,
Et t'instruit encore à plaire
Pour te mieux récompenser.
Combien de vœux on t'adresse !
C'est pour toi que la jeunesse
Semble croître et se former.
Combien d'encens on t'apporte !
Combien d'amans à ta porte
Jurent de ne plus t'aimer !
Le vieillard qui t'envisage,
Craint que son fils ne s'engage

En un piége si charmant;
Et l'épouse la plus belle
Croit son époux infidelle,
S'il te regarde un moment.

A PYRRHA.

Pyrrha, quel est l'amant enivré de tendresse,
Qui, sur un lit de rose, étendu près de toi,
T'admire, te sourit, te parle, te caresse,
Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi?
Quelle grotte fraîche et tranquille
Est le voluptueux asyle
Où ce jeune imprudent, comblé de tes faveurs,
Te couvre de parfums, de baisers et de fleurs?
C'est pour lui qu'à présent Pyrrha veut être belle;
Que ton goût délicat releve élégamment
Ta simplicité naturelle,
Et fait naître une grace à chaque mouvement.
Pour lui ta main légere assemble à l'aventure
Une flottante chevelure
Qu'elle attache négligemment.
Hélas! s'il prévoyait les pleurs qu'il doit répandre!
Crédule, il s'abandonne à l'amour, au bonheur.
Dans ce calme perfide, il est loin de s'attendre
A l'orage affreux du malheur.
L'orage n'est pas loin : il va bientôt apprendre
Que l'aimable Pyrrha qu'il possede aujourd'hui,
Que Pyrrha, si belle et si tendre,
N'était pas pour long-tems à lui.
Qu'alors il pleurera son fatal esclavage!
Insensé qui se fie à ton premier accueil!

Pour moi le tems m'a rendu sage;
J'ai regagné le port, et j'observe de l'œil
Ceux qui vont comme moi se briser à l'écueil
Que j'ai connu par mon naufrage.

Il faut voir ce qu'est Horace jusque dans un simple billet, où il s'agit d'un souper chez sa maîtresse ; son imagination riante l'y conduit en bonne compagnie.

O reine de Paphos, de Gnide et de Cythere!
Viens, quitte ces beaux lieux, quittes-les pour Glycere.
Sa demeure est plus belle, et son encens plus doux.
Mene avec toi l'enfant qui nous commande à tous,
Qui regne sur le Monde et même sur sa mere.
Mercure, ennemi des jaloux,
Les Graces en robe flottante,
Les Nymphes à l'envi se pressant sur tes pas,
Et la Jeunesse enfin, divinité charmante,
Qui sans toi ne le serait pas.

Quelle flexibilité d'esprit et de style ne faut-il pas pour passer de ces images gracieuses au ton de l'ode *Justum et tenacem*, dont le début, si fier et si imposant, a été souvent cité comme un modele du style sublime!

Le juste est inébranlable,
Et sur la base immuable
Des vertus et du devoir,
Il verra, sans s'émouvoir,
Un tyran furieux lui montrant le supplice,
Un peuple soulevé lui dictant l'injustice,

Le bras de Jupiter tout prêt à foudroyer :
Le ciel tonne, la mer gronde,
Sur lui les débris du Monde
Tomberont sans l'effrayer.

Il y a dans Horace environ une trentaine d'odes galantes ou amoureuses, qui prouvent toutes combien cet écrivain avait l'esprit fin et délicat. Ce sont la plupart des chefs-d'œuvre finis par la main des Graces. Personne ne lui en avait donné le modele. Ce n'est point là la maniere d'Anacréon : le fond de ces petites pieces est également piquant dans toutes les langues et chez tous les peuples où regne la galanterie et la politesse. Elles sont même beaucoup plus agréables pour nous que les odes héroïques du même auteur, dont le fond nous est souvent trop étranger, et dont la marche hardie et rapide ne peut guere être suivie dans notre langue, qui procede avec plus de timidité, et veut toujours de la méthode et des liaisons. Peut-être serions-nous un peu étourdis de la course vagabonde du poëte, et trouverions-nous qu'il y a dans cette espece d'ouvrage trop pour l'imagination et pas assez pour l'esprit. Sous ce point de vue, chaque peuple a son goût analogue à son caractere et à son langage; et il est sûr que nos odes n'étant pas faites pour être chantées, ne doivent pas ressembler aux odes grecques et latines.

La plupart au contraire sont des discours en vers, à peu près aussi suivis, aussi bien liés qu'ils le seraient en prose. Je ne dis pas qu'il faille nous en blâmer absolument; mais ne seraient-elles pas susceptibles d'un peu plus d'enthouasiasme et de rapidité qu'on n'en remarque, même dans nos plus belles? C'est ce qu'il sera tems d'examiner quand il sera question des lyriques modernes (1).

---

(1) Parmi eux la premiere place appartient sans contredit à Rousseau. Mais en finissant cet article, peut-être n'est-il pas inutile d'observer, pour l'intérêt du goût, quel tort lui font ceux qui, rédigeant au hasard des livres élémentaires, des poétiques, des rhétoriques à l'usage des jeunes gens, les induisent en erreur, en citant, à l'abri d'un nom célebre, de très-mauvais vers dont il ne faudrait parler que pour en faire voir les défauts, bien loin de les rapporter comme des autorités. Tous ces compilateurs qui se copient fidélement les uns les autres, et dont le nombre est infini, ne manquent jamais, à propos d'Horace, de transcrire le jugement qu'en a porté Rousseau dans ses épîtres. Le voici:

> Non moins brillant, *quoique sans étincelle*,
> Le seul Horace en tous genres excelle,
> De Cythérée *exalte* les faveurs,
> Chante les dieux, les héros, les buveurs,
> Des sots auteurs *berne* les vers ineptes,
> Nous instruisant *par gracieux préceptes*
> *Et par sermons de joie antidotés.*

De jeunes étudians dont le goût ne peut pas encore être

formé, se mettent ces vers dans la mémoire, parce qu'on les leur a fait répéter dans leurs exercices du collége, et les croient bons parce qu'ils sont de Rousseau. Il faudrait au contraire leur faire voir tous les vices de ce style, et combien il rassemble de fautes. Il n'est pas vrai qu'Horace soit sans *étincelles* : il en a de plus d'une sorte, s'il est vrai qu'on doive entendre par ce mot des traits saillans : ses odes surtout en sont pleines. Ce vers de Rousseau semblerait dire que les *étincelles* sont un défaut; mais jamais ce mot n'a été pris en mauvaise part, et quoiqu'un mauvais ouvrage puisse avoir des *étincelles*, rien n'empêche qu'il n'y en ait dans les meilleurs. Dire qu'un écrivain tel qu'Horace *exalte les faveurs de Cythérée*, c'est s'exprimer d'une maniere froide et flasque. Le plus mince rimailleur peut *exalter ces faveurs-là;* mais un Horace, un Chaulieu, un Tibulle en parlent en amans et en poëtes, les sentent et les font sentir, et ne les *exaltent* pas. *Berner* les vers ineptes est une expression basse qui ne peut passer dans un morceau sérieux, et la rime d'*ineptes* et de *préceptes* est d'une dureté choquante dans un endroit qui devrait avoir de la grace. *Instruire par préceptes et par sermons* est une consrruction marotique très-déplacée quand on donne des leçons et qu'on cite un modele; et *des sermons de joie antidotés* sont d'un jargon barbare qu'il faudrait réprouver partout. Ces remarques n'empêchent pas que Rousseau ne soit dans d'autres ouvrages un excellent versificateur; mais c'est pour cela même qu'il ne faut pas aller chercher ce qu'il a de plus mauvais, pour le placer dans des livres didactiques. C'est un piége tendu à la jeunesse, que ces livres devraient éclairer.

CHAPITRE VIII.

De la poésie pastorale et de la fable chez les Anciens.

SECTION PREMIERE.

Pastorales.

IL n'y a point de poésie plus décréditée parmi nous, ni qui soit plus étrangere à nos mœurs et à notre goût. Ce n'est pas la faute du genre, qui, comme tous les autres, est bon quand il est bien traité, et qui a de l'agrément et du charme : c'est que notre maniere de vivre est trop loin de la nature champêtre, et que les modeles de la vie pastorale et des douceurs dont elle est susceptible, n'ont jamais été sous nos yeux. C'est dans des climats favorisés de la nature, sous un beau ciel, dans une condition douce et aisée, que les bergers et les habitans des hameaux peuvent ressembler en quelque chose aux bergers de Théocrite et de Virgile. Ce qui le prouve, c'est que les combats de la flûte, tels que nous les voyons tracés dans les églogues grecques et latines, sont encore en

usage en Sicile. Il ne faut donc pas croire que ce soit un jeu de l'imagination des poëtes. De tout tems la poésie a été imitatrice, et des paysans grossiers, misérables, abrutis par la misere, la crainte et le besoin, n'auraient jamais pu inspirer aux poëtes l'idée d'une églogue. Les poëtes embellissent, il est vrai; mais il faut que l'objet les ait frappés avant qu'ils songent à l'orner : ils ne peignent pas le contraire de ce qu'ils voient. Sans doute nos bucoliques modernes ne sont que des imitations des Anciens, ne sont que des jeux d'esprit. Il n'y a plus parmi nous de Corydons ni de Tyrcis; mais il y en avait en Grece et en Italie. Le goût du chant et de la poésie n'y était point étranger aux pasteurs. Il y a des climats où ce goût est naturel, et pour ainsi dire un fruit du sol et un don de la nature. Jugeons-en seulement par nos provinces du midi de la France. Qui ne connaît pas la gaieté des danses et des chansons provençales ? Leurs couplets amoureux et leurs airs tendres sont venus du fond des campagnes jusque sur les théâtres de la capitale : c'est que partout où l'on ressent les influences d'une nature riante et bienfaitrice, on se livre aisément à tous les plaisirs faciles et simples, à tous les goûts innocens qu'elle a mis à la portée de tous les hommes. Voilà dans quel esprit

il faut lire les Idylles champêtres de Théocrite et les Eglogues de Virgile.

On sait que Théocrite était né à Syracuse. On remarque dans ses poésies, du naturel et de la grace, le talent de peindre des sentimens doux, et même dans quelques-unes de ses pieces, des passions fortement exprimées. Celle où il représente une bergere employant les enchantemens pour ramener un amant volage, a été regardée par Racine comme un des morceaux les plus passionnés qu'il y eut chez les Anciens. Son caractere dominant est la simplicité et la vérité; mais cette simplicité n'est pas toujours intéressante, et va quelquefois jusqu'à la grossiéreté. Il offre au lecteur trop de circonstances indifférentes, trop de détails communs, et ses sujets ont entr'eux trop de ressemblance. La plupart sont des combats de flûte et des querelles de bergers. Il est vrai qu'il a fait trente églogues, et que Virgile son imitateur n'en a fait que dix. Mais aussi Virgile est beaucoup plus varié; il est aussi plus élégant; ses bergers ont plus d'esprit, sans jamais en avoir trop. Son harmonie est d'un charme inexprimable : il a un mélange de douceur et de finesse qu'Horace regarde avec raison comme un présent particulier que lui avaient fait les Muses champêtres, *molle*

atque facetum. Il vous intéresse encore plus vivement que Théocrite aux jeux et aux amours de ses bergers ; nulle négligence, nulle langueur. Tout est vrai, et pourtant tout est choisi. Enfin cette perfection de style, qui est la même dans tous ses écrits, fait qu'on ne peut pas le lire sans le savoir par cœur, et que quand on le sait, on veut le relire encore pour le goûter davantage.

Bion et Moschus, l'un de Smyrne, l'autre de Syracuse, furent contemporains de Théocrite et habiterent le même pays que lui. Leur composition est plus soignée, mais elle n'est pas exempte d'affectation ; ils ont moins de sensibilité. Leurs élégies sont monotones ; mais plusieurs de leurs idylles sont d'une imagination délicate et ingénieuse. J'en citerai deux fort courtes : elles sont de Bion. Je me sers de la traduction qu'en a faite Chabanon dans la préface de son Théocrite.

« Un enfant s'amusait dans un bois à prendre » des oiseaux ; il vit l'Amour qui s'échappait et » s'allait reposer sur les branches d'un arbuste ; » il s'en réjouit comme d'une meilleure proie. Il » rassemble tous ses gluaux et guette l'Amour, » qui, toujours sautillant, lui échappe sans cesse. » L'enfant dans son dépit jette à terre ses piéges,

» et court vers le vieux laboureur qui l'avait instruit
» dans cet art amusant. Il lui conte sa peine, et
» lui montre l'Amour caché dans le feuillage. Le
» vieillard sourit en secouant la tête, et lui dit :
» Enfant, renonce à cette proie. Ne chasse plus un
» tel oiseau ; c'est un monstre que tu dois craindre
» de connaître. Dès que tu sortiras de l'enfance,
» l'oiseau qui sautille et t'échappe, de lui-même
» fondra sur toi. »

Ces idées allégoriques ont été depuis souvent employées ; mais il faut songer qu'alors elles étaient originales. La piece suivante est à mon gré fort supérieure.

« Cypris m'est apparue en songe. Elle condui-
» sait par la main le petit Amour qui baissait les
» yeux et regardait la terre. Chantre des vergers,
» m'a-t-elle dit, prends avec toi l'Amour, et
» enseigne-lui tes chansons. Elle dit et s'éloigne.
» Insensé, je crus l'Amour curieux de mes leçons.
» Je lui enseigne de quelle maniere Pan inventa la
» flûte oblique ; Minerve, la flûte droite ; Mer-
» cure, la lyre ; Apollon, la cithare. Le petit dieu
» écoutait peu mes discours. Il se mit à chanter
» des vers tendres ; il m'apprit les amours des
» dieux et des hommes, divin ouvrage de sa mere.
» Soudain j'oubliai ce que je venais d'enseigner

» à l'Amour, et ne me souvins que de ce qu'il
» venait de m'apprendre. »

N'oublions pas que ces petits tableaux, dont le fond est peu de chose, ne peuvent guere se passer du coloris de la versification. Mais il faut un pinceau bien délicat et bien sûr. Il serait à souhaiter que Lafontaine, qui a mis en vers une des plus jolies pieces d'Anacréon, eût fait le même honneur à celle-ci, qui vaut pour le moins autant. Ces sortes de compositions demandent une main très-légere et très-exercée, parce que l'essentiel est de n'y mettre qu'autant d'esprit qu'il en faut au sentiment, et cette mesure-là ne se donne pas; il faut l'avoir.

SECTION II.

De la fable.

« L'homme a un penchant naturel à entendre
» raconter. La fable pique sa curiosité et amuse
» son imagination. Elle est de la plus haute an-
» tiquité. On trouve des paraboles dans les plus
» anciens monumens de tous les peuples. Il semble
» que de tout tems la vérité ait eu peur des
» hommes, et que les hommes aient eu peur de
» la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue,

» soit que la raison timide dans la bouche d'un
» esclave, ait emprunté ce langage détourné pour
» se faire entendre d'un maître, soit qu'un sage
» voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le
» plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de
» lui prêter cette forme agréable et riante, cette
» invention est du nombre de celles qui font le
» plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heu-
» reux artifice, la vérité, avant de se présenter
» aux hommes, compose avec leur orgueil et
» s'empare de leur imagination. Elle leur offre le
» plaisir d'une découverte, leur épargne l'affront
» d'un reproche et l'ennui d'une leçon. Occupé à
» démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le tems
» de se révolter contre le précepte ; et quand la
» raison se montre à la fin, elle nous trouve désar-
» més. Nous avons déjà prononcé contre nous-
» mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre
» d'un autre ; car nous voulons bien quelquefois
» nous corriger ; mais nous ne voulons jamais qu'on
» nous condamne. » (*Éloge de Lafontaine.*)

Il serait superflu de répéter ici tout ce qu'on a dit d'Ésope, et ce qu'on apprend à ce sujet à tous les enfans. On s'accorde à croire qu'il vivait du tems de Pisistrate ; et s'il est vrai, comme on le rapporte, que les habitans de Delphes l'aient fait

périr parce qu'il les avait offensés en leur appliquant une de ses fables, celle des *Bâtons flottans*; il faut le compter parmi les victimes de la philosophie; car le grand sens de ses écrits mérite ce nom. Ce mérite est le premier dans l'apologue, et c'est le seul d'Ésope. Sa narration d'ailleurs est dénuée de toute espece d'ornemens. La morale en fait tout le prix, et même il ne faut pas croire qu'elle soit toujours également juste. Plusieurs de ses affabulations sont défectueuses, et Phedre et Lafontaine en ont corrigé plusieurs. Au reste, il est possible que ce reproche ne tombe pas sur lui. Il est à peu près prouvé que Planude, moine grec du quatorzieme siecle, qui le premier recueillit les fables d'Ésope, en mit sous le nom de ce fabuliste célebre plusieurs qui n'étaient pas de lui. Il nous en reste une quarantaine de latines, composées par Aviénus, qui vivait sous Théodose II. Elles sont en général fort médiocres pour l'invention et pour le style : Lafontaine a pris les meilleures. Il y en a aussi de beaucoup plus anciennes, d'un grec nommé Gabrias, qui se fit une loi de les renfermer toutes dans quatre vers, afin d'être au moins le plus laconique de tous les fabulistes. La plupart sont très-bien inventées; mais leur extrême briéveté nuit à l'instruction,

et

et ne présentant qu'une espece d'énigme à deviner, ne donne pas le tems à la morale de répandre toute sa lumiere. Il ne faut faire d'aucun ouvrage un tour de force, et le mérite de la difficulté vaincue est ici le moindre de tous, attendu qu'il est en pure perte pour le lecteur. L'étendue de chaque genre d'écrit, quel qu'il soit, n'est ni rigoureusement déterminée ni entiérement arbitraire : le bon sens veut qu'elle soit en proportion avec le sujet.

Après Ésope, le fabuliste qui a eu le plus de réputation, c'est Phedre, qui, à la moralité simple et nue des récits du Phrygien, joignit l'agrément de la poésie. Son élégance, sa pureté, sa précision, sont dignes du siecle d'Auguste. Il ne fallait rien moins que Lafontaine pour le surpasser. Ce sera un objet intéressant et curieux que l'examen de tout ce que cet homme unique a su ajouter à ceux qui l'ont précédé, mais je dois le réserver pour cette partie de mon travail qui regardera les Modernes. Aujourd'hui, pour ne pas anticiper sur l'avenir, je ne m'arrête sur ces différens genres de poésie, qu'autant qu'il le faut pour caractériser les auteurs anciens. Le développement ne peut être complet que lorsque, parvenu au moment de la renaissance des lettres en Europe, et descendant de cette époque jusqu'à nos jours, nous verrons comment chaque genre a été modifié par des

peuples nouveaux , restreint ou étendu, affaibli ou surpassé ; et c'est ainsi que les deux parties de ce *Cours* se rejoignant l'une à l'autre, acheveront de mettre dans tout leur jour des objets qui se tiennent par eux-mêmes, mais que le plan qu'il a fallu suivre m'a forcé de partager.

CHAPITRE IX.

De la satyre ancienne.

SECTION PREMIERE.

Parallele d'Horace et de Juvénal.

QUINTILIEN dit en propres termes que *la satyre appartient toute entiere aux Romains : Satyra quidem tota nostra est.* Sans doute il veut dire seulement qu'en ce genre ils n'ont rien emprunté des Grecs ; car il ne pouvait pas ignorer qu'Hypponax et Archiloque ne s'étaient rendus que trop fameux par leurs satyres, qui pouvaient plutôt s'appeler de véritables libelles, si l'on en juge par les effets horribles qui en résulterent et par la punition de leurs auteurs. Hypponax fut chassé de son pays, et Archiloque fut poignardé. Ce dernier avait si cruellement diffamé Lycambe, qui lui avait refusé sa fille, que le malheureux se donna la mort. Archiloque fut l'inventeur du vers ïambe, dont les Grecs et les Latins se servirent dans leurs pieces de théâtre. Mais dans ses mains ce fut, dit Horace, l'*arme de la rage.* Le lyrique latin

avoue qu'il s'est approprié cette mesure de vers dans quelques-unes de ses odes ; mais il ajoute avec raison qu'il est bien loin d'en avoir fait un si détestable usage. Ses satyres, ainsi que celles de Juvénal et de Perse, sont écrites en vers hexametres. Ainsi l'assertion de Quintilien se trouve suffisamment justifiée, puisque les satyriques latins n'imiterent les Grecs ni dans la forme des vers ni dans le genre des sujets.

La satyre, suivant les critiques les plus éclairés, est un mot originairement latin. Il n'a rien de commun avec le nom que portent dans la fable ces êtres monstrueux qu'elle représente entiérement velus et avec des pieds de chevre. Il vient du mot *satura*, qui, dans les auteurs de la plus ancienne latinité, signifiait un mélange de toutes sortes de sujets. Dans la suite on l'appliqua plus particuliérement aux ouvrages qui avaient pour objet la raillerie et la plaisanterie. Enfin Ennius et Lucilius déterminerent la nature de ce genre d'écrire, et l'on ne donna plus le nom de satyres qu'aux poésies dont le sujet était la censure des mœurs. Lucilius surtout s'y rendit très-célebre, et quoiqu'il eût écrit du tems des Scipions, il avait encore dans le siecle d'Auguste des partisans si zélés, qu'on murmura beaucoup contre Horace,

qui, en louant le sel de ses écrits et sa courageuse hardiesse à démasquer le vice, avait comparé son style incorrect, diffus et inégal à un fleuve qui roule beaucoup de fange avec quelques parcelles d'or. Quintilien lui-même trouve ce jugement d'Horace trop sévere. Il nous est impossible de savoir au juste à qui l'on doit s'en rapporter : il ne nous réste que quelques vers de Lucilius.

Heureusement nous sommes à portée de confirmer l'opinion de ce même Quintilien sur Horace, qui, selon lui, est infiniment plus pur et plus châtié que Lucilius, et a excellé surtout dans la connaissance de l'homme.

> Horace, l'ami du bon sens,
> Philosophe sans verbiage,
> Et poëte sans fade encens,

a dit Gresset ; et il est vrai qu'on ne peut ni railler plus finement ni louer avec plus de délicatesse. Sa morale est à la fois douce et pure ; elle n'a rien d'outré, rien de fastueux, rien de farouche. Nul poëte n'a mieux connu le langage qui convient à la raison ; il ne prêche pas la vérité, il la fait sentir ; il ne commande pas la sagesse, il la fait aimer Il connaît les dangers du rôle de censeur, et il trouve en lui-même de quoi les éviter tous. Vous ne pouvez l'accuser de morgue ;

car en peignant les travers d'autrui, il commence par avouer les siens, et s'exécute lui-même de la meilleure grace du monde ; vous ne pouvez vous plaindre qu'il prêche, car il converse toujours avec vous. Il a trop de gaieté pour être taxé d'humeur ni de misanthropie. Enfin, le plus grand inconvénient de la morale c'est l'ennui, et il a tout ce qu'il faut pour y échapper ; une variété de tons inépuisable, des épisodes de toute espece, des dialogues, des fictions, des apologues, des peintures de caracteres et l'usage le plus adroit de cette forme dramatique, toujours si heureuse partout où elle peut entrer, et dont, à son exemple, Voltaire, parmi les Modernes, a le mieux senti tous les avantages. C'est à lui qu'il appartenait de bien apprécier Horace : c'est à lui qu'il sied bien de dire dans cette charmante épître, l'un des meilleurs ouvrages de sa vieillesse.

Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
. . . .
Sur le bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,

A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.

Voilà le meilleur résumé de la lecture des satyres et des épîtres d'Horace ; car on peut joindre ensemble ces deux ouvrages, qui ont à beaucoup d'égards le même caractere, si ce n'est que les épîtres, avec moins de force dans la pensée, ont cette aisance et ce naturel qui est du genre épistolaire. Mais le résultat est le même ; c'est que l'auteur est le plus aimable des poëtes moralistes, et par cela même le plus utile, parce que ces préceptes, dont la vérité est à la portée de tous les esprits, dont l'application est de tous les momens, renfermés dans des vers pleins de précision et de facilité, vous accoutument à faire sur vous le même travail, le même examen qu'il fait sur lui, et qui a pour but, non pas de vous mener à une perfection dont l'homme est bien rarement capable, mais de vous apprendre à devenir chaque jour meilleur, et pour vous-même et pour les autres.

M. Dusaulx, de l'académie des inscriptions, à qui nous devons la meilleure traduction en prose qu'on ait encore faite de Juvénal, a mis à la tête de son ouvrage un très-beau parallele de ce satyrique et d'Horace son devancier. Je vais le rapporter

en entier, quoiqu'un peu étendu : il est trop bien écrit pour paraître long. Mais en rendant justice au talent de l'écrivain, je me permettrai quelques observations en faveur d'Horace, qu'il me semble avoir traité un peu rigoureusement, en même tems qu'il montre pour Juvénal un peu de cette prédilection si excusable dans un traducteur qui s'est pénétré, comme il le devait, du mérite de son original.

« Comme on a coutume, pour déprimer Juvénal,
» de le comparer avec Horace, je vais essayer de
» faire sentir que ces deux poëtes ayant en quelque
» sorte partagé le vaste champ de la satyre, l'un
» n'en saisit que l'enjouement, l'autre la gravité,
» et que chacun d'eux, fidele au but qu'il se pro-
» posait, a fourni sa carriere avec autant de suc-
» cès, quoiqu'ils aient employé des moyens con-
» traires. Cette maniere de les envisager, plus mo-
» rale peut-être que littéraire, n'en est pas moins
» capable de les montrer par le côté le plus inté-
» ressant. Voyons dans quelles circonstances l'un
» et l'autre peignirent les mœurs, et ce qui cons-
» titue la différence de leurs caracteres..... Avec
» autant de sagacité, plus de goût, mais beaucoup
» moins d'énergie que Juvénal, Horace semble
» avoir eu plus d'envie de plaire que de corriger. Il
» est vrai que la sanglante révolution qui venait

» d'étouffer les derniers soupirs de la liberté romai-
» ne, n'avait pas encore eu le tems d'avilir absolu-
» ment les ames : il est vrai que les mœurs n'é-
» taient pas aussi dépravées qu'elles le furent après
» Tibere, Caligula et Néron. Le cruel, mais po-
» litique Octave semait de fleurs les routes qu'il
» se frayait sourdement vers le despotisme. Les
» beaux arts de la Grece, transplantés autour du
» Capitole, fleurissaient sous ses auspices : le sou-
» venir des discordes civiles faisait adorer l'auteur
» de ce calme nouveau. On se félicitait de n'avoir
» plus à craindre de se trouver à son réveil inscrit
» sur des tables de proscription ; et le Romain en
» tutele oubliait, à l'ombre des lauriers de ses an-
» cêtres, dans les amphithéâtres et dans le cirque,
» ces droits de citoyen dont ses peres avaient été
» si jaloux pendant plus de huit siecles. Jamais
» la tyrannie n'eut des prémices plus séduisantes ;
» l'illusion était générale, ou si quelqu'un était
» tenté de demander au petit neveu de César de
» quel droit il s'érigeait en maître, un regard de
» l'usurpateur le réduisait au silence. Horace, aussi
» bon courtisan qu'il avait été mauvais soldat ;
» Horace, éclairé par son propre intérêt, et se sen-
» tant incapable de remplir avec distinction les
» devoirs pénibles d'un vrai républicain, sentit jus-
» qu'où pouvaient l'élever sans efforts la finesse,

» les graces et la mesure de son esprit ; qualités
» peu considérées jusqu'alors chez un peuple tur-
» bulent, et qui n'avait médité que des conquêtes.
» Ainsi la politesse, l'éclat et la fatale sécurité
» de ce regne léthargique n'avaient rien d'odieux
» pour un homme dont presque toute la morale
» n'était qu'un calcul de voluptés, et dont les
» différens écrits ne formaient qu'un long traité
» de l'art de jouir du présent, sans égard aux mal-
» heurs qui menaçaient la postérité. Indifférent
» sur l'avenir, et n'osant rappeler la mémoire du
» passé, il ne songeait qu'à se garantir de tout ce
» qui pouvait affecter tristement son esprit et
» troubler les charmes d'une vie dont il avait ha-
» bilement arrangé le système. Estimé de l'em-
» pereur, cher à Virgile, accueilli des grands et
» partageant leurs délices, il n'affecta point de
» regretter l'austérité de l'ancien gouvernement;
» c'eût été mal répondre aux vues d'Auguste et de
» Mécene, qui s'étaient déclarés ses protecteurs.
» Le premier, dit-on, feignit de vouloir abdi-
» quer : le second l'en détourna. Il fit bien pour le
» prince et pour lui même. Que seraient-ils deve-
» nus tous deux au milieu d'un peuple libre, l'un
» avec son caractere artificieux et n'ayant plus de
» satellites, l'autre avec sa vaine urbanité ? Dès-
» lors il fallut se taire ou parler en esclave. Mais

» Horace, bien sûr que les races futures, enchan-
» tées de sa poésie, affranchiraient son nom, vit
» qu'il pouvait impunément être le flatteur et
» le complice d'un homme qui régnait sans obs-
» tacle. Aussi les éloges qu'il distribuait étaient-
» ils uniquement relatifs à l'état présent des choses,
» et au crédit actuel des personnes dont il ambi-
» tionnait le suffrage. On ne trouve en aucun
» endroit de ses écrits, ni le nom d'Ovide flétri
» par sa disgrace, ni celui de Cicéron que *Rome*
» *encore libre*, dit Juvénal, avait appelé le dieu
» tutélaire, le pere de la patrie. Mais il n'a point
» oublié de chanter les favoris de la fortune; ceux-là
» n'avaient rien à craindre de sa muse : plus enjouée
» que mordante, elle ne s'égayait qu'aux dépens
» de cette partie subalterne de la société, dont
» il n'attendait ni célébrité ni plaisirs. Nul ne
» connut mieux que lui le pouvoir de la louange :
» nul ne sut l'apprêter plus adroitement, ni gagner
» avec plus d'art la bienveillance des premiers de
» l'Empire; et c'est par-là surtout que son livre est
» devenu cher aux courtisans. Avouons-le cepen-
» dant : tout homme qui pense, ne peut s'em-
» pêcher d'en faire ses délices. Le client de Mécene
» joignait des qualités éminentes et solides à des
» talens agréables. Non moins philosophe que
» poëte, il dictait avec une égale aisance les

» préceptes de la vie et ceux des arts. Comme il ai-
» mait mieux capituler que de combattre, comme
» il attachait peu d'importance à ses leçons, et
» qu'il ne tenait à ses principes qu'autant qu'ils
» favorisaient ses inclinations épicuriennes, ce
» Protée compta pour amis et pour admirateurs
» ceux mêmes dont il critiquait les opinions ou
» la conduite.

» Juvénal commença sa carriere où l'autre avait
» fini la sienne, c'est-à-dire, qu'il fit pour les
» mœurs et pour la liberté ce qu'Horace avait
» fait pour la décence et le bon goût. Celui-ci
» venait d'apprendre à supporter le joug d'un maître
» et de préparer l'apothéose des tyrans. Juvénal
» ne cessa de réclamer contre un pouvoir usurpé,
» de rappeler aux Romains les beaux jours de leur
» indépendance. Le caractere de ce dernier fut la
» force et la verve ; son but, de consterner les
» vicieux et d'abolir le vice presque légitimé. Cou-
» rageuse mais inutile entreprise ! Il écrivait dans
» un siecle détestable, où les lois de la nature
» étaient impunément violées, où l'amour de la
» patrie était absolument éteint dans le cœur de
» presque tous ses concitoyens ; de sorte que cette
» race, abrutie par la servitude, par le luxe et par
» tous les crimes qu'il a coutume de traîner à
» sa suite, méritait plutôt des bourreaux qu'un

» censeur. Cependant l'Empire ébranlé jusque dans
» ses fondemens, allait bientôt s'écrouler sur lui-
» même. Le caractere romain était tellement
» dégradé, que personne n'osait proférer le mot de
» liberté. Chacun n'était sensible qu'à son propre
» malheur, et ne le conjurait souvent que par la
» délation. Parens, amis, tout, jusqu'aux êtres
» inanimés, devenait suspect. Il n'était pas permis
» de pleurer les proscrits : on punissait les larmes.
» Finissons, car excepté quelques instans de relâche,
» l'histoire de ces tems déplorables n'est qu'une
» liste de perfidies, d'empoisonnemens et d'assas-
» sinats. Dans ces conjonctures Juvénal méprise
» l'arme légere du ridicule, si familiere à son
» devancier. Il saisit le glaive de la satyre, et court
» du trône à la taverne, frappant indistinctement
» quiconque s'est éloigné du sentier de la vertu.
» Ce n'est pas, comme Horace, un poëte souple
» et muni de cette indifférence faussement appelée
» philosophique, qui s'amuse à reprendre quelques
» travers de peu de conséquence, et dont le style,
» *voisin du langage ordinaire*, coule au gré d'un
» instinct voluptueux. C'est un auteur incorrup-
» tible, c'est un poëte bouillant qui s'éleve quel-
» quefois avec son sujet jusqu'au ton de la tragédie.
» Austere et toujours conséquent aux mêmes prin-
» cipes, chez lui tout est grave, tout est imposant,

» ou s'il rit, son rire est encore plus formidable
» que sa colere. Il ne s'agit partout que du vice et
» de la vertu, de la servitude et de la liberté, de
» la folie et de la sagesse. Il eut le courage de sa-
» crifier à la vérité tant de bienséances équivoques
» et tant d'égards politiques, si chers à ceux dont
» toute la morale ne consiste qu'en apparences.
» Ne dissimulons point qu'il a mérité de justes
» reproches, non pas pour avoir dénoncé de grands
» noms déshonorés, mais pour avoir alarmé la
» pudeur; aussi n'ai-je pas dessein de l'en justifier.
» J'observerai seulement qu'Horace tant vanté pour
» sa délicatesse, est encore plus licencieux, et qu'il
» a le malheur de rendre le vice aimable; au lieu
» qu'en révélant des horreurs dont frémit la nature,
» on voit qu'il entrait dans le plan de Juvénal de
» montrer à quel point l'homme peut s'abrutir
» quand il n'a plus d'autres guides que la mollesse
» et la cupidité. Sans ces taches qui sont du siecle
» et non de l'auteur, on ne trouverait rien à
» reprendre dans ses écrits : l'esprit qui les dicta
» ne respire que l'amour du bien public : s'il reprend
» les ridicules, ce n'est qu'autant qu'ils tiennent
» au vice ou qu'ils y menent. Quand il sévit, quand
» il immole, on n'est jamais tenté de plaindre ses
» victimes, tant elles sont odieuses et difformes.
» Je sais qu'on l'accuse encore d'avoir été trop

» avare de louanges; mais quand on connaît le
» cœur humain, quand on ne veut ni se faire
» illusion à soi-même ni tromper les autres, en
» peut-on donner beaucoup? Il a peu loué : le
» malheur des tems l'en dispensait. Ce qu'il pouvait
» faire de plus humain, était de compâtir à la ser-
» vitude involontaire de quelques hommes secré-
» tement vertueux, mais emportés par le torrent.
» Au reste, il était trop généreux pour flatter des
» tyrans et pour mendier les suffrages de leurs es-
» claves. Les éloges ne sont donnés le plus souvent
» qu'en échange : il méprisait ce trafic. Il aimait
» trop sincérement les hommes pour les flatter;
» mais ce qui pouvait leur nuire l'indignait, et nous
» devons à cette noble passion la plus belle moitié
» de son ouvrage, je veux dire la plus senten-
» cieuse et la plus généralement intéressante en
» tout tems, en tous lieux. Après avoir combattu
» les vices reconnus pour tels, il comprit qu'il
» fallait encore remonter à la source du mal et
» dissiper le prestige des fausses vertus. Car il faut,
» dit Montagne, *ôter le masque aussi bien des*
» *choses que des personnes*. De là ces satyres ou
» plutôt ces belles harangues contre nos vains pré-
» jugés, plus forts et bien autrement accrédités
» que la saine raison.

» Il est aisé maintenant de sentir pourquoi
» Horace a plus de partisans que Juvénal. On
» sait que depuis long-tems la vertu sans alliage
» n'a plus de cours, que ceux qui la professent
» dans toute sa pureté, ont toujours plus d'ad-
» versaires que de disciples, et qu'ils révoltent
» plus souvent qu'ils ne persuadent. Supposé
» que les riches, presque toujours insatiables,
» fussent sans pudeur et sans humanité quand il
» s'agit de devenir encore plus riches; supposé
» que l'or, au lieu de circuler également dans tous
» les membres de l'état et d'y porter la vie, ne
» servît plus qu'à fomenter le luxe insolent des
» parvenus, quel serait, je vous prie, le sort de
» deux orateurs, dont l'un plaiderait la cause du
» superflu, et l'autre celle du nécessaire ? Il est
» évident que le premier triompherait auprès de
» nos Crésus; mais le second n'ayant pour amis
» que les infortunés, je tremblerais pour lui. Le
» grand talent d'un écrivain chez les peuples arrivés
» à ce déclin des mœurs, qu'on appelle l'exquise
» politesse, est moins de dire la vérité que ce qui
» plaît aux hommes puissans. Si ces réflexions
» sont justes, on m'accordera que les ambitieux,
» les hommes sensuels et ceux qui flottent au gré
» de l'opinion, n'ont que trop d'intérêt à préférer

» à

» à l'âpre censure de Juvénal, la douceur et l'ur-
» banité d'un poëte indulgent, qui, non content
» d'embellir les objets de leurs goûts et d'excuser
» leurs caprices, sait encore autoriser leurs faiblesses
» par son exemple. Souvent, dit Horace, je fais,
» au préjudice de mon bonheur, ce que ma propre
» raison désavoue. Il convient encore qu'il n'avait
» pas la force de résister à l'attrait du moment,
» et que ses principes variaient selon les circons-
» tances. Il faut l'entendre exalter tour-à-tour; et
» la modération de l'ame, et son activité dans la
» poursuite des honneurs, tantôt vanter la souplesse
» d'Aristippe, tantôt l'inflexibilité de Caton; et
» comme si le cœur pouvait suffire en même tems
» aux affections les plus contraires, approuver dans
» le même ouvrage, et la modestie qui se cache,
» et la vanité qui brûle de se produire au grand
» jour. S'il est vrai que l'humanité s'affaiblit et
» s'altere à mesure qu'elle se polit, le plus grand
» nombre doit aujourd'hui donner la préférence à
» celui qui sait le mieux amuser l'esprit et flatter
» l'indolence du cœur, sans paraître toutefois
» déroger aux qualités essentielles qui constituent
» l'homme de bien. C'est principalement à ces
» titres qu'Horace ne peut jamais cesser d'être
» d'âge en âge le confident et l'ami d'une postérité

» que de nouveaux arts, et par conséquent des
» besoins nouveaux, éloigneront de plus en plus de
» la simplicité naturelle. Mais l'homme libre, s'il
» en est encore, celui qui s'est bien persuadé que
» le vrai bonheur ne consiste que dans nous-mêmes;
» qu'excepté les relations de devoir, de bienveil-
» lance et d'humanité, toutes les autres sont chi-
» mériques et pernicieuses; celui qui s'est fait des
» principes constans, qui ne connaît qu'une chose
» à desirer, le bien, qu'une chose à fuir, le mal,
» et qui se dévouerait plutôt à l'opprobre, à la
» mort, que de trahir sa conscience, dont le témoi-
» gnage lui suffit; celui-là, n'en doutez point,
» préférera sans hésiter la rigueur d'une morale
» invariable à tous les palliatifs d'un auteur com-
» plaisant. Ainsi Juvénal serait le premier des
» satyriques, si la vertu était le premier besoin des
» hommes; *mais*, comme il le dit lui-même, *on
» vante la probité, tandis qu'elle se morfond.*

» Je conclus de ces considérations, qu'Horace
» écrivit en courtisan adroit, Juvénal en citoyen
» zélé; que l'un ne laisse rien à desirer à un esprit
» délicat et voluptueux, et que l'autre satisfait
» pleinement une ame forte et rigide. »

Voilà sans doute un morceau d'une éloquence austere, et digne d'un traducteur de Juvénal. Mais

est-il bien réfléchi ? Horace mérite-t-il tous les reproches qu'on lui fait, et Juvénal tous les éloges qu'on lui donne ? Enfin, les motifs de la préférence assez généralement accordée au premier, sont-ils en effet ceux que l'on nous présente ici ? C'est ce que je vais me permettre d'examiner, sans autre intérêt que celui de la vérité, qui doit aux yeux d'un littérateur philosophe, tel que celui qui a écrit ce morceau, l'emporter sur toute autre considération ; et comme il ne s'est fait aucun scrupule de réfuter dans un autre endroit de son discours l'opinion d'un de ses confreres sur Juvénal, j'espere qu'il ne trouvera pas mauvais que je combatte la sienne. Dussé-je me tromper, une discussion de cette nature, avec un homme du mérite de M. Dusaulx, ne peut qu'être honorable pour moi, et intéressante pour tous les amateurs des lettres.

D'abord nos deux auteurs sont-ils suffisamment caractérisés par cette premiere phrase, qui sert de fondement à tout le reste du parallele : « L'un n'a » saisi que l'enjoument de la satyre, l'autre que » la gravité ? » J'avoue qu'Horace est très-enjoué ; c'est chez lui tout à la fois un don de la nature et un principe de goût. C'est d'après un de ses vers, cité partout, que s'est établie cette maxime qui n'est pas contestée, que souvent le ridicule,

même dans les sujets les plus importans, a plus de force et d'efficacité que la véhémence. Des exemples sans nombre pourraient le prouver; mais il n'y en a point de plus frappant que celui qu'a donné Montesquieu. L'auteur de l'*Esprit des lois* savait autre chose que plaisanter, et c'est pourtant avec la seule arme du ridicule qu'il a attaqué l'Inquisition. Croira-t-on pour cela qu'il en sentît moins toute l'horreur? On en peut juger par celle qu'il inspire pour le monstre qu'il terrasse en riant. Mais quel rire! C'est bien le cas d'appliquer ici ce mot heureux que M. Dusaulx loue avec tant de raison dans Juvénal: « Quand Dieu regarde les méchans, il » en rit et les déteste. » C'est qu'en effet il y a un rire mêlé de mépris et d'indignation, qui exprime le sentiment le plus amer que l'excès du vice et du crime puisse inspirer à l'homme de bien. Ce n'est pas là, il est vrai, le rire d'Horace, mais aussi ce n'est pas l'Inquisition qu'il combat. M. Dusaulx convient lui-même qu'à l'époque où Horace écrivait, les mœurs étaient beaucoup moins dépravées, moins scandaleuses, moins atroces qu'elles ne le devinrent depuis Tibere jusqu'à Domitien. Il aurait pu ajouter, à la louange d'Auguste, que les sages lois de ce prince contribuerent à rétablir une sorte de décence et à réprimer une partie des désordres

qu'avaient entraînés les guerres civiles. Mais il semble que M. Dusaulx ne veuille pas rendre plus de justice à Auguste qu'au poëte dont il fut le bienfaiteur, et c'est encore, à mon gré, un petit tort que j'oserai lui reprocher.

Horace a donc très-bien fait d'être enjoué dans ses satyres, non-seulement parce que les traits de la plaisanterie sont à craindre pour le vice, mais parce que c'est un agrément de plus dans ce genre d'écrire, et que pour instruire et corriger il faut être lu. Mais n'a-t-il été qu'enjoué? Ne sait-il pas donner souvent à la raison et à la vérité le sérieux qui leur est propre? N'a-t-il pas assez de goût pour savoir que la satyre demande et comporte tous les tons, qu'en tout genre il faut en avoir plus d'un, et qu'un poëte moraliste ne doit pas toujours rire? Est-il plaisant lorsqu'il met dans la bouche d'Orellus un si bel éloge de la tempérance et de la frugalité, opposées à ce luxe de la table qu'il reproche aux Romains de son tems? Peut-on mieux marquer le juste milieu qui sépare l'avarice de l'économie et la sordide épargne de la sage simplicité? Peut-on mettre dans un jour plus intéressant les avantages d'une vie saine et active, si propre à faire aimer les mets les plus vulgaires et la nourriture la plus modeste? Est-il plaisant dans la satyre sur la noblesse, où il parle d'une maniere si touchante

de l'éducation qu'il a reçue de son pere l'affranchi, et du tendre souvenir qu'il conserve de ce pere respectable ? N'est-ce pas d'après lui qu'on a fait ce vers de Mérope ?

Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre pere.

Je pourrais citer cent autres endroits remplis de cette excellente raison, de ce grand sens qui nous ramene à ses écrits ; on y verrait qu'il sait fort bien se passer du mérite de la plaisanterie, comme il sait ailleurs s'en servir à propos. Mais je m'en rapporte à M. Dusaulx lui-même, qui dit plus bas : « Tout » homme qui pense, ne peut s'empêcher d'en faire » ses délices. Le client de Mécene joignait des » qualités éminentes et solides à des talens agréa- » bles. Non moins philosophe que poëte, il dictait » avec une égale aisance les préceptes de la vie et » ceux des arts. » Je n'ai rien à ajouter à cet éloge si juste et si complet. Mais ce portrait est-il celui d'un écrivain qui *n'a saisi que l'enjoument de la satyre ?* Ce n'est point à moi de concilier M. Dusaulx avec lui-même. Il me suffit de me servir d'une de ses phrases pour réfuter l'autre, et je suis trop heureux de le combattre avec ses propres armes.

Mais d'un autre côté, est-il vrai que Juvénal *n'ait saisi que la gravité* du genre satyrique ? Il en a

sans doute ; mais si j'osais hasarder mon opinion contre celle de son élégant traducteur, qui doit, je l'avoue, être d'un grand poids, je croirais que les caracteres dominans de ce poëte sont plutôt l'humeur, la colere et l'indignation. Ce sont là du moins les mouvemens qui se manifestent le plus souvent dans ses écrits. Il dit lui-même que *l'indignation a fait ses vers*, et l'on n'en peut douter en le lisant. Cette disposition naturelle s'était encore fortifiée par l'habitude de ces déclamations scholastiques qui avaient occupé sa jeunesse, et qui ont fait dire à Boileau avec tant de vérité :

> Juvénal élevé dans les cris de l'école,
> Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

C'est là qu'il s'était accoutumé à ce style violent et emporté qui nuit très-certainement à la meilleure cause, en conduisant à l'exagération. Son traducteur en est convenu : il reconnaît que *son zele est quelquefois excessif*. Il n'en faudrait pas d'autre témoignage que son épouvantable satyre contre les femmes, que Boileau n'aurait pas dû imiter, d'abord parce qu'un grand écrivain doit se garder d'un sujet qui, comme tous les lieux communs, en prouvant trop ne prouve rien ; ensuite parce qu'en attaquant indistinctement une des deux moitiés du genre humain, il faudrait songer

combien la récrimination serait facile, et si une femme qui aurait le talent des vers, ne ferait pas tout aussi aisément contre les hommes une satyre qui ne prouverait pas plus que celle qu'on a faite contre les femmes; enfin, parce que la justice, qui est de regle en toute occasion, exigerait qu'en disant le mal, on dît aussi le bien qui le balance, et qu'on n'allât pas envelopper ridiculement tout un sexe dans la même condamnation. Boileau du moins pousse la complaisance jusqu'à dire qu'*il en est jusqu'à trois* qu'il pourrait excepter. Juvénal n'est pas si modéré : il n'en excepte aucune. Il en suppose une qui ait toutes les qualités : « Eh bien ! » dit-il, elle sera insupportable par son orgueil, » et mettra son mari au désespoir sept fois par » jour. » Quoi donc ! est-ce ainsi que l'on instruit, que l'on reprend, que l'on corrige ? Est-ce là *la gravité* de la satyre, dont le but doit être si moral? et doit-elle n'être qu'un jeu d'esprit et une déclamation de rhéteur ? Je me rappelle à ce propos un mot très-sensé d'une femme devant qui un jeune homme parlait de tout le sexe avec un ton de dénigrement qu'il croyait très-philosophique : « Ce » jeune homme, dit-elle, ne se souvient-il pas » qu'au moins il a eu une mere ? »

« Horace semble avoir eu plus d'envie de plaire » que de corriger. » D'abord tout poëte, tout

écrivain doit jusqu'à un certain point desirer de plaire; car ce n'est qu'en plaisant qu'il peut être utile. Ce fut certainement le but principal d'Horace dans ses odes, dans ses épîtres, et l'on peut y joindre l'envie de s'amuser, quand on connaît son goût pour la poésie et la tournure de son caractere. Mais dans ses satyres, sa composition me paraît plus sévere, plus morale, et suffisamment adaptée au genre. Cette distinction qui est réelle, est ici d'autant plus importante, que M. Dusaulx, pour juger Horace comme poëte satyrique, ne cite jamais que ses épîtres, quoique pour être conséquent il ne fallût citer que ses satyres.

« Eclairé par son propre intérêt, et se jugeant » incapable de remplir avec distinction les devoirs » pénibles d'un vrai républicain, il sentit jusqu'où » pouvaient l'élever sans efforts la finesse, les graces » et la culture de son esprit, qualités peu considé- » rées jusqu'alors chez un peuple turbulent, qui » n'avait médité que des conquêtes. »

Ces suppositions sont peut-être plus raffinées que solides. Il est probable que, même sous le gouvernement républicain, le caractere doux et modéré d'Horace, son goût pour les lettres, pour le loisir et l'indépendance, l'aurait écarté des emplois publics, puisque sa faveur même auprès

d'Auguste ne l'engagea pas à les rechercher. Mais rien ne nous prouve que dans le cas où il en eût été chargé, il s'en fût mal acquitté. Il avait de la probité et de l'esprit : pourquoi n'aurait-il pas été capable de faire ce que fit Othon, qui, plongé dans toutes les débauches imaginables (ce qui est fort au-delà d'Horace), fut dans son gouvernement de Portugal, de l'aveu de tous les historiens, un modele de sagesse et d'intégrité ? Mais dans tout état de cause, cela n'était point nécessaire au bonheur d'Horace ni à sa considération ; car il n'est pas vrai que les talens de l'esprit en eussent si peu chez les Romains avant Auguste. Térence avait vécu dans la société la plus intime avec Scipion et Lælius, les deux hommes les plus considérables de leur tems ; et l'on peut croire qu'Horace n'aurait pas été moins bien traité par les principaux citoyens de la république.

« La politesse, l'éclat et la fatale sécurité de ce » regne léthargique n'avaient rien d'odieux pour » un homme, dont presque toute la morale n'était » qu'un calcul de voluptés, et dont les différens » écrits ne formaient qu'un long traité de l'art de » jouir du présent, sans égard aux malheurs qui » menaçaient la postérité..... Il n'affecta point de » regretter l'*austérité* de l'ancien gouvernement.....

» il vit qu'il pouvait être impunément le flatteur
» *et le complice* d'un homme qui régnait sans
» obstacle. »

J'ai peine à concevoir quels reproches on prétend faire ici à Horace. Veut-on dire que s'il avait été un vrai républicain, *la politesse et l'éclat* du regne d'Auguste l'aurait indigné? Mais pourquoi veut-on qu'il ait pensé autrement que tout le reste des Romains? C'est M. Dusaulx lui-même qui vient de nous dire vingt lignes plus haut ces propres paroles: « Le souvenir des discordes civiles faisait *adorer* » l'auteur de ce calme nouveau..... *L'illusion était* » *générale.* » En quoi donc Horace est-il répréhensible d'avoir partagé les sentimens de tous ses concitoyens? Pourquoi voudrait-on qu'il eût été seul républicain, quand il n'y avait plus de république? Il ne reste qu'une seule réponse possible, c'est de soutenir que tout le monde avait tort, et qu'il fallait abhorrer le pouvoir d'Auguste. Mais cette derniere réponse nous obligera seulement à répéter ce qui depuis long-tems est démontré, que les Romains ne pouvaient ni ne devaient avoir une autre façon de penser. Que peut signifier la *fatale sécurité de ce regne léthargique*, et cette *austérité de l'ancien gouvernement*, que l'on voudrait qu'Horace eût *regrettée?* Certes, il y avait long-tems qu'il n'était plus question d'*austérité* ni du *gouvernement*

ancien. C'est cinquante ans auparavant, c'est dans le tems des guerres de Marius et de Sylla que l'on pouvait encore *regretter* quelque chose. Mais après cinq ou six guerres civiles, toutes plus sanglantes les unes que les autres, *la sécurité* du regne d'Auguste était-elle *fatale* ou salutaire ? Il n'y a pas de milieu : ou il faut convenir que les Romains eurent raison de se trouver très-heureux sous le gouvernement d'Auguste, ou il faut prouver que Rome pouvait encore être libre. Mais M. Dusaulx sait aussi bien que moi que ce n'est plus une question. S'il existe dans l'histoire un résultat bien avoué, bien reconnu, c'est qu'il était moralement et politiquement impossible qu'une république riche et corrompue, qui envoyait des armées puissantes dans les trois parties du Monde, sans aucun pouvoir coactif capable d'en imposer aux généraux qui les commandaient, ne fût pas à la merci du premier ambitieux qui voudrait régner. Marius et Sylla l'avaient déjà fait : Pompée, au retour de la guerre de Mithridate, pouvait être le maître de Rome, et c'est pour ne l'avoir pas voulu, qu'il devint l'idole du sénat. César et Antoine avaient régné. M. Dusaulx nous dit lui-même que tous les défenseurs de la liberté avaient péri, que tous les Romains étaient enchantés de respirer enfin sous une autorité tranquille. Que deviennent donc les reproches qu'il

adresse au poëte? Pourquoi l'appelle-t-il *esclave* et *flatteur?* Quand tout le monde est content du gouvernement, quand il est bien avéré que Rome ne pouvant plus se passer d'un maître, n'a rien à desirer que d'en avoir un bon; quand elle l'a trouvé, celui qui prend sa part du bonheur général, comme tous les autres, est-il *un esclave* ou seulement un homme raisonnable? et celui qui loue son bienfaiteur, n'est-il qu'*un flatteur* ou bien un homme reconnaissant?

Ces louanges d'ailleurs étaient-elles dénuées de fondement? M. Dusaulx dans ses notes traite Auguste avec beaucoup de mépris : ce n'est pas ainsi qu'en parlent les historiens. Il avait de l'esprit, des talens et du caractere : c'en est assez pour rendre sa haute fortune concevable. Il manqua de courage dans plusieurs occasions, mais il en montra beaucoup dans d'autres; ce qui prouve seulement que la bravoure n'était pas chez lui une qualité naturelle, mais une affaire de raisonnement et de calcul, et qu'il ne s'exposait que quand il le croyait nécessaire. A l'égard de son regne, il semble consacré par le suffrage de tous les siecles. Il faut sans doute détester Octave, mais il faut estimer Auguste. Il y a eu véritablement deux hommes en lui, que parmi les Modernes l'on n'a pas toujours assez distingués; et il ne faut pas que l'un de ces

deux hommes nous rende injustes envers l'autre. M. Dusaulx dit que son caractere a été *dévoilé* depuis que des philosophes ont écrit l'histoire. Il suffisait de la lire dans les anciens pour avoir une idée très-juste de ce caractere, qui n'a jamais été une énigme. Aucun d'eux n'a reproché aux écrivains de son tems les éloges qu'Auguste en a reçus ; et c'est une injustice du nôtre de faire un crime à Horace et à Virgile d'avoir célébré un regne qui fit pendant quarante ans le bonheur de Rome, et qui valut à Auguste, après sa mort, l'hommage le moins équivoque de tous, les regrets et les larmes de tout l'Empire. On veut toujours confondre ce regne avec les proscriptions d'Octave. On peut contester les louanges, mais jusqu'ici l'on n'a pas, ce me semble, démenti les regrets, et quand les peuples pleurent un souverain, il faut les en croire. Songeons que c'est un principe très-dangereux de refuser justice à celui qui fait le bien après avoir fait le mal. Soit remords, soit politique, en un mot, quel qu'en soit le motif, il est de l'intérêt général de n'ôter jamais aux hommes l'espérance d'effacer leurs fautes en devenant meilleurs. Je crois avoir assez prouvé qu'Horace ne devait ni regretter le passé ni se plaindre du présent. On l'accuse de n'avoir pas pensé à *l'avenir*. Assurément, c'est l'attaquer de toutes

les manieres. Mais sous quel point de vue veut-on que cet *avenir* l'ait occupé? Il pouvait craindre (ce qui est arrivé) que des tyrans ne succédassent à un bon maître. Mais cette crainte peut exister en tout tems dans un gouvernement absolu; et en supposant que la liberté républicaine eût été rétablie un moment, comme elle pouvait l'être par l'abdication d'Auguste, on devait avoir une autre crainte; c'était que cette liberté ne fût bientôt troublée par de nouvelles guerres civiles. L'une ou l'autre de ces inquiétudes doit être l'objet des hommes d'état, de ceux qui peuvent influer sur la chose publique; mais aucune de ces considérations ne peut déterminer le ton ni le genre de la satyre, et peut-être M. Dusaulx a-t-il voulu remonter un peu trop haut pour tracer les devoirs du satyrique et les différens caracteres des deux poëtes qu'il a comparés.

Ce qu'il dit d'Horace, qu'il sentit jusqu'où ses talens pouvaient *l'élever* sous un empereur, pourrait le faire regarder comme un politique ambitieux. Il est pourtant vrai que jamais homme ne fut plus éloigné ni de l'ambition ni de la cupidité. Il refusa la place de secrétaire d'Auguste, place qui pouvait flatter la vanité et éveiller l'espérance; et sa fortune et ses vœux furent toujours

au dessous des offres de Mécene. On sait que c'est à deux hommes de lettres, Virgile et Varius, qu'il dut la protection et l'amitié des favoris d'Auguste : ce ne sont pas là les recommandations d'un intrigant.

Est-il juste de dire que *toute sa morale n'était qu'un calcul de voluptés, et ses écrits un traité de l'art de jouir?* On peut aimer et chanter le plaisir, et avoir une autre morale que le calcul des jouissances. La sienne aurait-elle été appelée celle de tous les honnêtes gens, si elle n'avait pas un autre caractere? Il était épicurien, il est vrai, mais dans le vrai sens de ce mot : les gens instruits savent combien l'on s'en est éloigné dans l'acception vulgaire. Horace, fidele à la véritable doctrine d'Epicure, fut toujours loin des excès : on voit par ses écrits où il se peint avec tant de naïveté, qu'il n'était sujet ni à la débauche grossiere, ni à l'ivresse, ni à la crapule, ni aux folles profusions; qu'il n'avait de luxe d'aucune espece; que tous ses goûts étaient modérés. Il recommande sans cesse cette modération dans les desirs, cette précieuse médiocrité, la mere du bonheur et de la sagesse; mais ce qu'il établit comme le fondement de tout, c'est d'avoir la conscience pure, et, pour me servir de ses expressions, *de ne pâlir d'aucune faute : nullâ pallescere*

pallescere culpâ. Il veut que l'on s'accoutume à se commander à soi-même, à réprimer les penchans déréglés, les passions violentes ; que l'on travaille continuellement à corriger ses défauts et qu'on pardonne à ceux d'autrui. Indulgence pour les autres et sévérité pour soi ; voilà les deux grands pivots de sa morale. Y en a-t-il de meilleurs ? Nul écrivain n'a parlé avec plus d'intérêt des douceurs de la retraite, des attraits et des devoirs de l'amitié, des charmes d'une vie champêtre et paisible, et de cet amour de la campagne, qui se mêle si naturellement à celui des beaux-arts. Tel est l'épicuréisme d'Horace, et s'il avait beaucoup de vrais sectateurs, je crois que la société y gagnerait.

M. Dusaulx reconnaît que *nul homme ne sut apprêter plus adroitement la louange :* mais on peut ajouter qu'il n'a loué que tout ce qu'il y avait de plus estimé dans l'Empire, Agrippa, Pollion, Métellus, Quintilius Varus. Son commerce épistolaire avec Mécene respire à la fois l'enjoûment le plus aimable et la plus douce sensibilité. C'est parmi les Anciens celui qui a le mieux saisi ce ton de familiarité noble et décente, qui a servi de modele à Voltaire, et que bien peu d'hommes peuvent atteindre, parce qu'il faut, pour en avoir la juste mesure, infiniment d'esprit, de grace et de délicatesse.

On conçoit aisément, en lisant Horace, qu'il ait été si cher à ses amis, et qu'Auguste, entr'autres, l'ait aimé avec tendresse. Mécene, en mourant, le recommandait à ce prince en peu de mots; mais ils sont remarquables : *Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même.* Auguste ne lui sut point mauvais gré du refus qu'il avait fait d'être son secrétaire. Il se contente d'en plaisanter avec lui dans une de ses lettres : « J'ai parlé de vous devant » votre ami Septimius : il vous dira quel souvenir » j'en conserve; car quoiqu'il vous ait plu de faire » avec moi le fier et le renchéri, je ne vous en » veux pas plus pour cela. » Une autre fois il lui écrit : « Ne doutez point de tous vos droits sur » moi. Usez-en comme si vous viviez dans ma » maison. Vous ne pouvez mieux faire; vous » savez que c'est mon intention, et que je veux » vous voir toutes les fois que votre santé vous le » permettra. » Je citerai encore une autre lettre; car il est curieux de voir comment le maître du Monde écrivait au fils d'un affranchi : « Sachez » que je suis très-piqué contre vous, de ce que » dans la plupart de vos écrits, ce n'est pas avec » moi que vous vous entretenez de préférence. » Avez-vous peur de vous faire tort dans la pos- » térité, en lui apprenant que vous avez été mon

» ami ? » Horace fut sensible à ce reproche obligeant, et lui adressa cette belle épître, la premiere du second livre : *Cùm tot sustineas*, etc.

Tant de caresses, tant de séductions ne tournerent point la tête du poëte philosophe, et ne l'empêcherent point de passer la plus grande partie de sa vie, soit à Tivoli, dont le nom est devenu si célebre, soit à sa petite terre du pays des Sabins. Il faut l'entendre badiner avec Mécene sur l'opinion qu'on a de son grand crédit, sur la persuasion où l'on est que Mécene s'entretient avec lui des secrets de l'État, *tandis que le plus souvent*, dit-il, *nous parlons de la pluie et du beau tems.* Il lui promit une fois, en partant pour la campagne, de n'y être que cinq jours; il y resta un mois, et finit par lui écrire qu'il ne reviendrait à Rome qu'au printems, et sa lettre est datée du mois d'août. « Que » voulez-vous ? lui dit-il. Je ne suis pas malade, » il est vrai, mais je crains de le devenir. Il faut » me prendre comme je suis. Quand vous m'avez » enrichi, vous m'avez laissé ma liberté : j'en pro» fite. » On a beaucoup répété qu'Horace était un *courtisan*; il est sûr qu'il en avait la politesse et les graces; mais on voit qu'il n'en eut ni l'activité ni l'inquiétude ni même la complaisance.

Après avoir refusé beaucoup à Horace, M. Du-

saulx n'accorde-t-il pas un peu trop à Juvénal ? « Il
» ne cessa de réclamer contre un pouvoir usurpé,
» de rappeler aux Romains les beaux jours de
» leur indépendance. » Je viens de relire toutes
ses satyres : j'avoue que je n'ai vu nulle part qu'il
réclamât contre le pouvoir arbitraire, ni qu'il re-
vendiquât les droits de la liberté républicaine. Je
sais qu'il fit une satyre contre Domitien, et qu'il
peint en traits énergiques l'effroi qu'inspirait ce
monstre et la lâcheté de ses courtisans. Mais Do-
mitien n'était plus; mais tout ce qu'il dit est per-
sonnel au tyran; mais il n'y a pas un mot qui tende
à combattre en aucune maniere le pouvoir impé-
rial; et puisqu'il faut tout dire, ce même Domitien
qu'il déchire après sa mort, il l'avait loué pendant
sa vie. Il l'appelle le seul protecteur, le seul guide
qui reste aux arts et aux lettres. Je veux qu'il ait
été trompé par cette apparence de faveur accordée
aux gens de lettres, qui fut un des premiers traits
de l'hypocrisie particuliere à Domitien, comme
Lucain fut séduit par les trompeuses prémices du
regne de Néron; mais Lucain dans sa *Pharsale*,
n'en éleve pas moins un cri continuel et terrible
contre la tyrannie. C'est lui qui *réclame* bien for-
mellement *contre le pouvoir usurpé*, qui s'indigne
que les Romains portent un joug que la lâcheté de

leurs ancêtres a forgé, qui répete sans cesse le mot de liberté, qui crie aux armes contre les tyrans, qui implore la guerre civile comme préférable cent fois à la servitude. Voilà parler en républicain, en Romain. Aussi Lucain fut conséquent : sa conduite et sa destinée furent telles qu'on devait l'attendre d'un homme qui écrit de ce style sous Néron. Il conspira contre lui avec Pison, et finit, à vingt-sept ans, par s'ouvrir les veines. Je ne reproche point à Juvénal d'avoir eu moins de courage, et d'être mort dans son lit; mais je ne lui donnerai pas non plus des louanges qu'il ne mérite point. Je ne trouve chez lui qu'un seul endroit qui exprime quelque regret pour la liberté : c'est dans sa premiere satyre, lorsqu'il se fait dire : » As-tu un génie égal à ta matiere ? Es-tu comme » tes devanciers, prêt à tout écrire avec cette » franchise animée dont je n'ose dire le nom ? » Ce nom qu'il n'ose prononcer, est évidemment celui de liberté. Mais ce regret, comme on voit, est enveloppé et timide; il semble même ne porter que sur la liberté des écrits; enfin c'est le seul de cette espece qu'on remarque chez lui. Cette satyre fut écrite, comme presque toutes les autres, sous Trajan; plusieurs le furent sous Adrien; une seule fut composée sous Domitien, celle où il eut le malheur de le louer. La date de ses écrits peut

donc infirmer à un certain point ce que dit son traducteur des tems où il écrivait, pour justifier l'excès d'amertume et d'emportement, qui est le même dans toutes ses satyres. Quoi! Juvénal, après avoir vécu sous Domitien, a vu tout le regne de Trajan, l'un des plus beaux que l'histoire ait tracés; il a vu tour-à-tour régner un monstre et un grand-homme, et ce contraste si frappant, ce contraste que Tacite nous a si bien fait sentir, Juvénal ne l'a pas senti! C'est après Domitien et sous Trajan qu'il n'a que des satyres à faire, qu'il ne trouve pas une vertu à louer, pas un mot d'éloge pour le modele des princes, lui qui avait loué Domitien! Il ne profite pas de cette réunion de circonstances, si heureuse pour un écrivain sensible, qui sait combien les tableaux de la vertu font ressortir ceux du vice, combien ces peintures contrastées se prêtent l'une à l'autre de force et de pouvoir, combien ces différentes nuances donnent au style, d'intérêt, de charme et de variété! Et c'est là, pour conclure, un des vices essentiels de ses ouvrages : une monotonie qui fatigue et qui révolte. La satyre même ne doit pas être une invective continuelle, et l'on ne peut nous faire croire ni que l'homme sage doive être toujours en colere, ni que la colere ait toujours raison. Qu'est-ce qu'un écrivain qui ne sort pas de fureur,

qui ne voit dans la nature que des monstres, qui ne peint que des objets hideux, qui semble s'appesantir avec complaisance sur les peintures les plus dégoûtantes, qui m'épouvante toujours et ne me console jamais, qui ne me permet pas de me reposer un moment sur un sentiment doux? Joignez à ce défaut capital, la dureté pénible de sa diction, son langage étrange, ses métaphores accumulées et bizarres, ses vers gonflés d'épithetes scientifiques, hérissés de mots grecs; et lorsque tant de causes se réunissent pour en rendre la lecture si difficile, faut-il donc chercher dans la corruption humaine et dans la dépravation de notre siecle les motifs de la préférence que l'on donne à un poëte tel qu'Horace, dont la lecture est si agréable? Est-il bien sûr que Juvénal soit parmi nous si formidable pour la conscience des méchans? Les mœurs qu'il attaque, sont en grande partie si différentes des nôtres; il peint le plus souvent des excès si monstrueux, et qui par notre constitution sociale nous sont si étrangers (1), qu'un homme très-vicieux parmi nous pourrait, en lisant Juvénal, se croire un fort honnête homme. N'est-il donc pas plus simple de penser que s'il est peu lu, c'est qu'il a peu d'attraits pour le lecteur, c'est qu'il a peint beaucoup moins

(1) Ceci était écrit en 1787.

les travers, les faiblesses, les défauts et les vices communs à l'humanité en général, qu'un genre de perversité particulier à un peuple parvenu au dernier degré d'avilissement, de crapule et de dépravation, dans un climat corrupteur, sous un gouvernement détestable, et avec la dangereuse facilité d'abuser en tout sens de tout ce que mettaient à sa discrétion les trois parties du Monde connu ? Il faut se souvenir que les degrés de corruption tiennent non-seulement à l'immoralité, mais aux moyens : si nous ne sommes ni ne pouvons être aussi dépravés que les Romains, c'est que nous ne sommes pas les maîtres du Monde.

Toutes ces considérations nous autorisent à ne point admettre la conclusion par laquelle M. Dusaulx termine son parallele ; que si Juvénal a peu de partisans, c'est qu'*il professe la vertu sans alliage et dans toute sa pureté*, et que *les ambitieux et les hommes sensuels ont intérêt à lui préférer un poëte indulgent, qui embellit les objets de leurs goûts, excuse leurs caprices et autorise leurs faiblesses par son exemple.* Il y a ici une espece de sophisme que j'ai déjà indiqué, et qui pourrait sans doute, contre l'intention de l'auteur, faire prendre le change à des lecteurs inattentifs. M. Dusaulx peint ici dans Horace, non pas le poëte satyrique, mais l'auteur d'odes galantes et voluptueuses et de

quelques épîtres badines. Ce n'est pas là montrer les objets sous leur véritable point de vue. Ce n'est pas quand Horace invite à souper Glycere et Lydie, ou plaisante avec ses amis, qu'il faut le comparer à Juvénal. Celui-ci même, tout Juvénal qu'il était, probablement n'écrivait pas à sa maîtresse, s'il en avait une, du ton dont il écrivait ses satyres : il lui aurait fait peur. M. Dusaulx sait bien que chaque genre a son style. Il faut donc nous montrer dans les satyres d'Horace, cette *indulgence pour les caprices et les faiblesses ;* il faut nous faire voir les objets des passions *embellis*, la morale mêlée *d'alliage*, et ce n'est pas ce que j'y ai vu. Que serait-ce donc si nous jugions Juvénal, qu'on nous donne ici pour un philosophe si austere, non par ses satyres, mais par ce que ses amis disaient de lui ? Martial, son ami le plus intime, lui écrit d'Espagne ces propres mots : « Tandis » que couvert d'une robe trempée de sueur, tu » te fatigues à parcourir les anti-chambres des » grands, je vis en bon paysan dans ma patrie. » Est-ce là cet homme si étranger au monde ? Nous venons de voir qu'Horace le fuyait quelquefois, et voilà Juvénal qui le recherche. On ne l'aurait pas cru ; c'est que pour bien juger, pour saisir des résultats sûrs, il ne faut pas s'en tenir à des aperçus vagues, il faut considérer les choses sous

toutes leurs faces, lire tout et entendre tout le monde.

Je conclus que les beautés semées dans les écrits de Juvénal, et qui malgré tous ses défauts lui ont fait une juste réputation, sont de nature à être goûtées surtout par les gens de lettres, seuls capables de dévorer les difficultés de cette lecture. Il a des morceaux d'une grande énergie : il est souvent déclamateur, mais quelquefois éloquent; il est souvent outré, mais quelquefois peintre. Ses vers sur la Pitié, justement loués par M. Dusaulx, sont d'autant plus remarquables, que ce sont les seuls où il ait employé des teintes douces. La satyre sur la Noblesse est fort belle ; c'est à mon gré la mieux faite, et Boileau en a beaucoup profité. Celle du Turbot, fameuse par la peinture admirable des courtisans de Domitien, a un mérite particulier : c'est la seule où l'auteur se soit déridé. Celle qui roule sur les Vœux, offrent des endroits frappans; mais en total c'est un lieu commun appuyé sur un sophisme. Il n'est pas vrai qu'on ne doive pas desirer une longue vie, ni de grands talens ni de grandes places, parce que toutes ces choses ont fini quelquefois par être funestes à ceux qui les ont obtenues. Il n'y a qu'à répondre que beaucoup d'hommes ont eu les mêmes avantages sans éprouver les mêmes malheurs, et l'argument

tombe de lui-même : c'est comme si l'on soutenait qu'il ne faut pas desirer d'avoir des enfans, parce que c'est souvent une source de chagrins. Pour répondre à ce raisonnement, il n'y aurait qu'à montrer les parens que leurs enfans rendent heureux, et dire : Pourquoi ne serais-je pas du nombre ? De plus, il est faux qu'un pere ne doive pas souhaiter à son fils les talens de Cicéron, parce qu'il a péri sous le glaive des proscriptions ; et quel homme, pour peu qu'il ait quelqu'amour de la vertu et de la véritable gloire, croira qu'une aussi belle carriere que celle de Cicéron soit payée trop cher par une mort violente, arrivée à l'âge de soixante-cinq ans ? Qui refuserait à ce prix d'être l'homme le plus éloquent de son siecle et peut-être de tous les siecles, d'être élevé par son seul mérite à la premiere place du premier empire du Monde, d'être trente ans l'oracle de Rome, enfin d'être le sauveur et le pere de sa patrie ? S'il était vrai que le fer d'un assassin qui frappe une tête blanchie par les années, pût en effet ôter leur prix à de si hautes destinées, il faudrait croire que tout ce qu'il y a parmi les hommes de vraiment grand, de vraiment desirable, n'est qu'une chimere et une illusion.

Au fond, cette satyre si vantée se réduit donc à prouver que les plus précieux avantages que

l'homme puisse desirer, sont mêlés d'inconvéniens et de dangers, et c'est une vérité si triviale, qu'il ne fallait pas en faire la base d'un ouvrage sérieux.

Horace ne tombe point dans ce défaut, qui n'est jamais celui des bons esprits; et sans vouloir revenir sur l'énumération de ses différentes qualités, je crois, à ne le considérer même que comme satyrique, lui rendre, ainsi qu'à Juvénal, une exacte justice, en disant que l'un est fait pour être admiré quelquefois, et l'autre pour être toujours relu.

SECTION II.

De Perse et de Pétrone.

La gravité du style, la sévérité de la morale, beaucoup de concision et beaucoup de sens sont les attributs particuliers de Perse. Mais l'excès de ces bonnes qualités le fait tomber dans tous les défauts qui en sont voisins.

Qui n'est que juste, est dur : qui n'est que sage, est triste,

a si bien dit Voltaire, et cela est vrai des ouvrages comme des hommes. La gravité stoïque de Perse devient sécheresse; sa sévérité que rien ne tempere, vous attriste et vous effraie; sa concision

outrée le rend obscur, et ses pensées trop pressées vous échappent. Aussi est-il arrivé que bien des gens, rebutés d'un auteur si pénible à étudier et si difficile à suivre, l'ont jugé avec humeur et en ont parlé avec un mépris injuste. D'autres qui l'estimaient en proportion de ce qu'il leur avait coûté à entendre, l'ont exalté outre mesure, comme on exagere le prix d'un trésor qu'on a découvert et qu'on croit posséder seul. Un Pere de l'Église le jeta par terre en disant : *Puisque tu ne veux pas être compris, reste là.* Un autre jeta ses satyres au feu, peut-être pour faire cette mauvaise pointe : *Brûlons-les pour les rendre claires.* Plusieurs savans, entr'autres Scaliger, Meursius, Heinsius et Bayle, n'ont été frappés que de son obscurité. D'autres l'ont mis au dessus d'Horace et de Juvénal. Cherchons la vérité entre ces extrêmes, et quand nous aurons assez travaillé sur cet auteur pour le bien comprendre, nous serons de l'avis de Quintilien, qui dit de Perse : « Il a mérité beaucoup de gloire » et de vraie gloire. » C'est qu'en effet sa morale est excellente et son esprit très-juste; qu'il a des beautés réelles et propres au genre satyrique; que son expression est quelquefois très-heureuse; que ses préceptes sont vraiment ceux d'un sage, et que plusieurs de ses vers ont été retenus comme des proverbes de morale. C'en est assez peut-être pour

dédommager de la peine qu'il donne au lecteur qui veut le connaître ; car c'en est une, et il faut d'abord avouer que c'est là un défaut véritable. L'obscurité est toujours blâmable, puisqu'elle est directement opposée au but de tout auteur, qui est de répandre la lumiere. On a dit pour le justifier, que voulant attaquer Néron indirectement et sans trop s'exposer, il s'enveloppait à dessein ; mais cette apologie est insuffisante. Elle ne pourrait regarder qu'un petit nombre de vers, où l'on croit, avec assez de vraisemblance, qu'il a voulu désigner le tyran ; et l'obscurité de Perse est partout à peu près égale. De plus, l'application plus ou moins incertaine de tel ou tel endroit ne rend pas la diction en elle-même plus difficile à expliquer. Il faut dire encore à la louange de Perse, que ce n'est ni l'embarras de ses conceptions, ni la mauvaise logique, ni la recherche d'idées alambiquées qui jette des nuages sur son style ; c'est la multiplicité des ellipses, la suppression des idées intermédiaires, l'usage fréquent des tropes les plus hardis, qui entassent dans un seul vers un trop grand nombre de rapports plus ou moins éloignés les uns des autres, et offrent à l'esprit trop d'objets à embrasser à la fois ; c'est enfin la contexture même de ses satyres, composées le plus souvent d'un dialogue si brusque et si entrecoupé, qu'il faut une grande attention pour suivre

les interlocuteurs, s'assurer quel est celui qui parle, suppléer les liaisons, et renouer un fil qui se rompt à tout moment. Mais quand ce travail est fait, on s'aperçoit que tout est juste et conséquent, et l'on se plaint seulement que l'auteur ait eu une tournure d'esprit si extraordinaire, qu'on dirait qu'il ait trouvé trop commun d'être entendu, et qu'il n'ait voulu être que deviné.

Mais, je le répete, il vaut la peine de l'être, et ceux qui ne savent pas sa langue, pourront, en lisant l'estimable traduction qu'en a faite M. Selis, et les notes et les dissertations également instructives qu'il y a jointes, s'assurer que Perse est un écrivain d'un vrai mérite, et digne de l'honneur que lui a fait Boileau de lui emprunter plusieurs traits, plusieurs morceaux qui ne sont pas les moins heureux de ses satyres. Tel est ce vers si connu :

> Le moment où je parle est déjà loin de moi,

qui dans l'original ne tient que la moitié d'un vers. Telle est cette belle prosopopée de l'Avarice et de la Volupté, dont Boileau n'a imité que la moitié.

> Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.
> Debout, dit l'Avarice; il est tems de marcher.
> Eh! laissez-moi — debout — un moment — tu répliques! —
> A peine le soleil fait ouvrir les boutiques. —

N'importe, leve-toi. — Pourquoi faire, après tout? —
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre. —
Mais j'ai des biens en foule et je puis m'en passer. —
On n'en peut trop avoir, et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure,
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure;
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meuble ni valet,
Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge,
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge. —
Et pourquoi cette épargne enfin? — L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire? il faut partir: les matelots sont prêts.

Mais dans Perse, pendant que l'Avarice éveille cet homme, de l'autre côté du lit la Volupté l'exhorte à dormir sur l'une et l'autre oreille, en sorte que le malheureux ne sait à qui entendre. Le tableau est plus fort par ce contraste, et l'on ne sait pourquoi Despréaux ne l'a pas imité tout entier.

Une des singularités de Perse, c'est qu'il était admirateur passionné d'Horace. Il le caractérise fort bien dans un endroit de ses satyres, et dans une foule d'autres il se sert de ses idées, de maniere

à

à faire voir qu'il n'y avait point de lecture qui lui fût plus familiere. C'est un exemple peut-être unique dans l'histoire littéraire, que cette espece de commerce entre deux auteurs qui sont si loin de se ressembler.

Perse a de quoi intéresser ceux à qui les qualités personnelles d'un auteur rendent encore ses ouvrages plus chers. Il avait de la naissance et de la fortune, deux moyens de séduction, surtout dans un siecle très-corrompu ; et pourtant il s'adonna de bonne heure à la philosophie stoïcienne, qu'il étudia sous le célebre Cornutus. Son maître devint bientôt son ami, et cette amitié est peinte avec des traits nobles et touchans, dans une satyre qu'il lui adresse. Cornutus sentit en homme sage tout le danger que courait son disciple, s'il publiait ses satyres sous un regne tel que celui de Néron ; il l'engagea à les renfermer dans son porte-feuille. Cette réserve prudente et la pureté de ses mœurs ne le garantirent pas d'une mort prématurée. Il fut enlevé à vingt-huit ans, et par-là il échappa du moins au chagrin que lui aurait causé la fin cruelle de Lucain, avec qui il était très-étroitement lié. Il légua une somme considérable et sa bibliotheque à Cornutus, qui n'accepta que les livres. Ce philosophe ne voulut pas se charger de mettre au jour les poésies de Perse,

quoiqu'il en eût fait ôter le nom de Néron, qui avait été remplacé par celui de Midas. Il pensait avec raison que c'est une imprudence inutile d'irriter un méchant homme qu'on ne peut pas espérer de corriger. Césius Bassus, poëte lyrique, à qui Perse adresse aussi une de ses satyres, fut plus hardi et plus heureux. Il les fit paraître, et quoiqu'il y eût quatre vers de Néron tournés en ridicule, son courage resta impuni. Pour achever l'éloge de Perse, il ne faut pas oublier qu'il fut l'ami de Traséas, celui dont Tacite a dit que Néron résolut sa perte quand il voulut attaquer la vertu même.

Les fragmens recueillis en différens tems sous le nom de satyre de Pétrone, *Petronii Satyricon*, rappellent et confirment ce que nous avons dit, qu'on appelait originairement de ce nom de *satyre* une espece d'ouvrage très-irrégulier, mélangé de tous les tons et de tous les objets, et qui même pouvait ne pas être écrit en vers; car la plus grande partie de ce qui reste de Pétrone est en prose, et les vers dont elle est entremêlée sont de différente mesure. Quand le hasard fit retrouver ces lambeaux sans ordre et sans suite, un passage de Tacite mal entendu fit tomber les savans dans une étrange erreur, qui depuis a été reconnue et complétement réfutée, et n'en est

pas moins répandue encore aujourd'hui, tant il est difficile de déraciner les vieux préjugés. Tacite parle d'un Pétrone qui fut consul sous Néron, et l'un des plus intimes favoris de cet empereur. C'était, dit l'historien, un homme d'une délicatesse exquise dans le choix des voluptés, un vrai précepteur de mollesse : c'est à ce titre qu'il était devenu si agréable à Néron, qui en avait fait l'intendant de ses plaisirs, et ne trouvait rien à son goût que ce qui était de celui de Pétrone. Cette faveur dura tant que Néron se contenta d'être voluptueux ; mais lorsqu'il tomba dans la débauche grossiere et dans la crapule, il eut honte de lui-même devant le maître dont il n'était plus le disciple : il fallut cacher à Pétrone des infamies qu'il méprisait, et Néron en était venu au point de rougir devant un voluptueux de bon goût, comme on rougit devant la vertu. Tigellin, le ministre et le flatteur de ses sales débauches, profita de cette disposition pour écarter un concurrent qu'il redoutait, et sut bientôt le rendre odieux et suspect au tyran, au point de le faire condamner à la mort. Cette mort est célebre par le sang-froid et l'insouciance qui l'accompagna. Saint-Évremond la préfere à celle de Caton : il oublie qu'il ne fallait pas les comparer. Pétrone, avant de mourir, traça par écrit le détail

des nuits infâmes de Néron sous des noms supposés, et le lui envoya dans un paquet cacheté. C'est ce paquet qui vraisemblablement n'a jamais été connu que de Néron seul, que des savans ont cru être cette satyre mutilée qui nous est parvenue sous le nom de Pétrone. Quand Voltaire s'est moqué de cette ridicule supposition, on n'a paru voir dans ce paradoxe qu'un des traits ordinaires du pyrrhonisme qu'il a porté sur beaucoup d'objets. Mais ce qu'on ne sait pas communément, c'est que cette opinion sur Pétrone est fort antérieure à Voltaire; que Juste-Lipse avait déjà élevé sur cet article des doutes qui approchaient beaucoup de la probabilité, et que le savant Blaëu a démontré clairement qu'il était impossible que l'ouvrage de Pétrone fût la satyre de Néron ni que l'auteur eût été le Pétrone, d'abord favori et ensuite victime du tyran. La licence cynique et les fréquentes lacunes de cet écrit tronqué qui n'a ni commencement ni fin, ne permettent pas d'en faire l'exposé ni d'en apercevoir le plan; mais il est certain que les aventures triviales d'une société de débauchés du dernier ordre ne peuvent ressembler aux nuits de Néron, quelqu'idée qu'on s'en fasse; qu'un jeune empereur qui avait de l'esprit ne peut pas être représenté dans le personnage de Trimalcion, vieillard chauve, difforme et im-

bécille ; que les soupers de Néron ne pouvaient pas ressembler au repas ridicule de ce vieil idiot, et que sa femme *Fortunata*, aussi insipide que lui, n'a rien de commun avec l'impératrice Poppée, l'une des femmes les plus belles et les plus séduisantes de son tems. Il est très-probable que cette rapsodie est de quelqu'éleve de l'école des rhéteurs, d'un jeune homme qui n'était pas sans quelque talent, et qui a choisi la forme la plus commode pour joindre ensemble ses ébauches de littérature et de poésie, et le tableau de la mauvaise compagnie où il avait vécu. Il fait une critique fort sensée des déclamateurs de son tems, et son *Essai poétique* sur les guerres civiles n'est pourtant qu'une déclamation où il y a quelques traits heureux. Plusieurs de ses peintures ont de la vérité, mais dans un genre commun, facile et même bas. Quelques fragmens de poésie et le conte de la *Matrone d'Éphese*, que Lafontaine a imité d'une maniere inimitable, sont ce qu'il y a de mieux dans Pétrone. Bussy Rabutin en a traduit presque littéralement l'histoire d'Eumolpe et de Circé, en y substituant des noms de la cour de Louis XIV ; et il n'est pas étonnant que dans un ouvrage tel que le sien, il ait choisi un pareil modele. D'ailleurs, les louanges très-exagérées de Saint-Évremond avaient mis Pétrone

à la mode. Il n'en parle qu'avec enthousiasme ; parce qu'il le croyait homme de cour, que ce mot alors en imposait beaucoup, et que Voiture et lui regardaient comme une preuve de bon goût, de ne reconnaître une certaine délicatesse que dans les écrivains qui avaient vécu à la cour. On opposait au pédantisme de l'érudition qui avait régné long-tems, une autre sorte d'abus, la recherche de l'esprit, l'affectation de la galanterie et la prétention à l'urbanité et au ton de courtisan. Moliere contribua beaucoup à faire tomber ce ridicule, accrédité par des personnes de mérite en plus d'un genre, et faite pour dominer sur l'opinion. Cette époque de notre littérature, considérée sous ce point de vue, ne sera pas un des objets les moins curieux de notre attention, lorsqu'il sera tems de le traiter.

SECTION III.

De l'Épigramme et de l'Inscription.

L'épigramme, dans le sens que l'on donne aujourd'hui à ce mot, est de tous les genres de poésie celui qui se rapproche le plus de la satyre, puisqu'il a souvent le même objet, la censure et la raillerie; et même dans le langage usuel, un trait mordant lancé dans la conversation s'appelle une épigramme : mais ce mot s'applique aussi par extension à une pensée ingénieuse, ou même à une naïveté qui fait le sujet d'une petite piece de vers. Ce terme en lui-même ne signifie qu'inscription, et il garda chez les Grecs, dont nous l'avons emprunté, son acception étymologique. Les épigrammes recueillies par Agathias, Planude, Constantin, Hieroclès et autres qui forment l'Anthologie grecque, ne sont guere que des inscriptions pour des offrandes religieuses, pour des tombeaux, des statues, des monumens : elles sont la plupart d'une extrême simplicité, assez analogue à leur destination; c'est le plus souvent l'exposé d'un fait. Beaucoup sont trop longues, et presque toutes n'ont rien de commun avec ce que nous nommons une épigramme. Voltaire, qui savait cueillir si habilement la fleur de chaque objet, a traduit les seules

qui remplissent l'idée que nous avons de cette espece de poésie. Les voici :

Sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre.
Le sculpteur a fait bien mieux ;
Il a fait tout le contraire.

Sur l'aventure de Léandre et d'Héro.

Léandre conduit par l'Amour,
En nageant disait aux orages :
Laissez-moi gagner les rivages ;
Ne me noyez qu'à mon retour.

Sur la Vénus de Praxitele.

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis ;
Mais Praxitele, où m'a-t-il vue ?

Sur Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable :
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait,
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice ;
Qu'il soit béni ; mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups ?

La derniere est une des plus jolies qu'on ait faites : c'est Laïs sur le retour, consacrant son miroir dans le temple de Vénus, avec ces vers :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle :
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir en ce miroir fidelle,
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Martial, chez les Latins, a aiguisé l'épigramme beaucoup plus que les Grecs. Il cherche toujours à la rendre piquante; mais il s'en faut bien qu'il y réussisse toujours. Son plus grand défaut est d'en avoir fait beaucoup trop. Son recueil est composé de douze livres ; cela fait environ douze cents épigrammes ; c'est beaucoup : aussi en pourrait-on retrancher les trois quarts sans rien regretter. Lui-même s'accuse en plus d'un endroit de cette profusion ; mais cet aveu ne diminue rien de l'importance qu'il a attachée à ces nombreuses bagatelles. Elles nous sont parvenues dans le plus bel ordre, telles qu'il les avait rangées, et même avec les dédicaces à la tête de chaque livre. Cela est fort consolant sans doute, mais pas assez pour nous dédommager de la perte de tant d'ouvrages de Tite-Live, de Tacite et de Salluste, que le tems n'a pas respectés autant que le recueil de Martial. Le premier livre est tout entier à la louange

de Domitien. La postérité lui saurait plus de gré d'une bonne épigramme contre ce tyran. Au reste, ces louanges roulent toutes sur le même sujet : il n'est question que des spectacles que Domitien donnait au peuple, et Martial répete de cent manieres, qu'ils sont beaucoup plus merveilleux que tous ceux qu'on donnait auparavant. Cela fait voir quelle importance les Romains attachaient à cette espece de magnificence, et en même tems combien il était peu difficile de flatter l'amour-propre de Domitien.

Martial est aussi ordurier que notre Rousseau dans le choix de ses sujets ; mais il y a l'infini entre eux pour le mérite de l'exécution poétique. Rousseau a excellé dans ses épigrammes licencieuses, au point d'en obtenir le pardon si l'on pouvait pardonner ce qui est contraire aux bonnes mœurs. Martial, pour être obscene, n'en est pas meilleur ; et condamnable en morale, il ne peut pas être absous en poésie : autant valait, ce me semble, être honnête. Il dit quelque part qu'un poëte doit être pur dans sa conduite, mais qu'il n'est pas nécessaire que ses vers soient chastes. On peut lui répondre qu'au moins il ne faut pas qu'ils soient licencieux. Le petit nombre d'épigrammes qu'on a retenues de lui, est heureusement de celles qu'on peut citer partout. J'en ai traduit une qui peut

servir de leçon à Paris comme à Rome, et qui ne corrigera pas plus l'un que l'autre : elle est adressée à un avocat.

On m'a volé : j'en demande raison
A mon voisin, et je l'ai mis en cause
Pour trois chevreaux et non pour autre chose.
Il ne s'agit de fer ni de poison;
Et toi, tu viens, d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre Punique,
Et d'Annibal et de nos vieux héros,
Des triumvirs, de leurs combats funestes.
Eh ! laisse-là tes grands mots, tes grands gestes;
Ami, de grace, un mot de mes chevreaux.

CHAPITRE X.

De l'Élégie et de la Poésie érotique chez les Anciens.

LES Latins, dans le genre de l'élégie et de la poésie érotique, ont encore été les imitateurs des Grecs ; mais les modeles ont péri, et les imitations nous sont restées. Nous ne connaissons les élégies de Callimaque, de Philétas et de Mimnerme que par la réputation qu'elles avaient chez les Anciens et par les témoignages glorieux des meilleurs critiques de l'antiquité. Quoique le mot *élégie* vienne du grec ελεγος, qui signifie complainte, cependant elle n'était pas toujours plaintive ; elle fut originairement, comme aujourd'hui, destinée à chanter différens objets, les dieux, le retour d'un ami ou le jour de sa naissance, ou, comme a dit Boileau, elle *gémissait sur un cercueil.* La meilleure de cette derniere espece est celle d'Ovide sur la mort de Tibulle. L'élégie fut souvent le chant de l'amour heureux ou malheureux. C'est pour cela que j'ai cru devoir joindre ensemble ce que j'avais à dire de l'élégie et de la poésie érotique ou amoureuse. C'est dans ce dernier genre que Catulle s'est

surtout distingué, et c'est par lui que je commencerai

CATULLE.

Une douzaine de morceaux d'un goût exquis, pleins de grâce et de naturel, l'ont mis au rang des poëtes les plus aimables. Ce sont de petits chefs-d'œuvre, où il n'y a pas un mot qui ne soit précieux, mais qu'il est aussi impossible d'analyser que de traduire. On définit d'autant moins la grace, qu'on la sent mieux. Celui qui pourra expliquer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle. Les amateurs les savent par cœur, et Racine les citait souvent avec admiration. On peut croire que ce poëte tendre et religieux ne parlait pas des épigrammes obscènes ou satyriques du même auteur, qui en général ne sont pas dignes de lui, même sous les rapports du bon goût. Il y en a plusieurs contre César, qui pour toute vengeance l'invita à souper. Il ne faut pas trop admirer César, car les épigrammes ne sont pas bonnes; et je croirais volontiers que le tact fin de César fit grace aux épigrammes en faveur des madrigaux. Si Catulle lui récita ses vers sur le moineau de Lesbie, et son épithalame de Thétis et Pélée, son hôte dut être content de lui; il dut

voir dans Catulle un génie facile, qui excellait dans les sujets gracieux, et pouvait même s'élever au sublime de la passion.

L'épisode d'Ariane, abandonnée dans l'île de Naxos, qui fait partie de l'épithalame, est du petit nombre des morceaux où les Anciens ont su faire parler l'amour. On ne peut le louer mieux qu'en disant que Virgile, dans son quatrieme livre de *l'Énéide*, en a emprunté des idées, des mouvemens, quelquefois même des expressions, et jusqu'à des vers entiers. L'Ariane de Catulle a servi à embellir la Didon de Virgile. Peut-on douter qu'un homme qui a rendu ce service à l'auteur de *l'Enéide*, n'eût pu devenir un grand poëte s'il eût aimé le travail et la gloire? Mais Catulle n'aima que le plaisir et les voyages, deux choses qui laissent peu de loisir pour les lettres. Il était né pauvre, et des amis généreux l'enrichirent, entr'autres Manlius, dont il fit l'épithalame, sujet usé dont il sut faire un ouvrage charmant, parce que le talent rajeunit tout. Il fut lié aussi avec Cicéron et Cornelius Nepos : c'est à ce dernier qu'il a dédié son livre. Nous l'avons tout entier; il ne contient pas cent pages, et a rendu son auteur immortel. A-t il eu tort de n'en pas faire davantage? Tous les écrivains de l'ancienne Rome l'ont comblé d'éloges, sans doute parce qu'il écrivait bien, peut-être aussi

parce qu'il écrivit peu. Il suivit son goût, satisfit celui des autres, et n'effraya pas l'envie. Que lui a-t-il manqué ? Rien que de jouir plus long-tems d'une vie qu'il savait si bien employer pour lui-même. Il mourut à cinquante ans.

OVIDE.

Les ouvrages et les malheurs d'Ovide l'ont rendu également célebre. La postérité jouit des uns, et n'a pu encore expliquer les autres. Son exil est un mystere sur lequel la curiosité s'est épuisée en conjectures inutiles. Il est bien sûr que son poëme de l'*Art d'aimer* en fut le prétexte; mais sa discrétion, apparemment nécessaire, nous en a caché la véritable cause. Il répete en vingt endroits : « Mon crime est d'avoir eu des yeux. Pourquoi » ai-je vu ce que je ne devais pas voir ? » Qu'avait-il vu ? C'est ce que nous ignorons. On a cru, on a même écrit de son tems, qu'il avait surpris Auguste commettant un inceste. Rien n'est moins vraisemblable. Il eût été trop mal-adroit de rappeler sans cesse à ce prince ce qui devait le faire rougir. Il est plus probable qu'ayant un accès facile dans la maison d'Auguste, qui estimait ses talens, il fut témoin de quelque action honteuse à la famille impériale; et ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est qu'après la mort d'Auguste, Tibere

ne rappela point Ovide de son exil, d'où l'on peut conclure que dans ce qu'il avait vu, Auguste n'était pas le seul qui fût compromis. Quoi qu'il en soit, ce fut un abus du pouvoir, un acte de tyrannie très-odieux, que d'exiler un chevalier romain pour la faute d'autrui. Le prétexte de cette cruauté était absurde. Comment osait-on punir les vers d'Ovide, beaucoup moins libres que ceux d'Horace? Ces réflexions ont été faites, et il faut les répéter, parce qu'on ne peut pas trop souvent condamner l'injustice, surtout dans ceux qui peuvent être injustes impunément.

Ovide accoutumé aux délices de Rome, et transporté, à l'âge de cinquante ans, aux extrémités de l'Empire romain, sur les bords de la Mer-Noire, dans un pays sauvage et sous un climat très-rigoureux, aurait été assez puni, quand même il eût commis la faute la plus grave. Que sera-ce si l'on songe qu'il était innocent? Il mérite sans doute la pitié, et l'on peut même lui pardonner d'avoir été accablé de son exil, comme Cicéron le fut du sien. Je sais que Gresset a dit :

> Je cesse d'estimer Ovide
> Quand il vient sur de faibles tons,
> Me chanter, pleureur insipide,
> De longues lamentations.

Gresset

Gresset en parle bien à son aise. Il faut se souvenir qu'il y a tel exil qui peut paraître pire que la mort, et celui d'Ovide était de cette espece. Sans parler de ses autres maux, il était séparé d'une femme qu'il adorait; et la plus intéressante de ses élégies, sans nulle comparaison, est celle où il détaille les circonstances de son départ, la derniere nuit qu'il passa dans Rome, et les adieux tendres et douloureux de son épouse. Ne jugeons pas le malheur de si loin, et ne croyons pas que la sensibilité soit toujours une faiblesse. Ce que je reproche à Ovide, ce n'est pas de sentir son infortune, elle était affreuse; c'est d'en adorer l'auteur; c'est l'excès continuel et fatigant de ses flatteries, prodiguées à son oppresseur; c'est cette basse idolâtrie qu'il porta au point de lui élever, même après sa mort, un autel où il sacrifiait tous les jours. Voilà ce que le malheur ne peut excuser, parce que rien n'oblige d'être vil. Au reste, sa bassesse et son encens furent perdus, et ses deux divinités, Auguste et Tibere, furent également sourdes pour lui.

Les élégies composées pendant son exil, et qu'il intitula *Les Tristes*, sont, à l'exception de celle dont je viens de parler, généralement fort médiocres. Il joint à la monotonie du sujet celle du

style : il a trop peu de sentimens et beaucoup trop d'esprit. On voit que la douleur ne saurait passer de son ame jusque dans son style, et l'on croirait qu'il s'amuse de ses plaintes et de ses vers.

Ovide né avec un génie facile et abondant, une imagination riante et voluptueuse, et comme a dit M. Marmontel :

> Enfant gâté des Muses et des Grâces,
> De leurs trésors brillant dissipateur,
> Et des Plaisirs savant législateur.

Ovide était bien plus fait pour être le peintre des voluptés que le chantre du malheur. Ses trois livres des *Amours*, ouvrage de sa jeunesse, ont tout l'éclat, toute la fraîcheur de l'âge où il les composa : il est impossible d'avoir plus d'esprit et d'agrément. Il n'a, je l'avoue, ni la sensibilité, ni l'élégance, ni la précision de Tibulle : il est moins passionné que Properce. On peut lui reprocher l'abus de la facilité, de fréquentes répétitions d'idées et quelquefois du mauvais goût ; mais quelle foule d'idées ingénieuses et de détails charmans ! Quelle vérité d'images gracieuses et de mouvemens toujours aimables ! Comme il aime franchement le plaisir ! C'est là ce qui manque à

tant d'auteurs qui ont voulu l'imiter. On voit trop que c'est un air qu'ils se donnent, et qu'ils sont beaucoup plus sages qu'ils ne voudraient nous le faire croire. Ils n'ont pas ce ton de vérité, sans lequel on ne persuade jamais. Ils oublient qu'on n'a jamais bonne grace à vouloir être ce qu'on n'est pas. Boileau a si bien dit!

> Chacun pris dans son air, est agréable en soi.
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Et malheureusement cet air-là s'aperçoit tout de suite. Il en est des livres comme de la société: dans l'un et dans l'autre il ne faut point avoir d'autre caractere que le sien. Ovide ne cherche pas à en imposer et n'en impose point. Lorsque dans la troisieme élégie de son livre des *Amours*, il promet à sa maîtresse de n'aimer jamais qu'elle, et assure que de son naturel il n'est point inconstant, on en a déjà vu assez pour être bien sûr qu'il promet plus qu'il ne peut tenir, qu'il ne la trompe pas, mais qu'il se trompe lui-même. Aussi ne tarde-t-il pas à confesser qu'il aime toutes les femmes, et qu'il n'est pas en lui de ne pas les aimer toutes. Il ne manque pas d'en donner de très-bonnes raisons, et cette confession, qui n'est pas très-édifiante, est au moins une de ses plus jolies pieces.

Il se plaint de cette malheureuse disposition à aimer, avec un sérieux qui est très-amusant. On juge bien qu'il ne songe pas à intéresser par le tableau d'une belle passion. L'on ne peut pas être moins scrupuleux en amour. Il ne traite pas mieux que les autres cette beauté qu'il rendit si célebre sous le nom de Corinne, et qui la premiere avait éveillé son génie. Il eut la discrétion de se servir d'un nom feint, parce que c'était une dame romaine; au lieu que Délie, Néera, Némésis et autres, célébrées par Tibulle et Properce, étaient des courtisanes. Quelques-uns ont cru que cette Corinne n'était autre que Julie, fille d'Auguste, et que cette liaison découverte fut la véritable cause de sa disgrace. Sidonius Apollinaris l'a écrit expressément; mais cette opinion est destituée de toute vraisemblance. S'il eût eu à se reprocher cette faute, aurait-il osé dire sans cesse à Auguste qu'il ne l'avait offensé que par une erreur involontaire? Il paraît par ses écrits, que cette Corinne l'aima passionnément, et que si elle finit par lui être infidelle, c'est qu'il lui en avait donné l'exemple. Il se plaint amérement de sa jalousie continuelle dans une de ses élégies, et surtout de ce qu'elle le soupçonne d'une intrigue avec sa femme-de-chambre. Il faut voir quel pathétique il met dans

ses plaintes, que de protestations, de sermens : on serait tenté d'en être la dupe. Mais il n'a pas envie qu'on le soit ; car la piece qui suit immédiatement, et qui peut-être partit avec l'autre, est adressée à cette même femme-de-chambre, qui était, à ce qu'il nous apprend lui-même, une brune très-piquante. Il l'accuse d'avoir donné lieu par quelque indiscrétion aux soupçons de sa maîtresse ; il lui reproche d'avoir rougi comme un enfant, lorsqu'elle l'a regardée ; il lui rappelle avec quel sang-froid il a su mentir, lui, avec quelle intrépidité il s'est parjuré quand il a été question de se justifier, et finit par lui demander un rendez-vous. Il y a là de quoi décréditer à jamais tous les sermens des poëtes. Voilà les *amours* de celui qui a fait l'*Art d'aimer.* Mais il ne faut pas s'y tromper : le titre latin ne présente pas tout à fait l'idée que nous attachons à ce mot *aimer.* Ce titre *Artis amatoriæ*, signifie proprement *l'Art de faire l'amour*, et en cela le poëte a raison ; car l'un ne s'apprend pas, et l'autre peut en effet se réduire en art.

La division seule du poëme suffit pour prouver le but de l'auteur : dans le premier livre il traite du choix d'une maîtresse ; dans le second, des moyens de lui plaire et de se l'attacher long-tems. C'est à peu près le plan qu'a suivi Bernard, et

l'on voit déjà le premier et le plus grand défaut commun aux deux ouvrages, c'est que dans l'*Art d'aimer*, tant latin que français, on trouve tout, excepté de l'amour. On me dira qu'il ne pouvait guere s'y trouver : c'est donc un sujet mal choisi. On ne s'accoutume point à entendre parler si long-tems d'amour, sans que le cœur y soit pour rien. L'imagination est trompée, et par conséquent refroidie. Je ne parlerai point ici du poëme de Bernard, si ce n'est pour dire qu'il est infiniment supérieur à celui d'Ovide par le mérite de l'exécution. De plus, Ovide est ici bien inférieur à lui-même. Ce poëte si agréable dans ses *Amours*, est en général médiocre et froid dans l'*Art d'aimer*. Aussi est-il infiniment moins difficile de réussir dans des pieces détachées que dans un poëme régulier, où il faut avoir un plan et aller à un but. Dès le premier livre, le lecteur sent trop que l'ouvrage n'aura rien d'attachant. Qu'est-ce qu'un millier de vers, pour vous apprendre à chercher une maîtresse ? Le cœur répond d'abord qu'on la trouve sans la chercher, et que cet arrangement ne se fait pas comme dans la tête du poëte. Ovide vous envoie courir les places publiques, les temples, les spectacles, la ville, la campagne, les eaux de Baies, pour trouver celle à qui vous puissiez dire :

Je vous aime. *Elle ne tombera pas du ciel*, dit-il; *il faut la chercher*. Ne voilà-t-il pas une belle découverte? Viennent ensuite quantité de détails minutieux qu'il faut renvoyer au village des *Petits-Soins*, dans la carte de *Tendre*, et dont quelques-uns pourraient être agréables dans une piece badine, mais qui ne doivent pas être des leçons débitées d'un ton sérieux. L'auteur y joint cinq ou six épisodes, plus insipides, plus déplacés les uns que les autres. A propos des spectacles, il raconte l'enlévement des Sabines : s'il veut prouver la disposition que les femmes ont à aimer, il choisit décemment la fable de Pasiphaé. En un mot, quoiqu'il y ait quelques détails ingénieux et quelques jolis vers, le tout ne présente qu'un ramage mesuré, et la facilité de dire des riens en vers faibles et négligés.

Quand vous avez trouvé la femme que vous voulez aimer, Ovide met en question, et très-sérieusement, si c'est un bon moyen pour devenir son amant, que de commencer par être celui de sa femme-de-chambre. Il examine le pour et le contre, pese les avantages et les inconvéniens, et enfin il décide, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, que la femme-de-chambre ne doit passer qu'après la maîtresse. On vient de voir que sur

ce point il prêchait d'exemple. Encore une fois, tout cela pourrait faire le sujet d'une saillie poétique, d'un badinage ; mais rédiger de pareils préceptes, c'est se moquer du monde.

Le second chant est meilleur, quoiqu'il commence par un long épisode sur l'aventure de Dédale et d'Icare, aussi mal amené que ceux qui précedent. Il est ici question des moyens de plaire, et l'on peut penser qu'Ovide n'était pas ignorant en cette matiere, analogue d'ailleurs à la tournure de son esprit et à la nature même de son talent, où l'on remarque toujours, s'il est permis de le dire, une sorte de coquetterie. Il y a des endroits bien maniés, des observations que tout le monde a faites, il est vrai, mais exprimées d'une maniere piquante, et qui marquent beaucoup de connaissance des femmes ; un épisode de Vénus surprise avec le dieu Mars, le seul qui aille bien au sujet ; mais malgré ces beautés de détail, le vice de ce sujet se fait toujours sentir.

Ovide apparemment a voulu obtenir grace auprès des femmes pour toutes ses infidélités ; car il emploie, à les instruire, le troisieme livre de son *Art d'aimer*. Il leur enseigne comment il faut s'y prendre pour plaire aux hommes, pour avoir des amans, pour les garder, quel parti il en faut tirer, à quel

point il faut les tourmenter pour les attacher davantage, combien elles doivent être en garde pour n'être pas trompées; enfin, il va jusqu'à leur apprendre à duper les époux, les surveillans et même un peu leurs amans. Il s'est bien douté qu'il y aurait des gens assez méchans pour trouver ses leçons inutiles; aussi commence-t-il par poser en principe que les femmes trompent beaucoup moins que les hommes, et il ajoute qu'après nous avoir donné des armes contr'elles, il est juste de leur en donner contre nous. Il se fait donner cet ordre par Vénus elle-même, et il s'en acquitte parfaitement. Il descend jusqu'aux plus petites circonstances, dans tout ce qui peut avoir rapport à l'art de plaire. Il marque quelle couleur d'habit convient aux brunes et aux blondes; il épuise la science de la toilette; il prescrit la mesure du rire, selon qu'on a les dents plus ou moins belles : on ne peut pas être plus profond dans les bagatelles. Il ne néglige pourtant pas le solide, et s'occupe de leurs intérêts. « L'homme riche, dit-il, vous fera des présens; le » jurisconsulte dirigera vos affaires; l'avocat défen» dra vos cliens. Pour nous autres poëtes, il ne faut » nous demander que des vers. » Il ne manque pas cette occasion de faire le plus bel éloge des poëtes ses confreres, et surtout il affirme qu'il n'y a point

d'amans plus tendres, plus constans, plus fideles que ceux qui cultivent les Muses. Voilà trois belles qualités qu'il nous accorde, et l'on ne manquera pas de dire qu'en nous traitant si bien, il est un peu suspect dans sa propre cause, et que d'ailleurs son exemple affaiblit un peu son autorité. Je ne saurais en disconvenir; mais pourtant, s'il nous donne trop, ce n'est pas une raison pour nous refuser tout. Voyons, sans trop de partialité, ce qui doit nous rester de ce qu'il nous attribue. Tendres : il a raison; les gens à imagination sont plus passionnés que d'autres, et il entre beaucoup d'imagination dans l'amour : ceux qui en manquent doivent être des amans un peu insipides, et c'est pour cela qu'on a dit que les sots ne pouvaient pas aimer. Constans : c'est beaucoup; ici Ovide nous flatte un peu. L'imagination est mobile; cependant il est possible que distraite de tems en tems par d'autres objets, elle revienne toujours à l'objet de préférence; et si les poëtes ne sont pas très-constans, ils peuvent bien aussi n'être pas plus inconstans que d'autres. Fideles : oh ! c'est ici la grande difficulté. La fidélité, c'est la perfection; et l'on sait qu'en approcher plus ou moins, c'est tout ce qui est donné à notre fragile nature. On lit, il est vrai, dans la liste des personnages d'un

opéra de Quinault, *troupes d'amans fideles* ; mais on sait aussi que cela ne se trouve par *troupes* qu'à l'opéra : c'est le pays des merveilles. Et puis, il faudrait s'entendre, et savoir à quel taux l'on met la fidélité, et combien de tems il faut aimer pour être réputé en conscience amant fidele. Chacun là-dessus fera sa mesure, parmi les hommes s'entend ; car toutes les femmes n'auront qu'un cri, et diront : Toujours, sans se donner même le tems d'examiner si elles sont de force à soutenir leur dire, et si on ne les embarrasserait pas quelquefois en les prenant au mot. Toujours est le mot de l'amour et de l'illusion ; mais il ne faut pas croire que ce soit celui du mensonge. C'est de très-bonne foi qu'on le prononce quand on aime. Le propre de l'amour, et c'est là aussi un de ses grands charmes, c'est d'avoir toujours raison, même quand il n'a pas le sens commun, et d'être toujours vrai en ne débitant que des chimeres. Il est aussi impossible à celui qui aime bien, de ne pas croire qu'il aimera toujours, qu'il l'est à un homme de sang-froid de concevoir comment l'amour peut durer toujours. L'essentiel n'est donc pas, après tout, même pour les femmes, d'être toujours aimées ; mais de l'être bien parfaitement, de l'être de maniere à se persuader de part et d'autre que cela ne saurait finir ; comme l'essentiel n'est pas d'avoir

la plus longue vie, mais d'avoir la plus heureuse. Or, en ce sens, les poëtes ne seront pas les plus mal partagés ; car nous sommes convenus tout à l'heure qu'ils aimaient parfaitement, c'est-à-dire, comme des fous : la folie en ce genre est la perfection. Je me flatte que ce petit commentaire sur Ovide ne paraîtra pas hors du sujet, et que ni les femmes ni les amans ni les poëtes ne peuvent s'en plaindre.

Ovide ne borne pas là ses leçons ; mais les dernieres sont d'un genre qui me force à borner cette analyse. Cependant je ne finirai point cet article sans rendre encore hommage à la variété fertile et au caractere aimable de cet écrivain, qui a su se plier avec succès à des genres si différens. J'ai parlé ailleurs de ses *Métamorphoses*, et l'on sait quelle place éminente elles occupent parmi les plus belles productions de l'antiquité. Ses *Fastes*, dont nous n'avons que les six premiers livres, sont bien inférieurs, mais ne sont pas non plus sans mérite : cet ouvrage est aux *Métamorphoses* ce qu'est un dessein à un tableau. Les *Fastes* ont peu de coloris poétique ; mais on y remarque toujours la facilité du trait. Ses *Héroïdes*, sorte d'épîtres amoureuses que l'on peut rapprocher de ses *Élégies*, ont le défaut de se ressembler toutes par le sujet. Ce sont toujours des amantes malheureuses et abandonnées.

C'est Phillis qui se plaint de Démophoon, Hipsipile de Jason, Déjanire d'Hercule, Laodamie de Protésilas, etc. On conçoit la monotonie qui résulte de cette suite de plaintes, de reproches, de regrets qui reviennent sans cesse; mais on ne saurait employer plus d'art et d'esprit à varier un fond si uniforme. Il y a même des morceaux touchans, et d'une sensibilité qui doit nous faire comprendre aisément le grand succès qu'obtint sa tragédie de *Médée*. Nous ne l'avons plus; mais Quintilien a dit qu'elle faisait voir ce que l'auteur aurait pu faire s'il avait su régler son génie, au lieu de s'y abandonner. Il faut avouer en effet, avec les critiques les plus éclairés, qu'Ovide, dans tous ses ouvrages, a plus ou moins abusé d'une facilité toujours dangereuse, quand on ne s'en défie pas. Il ne se refuse aucune maniere de répéter la même pensée, et quoique souvent elles soient toutes agréables, l'une nuit souvent à l'autre. On peut lui reprocher aussi les faux brillans, les jeux de mots, les pensées fausses, la profusion des ornemens. Ainsi venant après Virgile, Horace et Tibulle, les modeles de la perfection, il a marqué le premier degré de décadence chez les Latins, pour n'avoir pas eu un goût assez sévere et une composition assez travaillée.

A le considérer du côté moral, quoique ses écrits, comme a dit un de nos poëtes,

Alarment un peu l'innocence,

il n'a du moins montré dans ses poésies que cette espece d'amour que l'on peut avouer sans honte; et c'est un mérite presque unique dans la corruption des mœurs grecques et romaines. Il dut à sa passion extrême pour les femmes, d'être préservé de la contagion générale. Il était d'un caractere très-doux, et lui-même se rend ce témoignage dans un endroit de ses *Tristes*, que la censure n'a jamais attaqué sa personne ni ses écrits : aussi était-il l'ami et le panégyriste de tous les talens. Tous les écrivains célebres qui furent ses contemporains, sont loués dans ses vers avec autant de candeur que d'affection; et il en est plusieurs parmi eux dont les ouvrages ont été perdus, et qui ne nous sont connus que par ses éloges.

PROPERCE.

Les poésies de Properce respirent toute la chaleur de l'amour, et quelquefois de la volupté; et Ovide l'a bien caractérisé lorsqu'il a dit, en parlant de ses élégies, *les feux de Properce :*

Et Properce souvent m'a confié ses feux.
Sæpè suos solitus recitare Propertius ignes.

Mais il fait un usage trop fréquent de la mythologie, et ces citations trop facilement empruntées de la fable, ressemblent plus aux lieux communs d'un poëte, qu'aux discours d'un amant. Une chose qui lui est particuliere parmi les poëtes érotiques, c'est qu'il est le seul qui n'ait célébré qu'une maîtresse. Il répete souvent à Cynthia, qu'elle seule sera à jamais l'objet de ses chants, et il lui a tenu parole. Cependant il ne faut pas croire qu'il ait été aussi fidele dans ses amours que dans ses vers ; car il fait à un de ses amis à peu près le même aveu qu'Ovide. « Chacun, dit-il, a son défaut : le mien » est d'aimer toujours quelque chose. » Il convient que c'est surtout au théâtre qu'il ne peut s'empêcher de desirer tout ce qu'il voit. Il avoue même à Cynthia qu'il a eu quelque goût pour une Lycinna ; mais si peu, si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Après tout, à juger de cette Cynthia par le portrait qu'il en fait, elle ne méritait pas plus de fidélité. Jamais femme n'eut plus de disposition à tourmenter, à désespérer un amant, et jamais amant ne parut si malheureux et ne se plaignit tant que Properce. C'est même ce qui répand le plus d'intérêt dans ses ouvrages ; car on sait que rien n'intéresse tant que la peinture du malheur. On plaint d'autant plus Properce, qu'après avoir bien

reproché à sa maîtresse ses duretés, ses hauteurs, ses caprices, il finit toujours pat une entiere résignation : il murmure contre le joug; mais le joug lui est toujours cher, et il veut le porter toute sa vie. Il paraît que malgré l'inconstance de ses goûts, il avait un penchant décidé pour Cynthia, et revenait toujours à elle, comme malgré lui. C'est une alternative de louanges et d'injures qui peint au naturel les différentes impressions qu'il éprouvait tour-à-tour. Tantôt il la représente comme plus belle que toutes les déesses; tantôt il l'avertit de ne pas se croire si belle, parce qu'il lui a plu de l'embellir dans ses vers et de vanter l'éclat de son teint, quoiqu'il sût fort bien que tout cet éclat n'était qu'emprunté. Ici, il lui attribue toute la fraîcheur de la jeunesse; ailleurs, il lui dit qu'elle est déjà vieille. Enfin, après cinq ans il perd patience, il rompt sa chaîne, et ses adieux sont des imprécations dans toutes les formes; ce qui fait douter que cette chaîne soit en effet bien rompue, car l'indifférence n'est pas si colere. Aussi après ces adieux solennels qui finissent le troisieme livre, on voit dans le quatrieme reparaître Cynthia, qui, toujours assurée de son pouvoir, vient chercher son esclave dans une maison de campagne, où il soupait avec deux de ses rivales. Elle est si furieuse et si terrible, qu'à

son

son aspect, les deux compagnes de Properce commencent par prendre la fuite, et le laissent tout seul vider la querelle. Cynthia, après l'avoir bien battu, consent à lui pardonner, à condition qu'il chassera l'esclave qui s'est mêlé d'arranger cette partie de campagne ; qu'il ne se promenera jamais sous le portique de Pompée, rendez-vous ordinaire des femmes romaines ; qu'il n'ira point dans les rues en litiere ouverte, et qu'au spectacle il aura les yeux baissés. On voit qu'elle le connaissait bien, et qu'elle savait de quoi il était capable. Properce se soumet à tout, et devient plus amoureux que jamais ; et puis fiez-vous aux imprécations et aux ruptures.

TIBULLE.

Tibulle a moins de feu que Properce ; mais il est plus tendre, plus délicat : c'est le poëte du sentiment. Il est surtout, comme écrivain, supérieur à tous ses rivaux. Son style est d'une élégance exquise, son goût est pur, sa composition irréprochable. Il a un charme d'expression qu'aucune traduction ne peut rendre, et il ne peut être bien senti que par le cœur. Une harmonie délicieuse porte au fond de l'ame les impressions les plus douces : c'est le livre des amans. Il a de plus ce

goût pour la campagne, qui s'accorde si bien avec l'amour; car la nature est toujours plus belle, quand on n'y voit qu'un seul objet. Chaulieu, le disciple d'Ovide et le chantre de l'inconstance, parle ainsi de Tibulle dans une épître à l'abbé Courtin.

> Ovide, que je pris pour maître,
> M'apprit qu'il faut être fripon.
> Abbé, c'est le seul moyen d'être
> Autant aimé que fut Nason.
> Catulle m'en fit la leçon.
> Pour Tibulle, il était si bon,
> Que je crois qu'il aurait dû naître
> Sur les rivages du Lignon,
> Et qu'on l'eût placé là peut-être
> Entre Lafare et Céladon.

Au surplus, il ne serait pas juste d'exiger, dans des poésies amoureuses, cette unité d'objet nécessaire à l'intérêt d'un roman. Tibulle lui-même, amoureux de si bonne foi, a chanté plus d'une maîtresse. Il paraît que Délie eut ses premieres inclinations, et c'est elle qui lui a inspiré ses meilleures pieces. Némésis et Néera la remplacerent tour-à-tour, et qui sait après tout si c'était Tibulle qui avait tort? Il est sûr au moins que celles qu'il aima, conserverent de lui un souvenir bien cher, puisque nous

apprenons de ses contemporains, que Délie et Némésis qui lui survécurent (car sa mort fut prématurée), suivirent ses funérailles, et avec toutes les marques de la douleur. C'étaient pourtant des courtisanes; mais on sait qu'à Rome et à Athenes, il y a eu des femmes de cette condition qui tenaient un rang très-distingué par leur esprit, leurs talens et le choix de leur société; et sans doute les maîtresses d'un homme tel que Tibulle n'étaient pas des femmes ordinaires.

Je ne dirai rien de Gallus, plus connu par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son tems et par les beaux vers de Virgile, que par ceux qu'il nous a laissés. Quintilien lui reproche une versification dure, et les fragmens que nous en avons, justifient ce jugement. C'est à Tibulle qu'il en faut revenir; c'est lui qu'il faut relire quand on aime; c'est en le lisant qu'on se dit : Heureux l'homme d'une imagination tendre et flexible, qui joint au goût des voluptés délicates le talent de les retracer, qui occupe ses heures de loisir à peindre ses momens d'ivresse, et arrive à la gloire en chantant ses plaisirs ! C'est pour lui que le travail de produire devient une nouvelle jouissance. Pour parler à notre âme, il n'a besoin que de répandre la sienne. Il nous associe à son bonheur en nous racontant ses

illusions et ses souvenirs ; et ses chants pleins des douceurs de sa vie, ses chants, qui ne semblaient faits que pour l'amour qui repose ou pour l'oreille de l'amitié confidente, sont entendus de la derniere postérité.

Quelque difficulté qu'il y ait à traduire Tibulle, je n'ai pu résister au plaisir d'en essayer du moins une imitation : j'ai choisi la premiere élégie, selon moi, la meilleur de toutes.

Qu'un autre, poursuivant la Gloire et la Fortune,
Troublé d'une crainte importune,
Empoisonne sa vie et perde son sommeil;
Que dévouant à Mars sa pénible carriere,
La trompette sinistre et le cri de la guerre
Retentissent à son réveil.
Pour moi, qui des grandeurs n'ai point l'ame frappée,
Puissé-je, sans rien craindre et sans rien envier,
Cacher tranquillement près d'un humble foyer
Ma pauvreté désoccupée!
Que souriant à mes loisirs,
Toujours la flatteuse Espérance
M'offre dans le lointain la champêtre abondance
Ornant l'étroit enclos qui borne mes desirs;
Que des biens que j'attends l'agréable promesse
Suffise à mes amusemens.

Je soignerai ma vigne et mes arbres naissans;
Armé de l'aiguillon, de mes bœufs indolens
J'irai gourmander la paresse.
Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein
L'agneau s'égarant sur la rive,

Le chevreau qu'en courant sa mere inattentive
A délaissé sur le chemin!
J'offrirai de mes biens les rustiques prémices
Aux dieux de la vendange, aux dieux du laboureur.
Divinités des champs, qui l'êtes du bonheur,
Vous recevez toujours mes premiers sacrifices.
J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès.
Je présente des fruits sur l'autel de Pomone,
Et des épis que je moissonne,
J'assemble et forme une couronne
Que ma main va suspendre au temple de Cérès.

Vous, jadis les gardiens d'un plus ample héritage,
Avant que des Destins j'eusse éprouvé l'outrage,
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs,
O Pénates consolateurs!
Jadis le sang d'une génisse
Vous payait le tribut de mon nombreux troupeau;
Aujourd'hui le sang d'un agneau
Est mon plus riche sacrifice.
Vous l'aurez cet agneau, le plus beau de mes dons.
Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse,
Autour de la victime exprimant l'allégresse,
Demander en chantant des vins et des moissons.
Ah! prêtez à leurs chants une oreille facile,
Et ne dédaignez pas notre simplicité.
Le premier vase aux dieux autrefois présenté,
Fut pétri d'une simple argile.

Je n'ai point regretté le bien de mes aïeux,
Content de mon champêtre asyle,
Content de reposer sur la couche tranquille
Où le sommeil ferme mes yeux.

O qu'il est doux, lorsque la pluie
A petit bruit tombe des cieux,
De céder à l'attrait d'un sommeil gracieux!
Qu'il est plus doux encor la nuit, près de Délie,
De se sentir pressé dans ses bras amoureux,
Et d'entendre mugir l'aquilon en furie!
Ce sont là les plaisirs que je demande aux dieux.
Qu'il soit riche, celui que des travaux sans nombre
Ont comblé de trésors si chérement payés;
Je suis pauvre, et je vais chercher le frais et l'ombre,
Assis près d'un ruisseau qui murmure à mes pieds.

Ah! périsse tout l'or de la superbe Asie,
Si, pour l'aller ravir, il faut quitter Délie,
S'il faut lui coûter quelques pleurs.
Que Messala prétende aux lauriers des vainqueurs,
Et que des ennemis les dépouilles brillantes
Ornent de son palais les portes triomphantes.
Moi, je suis dans les fers d'une jeune beauté;
Je vis sous les lois de Délie.
Pourvu que je te voie, ô maîtresse chérie!
Je renonce à la gloire, à la postérité;
Il n'est point d'honneurs que j'envie;
Rien ne vaut mon obscurité.

Oui, j'irais avec toi, sur un mont solitaire,
Conduire un troupeau sur tes pas;
Je consens à n'avoir d'autre lit que la terre,
Pourvu que tu sois dans mes bras.
Eh! d'un lit somptueux l'éclatante parure
N'en écarte pas les ennuis.
La pourpre et le duvet, les eaux et leur murmure
Ne font pas la douceur des nuits.

Qu'importe à nos desirs la couche la plus belle,
Lorsqu'on y veille dans les pleurs,
Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidelle,
Qui porte ses amours ailleurs ?
Hélas ! sans les amours comment souffrir la vie ?
Quel cœur, quel cœur d'airain, ô ma chere Délie !
Goûtant le bonheur d'être à toi,
Pourrait te préférer une gloire frivole !
Les triomphes du Capitole
Valent-ils un regard que tu jettes sur moi ?
Ah ! que ma paupiere mourante
Se tourne encor vers toi dans mon dernier moment ;
Que par un dernier mouvement,
Je presse encor tes mains dans ma main défaillante.

Tu pleureras sans doute auprès de mon bûcher.
Tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Répandront sur moi quelques larmes ;
Tu n'as pas un cœur de rocher.
Tu pleureras, Délie ; et l'amant jeune et tendre,
Et l'amante, objet de ses vœux,
Te verront honorer ma cendre,
Et s'en retourneront les larmes dans les yeux.
Mais garde d'outrager ta belle chevelure,
De blesser de ton front l'ivoire ensanglanté.
Aux mânes d'un amant c'est faire trop d'injure,
Que d'attenter à ta beauté.

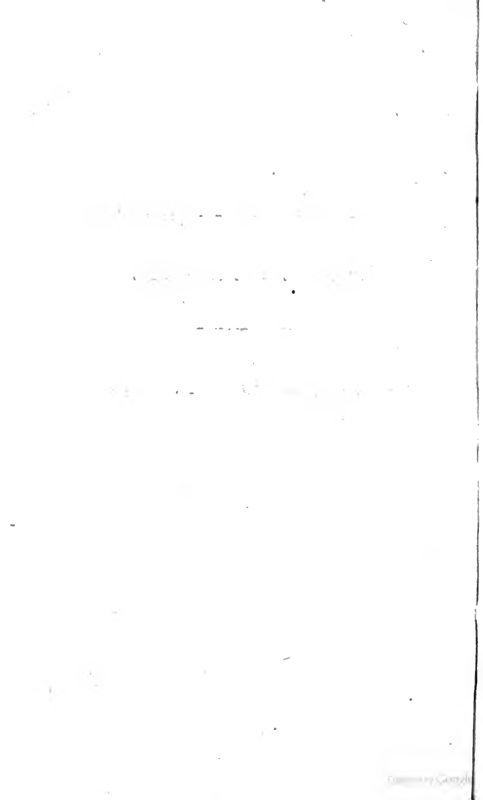
Hâtons-nous, dérobons à la Parque inflexible
Le moment de jouir, d'aimer et d'être heureux.
Le tems entraîne tout dans sa course insensible.
La mort viendra bientôt, de son voile terrible,
Couvrir nos amours et nos jeux.

Le tems n'épargne point les amans et les belles,
Et l'Amour ne sied pas au déclin de nos ans.
Il ne repose point ses inconstantes ailes
Sur une tête à cheveux blancs.
Je suis encore à lui, je vis sous sa puissance.
Content du peu qui m'est resté,
Je coule en paix mes jours sans chercher l'opulence
Et sans craindre la pauvreté.

ANCIENS.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE.



INTRODUCTION.

Nous passons de la poésie à l'éloquence : des objets plus sérieux et plus importans, des études plus séveres et plus réfléchies vont remplacer les jeux de l'imagination, et les illusions variées du plus séduisant de tous les arts. Ce n'est pas qu'ils n'aient tous entr'eux des rapports nécessaires et des points de contact, par lesquels ils communiquent les uns avec les autres. Ainsi l'imagination, non pas, il est vrai, celle qui invente, mais celle qui peint et qui émeut, est essentielle à l'orateur comme au poëte; et le poëte, dans le plus vif accès d'enthousiasme, ne doit pas perdre de vue la raison. Mais celle-ci domine beaucoup plus dans l'éloquence, et celle-là dans la poésie. En quittant l'une pour l'autre, nous devons nous figurer que nous passons des amusemens de la jeunesse aux travaux de l'âge mûr ; car la poésie est pour le plaisir, et l'éloquence est pour les affaires. Les

vers ne sont guere un objet sérieux que pour celui qui les compose : ce qui fait son occupation est le délassement de ses lecteurs. Mais quand le ministre des autels annonce dans la chaire les grandes vérités de la morale, auxquelles l'idée d'un premier Être, rémunérateur et vengeur, donne une sanction nécessaire et sacrée; quand le défenseur de l'innocence fait entendre sa voix dans les tribunaux; quand l'homme d'État délibere dans les conseils sur le sort des peuples; quand le citoyen plaide dans les assemblées législatives la cause de la liberté; quand le digne panégyriste du talent et de la vertu leur décerne des éloges qui sont un encouragement pour les uns, pour les autres un reproche, et pour tous une instruction; enfin quand le littérateur philosophe prépare dans le silence de la retraite ces réclamations courageuses qui déferent les abus, les erreurs et les crimes au tribunal de l'opinion publique, alors l'éloquence n'est pas seulement un art, c'est un ministere auguste consacré par la vénération de tous les

citoyens, et dont l'importance est telle, que le mérite de bien dire est un des moindres de l'orateur, et qu'occupés de nos propres intérêts plus que du charme de ses paroles, nous oublions l'homme éloquent pour ne voir que l'homme vertueux et le bienfaiteur de l'humanité.

C'est ainsi que s'établit cette admirable correspondance entre tout ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, la vertu et le génie; c'est ainsi que par un heureux mélange, nos plus précieux intérêts tiennent à nos émotions les plus douces; c'est ainsi que se révele à tout homme qui pense la puissance réelle et la véritable dignité des arts, et que les leçons de l'histoire et les événemens de notre âge, le passé qui nous instruit, le présent qui nous afflige ou nous console, l'avenir qui nous menace ou nous rassure, tout se réunit pour nous rappeler un principe éternel, que la frivolité ne comprend pas assez pour y croire, que les hommes pervers et puissans comprennent trop bien pour ne le pas craindre, et que la

raison a trop su apprécier pour ne le pas répéter sans cesse; je veux dire que l'ignorance, le préjugé et l'erreur sont en tout genre les plus cruels ennemis des nations, et que les connaissances, les lumieres, les talens sont en effet leurs derniers protecteurs, et les vrais instrumens de leur salut et de leur félicité.

En présentant les arts de l'esprit sous un point de vue si imposant, je ne prétends point dissimuler combien ils ont souvent dégénéré de leur noble institution. Toutes les choses humaines ont deux faces; mais l'équité demande que l'une des deux ne nous fasse pas perdre l'autre de vue. Les arts et les talens sont comme toutes les autres especes de puissances : les plus respectables en elles-mêmes peuvent être les plus odieuses et les plus avilies, ou par la négligence qu'on y apporte, ou par l'abus qu'on en fait.

L'éloquence dans un cardinal de Retz a été le fléau de l'État; mais dans un Lhopital, un Mathieu Molé (pour ne parler encore

ici que des siecles passés), c'était la sauvegarde du peuple. Faisons la même distinction dans un ordre de choses moins élevé, et nous, nous n'aurons point l'injustice de déprécier l'art d'écrire, parce qu'il est devenu pour tant de gens un métier malheureusement trop facile. C'est là, puisqu'il faut le dire, le principe de toute dégradation, et le prétexte dont se servent la vanité et l'envie pour rabaisser ce qui doit être honoré. Les rhéteurs et les déclamateurs des écoles romaines étaient des pédagogues vulgaires; mais un Quintilien qui, pendant vingt ans, eut l'honneur, unique dans Rome, de tenir, aux frais du gouvernement, une école publique d'éloquence et de goût; un Quintilien qui a transmis ses leçons à la derniere postérité, en a mérité l'hommage et la reconnaissance. Un froid panégyrique d'un homme médiocre, composé par un médiocre écrivain, peut n'être qu'une amplification de collége; mais l'oraison funebre d'un pasteur

vertueux (1), prononcée par un évêque digne d'être son éleve; mais l'éloge de Marc-Aurele, composé par un orateur philosophe; mais le beau plaidoyer où l'avocat-général Servan associa la cause de tout un peuple d'opprimés à celle d'un protestant, et la fit triompher; mais plus d'un ouvrage de nos jours, où la plus riche éloquence n'a servi qu'à développer les plus importans objets de la législation et du gouvernement, ces grandes et belles productions, j'ose le dire, ne sont pas proprement des livres, mais des lois, des bienfaits, des exemples, des monumens; et si dans ce genre, comme dans tout autre, on a reproché trop souvent aux hommes une justice tardive, je crois m'honorer, ainsi que vous, en vous offrant l'occasion de devancer l'hommage de nos neveux et la voix de l'avenir.

Si l'éloquence est si importante dans son

(1) Celle de M. Léger, curé de Saint-André-des-Arcs, faite par son éleve et son ami, l'évêque de Senez.

objet, si noble dans ses motifs, si utile dans ses travaux, ne dédaignons pas la science qui lui sert de guide et d'introductrice, la rhétorique. Ne nous faisons pas scrupule de revenir un moment sur ces premieres notions, qui sont le plus souvent pour la jeunesse un passe-tems plutôt qu'une instruction, et qui peuvent être aujourd'hui plus fructueuses pour des esprits plus formés. C'est la connaissance des premiers principes bien développés et bien conçus, qui nous met à portée de mieux sentir le mérite de ceux qui ont su les appliquer. Souvenons-nous, pour me servir d'une comparaison de Quintilien, que la voix du plus grand orateur a commencé par n'être que le bégaiement de l'enfance, et nous ne mépriserons pas les premieres traces qui marquent la route du génie. Quand la magie des décorations théâtrales nous représente la majesté d'un temple, la pompe d'un palais, la verdure d'un bocage, nos yeux sont enchantés de ce spectacle; mais pour leur faire cette agréable illusion, il a fallu d'abord

étudier les effets de la perspective, le jeu de la lumiere et des ombres, et le prestige des couleurs.

Je m'étais proposé d'analyser avec vous la rhétorique d'Aristote : mais plusieurs raisons m'en ont détourné. D'abord les quatre livres qu'il a composés sur cette vaste matiere, et dont le dernier, adressé à son disciple Alexandre, n'est qu'un résumé des trois premiers, sont un traité de philosophie, plus encore que de l'art oratoire. Aristote se fondant sur ce que ceux qui avaient écrit avant lui sur le même sujet en avaient trop négligé la partie morale, embrasse celle-ci de préférence, et d'autant plus qu'elle était analogue à sa maniere de considérer les objets. Accoutumé à généraliser toutes ses idées, il applique à la rhétorique la méthode des universaux. Ainsi, par exemple, à propos du genre délibératif qui roule particuliérement sur la discussion de l'utile et de l'honnête, il passe en revue tous les rapports sous lesquels les actions humaines peuvent être ou honnêtes ou utiles.

À propos du genre judiciaire, il examine la nature des preuves, la vraisemblance ou l'invraisemblance, le réel ou le possible, la maniere d'accuser ou de défendre, d'émouvoir dans le cœur des juges les différentes passions qui peuvent les déterminer, comme la haine ou l'amour, l'indignation ou la pitié ; mais il traite toutes ces matieres avec l'austérité d'un philosophe qui veut d'abord que l'on songe à être un bon moraliste avant d'être orateur. C'est là sans doute une excellente étude pour celui qui, se destinant à cet emploi, veut asseoir son art sur une base solide, et connaître bien tous les matériaux qu'il doit mettre en œuvre. Mais, vous le savez, ce n'est pas là ce qui doit nous occuper. Il ne s'agit point ici de former des orateurs ni des poëtes, mais d'acquérir une idée juste de la belle poésie et de la saine éloquence. Nous n'enseignons point à broyer les couleurs ni à tenir le pinceau, mais à voir, à juger, à sentir l'effet et l'expression du tableau, et le mérite du peintre. A l'égard des moyens que l'artiste

emploie et des principes qu'il doit suivre, il suffit qu'ils ne nous soient pas étrangers : c'est à lui seul à les approfondir pour les pratiquer. Quintilien lui-même, dans ses *Institutions oratoires*, se contente d'indiquer les différentes parties de l'art, et d'y joindre des préceptes de goût. Il renvoie aux écoles ceux qui veulent en savoir davantage. Son ouvrage, rempli d'esprit et d'agrément, est celui qui nous convient, et c'est avec lui que nous allons revenir sur les élémens de l'art oratoire, dont nous ne prendrons que ce qu'il nous faudra pour lire ensuite les orateurs avec plus de plaisir et plus de fruit, et nous familiariser avec cette partie du langage didactique qu'il n'est pas permis d'ignorer quand on a reçu quelqu'éducation.

ANCIENS.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Analyse des Institutions oratoires de Quintilien.

SECTION PREMIERE.

Idées générales sur les premieres études, sur l'enseignement, sur les regles de l'art.

Si quelque chose peut donner un nouveau prix à ce livre immortel, c'est l'époque où il fut composé. C'était celle de l'entiere corruption du goût; et ce qu'entreprit Quintilien fait autant d'honneur à son courage qu'à ses talens. Né sous Claude, il avait vu finir les beaux jours de l'éloquence, long-tems portée à son plus haut degré par Cicéron et Hortensius, et soutenue ensuite

par Messala et Pollion, mais bientôt précipitée vers sa décadence par la foule des rhéteurs, qui ouvraient de tous côtés des écoles d'un art qu'ils avaient dégradé. Il faut avouer aussi que la chute de la République avait dû entraîner celle des beaux-arts. L'éloquence qu'on nomme délibérative, celle qui traitait des plus grands objets dans le sénat ou devant le peuple, était nécessairement devenue muette lorsqu'il ne fut plus permis à la liberté de monter dans la tribune, et lorsque dans un sénat esclave il ne fut plus question que de déguiser avec plus ou moins d'esprit la bassesse des adulations que l'on prodiguait au despote, dont la volonté était la première des lois, ou d'envenimer avec plus ou moins d'art les lâches accusations que des délateurs à gages intentaient contre quelques citoyens vertueux que le regard ou le silence du tyran avait désignés pour victimes. Il y avait encore des tribunaux; mais ils se sentaient, comme tout le reste, de la dépravation générale. Les grandes affaires ne s'y traitaient plus; il ne s'agissait plus d'y déférer un Verrès, un Clodius à l'indignation publique. On n'y portait que ces controverses obscures, où les avocats songeaient plus au gain qu'à la renommée. Ce n'était plus le tems où le barreau était la premiere arêne

ouverte au talent qui voulait se faire connaître; où les défenses et les accusations judiciaires étant un des grands moyens d'illustration, les hommes les plus considérables de l'État ne demandaient qu'à se signaler de bonne heure en dénonçant d'illustres coupables, en défendant des accusés contre les plus puissans adversaires; où une ambition honorable cherchait des inimitiés éclatantes. L'art des orateurs n'était plus qu'un métier de jurisconsulte et d'avocat. L'éloquence s'éleve ou s'abaisse en proportion des objets qu'elle traite et du théâtre où elle s'exerce. Ainsi pour se faire remarquer dans cette lice obscure, on eut recours à de petits moyens. Les minces ressources du bel-esprit, la puérile affectation des antitheses, la froide profusion des lieux communs, le ridicule abus des figures; en un mot, toute l'afféterie d'un art dépravé qui veut relever de petites choses, voilà ce qu'on admirait dans cette Rome, autrefois la rivale d'Athenes. *Les déclamations* (1) des écoles avaient achevé de tout gâter. On appelait de ce nom des discours sur des sujets feints, qui étaient

(1) On les nommait ainsi, parce que ces discours étaient déclamés dans les écoles avec emphase; et s'exercer chez soi au débit et à l'action oratoire, s'appelait aussi déclamer, *declamare*.

les exercices journaliers des jeunes étudians. Ces sortes de discours prononcés publiquement par les maîtres de rhétorique ou par leurs écoliers, avaient une vogue incroyable. On se portait en foule à cette espece de spectacle, le seul qui offrît du moins le fantôme de l'éloquence à ces mêmes Romains qu'elle ne pouvait plus appeler au barreau ni aux assemblées du peuple. Comme les sujets communs des discussions judiciaires ne paraissaient pas aux rhéteurs assez intéressans pour y faire briller leur esprit et piquer la curiosité, ils imaginaient à plaisir les questions les plus bizarres, les causes les plus extraordinaires, et telles qu'elles ne pouvaient que très-rarement se présenter dans les tribunaux. Nous avons encore des essais de ces controverses imaginaires, les uns de Séneque, le pere du philosophe, d'autres très-faussement et très-ridiculement attribués à Quintilien. En voici quelques-uns du premier, qui peuvent faire juger des autres. Premier sujet : la loi ordonne que celui qui aura fait violence à une fille libre, soit condamné à la mort ou à l'épouser sans dot. Un jeune homme en viole deux dans une nuit. L'une veut l'épouser, l'autre demande sa mort. Plaidoyer pour l'une et pour l'autre. Second sujet : la loi ordonne qu'une vestale cou-

pable d'une faiblesse sera précipitée du haut d'un rocher. Une vestale accusée de ce crime, invoque Vesta, se précipite et n'en meurt pas. On veut lui faire subir le même supplice une seconde fois. Plaidoyer pour et contre. Troisieme sujet : la loi permet à quiconque surprendra sa femme en commerce adultere avec un homme, de les tuer tous les deux. Un soldat qui avait perdu ses deux bras à la guerre, surprend ainsi sa femme, et ne pouvant se faire justice à lui-même, il donne ordre à son fils de percer de son épée les deux coupables. Le fils le refuse, et le pere le déshérite. La cause est portée en justice : plaidoyer pour le pere et pour le fils.

Voilà les frivoles jeux d'esprit où les rhéteurs et leurs disciples épuisaient toutes les subtilités de la dialectique et toutes les finesses de leur art. Qu'arrivait-il ? C'est que les jeunes gens, après avoir passé des années entieres à exalter leur imagination et à se creuser la tête sur des chimeres, arrivaient au barreau, presqu'entiérement étrangers aux affaires qui s'y traitaient, et au ton qu'elles exigeaient. C'étaient de froids et pointilleux sophistes, et non de bons avocats, encore moins de grands orateurs; car on imagine bien que le style de ces compositions bizarres se ressentait du vice des sujets : rien de vrai, rien de senti, rien de

sain ; des raisonnemens captieux, des pointes ; de faux brillans, des tours de force ; c'est tout ce qu'on remarque dans ce qui nous reste de ces étranges plaidoieries. Tout l'esprit qu'on y a perdu, ne vaut pas une page de Cicéron ou de Démosthene.

C'est de là qu'est venu parmi nous l'usage d'appeler *déclamation*, en vers et en prose, ce défaut aujourd'hui presque général, qui consiste à exagérer ambitieusement les objets, à s'échauffer hors de propos, à se perdre dans des lieux communs étrangers à la question. Dans tous ces cas, plus on veut élever et animer son style, plus on le rend déclamatoire, parce qu'au lieu de montrer un orateur rempli de son sujet ou un personnage pénétré de sa situation, on nous montre à peu près ce même jeu d'esprit qui était propre aux anciens déclamateurs.

Malheureusement il parut à cette époque un écrivain célebre, qui ayant assez de mérite pour mêler de l'agrément à ses défauts, contribua beaucoup à la perte du bon goût. Ce fut Séneque, qui, né avec beaucoup plus d'esprit que de véritable talent, était plus intéressé que personne à ce que l'esprit tînt lieu de tout, et qui trouva plus commode de décrier l'ancienne éloquence, que de chercher à l'égaler. Il ne cessait, dit

Quintilien, de se déchaîner contre ces grands modeles, parce qu'il sentait que sa maniere d'écrire était bien différente de la leur, et qu'il se défiait de la concurrence. Son style haché, sentencieux, sautillant, eut aux yeux des Romains le charme de la nouveauté, et ses écrits eurent une vogue prodigieuse, que sa longue faveur et sa grande fortune durent augmenter encore. Pour être à la mode, il fallait écrire comme Séneque. « Rien » n'est si dangereux, dit judicieusement l'abbé » Gedoyn, que l'esprit dans un écrivain qui n'a » point de goût. Les traits de lumieres dont il » brille, frappent les yeux de tout le monde, et » ses défauts ne sont remarqués que d'un petit » nombre de gens sensés. » Ils n'échapperent point à Quintilien, qui conçut le projet courageux de faire revivre la saine éloquence décréditée, et de la faire rentrer dans tous ses droits. Il commença par la plus efficace de toutes les leçons, mais la plus difficile de toutes, l'exemple. Il parut au barreau avec éclat, et ses plaidoyers que nous avons perdus, furent regardés comme les seuls qui rappelassent le siecle d'Auguste. On retrouva, on reconnut avec plaisir cette diction noble, naturelle, intéressante, qui depuis si long-tems était oubliée. Son livre *des Causes de la corruption de l'éloquence*, qui ne nous est pas parvenu, ouvrit les yeux des

Romains ; car il y a toujours un grand nombre d'hommes désintéressés, qui sont dans l'erreur sans y être attachés, et qui ne demandent pas mieux que de voir la lumiere quand on la leur présente. On vit dans Quintilien le restaurateur des lettres. On se réunit pour l'engager à enseigner publiquement un art qu'il possédait si bien, et on lui assigna des appointemens sur le trésor public, honneur qu'on n'avait encore fait à personne. L'empereur lui confia l'éducation de ses neveux, et le décora des ornemens consulaires. Quintilien, pour mieux répondre à la confiance et à l'estime qu'on lui témoignait, renonça aux exercices du barreau, quelqu'attrait et quelqu'avantage qu'ils lui offrissent, et se consacra pendant vingt ans à donner des leçons à la jeunesse romaine. C'est dans la retraite qui suivit ce long travail, qu'il composa ses *Institutions oratoires :* il avait alors près de soixante ans. L'antiquité nous a transmis son nom avec les plus grands éloges, et Martial l'appelle *la gloire de la toge romaine,*

Gloria romanæ, Quintiliane, togæ.

Mais son plus bel éloge est sans contredit son ouvrage.

Il est divisé en douze livres. Il prend l'orateur dès le berceau et dirige ses premieres études. Les

idées générales qui remplissent les deux premiers livres sont, pour les parens et pour les maîtres, même en mettant à part le dessein particulier de l'auteur, d'excellens préceptes d'éducation. Il combat victorieusement ceux qui prétendent qu'il ne faut appliquer un enfant à aucune espece d'étude avant l'âge de sept ans. « J'aime mieux, dit-il, » m'en rapporter à ceux qui ont cru avec Chrisippe, qu'il n'y avait dans la vie de l'homme » aucun tems qui ne demandât du soin et de la » culture. Qui empêche que dès le premier âge on » ne cultive l'esprit des enfans, comme on peut » cultiver leurs mœurs? Je sais bien qu'on fera » plus dans la suite en un an, que l'on n'aura pu faire » durant tout le tems qui a précédé; mais il me » paraît néanmoins que ceux qui ont tant ménagé » les enfans, ont prétendu ménager encore plus les » maîtres. Après tout, que veut-on que fasse un » enfant depuis qu'il commence à parler? Car enfin » il faut bien qu'il fasse quelque chose; et si l'on » peut tirer de ses premieres années quelqu'avantage, si petit qu'il soit, pourquoi le négliger? Ce » que l'on pourra prendre sur l'enfance est autant de » gagné pour l'âge qui suit. Il en est de même de tous » les tems de la vie. Tout ce qu'il faut savoir, qu'on » l'apprenne toujours de bonne heure : ne souffrons » point qu'un enfant perde ses premieres années

» dans l'habitude de l'oisiveté. Songeons que pour
» ces premieres études il ne faut que de la mémoire,
» et que non-seulement les enfans en ont, mais
» qu'ils en ont même beaucoup plus que nous. Je
» connais trop aussi la portée de chaque âge, pour
» vouloir qu'on tourmente d'abord un enfant, et
» qu'on lui demande plus qu'il ne peut. Il faut se
» garder surtout de lui faire haïr l'instruction dans
» un tems où il ne peut encore l'aimer, de peur
» que le dégoût qu'on lui aura une fois fait sentir,
» ne le rebute pour toujours. L'étude doit être un
» jeu pour lui. Je veux qu'on le prie, qu'on le
» loue, qu'on le caresse, et qu'il soit toujours bien
» aise d'avoir appris ce que l'on veut qu'il sache.
» Quelquefois ce qu'il refusera d'apprendre, on
» l'enseignera à un autre; c'est le moyen de piquer
» sa jalousie. Il voudra le surpasser, et on lui laissera
» croire qu'il a réussi. Cet âge est fort sensible à de
» petites récompenses; c'est encore une amorce
» dont il faut se servir. Voilà de bien petits pré-
» ceptes pour un aussi grand dessein que celui que
» je me suis proposé. Mais comme les corps les
» plus robustes ont eu de faibles commencemens,
» tels que le lait et le berceau, les études ont aussi
» leur enfance. »

Ceux qui ont lu *Émile*, croiront entendre Rousseau : on indique ici les idées qu'il a si bien

développées. Mais il y en a une sur la mémoire, qui est d'une telle importance, que je ne puis m'empêcher de m'y arrêter. Ce que dit Quintilien de celle des enfans, est encore plus vrai de celle des jeunes gens, et par malheur nous savons trop tard quel trésor nous avons alors à notre disposition, et combien il importe de s'en servir dans le tems. Soyons bien assurés que dans tout ce qui regarde la mémoire et l'intelligence, il n'y a rien dont on ne soit capable depuis dix ans jusqu'à trente : c'est alors qu'on peut tout apprendre et tout retenir. Les organes encore neufs ont tant d'aptitude et d'énergie! la tête est si saine et le corps si robuste! toutes les idées sont si fraîches! toutes les perceptions si vives! toutes les images si présentes! et c'est pour cela peut-être que le tems à cet âge paraît si long; c'est que tout fait trace dans notre esprit, et que le passé nous est toujours présent. Cette foule de sensations qui ont marqué tous les instans de la durée, nous a laissé comme une longue histoire qui nous semble ne devoir pas avoir de fin. Mais à mesure que nos organes s'alterent, la multiplicité des objets commence à y mettre de la confusion; l'attention soutenue, le long travail, nous deviennent plus difficiles; les distractions sont plus fréquentes et les délassemens

plus nécessaires. S'il était permis raisonnablement de se plaindre d'un ordre de choses qui sans doute, de quelque maniere qu'on l'envisage, n'a pu être que ce qu'il est, on serait tenté de murmurer contre la nature, qui d'ordinaire augmente en nous le desir d'apprendre et de connaître, lorsque nous en avons moins de moyens. Il semble que dans la jeunesse elle nous aveugle sur nos propres facultés, et permette aux passions de nous en dérober le regret. Ce n'est pas que dans la maturité l'esprit n'ait toute sa force pour produire ; mais il en a bien moins pour apprendre. L'homme né avec la plus heureuse mémoire, s'étonne, à quarante ans, d'être obligé de lire deux et trois fois ce qu'à vingt une seule lecture rapide aurait gravé dans son souvenir. Cette altération des facultés intellectuelles nous est d'autant plus sensible, que c'est celle à laquelle on s'attend le moins. Tout nous avertit de bonne heure de la faiblesse de nos sens ; mais on est long-tems accoutumé à faire à peu près ce qu'on veut de son esprit. Nous avons dans nous je ne sais quel sentiment qui nous porte à croire que les organes de la pensée ne doivent souffrir aucun affaiblisement, et quand on vient à l'éprouver, on s'étonne, on s'indigne pour ainsi dire de sentir échapper une force qu'on avait crue impérissable.

impérissable. Elle ne l'est pourtant pas, et ceux qui ont apporté en naissant ce goût des connaissances que souvent les séductions de la jeunesse font négliger, et qu'on remet à satisfaire dans un autre tems, ne sauraient trop se redire que c'est à la premiere moitié de notre vie qu'appartient particuliérement cet inappréciable don de la mémoire, et que c'est alors qu'il en faut faire usage si l'on ne veut passer l'autre moitié à le regretter.

Quintilien examine une autre question qui revient encore tous les jours, et sur laquelle les avis sont partagés : Si l'éducation domestique est préférable à celle des écoles publiques. On trouve chez lui les mêmes objections et les mêmes réponses qu'on fait aujourd'hui. Il décide pour l'éducation des classes, et sa principale raison, qui paraît assez fondée, c'est qu'il faut de bonne heure accoutumer les jeunes gens à vivre en société. Ce motif, qui bien examiné peut s'appliquer à toutes sortes de personnes, est décisif surtout pour celui qui se destine au barreau. « Que celui, dit-il, qui doit vivre » au milieu de la multitude et dans le grand jour » d'un théâtre public, s'habitue de bonne heure à » ne pas craindre l'aspect des hommes; qu'on ne » le laisse point pâlir dans l'ombre de la solitude. » Il faut que son esprit s'anime et s'éleve, au lieu

» que dans la retraite il contracte une sorte de
» langueur, il se couvre d'une espece de rouille,
» ou bien il s'enfle d'une vaine confiance en lui-
» même; car celui qui ne s'expose point à être
» comparé aux autres, juge toujours trop favora-
» blement de lui; ensuite quand il faut hasarder
» en public le fruit de ses études, le grand jour le
» blesse : tout est nouveau pour lui, parce qu'il a
» eu le tort d'étudier seul avec lui-même ce qu'il
» devait pratiquer aux yeux de tout le monde. »

A cette raison, qui est relative au disciple, Quintilien en ajoute une qui regarde le maître. Il pense que celui-ci fera toujours beaucoup mieux dans une école fréquentée, que dans une maison particuliere. « Un maître qui n'a qu'un enfant à instruire,
» ne donnera jamais à ses paroles tout le poids,
» tout le feu qu'elles auraient s'il était animé par
» une foule d'auditeurs; car la force de l'éloquence
» réside principalement dans l'ame : il faut, pour
» que notre ame soit puissamment affectée, qu'elle
» se fasse de vives images des choses, et qu'elle
» se transforme pour ainsi dire dans celles dont
» nous avons à parler. Or, plus elle est par elle-
» même noble et élevée, et plus elle a besoin d'être
» ébranlée par un grand spectacle. C'est alors que
» la louange lui fait prendre un essor plus haut,

» que l'effort qu'elle fait lui donne un élan plus
» vif, et qu'elle ne conçoit plus rien que de grand.
» Au contraire, on sent je ne sais quel dedain
» d'abaisser à un seul auditeur ce sublime talent de
» la parole, qui coûte tant de soins et de travaux,
» et de sortir pour lui seul des bornes du langage
» ordinaire. Qu'on se représente en effet un homme
» qui prononce un discours avec le ton, les gestes,
» les mouvemens, la chaleur, la fatigue d'un
» orateur, et tout cela pour une personne qui
» l'écoute : ne ressemblera-t-il pas à un insensé ?
» Si l'on ne devait jamais parler qu'en particu-
» lier, il n'y aurait point d'éloquence parmi les
» hommes. »

Ce qu'on vient de dire de celui qui parle, est tout aussi vrai de celui qui écoute. Dans l'un et l'autre cas on est moins bien seul qu'en société ; et cette observation est ici, ce me semble, d'autant mieux placée, qu'elle peut servir de réponse à une objection que quelques personnes avaient d'abord faite contre cet établissement si honorable aux lettres, et à qui votre approbation, manifestée par des témoignages si flatteurs, promet cette stabilité qui seule peut le rendre national. On a dit que tout ce qu'on entend dans ce lycée, pouvait se lire dans le cabinet avec tout autant de fruit.

J'oserais croire au contraire (et cette opinion est fondée sur la nature même et sur l'expérience) que si nous sommes assez heureux pour être de quelque utilité, elle doit être ici plus certaine et plus étendue que partout ailleurs. Je connais tous les avantages de la lecture particuliere, surtout dans les matieres abstraites qui exigent beaucoup de méditation ; mais pour celles que nous traitons ici, qui généralement ont plus besoin d'être bien saisies que long-tems approfondies, qui sont plus faites pour donner du mouvement à l'esprit que pour le condamner au travail, cette forme des assemblées publiques et cette habitude des mêmes exercices me paraît préférable à toutes les autres. En ce genre l'oreille vaut mieux que l'œil, pour retenir et arrêter la pensée. Les sensations sont plus vives quand elles ne sont pas solitaires ; elles sont plus sûres quand elles paraissent confirmées par tout ce qui nous environne ; l'attention de chacun est soutenue par celle des autres ; ce qu'on a senti en commun laisse une trace plus profonde. Chacun remporte des idées acquises, qu'il compare à loisir avec les siennes ; et il se fait en quelque sorte un travail général et simultané de tous les esprits, qui tourne tout entier au profit de la raison et de la vérité.

Quintilien fait passer son éleve par tous les

genres d'instruction qui doivent occuper les premieres années et précéder l'étude de l'éloquence. Il le met d'abord entre les mains du grammairien, qui doit lui apprendre à parler, à écrire correctement sa langue, à lire les poëtes grecs et latins, à connaître les regles de la versification, à sentir le charme de la poésie, à prendre une idée générale de l'histoire. Il veut de plus qu'il ne soit pas étranger à la musique ni à la géométrie, afin que l'une lui forme l'oreille et lui donne le sentiment de l'harmonie, et que l'autre l'accoutume à la justesse et à la méthode. Il sent bien qu'on sera étonné de tout ce qu'il demande de l'éleve qu'il veut préparer à l'éloquence. Mais il ne fait en cela que répéter ce que recommande Cicéron dans son *Traité de l'Orateur*, et se justifie comme lui en disant qu'il ne se regle sur aucun de ceux qu'il connaît, mais qu'il veut tracer le modele idéal d'un orateur accompli, tel qu'il l'a conçu : dût-il ne jamais exister, chacun du moins en prendra ce dont il sera capable, et ira jusqu'où il peut aller. On s'attend bien qu'il n'omet pas la politique ni la jurisprudence, sans lesquelles on ne peut traiter ni les affaires de l'État ni celles des particuliers. Il prévoit qu'on se récriera sur la multitude des connaissances qu'il exige. Il faut voir les raisons et les exemples dont il s'appuie, et dont le détail nous

menerait trop loin de notre objet. Mais l'espece de péroraison qui termine ce morceau et finit son premier livre, vous fera d'autant plus de plaisir, que vous verrez combien l'auteur était pénétré de cet amour des arts et de ce noble enthousiasme sans lequel il est impossible d'y exceller ni de les faire aimer aux autres.

« Avouons que nous grossissons les difficultés
» pour excuser notre indolence. Ce n'est pas l'art
» que nous aimons : nous ne voyons pas dans
» l'éloquence telle que je l'ai conçue, c'est-à-dire,
» inséparable de la vertu, nous n'y voyons pas
» la plus belle, la plus honorable des choses hu-
» maines : nous n'y cherchons qu'un vil et sordide
» trafic. Eh bien ! que sans tous les talens que je
» demande, on se fasse écouter au barreau, qu'on
» puisse même s'y enrichir, j'y consens ; mais celui
» qui aura devant les yeux cette image divine de
» l'éloquence, qu'Euripide a si bien nommée la
» Souveraine des ames ; celui-là n'en verra pas
» l'avantage et le fruit dans un salaire abject, mais
» dans l'élévation de ses pensées, dans les jouis-
» sances de son ame, jouissances continuelles et
» indépendantes de la fortune. Il donnera volontiers
» aux arts et aux sciences le tems que l'on perd
» dans l'oisiveté, dans les jeux, les spectacles, les
» conversations frivoles, le sommeil et les festins,

» et trouvera plus de douceur dans les études de
» l'homme de lettres, que dans tous les plaisirs
» de l'ignorance; car une providence bienfaisante
» a voulu que nos occupations les plus honnêtes
» fussent aussi les plus satisfaisantes et les plus
» douces. »

A l'égard des auteurs qu'il faut mettre les premiers entre les mains des jeunes gens, c'est une question qui ne lui paraît pas difficile à résoudre. Ce n'est pas que de son tems il n'y eût des gens qui prétendaient que les auteurs les plus médiocres étaient ceux qu'il convenait de faire lire les premiers, et cette opinion a été renouvelée de nos jours (1). Le prétexte de ce frivole paradoxe, c'est que la premiere jeunesse n'est pas à portée de sentir toutes les beautés des écrivains supérieurs. Non, mais elle est très-susceptible de se laisser séduire par le mauvais goût avant de connaître le bon; et pourquoi l'exposer à ces impressions trompeuses qu'on n'est pas toujours sûr d'effacer? Le précepte de Quintilien est fort simple et n'en est pas moins bon. « Mon avis est qu'il faut lire les meilleurs auteurs » dès le commencement et toujours. » Mais il donne d'abord la préférence à ceux qui ont écrit

(1) Dans le livre intitulé *Adele et Théodore*, ou *Lettres sur l'éducation*. Il en sera parlé ailleurs.

avec le plus de netteté. Il préfere, par exemple, Tite-Live à Salluste; mais il place avant tout Cicéron, et après lui ceux qui s'en rapprocheront le plus. Il ajoute: « Il est deux excès opposés dont » il faut également se garder. Ne souffrons pas » que le maître, par une admiration aveugle de » nos antiquités, laisse les enfans se rouiller dans » la lecture de nos vieux auteurs, tels que les » Gracches, Caton et autres du même tems: ils » y prendraient une maniere d'écrire dure, seche » et barbare. Trop faibles pour atteindre à la force » des pensées et à la noblesse des sentimens, ils » s'attacheraient à l'expression, qui sans doute » était bonne alors, mais qui ne l'est plus aujour- » d'hui; et contens d'imiter ce qu'il y a de défec- » tueux dans ces grands-hommes, ils seront assez » sots pour croire qu'ils leur ressemblent. D'un » autre côté, il faut prendre garde qu'ils ne se pas- » sionnent pour les Modernes, au point de mé- » priser les Anciens et d'aimer dans les écrivains » de nos jours jusqu'à leurs défauts, jusqu'à cette » profusion d'ornemens qui énerve le style. Gar- » dons-nous qu'ils ne se laissent séduire par cette » sorte de luxe et de mollesse qui les flatte d'autant » plus, qu'elle a plus de rapport avec la faiblesse de » leur âge et de leur jugement. Quand ils auront » le goût formé, et qu'ils seront capables de s'en

» tenir à ce qui est bon, ils pourront tout lire in-
» différemment, Anciens et Modernes, de maniere
» qu'ils prendront des uns la force et la solidité,
» purgée des ordures d'un siecle grossier, et des
» autres cette élégance qui est un mérite réel
» lorsqu'elle n'est pas fardée; car la nature ne
» nous a pas faits pires que nos aïeux : mais le
» tems a changé notre goût, et trop amateurs de
» ce qui flatte, nous avons porté le raffinement et
» la délicatesse plus loin qu'il ne fallait. Aussi les
» Anciens ne nous ont pas tant surpassés par le
» génie que par les principes. »

On voit combien ceux de Quintilien étaient mesurés et réfléchis, combien il était digne de la place qu'il occupait. En les appropriant à notre siecle, nous pourrons en tirer cette conséquence, que les ouvrages de Corneille ne doivent être donnés à un jeune homme dont les lectures seront bien dirigées, qu'après que Despréaux et Racine auront suffisamment formé son goût. Je me souviens très-distinctement que plusieurs de mes camarades de rhétorique, qui ne manquaient pas d'esprit, me citaient avec enthousiasme le rôle de Rodelinde, dont ils prenaient la bizarre enflure pour de la noblesse, et celui d'Attila, dont la férocité brutale leur paraissait de la grandeur. Un instituteur éclairé qui aurait conduit leurs études, les aurait

amenés par degrés au point de sentir d'eux-mêmes que cette grandeur qu'ils cherchaient, était réellement dans *Cinna* et dans *les Horaces*. Un autre genre de défaut peut leur faire illusion dans un auteur tel que Fontenelle; et s'ils ne sont pas bien accoutumés par la lecture des classiques, à ne goûter que ce qui est sain, l'abus qu'il fait de son esprit et ses agrémens recherchés pourront leur paraître ce qu'il y a de plus charmant et de plus parfait.

Comme les mêmes erreurs reviennent assez naturellement aux mêmes époques, on ne s'étonnera pas que du tems de Quintilien, comme aujourd'hui, il y eût des gens qui soutenaient avec une hauteur qui leur paraissait sublime, et qui n'était que risible, que tout ce qu'on appelle art, regles, principes, était ou des chimeres ou des superfluités, et que la nature seule faisait tout. Quintilien veut bien employer deux chapitres à les combattre, non pas qu'il ne sût très-bien qu'aux yeux de la raison une assertion si insensée ne mérite pas même d'être réfutée sérieusement; mais il savait aussi qu'une pareille doctrine peut être du goût de bien des gens, et d'autant plus aisément, qu'il n'y a rien de si commode, rien qui flatte plus l'amour-propre et la paresse, que de pouvoir prendre l'ignorance pour le génie; car

d'ailleurs, les sophismes puérils dont on s'efforce de s'appuyer, ne peuvent pas résister au plus léger examen. Ce sont toujours de faux exposés hors de la question, et c'est toujours la mauvaise foi qui vient au secours de la déraison. Ils se moquent de l'autorité de tel ou tel, et feignent d'oublier que ce n'est pas tel ou tel qui fait autorité, mais la raison et l'expérience qui sont des autorités de tous les tems.

Je me rappelle qu'un de ces prédicateurs d'ignorance, après avoir rejeté avec le plus noble mépris toutes les regles du théâtre, admettait pourtant, par je ne sais quel excès de complaisance, l'unité d'action et d'intérêt, *non pas*, disait-il, *comme regle d'Aristote, mais comme regle du bon sens.* Eh! mon ami, qui jamais t'en a demandé davantage? qui jamais fut assez imbécille pour prétendre que c'était le nom d'Aristote qui faisait que telle ou telle regle était bonne à suivre? Et quand ce serait Lycophron qui aurait dit le premier qu'un poëte tragique dans son drame, et un peintre dans son tableau, ne doit traiter qu'un sujet, il faudrait encore le croire, non pas par respect pour Lycophron, mais par respect pour le bon sens.

N'écoutons donc que le bon sens, et il nous dira que les hommes n'ont que des idées acquises,

et que ces idées s'étendent, s'éclairent et se fortifient par la communication des esprits; que les hommes ne font rien que par degrés, et n'arrivent à aucune espece de connaissances que par une progression plus ou moins lente; qu'en tout genre, après des essais très-multipliés et très-défectueux, on apprend par la comparaison ce qui est bien et ce qui est mal; qu'alors ce qu'on appelle un art n'est que le résultat de la raison et de l'expérience réduit en méthode; que le but de cet art est d'épargner à ceux qui nous suivront, tout le chemin qu'ont fait ceux qui nous ont précédés, et qu'il faudrait nécessairement recommencer si l'on n'avait pas des guides. Qu'y a-t-il de plus simple et de plus clair? Et qui peut nier qu'un tel procédé ne soit bon à quelque chose? — Mais il est arrivé qu'on a fait quelquefois des choses louables sans connaître les regles. — Eh bien! c'est qu'on a fait alors comme ceux qui sont venus les premiers: on a deviné quelque partie par la réflexion et le talent; mais a-t-on été bien loin? Jamais. — Shakespeare a trouvé des effets dramatiques et produit des beautés, et n'a jamais suivi aucune regle. — Vous vous trompez. Quand il a bien fait, il a suivi la nature, la vraisemblance et la raison, qui sont les fondemens de toutes les regles; et s'il eût connu celles

d'Aristote, comme notre Corneille, s'il eût suivi l'exemple des Grecs, comme notre Racine, je ne suis pas sûr qu'il les eût égalés (car cela dépend du plus ou du moins de génie); mais je suis sûr qu'il aurait fait de meilleures pieces.

Il y a des gens qui disent que l'arithmétique est inutile, parce qu'en calculant de tête, il leur est arrivé, comme à bien d'autres, par un instinct qui leur montrait le chemin le plus court, de séparer les unités, les dixaines et les centaines. Fort bien: vous avez deviné comment on fait une addition. Mais je vais vous apprendre comment, par un procédé un peu plus compliqué, on multiplie un nombre par un autre, comment on le divise; je vous enseignerai des signes de convention, avec lesquels vous comparerez les quantités de toute espece, comme on calcule par des chiffres les quantités numériques, et vous saurez l'algebre; et vous serez tout étonné d'avoir appris en quelques matinées ce que vous n'auriez pas deviné de toute votre vie.

Mais pour en revenir à l'éloquence, Quintilien marque avec beaucoup de sagacité les différens préjugés qui peuvent faire croire à la multitude ignorante, qu'en parlant ou en écrivant, on a plus de force quand on a moins d'art. « Il n'y a » point de défaut, dit-il, qui ne soit voisin de

» quelque qualité. Ainsi rien n'est plus aisé que de
» prendre la témérité pour la hardiesse, la diffusion
» pour l'abondance, l'impudence pour une noble
» liberté. Un avocat effronté se permet beaucoup
» plus qu'un autre, la violence et l'invective, et
» quelquefois pourtant se fait écouter, parce que
» les hommes entendent assez volontiers ce qu'ils
» ne voudraient pas dire eux-mêmes. De plus,
» celui qui ne connaît aucune mesure dans son
» style, et va toujours à ce qui est outré, peut
» quelquefois rencontrer ce qui est grand; mais
» cela est rare, et ne saurait compenser tout ce
» qui lui manque. Il se peut encore que celui qui
» dit tout, paraisse abondant; mais il n'y a que
» l'homme habile qui ne dise que ce qu'il faut.
» En s'écartant de la question et se dispensant des
» preuves, on évite ce qui peut paraître froid à des
» esprits gâtés, et ce qui paraît nécessaire aux bons
» esprits. A force de chercher des pensées sail-
» lantes, si l'on en rencontre quelques-unes d'heu-
» reuses, elles font d'autant plus d'effet, que tout
» le reste est plus mauvais, comme les éclairs
» brillent dans la nuit. Consentons qu'on appelle
» gens d'esprit ceux qui écrivent ainsi, pourvu
» qu'il soit bien sûr que l'homme éloquent serait
» très-fâché qu'on fît de lui un semblable éloge.
» La vérité est que l'art ôte en effet quelque chose

» à la composition, mais comme la lime au fer
» qu'elle polit, comme la pierre au ciseau qu'elle
» aiguise, comme le tems au vin qu'il mûrit. »

Il me semble qu'il est difficile de penser avec plus de justesse, d'instruire avec plus de précision, et d'avoir raison avec plus d'esprit.

Il n'oublie pas ces déclamateurs emportés, qui sont toujours hors d'eux-mêmes on ne sait pourquoi. « Ceux-là, dit-il, donnent aux écrivains qui
» font le plus d'honneur aux lettres, les dénomi-
» nations les plus injurieuses dont ils puissent
» s'aviser ; ils les traitent d'auteurs *faibles*, *froids*,
» *ternes*, *timides*, *pusillanimes*, etc. » Ne dirait-on pas que Quintilien avait lu la veille nos brochures, nos satyres et nos journaux ? Il conclut ainsi : « Fé-
» licitons-les de se trouver éloquens à si peu de
» frais, sans science, sans peine et sans étude.
» Pour moi, je charmerai mes loisirs et ma re-
» traite en cherchant à rassembler dans ce livre
» tout ce que je croirai pouvoir être utile aux jeunes
» gens d'un meilleur esprit. C'est le seul plaisir qui
» me reste après avoir renoncé aux exercices du
» barreau et à l'enseignement public, dans un tems
» où l'on paraissait encore desirer que je conti-
» nuasse mes fonctions. »

Un des reproches les plus communs et les plus

injustes que l'on fasse aux vrais littérateurs, c'est un entêtement aveugle et superstitieux, qui veut tout assujettir aux mêmes regles. On va voir si Quintilien sait assigner les restrictions convenables, et si la raison chez lui devient pédantesque et la sévérité tyrannique.

« Que l'on n'exige pas de moi ce que beaucoup » ont voulu faire, de renfermer et de circonscrire » l'art dans des bornes nécessaires et immuables. » Je n'en connais point de cette espece. La rhéto- » rique serait une chose bien aisée si l'on pouvait » ainsi la réduire en systême. La nature des causes » et des circonstances, le sujet, l'occasion, la né- » cessité changent et modifient tout..... » Il compare ici l'orateur à un général d'armée qui regle ses dispositions sur le terrain, sur les troupes qu'il commande, sur celles qu'il a à combattre : le parallele est aussi juste que fécond. « Vous me de- » mandez, poursuit-il, si l'exorde est nécessaire ou » inutile, s'il le faut faire plus long ou plus court, » si la narration doit être serrée ou étendue, si » elle doit être continue ou interrompue, si elle » doit suivre l'ordre des faits ou l'intervertir : c'est » votre cause qu'il faut consulter..... Il faut se dé- » terminer suivant l'exigence des cas, et c'est pour » cela que la principale partie de l'orateur est le » jugement

» jugement. Je lui recommande avant tout de ne
» jamais perdre de vue deux choses, la bienséance
» et l'utilité. Son premier objet, c'est le bien de
» sa cause. Je ne veux point que l'on s'asservisse
» à des regles trop uniformes et trop générales ; il
» en est peu qu'on ne puisse, qu'on ne doive quel-
» quefois violer. Que les jeunes gens se gardent
» de croire savoir tout, pour avoir lu quelques
» abrégés de rhétorique. L'art de parler demande
» un grand travail, une étude continuelle, une
» longue expérience, beaucoup d'exercice, une
» prudence consommée, une tête saine et toujours
» présente : c'est ainsi que les regles bien appliquées
» peuvent être utiles, et qu'on apprend également
» à s'en servir et à ne pas trop s'y astreindre. Nous
» irons donc tantôt par un chemin et tantôt par un
» autre ; si les torrens ont emporté les ponts, nous
» ferons un détour, et si le feu a gagné la porte,
» nous passerons par la fenêtre. Je traite une
» matiere qui est d'une étendue, d'une variété
» infinie, et qu'on n'épuisera jamais. J'essaierai de
» rapporter ce que les maîtres ont dit, de choisir
» les meilleurs préceptes qu'ils aient donnés, et si
» je trouve à propos d'y changer, d'y ajouter, d'y
» retrancher quelque chose, je le ferai. »

Il faut voir les objets de bien haut pour en

apercevoir ainsi d'un coup d'œil toute l'immensité, et il n'appartient qu'aux grands esprits de dire avec Pope :

Que l'art est étendu ! que l'esprit est borné !

Je pourrais extraire un bien plus grand nombre de ces idées substantielles dont abondent ces deux premiers livres, qui sont comme les prolégomenes de l'ouvrage, ou plutôt je les traduirais tout entiers si je me laissais aller au plaisir de traduire Mais il faut avancer vers le but, et résister à la tentation de s'arrêter sur la route. On trouve à chaque pas de ces observations simples, mais lumineuses, que l'expérience a confirmées par des exemples frappans. L'auteur, en conseillant aux jeunes éleves de meubler leur mémoire des meilleurs écrits, remarque qu'une citation qui vient à propos et qui est placée naturellement, nous fait souvent plus d'honneur, et produit plus d'effet que les pensées qui sont à nous. Cet avis apparemment parut bon à suivre à ce fameux coadjuteur de Paris, dans une occasion remarquable que lui-même rapporte dans ses Mémoires. On venait de lire dans l'assemblée du parlement où il était, un écrit que le garde-des-sceaux avait remis aux députés de la magistrature, et qui accusait le coadjuteur de brouiller tout pour son intérêt, et de sacrifier l'État à l'am-

bition d'être cardinal. On s'attendait qu'il allait faire son apologie : elle pouvait être embarrassante, et de plus elle éloignait l'objet de la délibération présente, qui était pour le moment un coup de parti. Heureusement ce n'était pas à lui d'opiner, et il eut le tems de se recueillir. Il sentit qu'il fallait payer d'audace, en trouvant quelque moyen d'échapper à la nécessité de se justifier ; qu'il fallait revenir promptement au résultat que l'on voulait éviter. Quand ce fut à son tour de parler, il se leva avec confiance, et du ton le plus imposant : « Je » ne puis ni ne dois dans la circonstance présente, » dit-il, répondre à la calomnie qu'en me rendant » devant vous, Messieurs, le même témoignage » que se rendait l'orateur romain : *In difficillimis » reipublicæ temporibus urbem nunquàm deserui, in » prosperis nihil de publico delibavi, in desperatis » nihil timui.* » *Dans les tems les plus orageux de la république, je n'ai jamais abandonné la patrie : dans ses prospérités, je ne lui ai rien demandé pour moi, et dans ses momens les plus désespérés je n'ai rien redouté.* Il observe lui-même que ce passage avait en latin une grace et une force qu'on ne saurait rendre en français. Quoi qu'il en soit, il fit un assez grand effet pour l'enhardir à passer sur le champ à l'objet principal de la délibération, et à rejeter loin de lui toute apologie,

avec autant de hauteur que Scipion montant au capitole. Il fit ce jour-là tout ce qu'il voulut. En sortant de l'assemblée, tout le monde alla chercher dans Cicéron le passage qui avait paru si beau. On l'aurait cherché long-tems : il n'y en a pas un mot. Tout ce latin-là était de lui ; et cette aventure est assez plaisante pour qu'on se permette de dire qu'*il ne perdit pas son latin.*

SECTION II.

Des trois genres d'Éloquence, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire.

Quintilien considere la matiere qu'il traite sous trois rapports principaux qui la partagent, l'art, l'artiste et l'ouvrage. Les divisions subséquentes sont formées des différentes parties qui sont propres à chacune de ces trois choses. Il examine (et c'est peut-être trop de complaisance qu'il eut pour les rhéteurs et les sophistes de son tems) si la rhétorique doit s'appeler un art, une science, une force, une puissance, une vertu. Toutes ces questions, à peu près aussi frivoles que subtiles, étaient fort à la mode dans les écoles grecques et romaines, et il fallait bien ne pas paraître les ignorer. Heureusement nous sommes dispensés d'en savoir

tant, et nous nous entendons assez quand nous disons que l'éloquence est l'art de persuader, et que la rhétorique est une science qui contient les préceptes de cet art. Sans vouloir prétendre à la précision rigoureuse des définitions, qui n'est pas nécessaire hors des matières philosophiques, on peut cependant établir cette différence générale entre une science et un art, que l'une se borne à la spéculation, et que l'autre produit un ouvrage. Ainsi l'on est astronome, physicien, chimiste sans faire autre chose qu'étudier la nature; mais on n'est poëte qu'en faisant des vers, orateur qu'en faisant un discours, peintre qu'en faisant un tableau, etc.

Quintilien définit la rhétorique *la science de bien dire*, et cette définition est peut-être meilleure en latin qu'en français, d'abord parce que le mot *dicere* a une toute autre force dans une des deux langues que dans l'autre; ensuite parce que l'auteur entend par *bien dire*, non-seulement parler éloquemment, mais ne rien dire que d'honnête et de moral, ce que le latin peut comporter, mais ce que les mots français correspondans ne présentent pas. Au reste, Quintilien est conséquent; car il n'accorde le nom d'orateur qu'à celui qui est en même tems éloquent et vertueux. Il serait à souhaiter que cela fût vrai; mais je crains bien que

l'amour qu'il avait pour son art ne le lui ait fait voir sous un jour un peu trop avantageux. César, de l'aveu de Cicéron, était un très-grand orateur, et n'était pas un homme vertueux.

J'approuve encore moins Quintilien lorsqu'il condamne par des raisons assez frivoles cette définition de l'éloquence assez généralement adoptée, l'art de persuader. Il objecte que ce n'est pas la seule chose qui persuade; que la beauté, que les larmes, les supplications muettes persuadent aussi. Mais n'est-ce pas abuser du mot de persuader, qui en latin comme en français entraîne sans qu'on le dise, l'idée de la persuasion opérée par la parole? A proprement parler, la beauté charme, les pleurs attendrissent, mais l'éloquence persuade. Les exemples mêmes qu'il cite, viennent à l'appui de cette distinction très-fondée. « Lorsqu'Antoine » l'orateur, plaidant pour Aquilius, déchira tout à » coup l'habit de l'accusé et fit voir les blessures » qu'il avait reçues en combattant pour la patrie, » se fia-t-il à la force de ses raisons? Non, mais » il arracha des larmes au peuple romain, qui ne » put résister à un spectacle si touchant, et ren- » voya le criminel absous. » Je réponds à Quintilien : Donc de votre aveu, le peuple romain ne fut pas persuadé; il fut touché.

Mais tout le monde sera de son avis, lorsque

se plaisant à relever l'excellence de l'art de parler, il nous dit : « Si le Créateur nous a distingués du » reste des animaux, c'est surtout par le don de » la parole. Ils nous surpassent en force, en pa- » tience, en grandeur de corps, en durée, en » vîtesse, en mille autres avantages, et surtout en » celui de se passer mieux que nous de tous secours » étrangers. Guidés seulement par la nature, ils » apprennent bientôt et d'eux-mêmes, à marcher, » à se nourrir, à nager. Ils portent avec eux de » quoi se défendre contre le froid; ils ont des » armes qui leur sont naturelles; ils trouvent leur » nourriture sous leurs pas; et pour toutes ces » choses, que n'en coûte-t-il pas aux hommes? » La raison est notre partage et semble nous » associer aux immortels; mais combien elle se- » rait faible sans la faculté d'exprimer nos pen- » sées par la parole, qui en est l'interprete fidele? » C'est là ce qui manque aux animaux, bien plus » que l'intelligence dont on ne saurait dire qu'ils » soient absolument dépourvus..... Donc si nous » n'avons rien reçu de meilleur que l'usage de » la parole, qu'y a-t-il que nous devions perfec- » tionner davantage? Et quel objet plus digne » d'ambition, que de s'élever au dessus des autres » hommes, par cette faculté unique qui les éleve » eux-mêmes au dessus des bêtes. »

Quintilien distingue, ainsi qu'Aristote et les plus anciens rhéteurs, trois genres de composition oratoire, le démonstratif, le délibératif et le judiciaire. Le premier consiste principalement à louer ou à blâmer, et comprend sous lui le panégyrique et l'oraison funebre qui étaient en usage chez les Anciens comme parmi nous, mais avec les différences que devaient y mettre les mœurs et la religion. L'oraison funebre, par exemple, a chez nous un caractere religieux; elle ne peut se prononcer que dans un temple, et fait partie des cérémonies funéraires : l'orateur doit être un ministre des autels, et cet éloge des vertus et des talens, trop souvent ne fut accordé qu'au rang et à la naissance, dans ces mêmes chaires où l'on prêche tous les jours le néant de toutes les grandeurs humaines. Chez les Anciens, l'oraison funebre avait un caractere public, mais nullement religieux; c'était un des parens du mort qui la prononçait dans l'assemblée du peuple. On y faisait paraître les images des ancêtres, et c'était pour les grands de Rome une occasion de faire valoir aux yeux du peuple la noblesse, l'illustration et les titres de leur famille. Les historiens ont remarqué que Jules-César, encore fort jeune, faisant ainsi l'éloge funebre de sa tante Julie, exalta en termes magnifiques leur origine commune, qu'il faisait remonter,

d'un côté, jusqu'à la déesse Vénus, et de l'autre, jusqu'à l'un des premiers rois de Rome, Ancus Marcius. « Ainsi, disait-il, on trouve dans ma » famille la sainteté des rois qui sont les maîtres » des hommes, et la majesté des dieux qui sont » les maîtres des rois. »

Parmi les morceaux du genre démonstratif chez les Anciens, on compte principalement le panégyrique d'Évagore, roi de Salamine, qui avec une faible puissance avait fait de grandes actions. Celui de la république d'Athenes du même auteur, ne peut pas être rangé dans la même classe, parce qu'ayant pour principal objet d'engager les Athéniens à se mettre à la tête des Grecs pour faire la guerre aux Barbares, il rentre dans le genre délibératif. Vient ensuite le panégyrique de Trajan, le chef-d'œuvre du second âge de l'éloquence romaine, c'est-à-dire, lorsque déchue de sa premiere grandeur, elle substituait du moins tous les agrémens de l'esprit aux beautés simples et vraies qui avaient marqué l'époque de la perfection. L'ouvrage de Pline, malgré ses défauts, lui fait encore honneur dans la postérité, surtout parce qu'en louant un souverain, l'auteur fut assez heureux pour ne louer que la vertu.

On a reproché à Trajan de s'être prêté avec

trop de complaisance à s'entendre louer dans un discours d'apparat pendant plus de deux heures. Mais les lettres de Pline justifient le prince de cette accusation trop légérement intentée. On y voit que le panégyrique, tel que nous l'avons, ne fut jamais prononcé; que ce n'était originairement qu'un remercîment d'usage, adressé dans le sénat par le consul désigné, à l'empereur qui l'avait choisi pour cette dignité. Pline, en s'acquittant de ce devoir, s'étendit un peu plus que de coutume sur les louanges de Trajan, et ce morceau fit un plaisir si général, qu'on engagea l'auteur à le développer et à en faire un ouvrage. C'est ce qui nous a valu le panégyrique que nous lisons aujourd'hui, que Trajan lut sans doute, mais que l'auteur ne prononça point. On est heureux d'avoir à relever ces sortes d'erreurs, et d'éloigner de la vertu le reproche d'avoir manqué de modestie.

Un autre ouvrage de la même espece, mais d'un style bien différent, c'est le discours qui, parmi ceux de Cicéron, est intitulé assez improprement *pro Marcello, pour Marcellus,* comme s'il eût plaidé pour lui, ainsi qu'il avait fait pour Ligarius et pour le roi Déjotare. Ce discours n'est en effet qu'un remercîment adressé à César, et dont la beauté est d'autant plus admirable, qu'il ne pouvait pas

être préparé. Marcellus avait été un des plus ardens ennemis de César : depuis la défaite de Pharsale il s'était retiré à Mitylene, où il cultivait en paix les lettres qu'il aimait passionnément. Dans une assemblée du sénat, où Pison avait dit un mot de lui comme en passant, son frere Caïus s'était jeté aux pieds du dictateur pour en obtenir le retour de Marcellus. César, qui semblait ne demander jamais qu'une occasion de pardonner, se plaignit avec beaucoup de douceur de l'opiniâtreté de Marcellus, qui paraissait vouloir toujours être son ennemi, et ajouta que si le sénat desirait son rappel, il n'avait rien à refuser à une si puissante intercession. Les sénateurs répondirent par des acclamations, et s'approcherent de César pour lui rendre des actions de graces, d'autant plus touchés de ce qu'il venait de faire, que Marcellus était un des meilleurs et des plus illustres citoyens de Rome, et qu'ils s'attendaient moins à la faveur qu'ils venaient d'obtenir. César, quoiqu'il ne pût pas douter des dispositions du sénat, qui venaient de se manifester si clairement, voulut recueillir les suffrages dans les formes, et l'on croit que son intention avait été d'engager Cicéron à parler. Ce grand citoyen, depuis que César régnait dans Rome, avait gardé le silence dans toutes les assemblées du sénat, ne voulant ni offenser le dictateur qui

le comblait de témoignages d'estime et de bienveillance, ni prendre aucune part à un gouvernement qui n'était plus fondé sur les lois. Il était intime ami de Marcellus, et César, qui le connaissait, se douta bien que sa sensibilité ne résisterait pas à cette épreuve : il ne fut pas trompé. Cicéron se leva quand ce fut son tour d'opiner, et au lieu d'une simple formule de compliment dont s'étaient contentés les autres consulaires, l'orateur adressa au héros le discours le plus noble, le plus pathétique, et en même tems le plus patriotique que la reconnaissance, l'amitié et la vertu puissent inspirer à une ame élevée et sensible : il est impossible de le lire sans admiration et sans attendrissement. On convient qu'en ce genre il n'y a rien à comparer à ce morceau ; et quand on fait réflexion qu'il faut ou démentir les témoignages les plus authentiques, ou croire qu'il fut composé sur le champ ; lorsqu'ensuite on se rappelle tout ce qu'il faut aujourd'hui de tems, de réflexions et de travail pour produire quelque chose qui approche du mérite de ces productions du moment qui ne mourront jamais, on serait tenté de croire que ces Anciens étaient des hommes d'une nature supérieure, si l'on ne se souvenait que dans les anciennes républiques l'éloquence respirait son air natal, et qu'elle n'a été parmi

nous que transplantée ; que dans les gouvernemens libres, l'habitude de parler en public et la nécessité de bien dire donnaient à l'orateur un ressort et une facilité dont nous n'avons pu long-tems avoir d'idée ; que l'ame, qui est le premier mobile de toute éloquence, était chez eux remuée sans cesse par tout ce qui les environnait, aiguillonnée par les plus pressans motifs, échauffée par les plus puissans intérêts, exaltée par les plus grands spectacles. C'est alors, c'est avec cette réunion d'encouragemens et de secours que l'homme s'éleve au dessus de lui-même.

Si le talent est rare, il est plus rare encore qu'il soit placé de maniere à produire tout ce qu'il peut. Il ne connaît lui-même toute sa force que lorsqu'il lui est permis de la déployer. Nul ne trouve tout en lui-même, et le génie, comme tout le reste, veut avoir sa place pour avoir toute sa valeur. Ouvrez devant lui une carriere immense, qu'il voie toujours au-delà de son essor, et cet essor sera sans bornes. L'exercice continuel de ses forces sera en proportion de l'espace qu'il aura à parcourir, et c'est cet exercice qui jusqu'ici nous a manqué. Nous ne concevons rien aux prodiges des athletes ; mais sommes-nous élevés et nourris comme eux ? et qui de nous pourrait se flatter de comprendre comment Cicéron a pu faire en un moment un

si beau discours, à moins d'avoir été accoutumé comme lui, à parler dans le sénat de Rome ?

Un autre exemple non moins frappant de cette facilité qui n'est étonnante que pour nous, et dont nous ne voyons pas que les Anciens aient jamais été surpris, parce qu'ils en voyaient tous les jours des exemples, c'est la premiere Catilinaire ; c'est cette harangue foudroyante qui terrassa l'audace de ce fameux scélérat, lorsqu'il osa se présenter dans le sénat romain au moment même où Cicéron allait y rendre compte de tous les détails de la conjuration qu'il venait de découvrir. Cette harangue si célebre est de l'autre espece de genre démonstratif, opposée à celle dont je viens de parler. Cette seconde espece s'étend sur le blâme, comme l'autre sur la louange. Elle est dictée par l'indignation, par la haine, par le mépris, comme l'autre par l'admiration, la reconnaissance, l'amitié : elle est aussi regardée comme la plus facile, parce que les passions violentes sont celles qui nous dominent et nous entraînent avec le plus d'impétuosité, et que généralement les hommes entendent plus volontiers le blâme que la louange : il faut leur apprêter celle-ci avec plus d'art, et l'on peut risquer l'autre avec moins de précaution. C'est par la même raison que dans le genre judiciaire Quintilien remarque que l'accusation est plus aisée

que la défense. « J'ai vu, dit-il, de médio-
» cres avocats se tirer assez bien de l'une ; mais
» il n'y a qu'un orateur qui puisse réussir dans
» l'autre. »

La seconde Philippique de Cicéron est encore un monument mémorable dans le même genre. C'est le tableau de tous les vices, de tous les crimes de Marc-Antoine, peint des plus effrayantes couleurs. On sait qu'elle coûta la vie à son auteur. Il ne l'avait pas prononcée ; mais elle avait été publiée à Rome et lue dans tout l'Empire. Antoine ne la pardonna pas, et devenu triumvir, il se vengea par un arrêt de proscription, c'est-à-dire, comme un brigand se vengerait d'un magistrat s'il avait des bourreaux à ses ordres.

Parmi nous le genre démonstratif comprend, outre l'oraison funebre, les sermons dont l'objet est de détourner du vice et de prêcher la vertu, les discours prononcés dans les académies ou devant les corps de magistrature, et depuis environ trente ans, l'éloge des grands-hommes. Cette nouvelle branche ajoutée à l'éloquence française, n'est pas celle qui a fleuriavec le moins d'éclat ni le moins fructifié pour l'utilité générale.

Dans le genre délibératif proprement dit, dont l'objet est de délibérer sur les affaires publiques,

sur la guerre, sur la paix, sur les négociations; sur les intérêts politiques, sur tous les points généraux de législation ou de gouvernement, nous n'avions ni ne pouvions rien avoir avant la révolution de 1789, à opposer aux Grecs et aux Romains, et l'on sent assez que ce genre, qui est le triomphe de l'éloquence républicaine, ne trouve point de place dans les gouvernemens monarchiques. Mais nous avons des ouvrages qui tiennent en partie de ce genre et du genre démonstratif. Tels sont ceux où l'on traite particuliérement quelque question importante de morale ou de politique, ou de législation, comme le *Livre sur les opinions religieuses*, le discours *Sur le préjugé des peines infamantes*, et un très-petit nombre d'autres qui ont pour but de faire voir ce qu'il faut admettre et ce qu'il faut rejeter.

L'éloquence délibérative tient une très-grande place dans les historiens de l'antiquité, et fait un des principaux ornemens de leurs ouvrages; elle n'en tient presqu'aucune dans nos histoires modernes, et cette différence est encore une suite nécessaire de la différence des mœurs et des gouvernemens. Thucydide, Xénophon, Tite-Live, Salluste, Tacite, n'ont nullement choqué la vraisemblance en prêtant de fort beaux discours à des

hommes

hommes d'État reconnus pour très-éloquens, et dont plusieurs même avaient laissé des recueils manuscrits des harangues qu'ils avaient prononcées en diverses occasions, dans le sénat ou devant le peuple, lorsqu'on y délibérait des affaires de la république. Mais comme parmi nous les délibérations qui influent sur le sort des peuples, n'avaient pas la même forme, et qu'un homme d'État n'était nullement obligé d'être orateur, un historien ne se croyait pas non plus obligé de l'être, et c'est encore une des raisons de la sécheresse de nos histoires.

C'est dans les ouvrages de Démosthene et de Cicéron qu'on trouve les modeles de cette espece d'éloquence, la plus auguste de toutes et la plus imposante. Les Philippiques de l'orateur grec ont été souvent citées avec de justes éloges, et personne n'est plus disposé que moi à les confirmer, quoique Démosthene me paraisse avoir été encore au-delà quand il a parlé pour lui-même. A l'égard de Cicéron, l'on peut citer surtout le discours pour la loi *Manilia*, et ceux où il combattit la loi agraire. Il y remplit les deux objets du genre délibératif, de persuader et de dissuader. Le tribun Manilius proposait au peuple de donner à Pompée, par commission extraordinaire, le

commandement des légions d'Asie, destinées à faire la guerre contre Mithridate. Cette commission ne pouvait être décernée que par un plébicisre, c'est-à-dire, par une loi particuliere, revêtue de l'autorité du peuple, et souffrait d'autant plus de difficultés, qu'on venait d'en donner une toute semblable à ce même Pompée, lorsqu'on l'avait envoyé contre les pirates de Cilicie. Les principaux du sénat, et à leur tête Hortensius et Catulus, s'opposaient de toute leur force à la publication de la loi, regardant, non sans raison, comme un exemple dangereux dans une république, qu'on accumulât sur la tête d'un seul homme des commandemens extraordinaires. C'est dans cette occasion que Catulus, homme d'un mérite éminent et d'une vertu respectée, demandant au peuple romain à qui désormais il confierait les guerres les plus périlleuses et les plus importantes expéditions s'il venait à perdre par quelqu'accident ce même Pompée qu'il exposait sans cesse à de nouveaux dangers, entendit tout le peuple lui répondre d'une voix unanime : *A vous-même, Catulus ;* témoignage le plus honorable qu'un citoyen ait jamais reçu de sa patrie. Cicéron, ami de Pompée, et persuadé que la premiere de toutes les lois c'est le salut de la république, monta pour la

premiere fois dans la tribune. Il avait alors quarante et un ans, et n'avait encore exercé ses talens que dans le barreau. Pour parler dans l'assemblée du peuple, il fallait communément être revêtu de quelque magistrature. Il venait d'être nommé préteur. Le peuple, accoutumé à l'applaudir dans les tribunaux, vit avec joie le plus illustre orateur de Rome paraître devant lui, et malgré l'éloquence d'Hortensius et l'autorité de Catulus, Cicéron l'emporta; la loi fut promulguée, et il fut permis à Pompée de vaincre Mithridate.

Mais s'il eut dans cette affaire l'avantage de parler pour un homme déjà porté par la faveur publique, le cas était bien différent lorsqu'il fut question de la loi du partage des terres. C'était depuis trois cents ans le vœu le plus cher des tribus romaines, l'appât journalier et le cri de ralliement de la multitude, le signal de la discorde entre les deux ordres et l'arme familiere du tribunat. Mais je dois avertir ici (1), puisque j'en ai l'occasion, que ces lois agraires, qui furent chez les Romains le sujet de tant de débats, n'avaient d'autre objet que de distribuer à un certain nombre de citoyens pauvres une partie des terres conquises, qui appartenaient à la république, qu'elle affermait

(1) Ceci fut ajouté et prononcé en 1794.

à des régisseurs, et dont le revenu, très-considérable, la dispensait de mettre aucun impôt sur le peuple. On voit d'ici, sans que j'entre dans une discussion qui n'est pas de mon sujet, pourquoi les bons citoyens s'opposerent toujours à ces lois ; mais on voit surtout qu'il n'y était nullement question de porter la moindre atteinte à la propriété, qui fut toujours sacrée chez les Romains comme chez tous les peuples policés, encore moins de faire une égale répartition de toutes les terres entre tous les citoyens, comme on pourrait la faire en établissant une colonie dans une contrée nouvellement découverte, ou comme la firent autrefois les Barbares du Nord quand ils asservirent l'Europe. L'idée d'un semblable partage entre vingt-cinq millions d'hommes établis en corps de peuple depuis une longue suite d'années, n'entra jamais dans la tête des plus déterminés bandits dont l'histoire fasse mention, pas même dans celle des sicaires de la troupe de Catilina : celui qui en aurait parlé sérieusement, eût passé à coup sûr pour un fou furieux. Cette monstruosité inouie était réservée, ainsi que tant d'autres, à l'extravagance atroce des scélérats qui ont de nos jours désolé la France. L'exécution en était impossible de tant de manieres, qu'ils y ont renoncé, même quand ils pouvaient tout, et ils ont trouvé plus

court et plus simple d'ensanglanter la terre au lieu de la partager; de prendre tout, au lieu de tout *niveler;* de faire de vastes déserts, au lieu de petites portions; d'entasser des cendres et des cadavres, au lieu de poser des bornes; et de prendre en main, au lieu de la toise et du niveau, la faulx de la mort, sous le nom de *faulx de l'égalité.*

Rullus, tribun du peuple, avait entrepris de faire revivre cette loi agraire tant de fois proposée et toujours combattue. Cicéron, alors consul, Cicéron, qui devait son élévation au peuple, mais qui aimait trop ce même peuple pour le flatter et le tromper, attaqua d'abord les tribuns dans le sénat, et appelé par eux dans l'assemblée du peuple, devant qui la question avait été portée, il ne craignit pas de le rendre juge dans sa propre cause, lui montra évidemment de quelles illusions le berçaient des citoyens avides et ambitieux, qui couvraient d'un prétexte accrédité leurs intérêts particuliers; enfin, il poussa la confiance jusqu'à inviter les tribuns à monter sur le champ dans la tribune, et à discuter la question avec lui contradictoirement, en présence de tous les citoyens. Il fallait, pour faire un pareil défi, être bien sûr de sa propre force et de celle de la vérité. Les tribuns, quelque

avantage qu'ils dussent avoir à combattre sur leur terrain, n'oserent pas lutter contre un homme qui tournait les esprits comme il voulait; et battus devant le peuple comme ils l'avaient été dans le sénat, ils garderent un honteux silence. Depuis ce tems il ne fut plus question de la loi *agraire*, et Cicéron eut la gloire d'avoir fait tomber ce vieil épouvantail dont les tribuns se servaient à leur gré pour effrayer le sénat.

Le genre judiciaire comprend toutes les affaires qui se plaident devant des juges. Ce genre, ainsi que les deux autres, n'a pas eu la même forme parmi nous que chez les Anciens; car quoiqu'il soit vrai, dans un sens, qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil*, il est aussi vrai dans un autre, que tout a changé et que tout peut changer encore. Notre barreau ne ressemble pas même aujourd'hui à celui des Grecs et des Romains : les particuliers ne sont pas accusateurs : il n'y a point d'affaires contentieuses portées au tribunal du peuple. La plus mémorable de toutes celles de cette derniere espece, fut la querelle d'Eschine et de Démosthene, dont je parlais tout à l'heure, et la défense de ce dernier passe pour le chef-d'œuvre du genre judiciaire. Mais aussi, toutes choses d'ailleurs égales, que de raisons pour que cela fût ainsi?

Et quel homme eut jamais à jouer un plus grand rôle sur un plus grand théâtre ? Ce n'est pas ici le lieu de s'y arrêter ; il faut suivre Quintilien.

Quoique ces trois genres doivent avoir des caracteres différens, suivant la différence de leur objet, il observe avec raison, non-seulement qu'il y a des qualités qui doivent leur être communes, mais même qu'il est certains côtés par lesquels ils se touchent de très-près, et rentrent même en partie les uns dans les autres. Ainsi, par exemple, l'orateur qui délibere, doit souvent mettre en usage les mêmes moyens d'émouvoir que celui qui plaide. Ils doivent tous deux employer le raisonnement et le pathétique, quoique ce dernier ressort soit plus particuliérement du genre judiciaire chez les Anciens, où l'on s'étudiait surtout à chercher tout ce qui pouvait émouvoir les juges ou les citoyens rassemblés. C'est dans cette partie que Cicéron excellait, au jugement de Quintilien, et par laquelle il a surpassé Démosthene. On croyait à Athenes ce talent si dangereux, qu'il était expressément défendu de s'en servir dans les causes portées devant l'aréopage. La loi prescrivait aux avocats de se renfermer exactement dans la discussion du fait, et s'ils s'en écartaient, un huissier était chargé de les interrompre et de les faire rentrer dans leur sujet. S'il y en avait eu un de

cette espece au palais, il aurait eu de l'occupation. Au reste, cette défense n'avait lieu que dans l'aréopage, regardé comme le plus sévere et le plus inflexible de tous les tribunaux : ailleurs, il était permis à l'orateur de se servir de toutes ses armes.

Ce serait une question assez curieuse, de savoir si la plaidoierie ne doit être effectivement que la discussion tranquille d'un fait. A raisonner en rigueur, on n'en saurait douter; et certes, si nous avions une idée exacte de ce mot, le plus auguste que l'on puisse prononcer parmi les hommes, *la loi*, un juge qui n'en est que l'organe, qui doit être impassible comme elle, et ne connaître ni la colere ni la pitié, devrait regarder comme un outrage, que l'on cherchât à l'émouvoir, c'est-à-dire, à le tromper. C'est le croire capable de juger suivant ses propres impressions, et non suivant la loi, qui n'en doit point recevoir, qui ne doit prononcer que sur les faits, et demeurer étrangere à tout le reste. Mais, il faut l'avouer, il est bien difficile que la rigueur de la théorie soit applicable à la pratique. Avant tout, il faudrait que les lois fussent au point de perfection où le juge n'a rien à faire qu'à les appliquer au cas proposé, n'a rien à prendre sur lui, rien à interpréter, rien à restreindre, en un mot, n'est que la voix d'une puissance

qui par elle-même est muette. Or, cette perfection est-elle possible? Dans la jurisprudence criminelle, je le crois, surtout avec un *jury* bien institué : dans la jurisprudence civile, beaucoup plus compliquée, je ne le crois pas. Ce qui est certain, c'est que, même sans atteindre à ce dernier période, il faut au moins s'en rapprocher le plus qu'il est possible; et comme nous en étions infiniment éloignés, comme par la nature de nos ordonnances judiciaires, le juge pouvait beaucoup plus que la loi, il fallait bien laisser l'orateur remplir son premier devoir, qui est sans contredit de défendre, par tous les moyens qu'on lui permet, les intérêts qui lui sont confiés.

Quant aux caracteres principaux qui distinguent en général les trois genres, le résultat de Quintilien est que le panégyrique, l'oraison funebre et tous les discours d'appareil sont ceux où l'éloquence peut déployer le plus de pompe et de richesse, parce que l'orateur qui n'est chargé d'aucun intérêt, n'a d'autre objet que de bien parler. C'est là que le style est susceptible de tous les ornemens de l'art, que la magnificence des lieux communs, l'artifice des figures, l'éclat des pensées et de l'expression trouvent naturellement leur place. L'éloquence délibérative doit être moins ornée et plus sévere; elle doit avoir une dignité proportionnée aux grands

sujets qu'elle traite. Il n'est pas permis alors à l'orateur d'occuper de lui, mais seulement de la chose qui est en délibération. Il doit cacher l'art et ne montrer que la vérité. L'éloquence judiciaire doit être principalement forte de preuves, pressante de raisonnemens, adroite et déliée dans les discussions, impétueuse et passionnée dans les mouvemens, et puissante à émouvoir les affections dans le cœur des juges.

Après avoir assigné ces caracteres, il avertit que, suivant l'occasion et les circonstances, chacun des trois genres emprunte quelque chose des autres; qu'il y a des causes où le style peut être très-orné, des délibérations où peut entrer le pathétique. Parmi nous, le genre démonstratif l'admet très-heureusement, comme on le voit dans les oraisons funebres de Bossuet et de Fléchier, dans les sermons de Massillon et de l'abbé Poulle, et dans ceux qui se sont montrés dignes de marcher sur leurs traces.

Le genre judiciaire est celui sur lequel Quintilien s'étend davantage, comme sur celui qui, de son tems surtout, était d'un plus grand usage. Il y distingue cinq parties : l'exorde, la narration, la confirmation, la réfutation et la péroraison. Ce sont encore celles qui composent la plupart des plaidoyers de nos jours. L'exorde a pour but de rendre le juge favorable, attentif et docile; la

narration expose le fait ; la confirmation établit les moyens ; la réfutation détruit ceux de la partie adverse ; la péroraison résume toute la substance du discours, et doit graver dans l'esprit et dans l'ame du juge les impressions qu'il importe le plus de lui donner.

Je ne le suivrai pas dans le détail des préceptes ; c'est l'étude de l'avocat. Je me borne à choisir quelques traits dont l'application peut s'étendre à tout, et intéresser plus ou moins tous ceux qui lisent ou qui écoutent.

Il veut que l'exorde en général soit simple et modeste, qu'il n'y ait rien de hardi dans l'expression, rien de trop figuré, rien qui annonce l'art trop ouvertement. Il en donne une raison plausible. « L'orateur n'est pas encore introduit dans » l'ame de ses auditeurs ; l'attention qui ne fait » que de naître, l'observe de sang-froid. On lui » permettra davantage quand les esprits seront » échauffés.

» La narration doit être courte, claire et proba- » ble. Elle sera courte s'il n'y a rien d'inutile ; car » dans le cas même où vous aurez beaucoup de » choses à dire, si vous ne dites rien de trop, vous » ne serez pas trop long. Elle sera claire si vous » ne vous servez pour chaque chose que du mot » propre, et si vous distinguez nettement les tems,

» les lieux et les personnes. Il est alors si impor-
» tant d'être entendu, que la prononciation même
» doit être soignée de maniere à ne rien faire perdre
» à l'oreille du juge. Enfin elle sera probable si
» vous assignez à chaque chose des motifs plau-
» sibles et des circonstances naturelles. »

Il reproche aux avocats de son tems, de ne pas sentir assez cette nécessité de ne rien laisser perdre de la narration. « Jaloux des applaudissemens d'une
» multitude assemblée au hasard ou quelquefois
» même gagée, ils ne peuvent se contenter du
» silence de l'attention. Ils semblent ne se croire
» éloquens que par le bruit qu'ils font ou qu'ils
» excitent. Bien expliquer un fait comme il est,
» leur paraît trop commun et trop au dessous d'eux.
» Mais n'est-ce pas plutôt faute de le pouvoir que
» de le vouloir? car l'expérience apprend que rien
» n'est si difficile que de dire ce qu'après nous
» avoir entendus, chacun croit qu'il eût dit aussi
» bien que nous. Ce qui produit cet effet sur l'au-
» diteur, ne lui paraît pas beau, mais vrai. Or,
» l'orateur ne parle jamais mieux que lorsqu'il
» semble dire vrai, puisque son seul but est de
» persuader. Nos avocats, au contraire, regardent
» l'exposition comme un champ ouvert à leur élo-
» quence : c'est là qu'ils veulent briller; c'est là
» que le style, le ton, les gestes, les mouvemens

» du corps, tout est également outré. Qu'arrive-
» t-il? C'est qu'on applaudit à l'action de l'avocat,
» et qu'on n'entend pas la cause. »

Il ajoute que rien ne demande un plus grand art que la narration judiciaire. « Il est bon qu'elle soit
» ornée, afin que le récit trop nu ne devienne pas
» insipide et ennuyeux; mais cet ornement doit
» consister surtout dans le choix des termes, dans
» une élégance sans apprêt, dans l'agrément et la
» variété des tournures. C'est un chemin qu'il faut
» rendre agréable pour l'abréger, mais où rien ne
» doit détourner du but. Comme la narration ne
» comporte pas les autres beautés de l'art oratoire,
» il faut qu'elle en ait une qui lui soit propre. C'est
» dans ce moment que le juge est plus attentif, et
» que rien n'est perdu pour lui. De plus, je ne sais
» comment il se fait qu'on croit avec plus de faci-
» lité ce qu'on a entendu avec plaisir. »

Il cite pour modele le récit du meurtre de Clodius, dans le plaidoyer pour Milon; et c'est en effet dans ce genre ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait.

Dans la confirmation ou l'exposé des preuves, la division des points principaux lui paraît essentielle. « Elle est fondée, dit-il, sur la nature même,
» qui veut qu'on procede d'une chose à une autre;
» elle aide beaucoup à la mémoire de celui qui

» parle, et soutient l'attention de ceux qui écou-
» tent. » Mais en même tems il blâme l'abus des subdivisions multipliées, « qui deviennent subtiles
» et minutieuses, ôtent au discours toute sa gra-
» vité, le hachent plutôt qu'elles ne le partagent,
» coupent ce qui doit être réuni, et produisent
» la confusion et l'obscurité, précisément par le
» moyen inventé pour les prévenir. »

Tous ces préceptes, comme on voit, sont applicables pour nous de plus d'une maniere, et, par exemple, la manie de subdiviser est un des vices de la prédication; il est quelquefois fatigant dans Bourdaloue. Quand à ce grand précepte de l'ordre et de la méthode, il n'y en a point de plus fécond ni de plus essentiel dans presque tous les genres de composition, mais surtout dans ce qui regarde l'enseignement, il faut y avoir réfléchi, il faut même avoir mis la main à l'œuvre, pour sentir toute la difficulté et tous les avantages d'une bonne méthode et d'une disposition lumineuse. C'est une des parties de l'art, dont le ressort est caché, et dont on ne voit que l'effet, sans savoir ce qu'il a coûté. Rien n'est plus nécessaire pour attacher le lecteur ou l'auditeur, que de lui montrer toujours un but, et de lui mettre dans les mains le fil qui doit le conduire; car l'esprit de l'homme est naturellement paresseux, et veut toujours être mené :

il est naturellement curieux, et a toujours besoin d'attendre quelque chose ; c'est le secret de la méthode, et ce qui en fait le prix. C'est aussi par cette raison que pour enseigner bien moins qu'on ne sait, il faut savoir beaucoup, et qu'on ne peut transmettre aux autres une partie de ses connaissances, sans les avoir long-tems et mûrement digérées. Avant d'introduire les autres dans une longue carriere, il ne suffit pas de l'avoir reconnue, il faut pouvoir l'embrasser toute entiere d'un coup-d'œil, savoir tous les chemins par où l'on passera, dans quels endroits et combien de tems on veut s'arrêter, tout ce qu'on doit rencontrer sur son passage; et comment pourra-t-on suivre un guide avec confiance et avec plaisir, si lui-même a l'air de marcher au hasard et de ne savoir où il va? Quoi de plus fatigant qu'un écrivain qui veut vous communiquer des idées dont lui-même ne s'est pas rendu compte, qui loin de vous épargner de la peine ne vous montre que la sienne, veut répandre la lumiere dans les esprits quand le sien est couvert de nuages, et loin de vous apporter le fruit et le résultat de ses pensées, vous associer au travail de ses conceptions?

La confirmation et la réfutation nous conduisent aux preuves : les unes dépendent de l'avocat, les

autres n'en dépendent pas. Les dernieres sont les témoins, les écritures, les sermens; les autres sont les argumens et les exemples. Les argumens se divisent en propositions générales et particulieres, et il s'ensuit qu'un orateur doit être bon logicien. Mait tout ce détail n'est pas de notre sujet, et Quintilien lui-même, après l'avoir traité à fond, avertit qu'il faut posséder la dialectique en philosophe et l'employer en orateur.

La péroraison que les Grecs appelaient récapitulation, ανακεφαλαιωσις, est la partie du discours où l'on rassemble toutes ses forces pour porter le dernier coup. C'est le triomphe de l'éloquence judiciaire, surtout chez les Anciens, dont les tribunaux, entourés d'une foule innombrable de peuple, ou même la tribune aux harangues quand c'était lui qui jugeait, offraient un vaste théâtre à l'action oratoire. Là se développaient toutes les ressources du pathétique. Mais Quintilien avertit de ne pas s'y arrêter trop long-tems; il rappelle un mot d'un Ancien déjà cité par Cicéron : *Rien ne se seche si vîte que les larmes. Nil citiùs arescit lacrimâ.* « Le tems calme bientôt les douleurs
» même réelles : combien doivent se dissiper plus
» facilement les impressions illusoires, qui n'agis-
» sent que sur l'imagination ! Que la plainte ne
» soit

» soit pas trop longue, sinon l'auditeur en est
» fatigué; il reprend sa tranquillité, et revenu de
» la pitié passagere qui l'avait saisi, il retrouve
» toute sa raison. Ne laissons donc pas refroidir le
» sentiment; et quand nous l'avons porté jusqu'où
» il peut aller, arrêtons-nous, et n'espérons pas
» que l'ame soit long-tems sensible à des douleurs
» qui lui sont étrangeres. Là plus qu'ailleurs il faut
» que le discours, non-seulement se soutienne,
» mais qu'il aille toujours en croissant; tout ce qui
» n'ajoute pas à ce qu'on a dit, ne sert qu'à l'affai-
» blir, et le sentiment s'éteint dès qu'il languit. »

Un autre avertissement qu'il donne, c'est de ne pas essayer le pathétique si l'on ne se sent pas tout le talent nécessaire pour le bien manier. « Comme il n'y a point d'impression plus puis-
» sante lorsqu'on parvient à la produire, il n'y en
» a point qui refroidisse davantage si l'effet est
» manqué. Il vaudrait cent fois mieux alors laisser
» les juges à leurs propres dispositions; car en ce
» genre les grands mouvemens, les grands efforts
» sont tout près du ridicule, et ce qui ne fait pas
» pleurer, fait rire. »

Les objets sensibles ont aussi beaucoup de pouvoir dans cette partie, comme la vue des cicatrices, les blessures, les habits teints de sang, les enfans

en larmes, les femmes en deuil, les vieillards en cheveux blancs. On en vit un exemple terrible, lorsqu'Antoine mit sous les yeux du peuple romain la robe sanglante de César. « On savait qu'il était » tué ; son corps était déjà mis sur le bûcher ; » cependant ce vêtement ensanglanté offrit une » image si vive du meurtre, qu'il sembla qu'en » ce moment même on frappait encore César. » N'oublions plus ce qui a été si ridiculement et si malheureusement oublié parmi nous, qu'il est de la nature de l'homme d'être mené par des objets sensibles, et qu'il n'y a que des sots ou des monstres qui puissent se croire plus forts que la nature humaine.

Nous apprenons de Quintilien, que les avocats de son tems faisaient d'autant plus d'usage de ces moyens, que tout les favorisait au barreau, et que d'ailleurs ils ne demandaient pas beaucoup d'imagination. Mais aussi il en fait voir le danger lorsqu'on n'a pas apporté assez d'attention à s'assurer de toutes les circonstances du moment, et à prévoir tous les inconvéniens. « Souvent, dit-il, l'igno- » rance et la grossiéreté des cliens contredit trop » ouvertement les paroles et les mouvemens de » l'orateur. Ils paraissent insensibles quand il les » peint le plus affectés, et rient même quelquefois

» lorsqu'il les représente tout en pleurs. » Il raconte à ce sujet un tour assez plaisant qu'il joua lui-même à un avocat qui plaidait contre lui, pour une jeune fille que son frere, disait-elle, refusait de reconnaître. Au moment de la péroraison, l'avocat ne manqua pas de prendre la jeune personne dans ses bras, et sortant de son banc, il la porta dans le banc opposé où il avait vu ce frere, comme pour la lui remettre malgré lui, et la déposer dans le sein fraternel. Mais Quintilien, qui avait vu de loin arriver cette figure de rhétorique, avertit d'avance son client de s'évader dans la foule, en sorte que l'avocat qui avait apporté cette enfant avec des cris et des mouvemens très-violens, ne trouva plus personne à qui la présenter; et déconcerté par ce contre-tems imprévu, n'imagina rien de mieux que de la reporter très-tranquillement, et de la remettre où il l'avait prise.

« Un autre, plaidant pour une jeune femme qui » avait perdu son mari, crut faire merveille en » exposant le portrait de cet époux misérablement » assassiné. Mais ceux à qui il avait dit de montrer » ce portrait aux juges au moment de la péroraison, » ne sachant pas ce que c'était qu'une péroraison, » chaque fois que l'orateur jetait les yeux de leur » côté, ne manquaient pas d'avancer le portrait;

» et enfin quand on vint à le considérer, on vit
» que celui que la veuve pleurait tant, était un
» vieillard décrépit. On en rit si fort, qu'on ne
» pensa plus au plaidoyer. »

« On sait ce qui arriva à Glycon. Il avait amené
» à l'audience un enfant, dans la pensée que ses
» cris et ses larmes pourraient attendrir les juges,
» et son précepteur était auprès de lui pour l'avertir
» quand il faudrait pleurer. Glycon, plein de con-
» fiance, lui adresse la parole, et lui demande
» pourquoi il pleure : *c'est que mon précepteur me*
» *pince.* » On a souvent conté ce fait comme étant
de nos jours : on voit qu'il est de vieille date,
comme tant d'autres contes.

Quintilien, pour achever de faire voir le vice
de tous ces moyens factices que les jeunes gens ap-
portaient de l'école des rhéteurs, raconte la leçon
aussi piquante qu'ingénieuse que donna Cassius
Severus, l'un des meilleurs avocats de son tems,
à un jeune orateur qui s'avisa de lui dire en l'apos-
trophant tout à coup : *Pourquoi me regardez-vous*
avec cet air farouche? Moi! dit Cassius, *je n'y*
pensais seulement pas. Mais apparemment que cela
est écrit dans votre cahier, et je vais vous regarder
comme vous le voulez; et en même tems il lui
lança un regard épouvantable.

Mais si Quintilien marque les écueils du pathétique, c'est pour en relever davantage le mérite et la puissance quand il est heureusement mis en œuvre. « Bien des gens savent trouver des raisons » et déduire des preuves; mais enlever les juges à » eux-mêmes, leur donner telle disposition que » l'on veut, les enflammer de colere ou les attendrir jusqu'aux larmes, voilà ce qui est rare, » voilà le véritable empire que l'éloquence a sur » les cœurs. Les argumens naissent d'ordinaire du » fond de la cause, et le bon droit n'en manque » pas; de sorte que celui qui gagne sa cause par leur » moyen, peut croire qu'il n'avait besoin que d'un » avocat. Mais quand il s'agit de faire une sorte de » violence aux juges, c'est ce que les cliens ne peu- » vent nous apprendre, et ce qui ne se trouve point » dans leurs mémoires. Les preuves font penser » aux juges que notre cause est la meilleure; mais » les sentimens que nous leur inspirons, leur font » souhaiter qu'elle le soit, et notre affaire devient » la leur. Aussi l'effet des argumens et des témoi- » gnages ne se manifeste que quand ils portent » leur arrêt. Mais lorsqu'on vient à bout de les » émouvoir, on sait, avant qu'ils soient levés de » leur siége, quel sera leur jugement. Quand on » les voit tout à coup fondre en larmes, comme

» il arrive quelquefois dans ces belles péroraisons
» qui toucheraient les cœurs les plus insensibles,
» l'arrêt n'est-il pas déjà prononcé ? Que l'orateur
» tourne donc tous ses efforts de ce côté, et qu'il
» s'attache particuliérement à cette partie de l'art
» sans laquelle tout le reste est faible et stérile : le
» pathétique est l'ame du plaidoyer. »

Les extrêmes se touchent, et Quintilien passe tout de suite à un moyen tout opposé, le rire et la plaisanterie. Il sent combien ce ressort est délicat à manier : il y faut la plus grande finesse de tact et la connaissance la plus juste de l'à-propos; il semble même que ce moyen soit en quelque sorte étranger à l'éloquence. Mais l'expérience prouve tout ce qu'il peut produire, et souvent une plaisanterie bien placée a fait tomber le plus grand appareil oratoire. « On a remarqué, dit-il, » que cette espece de talent a manqué à Démos- » thene, et que Cicéron en a abusé.» Quintilien, tout admirateur qu'il est de ce grand-homme, avoue qu'il a trop aimé la raillerie, au barreau comme dans la conversation; mais il soutient que la plaisanterie de Cicéron est toujours celle des honnêtes gens et des gens de goût, qu'il avait soin de ne la placer ordinairement que dans l'interrogation des témoins, et dans cette partie de la plaidoierie

qu'on appelait altercation, c'est-à-dire, lorsque les deux avocats dialoguaient contradictoirement. Si l'on veut d'ailleurs s'assurer de la mesure parfaite qu'il savait garder lorsqu'il le fallait, il n'y a qu'à lire l'oraison pour Muréna, où il plaidait contre Caton. Il fallait affaiblir l'autorité de ce redoutable censeur sans blesser la vénération qu'il inspirait; il devait de plus garder lui-même la dignité de sa place, puisqu'alors il était consul. Il prit le parti de jeter sur le rigorisme des principes stoïques de Caton, une teinte de ridicule si légère et si douce, qu'il fit rire les auditeurs et les juges, sans que Caton fût en droit de se fâcher.

Il avait d'ailleurs des reparties qui portaient coup, celle, par exemple, qu'il fit à Hortensius, qui, plaidant pour Verrès, dit à propos d'une question que Cicéron faisait à un témoin : *Je n'entends pas les énigmes. Je m'en étonne*, répliqua Cicéron, *vous avez chez vous le sphinx.* Remarquez qu'Hortensius avait reçu de Verrès un sphinx d'airain, estimé comme un morceau précieux. La réplique, comme on voit, n'était pas un simple jeu de mots.

Je dirai encore en passant, que ce mot sur une femme qui prétendait n'avoir que trente ans, *je le crois; car il y en a vingt que je le lui entends dire;* ce mot qu'on a cité cent fois comme moderne, est de Cicéron.

Quintilien a classé et examiné les trois genres du discours oratoire : or, tout discours est composé de deux choses, les pensées et les mots. Les pensées dépendent de l'invention et de la disposition des parties, et il en a traité en parlant de tous les moyens que peut employer l'orateur, et de la maniere dont il doit les distribuer. Les mots dépendent de l'élocution, et c'est ce dont il lui reste à s'occuper ; car l'orateur a trois devoirs à remplir, d'instruire, de toucher, de plaire. Il instruit par le raisonnement ; il touche par le pathétique ; il plaît par l'élocution : « c'est, continue Quintilien, » de ces trois choses la plus difficile, au jugement » même des orateurs. En effet, Antoine, l'aïeul » du triumvir, disait qu'il avait vu bien des gens » diserts et pas un homme éloquent. Il appelait » disert celui qui disait sur un sujet ce qu'il fallait » dire : il entendait par éloquent celui qui disait » comme il fallait dire. Depuis lui, Cicéron nous » a dit aussi que savoir inventer et disposer est » d'un homme de sens, mais que savoir exprimer » est d'un orateur. En conséquence il s'est particu- » liérement étudié à bien enseigner cette partie de » la rhétorique. Le mot même d'éloquence fait » assez voir qu'il a raison ; car être éloquent, à » proprement parler, n'est autre chose que de » pouvoir produire au dehors toutes ses pensées,

» toutes ses conceptions, tous ses sentimens et les
» communiquer aux autres; et sans cette faculté,
» tout ce que nous avons enseigné jusqu'ici devient
» inutile. Or, si l'expression ne donne pas à la
» pensée toute la force dont elle est susceptible,
» vous n'aurez rien fait qu'à demi. Voilà donc sur-
» tout ce qu'il faut apprendre, et à quoi l'art est
» absolument nécessaire, voilà quel doit être l'objet
» de nos soins, de nos exercices, de notre imita-
» tion; voilà l'étude de toute la vie, voilà ce qui
» fait qu'un orateur l'emporte sur un autre orateur,
» et qu'un style est plus parfait qu'un autre; car
» les écrivains asiatiques et ceux des Romains dont
» le goût est corrompu, n'ont pas toujours péché
» dans l'invention ou la disposition, mais les uns,
» trop enflés, ont manqué de mesure dans la dic-
» tion, et les autres, ou secs ou affectés, ont man-
» qué de force dans le style.

» Qu'on n'aille pas en conclure néanmoins qu'il
» ne faut s'occuper que des mots. Je me hâte d'aller
» au devant de cet abus que quelques personnes
» pourraient faire de ce que je viens de dire. Il faut
» les arrêter tout court, et me déclarer d'abord
» contre ces gens qui se consument vainement à
» agencer des paroles sans se mettre en peine des
» choses, qui sont pourtant les nerfs du discours.
» Ils cherchent l'élégance, qui est charmante en

» elle-même il est vrai, mais quand elle est
» naturelle, et non pas quand elle est affectée. »

Quintilien se sert ici d'une comparaison dont la justesse est frappante, et très-propre à faire comprendre comment une qualité nécessaire pour faire valoir toutes les autres, nè produit pourtant rien par elle-même si elle est seule. « Ne voyons-
» nous pas que ces corps robustes que l'exercice a
» fortifiés, et qui ont un air de santé, tirent leur
» beauté des mêmes choses qui font leur force?
» Tous leurs membres sont bien attachés, bien
» proportionnés; ils n'ont ni trop ni trop peu
» d'embonpoint: leur chair est à la fois ferme et ver-
» meille; mais qu'ils se montrent à nous, peints de
» vermillon et couverts de fard, ils perdront à nos
» yeux toute la beauté que leur force leur donnait.
» Je veux donc que l'on pense aux mots, mais que
» l'on soit encore plus occupé des choses; car
» d'ordinaire les meilleures expressions tiennent à
» la pensée même, mais par malheur nous les
» cherchons, nous les poursuivons comme si elles
» voulaient se dérober à nous. Nous ne croyons
» jamais que ce qu'il faut dire soit si près, et
» comme à notre portée; nous voulons le faire
» venir de loin, nous faisons violence à notre génie.
» C'est cette recherche qui nuit au discours; car
» les termes qui plaisent le plus aux esprits sensés,

» sont simples comme le langage de la vérité ; au
» contraire, ces mots, qui ne montrent que la peine
» qu'on a eue à les trouver, n'ont pas la grace qu'ils
» affectent, ne laissent rien dans l'esprit et offusquent
» la pensée. Cependant Cicéron avait déclaré assez
» nettement que le plus grand vice qu'un discours
» puisse avoir, c'est de s'éloigner trop de la ma-
» niere ordinaire de parler. Mais apparemment
» Cicéron n'y entendait rien : c'est un barbare en
» comparaison de nous. Nous n'aimons plus rien
» de ce que la nature a dicté ; nous voulons, non pas
» des ornemens, mais des raffinemens, comme si
» les mots pouvaient avoir quelque beauté quand
» ils ne conviennent pas aux choses qu'ils veulent
» exprimer..... Je conclus qu'il faut avoir un grand
» soin de l'élocution, pourvu qu'on sache bien
» qu'il ne faut rien faire pour l'amour des mots,
» les mots eux-mêmes n'ayant été inventés que
» pour les choses. »

SECTION III.

De l'Élocution et des Figures.

Quintilien distingue trois qualités principales dans l'élocution oratoire, la clarté, la correction, l'ornement. La clarté dépend surtout de la propriété et de l'arrangement naturel des mots; la correction résulte de la régularité des constructions; l'ornement naît de l'heureux emploi des figures. Il veut que la diction de l'orateur soit si claire, que la pensée frappe l'esprit comme la lumiere frappe les yeux. Il a raison sans doute, puisque ceux à qui l'orateur s'adresse, ne peuvent l'entendre trop tôt ni trop bien; mais quoiqu'en général la premiere qualité du style soit la clarté, il serait trop rigoureux d'exiger qu'en tout genre d'écrire elle fût toujours portée au même point. Il est des matieres abstraites qui ne comportent que le degré de clarté proportionné à l'étendue et à la profondeur des idées et à l'attention du lecteur; et ce serait alors une prétention de la paresse, de vouloir que l'écrivain rendît sensible, au premier aperçu, ce qui, pour être entendu, a besoin d'être médité. Un ouvrage tel que le *Contrat Social* ou *l'Esprit des Lois* ne peut pas se lire comme un ouvrage oratoire.

La raison en est simple; c'est que le philosophe et l'orateur se proposent un but différent : l'un veut surtout vous forcer à réfléchir, l'autre ne doit pas même vous laisser le tems de la réflexion.

Pour ce qui regarde la propriété des termes, Quintilien observe qu'il ne faut pas prendre ce mot dans un sens trop littéral; car il n'y a point de langue qui ait précisément un mot propre pour chaque idée, et qui ne soit souvent obligée de se servir du même terme pour exprimer des choses différentes. La plus riche est celle qui a le moins besoin de ces sortes d'emprunts, qui sont toujours des preuves d'indigence. Parmi nous, par exemple, on se sert du même mot pour dire qu'on aime le jeu et les femmes. Les Grecs avaient au moins un mot particulier pour signifier l'amour d'un sexe pour l'autre, ἔρως, et cette distinction était juste. Les Latins en avaient un, *pietas*, qui, en exprimant l'amour des enfans pour leurs parens, caractérisait un sentiment religieux, et cette idée était un précepte de morale.

Quintilien remarque aussi que la propriété des termes est si essentielle au discours, qu'elle est plutôt un devoir qu'un mérite. Je ne sais ce qui en était de son tems : on peut croire que les premieres études étant généralement plus soignées, l'habitude

de s'énoncer en termes convenables, et d'avoir, en écrivant, l'expression propre, n'était pas très-rare. Aujourd'hui, si c'est un devoir, comme il le dit, ce devoir est si rarement rempli, qu'on peut sans scrupule en faire un mérite. Nous nous sommes tellement accoutumés à croire que tout se devine et que rien ne s'apprend; il y a si peu de gens qui aient cru devoir étudier leur langue, qu'il ne faut pas s'étonner si, parmi ceux qui écrivent, il en est tant à qui la propriété des termes est une science à peu près étrangere. Il n'y a que nos bons écrivains à qui l'usage du mot propre soit familier. Lorsque nous en serons à la littérature moderne, nous serons peut-être étonnés de l'excès honteux d'ignorance que l'on peut reprocher en ce genre à beaucoup d'auteurs qui ont eu de la réputation, ou qui même en conservent encore. Sans doute il n'y a point d'écrivain qui ne fasse quelques fautes de langage, et celui même qui se mettrait dans la tête de n'en jamais faire, y perdrait beaucoup plus de tems que n'en mérite un si minutieux travail. Mais il y a loin de quelques légeres inexactitudes, de quelques négligences, à la multitude des solécismes et des locutions vicieuses que l'on rencontre de tous côtés. Parmi les maux qu'a faits aux lettres ce déluge d'écrits périodiques,

qui depuis vingt-cinq ans inonde toute la France, il faut compter cette corruption épidémique du langage, qui en a été une suite nécessaire. Pour peu qu'on réfléchisse un moment, il est aisé de s'en convaincre. Mais je me réserve de développer cette vérité lorsque je traiterai en particulier des journaux, depuis leur naissance jusqu'à nos jours. Avouons-le : ce qu'on lit le plus, c'est les journaux. Ils contiennent, en quelque genre que ce soit, la nouvelle du jour, et c'est en conséquence la lecture la plus pressée pour le plus grand nombre, et assez souvent la seule. Or, par qui sont faits ces journaux (je laisse à part les exceptions que chacun fera aussi bien que moi, et je parle en général) ? Par des hommes qui certainement n'ont choisi ce métier facile et vulgaire que parce qu'ils ne sauraient faire mieux ; par des hommes qui savent fort peu, et qui n'ont ni la volonté ni même le tems d'en apprendre davantage. De plus, comment les lit-on ? Aussi légérement qu'ils sont faits. Chacun y cherche d'un coup d'œil ce qui lui convient, et personne ne pense à examiner comme ils sont écrits : ce n'est pas là ce dont il s'agit. Qu'arrive-t-il ? Ces feuilles éphémeres, rédigées avec une précipitation qui serait dangereuse même pour le talent, à plus forte raison pour ceux qui

n'en ont point, fourmillent de fautes de toute espece : il est impossible à un homme de lettres d'en lire vingt lignes sans y trouver presqu'à chaque mot l'ignorance ou le ridicule. Mais ceux qui sont moins instruits, s'accoutument à ce mauvais style, et le portent dans leurs écrits ou dans leur conversation; car rien n'est si naturellement contagieux que les vices du style et du langage, et nous sommes disposés à imiter, sans y penser, ce que nous lisons et ce que nous entendons tous les jours. Ce n'est pas ici le moment de porter jusqu'à la démonstration ce qui est assez prouvé pour quiconque a un peu réfléchi : je m'écarterais trop de mon objet, et celui-là est assez important pour être un jour traité à part. C'est alors qu'on sentira que les gens de lettres (et toutes les fois que je me sers de ce terme je n'entends jamais par-là que ceux qui méritent ce nom), que les gens de lettres ne doivent être taxés ni d'humeur ni d'exagération lorsqu'ils annoncent un si grand mépris pour ces malheureuses rapsodies, devenues l'aliment de la multitude. On verra que ceux qui les composent, ignorent le plus souvent la valeur des mots dont ils se servent, ne savent pas même construire une phrase ni dire ce qu'ils veulent dire, prodiguent au hasard des mots techniques qu'ils n'entendent

pas,

pas, et le style figuré dont ils n'ont pas la premiere idée. C'est dans les journaux que vous trouverez des *combats polémiques*, ce qui signifie *des combats combattans*. Pourquoi ? c'est que le journaliste ne savait pas que polémique venant d'un mot grec, πόλεμος, qui signifie *guerre*, veut dire au propre ce qui a rapport à la guerre, et par extension au figuré, ce qui a rapport à la dispute : ainsi l'on dit des écrits polémiques, le genre polémique, une dissertation polémique. Il avait lu tous ces mots-là sans savoir ce qu'ils signifiaient, et il a mis, à tout hasard, des *combats polémiques*. Ailleurs vous trouverez qu'il faut voir cette actrice dans un rôle plus *conséquent*, pour dire dans un rôle plus important. Il faut pardonner aux garçons marchands de la rue Saint-Denis de vous dire, en vous montrant une étoffe : *Ceci est plus conséquent*, et de croire que *conséquent* est synonyme de ce qui est de conséquence. Mais n'est-ce pas une ignorance ignominieuse, dans un homme qui écrit, de se méprendre si grossiérement sur un mot si connu ? Quel homme bien élevé ne sait pas que *conséquent* signifie ce qui est d'accord avec soi-même dans toutes ses parties ? Quand une proposition est réguliérement déduite d'une autre, elle est *conséquente :* un homme est *conséquent* lorsque sa conduite est d'accord avec

ses principes, quand ses actions sont d'accord avec ses paroles, ses démarches avec ses intérêts, et dans le cas contraire il est *inconséquent*. Le peuple, qui corrompt toujours le langage parce qu'il n'en sait pas les principes, a trouvé plus court de dire *conséquent* pour *de conséquence ;* des écrivains ignorans l'ont répété, et par une suite de cet esprit d'imitation dont je parlais tout à l'heure, des gens mêmes qui devraient bien parler, font tous les jours la même faute.

Outre l'impropriété des termes, il assigne quelques autres causes de l'obscurité qu'il faut éviter dans le style, comme l'usage fréquent des mots vieillis ou étrangers, ou particuliers à quelque province ; l'embarras des constructions, la longueur des phrases, qui fait oublier à la fin ce qui a été mis au commencement ; la concision affectée et excessive, qui retranche des mots nécessaires en voulant ôter le superflu. Quant à la correction, il recommande fort sagement de ne pas s'en occuper jusqu'au degré de scrupule, que nous nommons dans notre langue, purisme. Cette sévérité vétilleuse qui se défend certaines irrégularités que le langage familier a introduites même dans le style soutenu, est un défaut dans l'éloquence et un ridicule dans la conversation. C'est un travers où tombent quelques

provinciaux qui, voulant faire voir qu'ils parlent bien, montrent seulement qu'ils ne connaissent pas cette aisance et ce naturel d'expression, l'un des caracteres particuliers de la bonne compagnie de la capitale, et qui est à proprement parler l'urbanité du langage, comme elle était autrefois l'atticisme dans Athenes. Quintilien rapporte à ce propos, que Théophraste fut reconnu pour étranger par une marchande d'herbes de cette ville; et comme on demandait à cette femme à quoi elle s'en était aperçue : *C'est*, dit-elle, *qu'il parle trop bien*. Il conclut que la diction de l'orateur doit être telle, que les gens éclairés l'approuvent et que les ignorans l'entendent.

Il vient enfin aux ornemens du discours, aux figures, grand sujet pour les rhéteurs, mais dont il ne convient de traiter didactiquement que dans un livre fait exprès, et qui ne doivent nous fournir ici que quelques observations sur leur origine, leur usage et leur abus. Il ne s'agit pas en effet de recommencer notre rhétorique, et de plus, il faut l'avouer, c'en est bien la partie la plus frivole. Quand on veut expliquer cette nombreuse nomenclature, rien ne ressemble plus à la leçon de M. Jourdain, à qui l'on enseigne gravement de quelle maniere il ouvre la bouche pour faire un *O*.

La catachrese, et l'hyperbate, et la synecdoche, et l'antonomase, ces monstres des classes, épouvantail des enfans, sont à peu près comme leurs poupées, qu'ils trouvent creuses en dedans quand ils les ont déchirées. N'est-on pas bien avancé, lorsqu'on sait qu'en disant l'orateur romain au lieu de Cicéron, on fait une antonomase, c'est-à-dire, qu'on met une qualification à la place d'un nom propre; que lorsqu'on dit les mortels au lieu des hommes, on fait une synecdoche, parce qu'on prend le plus pour le moins; que lorsqu'on dit une feuille de papier, on fait une catachrese ou un abus de mots, parce qu'on applique par extension au papier le mot de feuille, qui ne convient qu'aux végétaux? Tous ces noms scientifiques donnés aux différentes modifications du langage, n'apprennent ni à mieux parler ni à mieux écrire, et ne peuvent occuper avec quelqu'utilité, que ceux qui veulent faire une analyse métaphysique des différens procédés d'une langue, soit que le besoin, ou la commodité, ou l'agrément les ait fait naître, soit que les passions et l'imagination les aient employés pour ajouter à la force de l'expression. Par exemple, si l'on dit une feuille de papier, c'est évidemment par nécessité : le mot propre manquant pour l'objet, l'on a eu recours à ce qui en approchait le plus, et

comme une feuille d'arbre est plate, mince et légere comme du papier, on a dit feuille de papier, quoique le papier n'ait point de feuilles. D'autres figures ont été inventées pour la variété et l'agrément, et c'est ainsi qu'on a pris la partie pour le tout, le contenant pour le contenu, la cause pour l'effet, le signe pour la chose signifiée, etc. L'imagination alors s'est portée sur la partie de l'objet qui l'avait le plus frappée, comme lorsqu'on dit une voile pour un vaisseau, le trône pour l'autorité royale, une excellente plume pour un excellent écrivain. C'est ainsi que se sont formés les tropes ou conversions de mots, c'est-à-dire, les figures de diction, par lesquelles un mot est détourné de sa propre signification pour en prendre une autre. Voilà ce qu'il faudrait dire aux commençans, pour les accoutumer à se rendre compte des expressions dont ils se servent, et les familiariser avec les notions primitives de la formation des langues. Mais on s'en tient au technique qui les effraie, et qu'ils apprennent sans l'entendre. On leur demande gravement ce que c'est qu'une métonymie, ce qui d'abord leur fait une frayeur horrible; car il faut bien leur pardonner d'être comme Pradon,

> Qui croyait ces grands mots des termes de chimie.
>
> Boil.

Et quand ils sont parvenus à dire ce que c'est, ils n'en sont guere plus avancés : ils oublient bientôt le mot même, parce qu'on ne leur a pas rendu la chose assez sensible, et qu'elle leur a été présentée sous un appareil pédantesque. Il faudrait au contraire leur dire : N'ayez pas peur; les mots grecs n'y font rien; il a bien fallu s'en servir, parce que notre langue n'a pas de mots combinés, et que métonymie est plus court que transposition de nom; mais d'ailleurs c'est la chose la plus simple. On dit une flotte de cent voiles au lieu d'une flotte de cent vaisseaux, et l'on prend ainsi la partie pour le tout : pourquoi? C'est que la premiere chose qui frappe les yeux dans un grand nombre de navires, ce sont les voiles, et que le moyen le plus court pour dénombrer une flotte, c'est de compter les voiles; ainsi cette métonymie ou transposition de nom n'a été employée que par une suite naturelle de la premiere impression que l'objet faisait sur la vue. Avec cette méthode on habituerait les enfans à penser, et le mot resterait plus aisément dans leur mémoire lorsqu'il serait attaché à une idée.

Cette figure est d'un usage si familier, qu'il n'y a personne qui ne s'en serve à tout moment et sans y penser. Dans l'éloquence et dans la poésie, il y a mille moyens de la varier et d'en tirer des effets

nouveaux ; mais le degré de hardiesse qu'on y met et qui en fait tout le prix, doit être mesuré sur les circonstances et sur la nature du sujet. C'est la métonymie qui fait toute la beauté de ces deux vers de *l'Orphelin de la Chine :*

> Les vainqueurs ont parlé : *l'esclavage en silence*
> Obéit à leur voix dans cette ville immense.

L'expression est neuve : c'est la premiere fois qu'on s'est servi du mot d'esclavage, qui signifie la condition des esclaves, pour exprimer les esclaves eux-mêmes pris collectivement : c'est en cela que consiste la figure : mettez à la place les *esclaves en silence*, et tout l'effet est détruit. D'où vient cette différence ? Ce n'est pas seulement de ce que les *esclaves en silence* n'aurait rien qui fût au dessus de la prose, mais c'est que le poëte, en personnifiant *l'esclavage*, agrandit le tableau, et par une expression vaste vous montre toute une ville, une *ville immense*, habitée par *l'esclavage* seul et par *l'esclavage en silence.* Ce sont là des traits de maître ; mais ôtez cette figure de la place où elle est, ôtez-la d'un sujet où l'imagination est déjà élevée par de magnifiques peintures des exploits de Gengiskan, par l'idée d'un peuple conquérant du Monde, par la pompe du style oriental dont la piece a reçu l'empreinte dès les premiers vers ; transportez-la dans *Mérope*

ou dans *Oreste*, elle y paraîtra trop poétique, elle sera froidement fastueuse et ne peindra rien. Supposons que dans *Oreste*, l'auteur, voulant peindre la consternation des habitans d'Argos sous la tyrannie d'Égyste, eût fait dire à Pammene :

> L'esclavage en silence obéit à sa voix.

C'était un luxe de poésie, déplacé dans la bouche d'un vieillard affligé qui pleure son maître, et les connaisseurs n'auraient remarqué ce vers que pour le critiquer. C'est pourtant, si l'on n'y prend garde, absolument la même idée : dans les deux cas il s'agit de représenter un peuple qui tremble, et qui se tait sous une domination étrangere. Mais combien les circonstances doivent changer le caractere du style! Voyez comment l'auteur d'*Oreste* fait parler Pammene, lorsqu'il se plaint à Oreste de la lâcheté du peuple d'Argos.

> Hélas ! le citoyen, timidement fidele,
> N'oserait en ces lieux imiter ce saint zele.
> Dès qu'Égyste paraît, la piété, Seigneur,
> Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.

Voilà deux tableaux dont le fond est le même, mais dont la couleur est bien différente : c'est que dans l'un, le poëte, en traçant l'épouvante qu'a répandue l'invasion des Tartares dans le plus grand

Empire du Monde, ne veut parler qu'à l'imagination par une peinture qui n'est qu'accessoire, et ne tient pas au fond du sujet : il se permet donc très à propos l'éclat et la hardiesse des expressions. Mais dans l'autre il veut parler au cœur, parce qu'à cette faiblesse timide du peuple d'Argos, tient le retardement d'une vengeance légitime, qui est précisément le sujet de la piece. Il se sert donc, non pas d'expressions magnifiques, mais d'expressions touchantes, propres à inspirer l'intérêt, la pitié, l'indignation :

> La piété, Seigneur,
> Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.

Ce rapport continuel du style au sujet est si important, surtout dans les ouvrages dramatiques, où tout doit tendre au même effet, que, d'un bout à l'autre d'une piece, chaque expression doit être en quelque sorte subordonnée à un caractere et à un but général. Mais ce sentiment si juste des convenances, qui produit la perfection du style, est une espece de magie qui non-seulement n'est donnée qu'à très-peu d'hommes, mais qui même a nécessairement peu de juges : il faut beaucoup de réflexion pour l'apercevoir, et assez volontiers on jouit de son plaisir sans songer à en chercher les causes. Il n'est pas si rare qu'on le croit, d'avoir

une certaine justesse d'esprit; et ce qui le prouve, c'est que le vrai en tout genre ne manque guere son effet sur les hommes rassemblés; mais il n'est pas très-commun d'exercer son esprit ni de réfléchir sur ses lectures. C'est là ce qui fait que les grands écrivains sont plus généralement admirés que parfaitement sentis; mais c'est en même tems une raison pour excuser ceux que le sentiment réfléchi de la perfection rend plus passionnés pour tout ce qui s'en approche, et plus séveres pour tout ce qui s'en éloigne. Il faut songer que l'une de ces deux impressions ne peut pas exister sans l'autre. Quand on relit sans cesse avec délices ceux qui possedent ce rare et grand talent d'imprimer à chaque ligne la couleur du sujet, comment supporter cette foule d'écrivains qui n'en ont pas même l'idée, qui font, de toutes sortes de teintes rassemblées au hasard, une bigarrure monstrueuse? En faut-il davantage pour que, dès la premiere page, un lecteur un peu exercé reconnaisse un homme étranger à son art? Pourquoi parmi tant de pieces de théâtre, en est-il si peu dont on puisse soutenir la lecture? Il n'en faut pas chercher ailleurs la raison. Mais d'un autre côté, pourquoi trouvera-t-on si souvent l'homme de lettres occupé à relire Racine et Voltaire, que tout le monde sait par cœur? C'est que chaque fois qu'il les lit,

il y trouve une foule de jouissances particulieres qu'il ne faut pas envier à l'homme sensible qui a dévoué sa vie aux beaux arts, puisque ces jouissances sont les plus douces et les plus pures, je dirais presque les seules qui lui tiennent lieu des sacrifices qu'il a faits et des dégoûts qu'il peut éprouver.

Boileau avait raison de se moquer de Pradon, qui ne savait pas ce que c'était qu'une métonymie ; mais dans le même endroit il a tort, ce me semble, d'en vouloir justifier une que l'on avait censurée et qui méritait de l'être. Vous verrez, dit-il dans une épître à ses vers :

> Vous verrez mille auteurs pointilleux,
> Piece à piece épluchant vos sons et vos paroles,
> Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
> Traiter tout noble mot de terme hasardeux,
> Et dans tous vos discours, comme monstres hideux,
> Huer la métaphore et la métonymie,
> Grands mots que Pradon croit des termes de chimie ;
> Vous soutenir qu'un lit ne peut être *effronté*, etc.

C'est dans la satyre contre les femmes, qu'il s'était servi de cette expression :

> T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades.
> Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
> Se font des mois entiers, sur un *lit effronté*,
> Traiter d'une visible et parfaite santé ?

Je louerai volontiers le dernier vers. Il y a

vraiment de l'art à cette contradiction apparente : *se fait traiter d'une santé parfaite*, comme on se fait traiter d'une maladie, exprime très-bien l'inconséquence d'une fausse malade, qui veut qu'on la guérisse d'un mal qu'elle n'a pas ; mais je trouve abusive et forcée la figure qui attribue au lit *l'effronterie* de la malade. Il faut, comme l'observe très-judicieusement Dumarsais dans son excellent *Traité des Tropes*, que dans toute figure l'imagination aperçoive toujours un rapport clair et prochain. Ainsi l'on dirait très-bien un lit adultere, un lit criminel, quoique dans la réalité un lit ne soit pas plus *adultere* ni *criminel* qu'il n'est *effronté* ; mais l'esprit saisit sur le champ le rapport des idées, et voit dans le lit l'instrument de l'adultere et le théâtre du crime ; et comment voir de *l'effronterie* dans un lit ? Au reste, cette faute est la seule de ce genre qui soit dans tous les ouvrages de Boileau, et l'on n'en est que plus fâché que cet esprit si judicieux, qui plus d'une fois eut la sagesse de profiter du peu qu'il y avait de bon sens dans les mauvaises critiques dont on l'accablait, ait voulu précisément s'obstiner à défendre la faute la plus évidente qu'il eût commise.

Je renvoie à ce même *Traité des Tropes* que je viens de citer, et aux autres ouvrages relatifs au même sujet, ceux qui voudront étudier en

détail l'artifice des figures ; car il ne faut redire nulle part, nî surtout ici, ce qu'on peut trouver dans les livres ; mais il faut bien s'arrêter un moment sur celle qui est en même tems la plus générale, la plus variée et la plus belle de toutes les figures de mots, la métaphore. Le nom même en est devenu tellement usuel, qu'il a perdu sa gravité scholastique. Cependant la définition en est un peu abstraite ; mais, comme toutes les définitions, elle s'éclaircit bientôt par les exemples. On peut définir la métaphore, une figure par laquelle on change la signification propre d'un mot en une autre signification qui ne convient à ce mot qu'en vertu d'une comparaison qui se fait dans l'esprit. Ainsi quand on dit que le mensonge prend les couleurs de la vérité, le mot *couleurs* n'est plus dans son sens propre ; car le mensonge n'a pas plus de couleurs que la vérité : *couleurs* veut donc dire ici apparence ; mais l'esprit saisit sur le champ le rapport qui existe entre les *couleurs* et les apparences, et la figure est claire. La métaphore a cet avantage, dit très-bien Quintilien, que, graces à elle, il n'y a rien que l'on ne puisse exprimer. Mais ni lui, ni Dumarsais, ni aucun rhéteur, que je sache, n'a songé à remonter à la véritable origine de la métaphore,

qui pourtant me paraît assez facile à reconnaître. La métaphore passe presque toujours du moral au physique, parce que toutes nos idées venant originairement des sens, nous sommes portés à rendre nos perceptions intellectuelles plus sensibles par leurs rapports avec les objets physiques : de là vient que presque toutes les métaphores sont des images, et des especes de similitudes et de comparaisons. Quand je dis d'un homme en colere, *il est comme un lion*, c'est une similitude : j'exprime la ressemblance générale entre un homme irrité et un lion. Si je vais plus loin et que je dise : Tel qu'un lion qui, les yeux étincelans et se battant les flancs de sa queue, s'élance avec un rugissement terrible ; tel, etc., je détaille les circonstances de la similitude et je fais une comparaison. Si je dis simplement : Quand cet homme est en fureur, c'est un lion, je fais une métaphore, et la métaphore, comme on voit, n'est au fond qu'une comparaison abrégée qu'acheve l'imagination.

Cette figure est donc née de notre disposition habituelle à comparer nos affections morales avec nos sensations, et à nous servir des unes pour exprimer plus fortement les autres. On a dit qu'un homme était *bouillant de colere*, parce qu'on a

senti que cette passion donnait au sang un mouvement et une agitation extraordinaire, semblable au bouillonnement de l'eau sur le feu. C'est de la même maniere que nous sommes *enivrés*, *consumés*, *glacés*, *embrâsés*, *noircis*, *flétris*, etc. Une seule de ces métaphores expliquée suffit pour faire connaître la nature de toutes les autres. Mais il y en a aussi où les objets matériels sont comparés entr'eux. On a dit *la fleur de l'âge*, parce que l'éclat et la fraîcheur de la premiere jeunesse a rappelé les végétaux quand ils fleurissent. On a dit *les glaces de la vieillesse*, parce qu'on a vu qu'elle enchaînait les articulations et arrêtait les mouvemens, à peu près comme la glace, en se formant, ôte à l'eau sa fluidité.

Cette figure et la métonymie, qui est elle-même une espece de métaphore, sont celles dont l'usage est le plus fréquent dans le discours. Elles sont à la portée du peuple, comme de l'orateur et du poëte. Tous les hommes figurent plus ou moins leur langage, selon qu'ils sont plus ou moins affectés, et qu'ils ont plus ou moins d'imagination ; et la métaphore est la plus belle de toutes les figures, parce qu'elle réunit deux idées dans un même mot, et que ces deux idées deviennent plus frappantes par leur réunion. Quand

on dit que la beauté se flétrit, le mot de *flétrir* se rapporte également aux femmes et aux fleurs, et cet assemblage si naturel et si intéressant plaît à l'imagination. Mais de ce que la métaphore est par elle-même si commune, il s'ensuit encore que c'est le choix qui en fait le mérite. Il faut qu'elle soit juste, c'est-à-dire, qu'elle exprime un rapport fondé sur la nature des choses. Rien n'est plus choquant qu'une figure incohérente : comme elle annonce la prétention d'une beauté, elle est fort au dessous du terme propre si elle manque son effet. On s'est moqué avec raison de ces vers de Rousseau :

> Et les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines,
> Ont *fondu l'écorce* des eaux.

L'image est fausse ; car on ne peut pas fondre une *écorce*. Il faut de plus que la métaphore soit nécessaire, c'est-à-dire, qu'elle ait plus de force que le mot propre, sans quoi celui-ci est préférable. Elle n'est faite, dit ingénieusement Quintilien, que pour remplir une place vacante, et quand elle chasse le terme simple, elle est obligée de valoir mieux. Il faut encore qu'elle soit adaptée au sujet, et qu'il n'y ait pas trop de disproportion dans les idées dont elle n'est qu'une comparaison implicite.

implicite. Ainsi on a eu raison de blâmer ce vers, où l'on dit, en parlant d'un cocher qui assujettit ses chevaux au frein :

> Il soumet l'atelage à l'*empire* du mors.

L'idée d'*empire* est trop grande pour un mors de cheval. Il faut aussi se garder de tirer la métaphore d'objets bas et dégoûtans. Corneille a péché contre cette regle, lorsqu'il a dit, en parlant des soldats de Pompée :

> Dont plus de la moitié *piteusement* étale
> Une indigne *curée* aux vautours de Pharsale.

Le mot de *curée* offre une image qui dégoûte, et que rejette le style noble. *Piteusement* n'est pas une figure, mais ne devait pas non plus entrer dans une tragédie : il ne convient pas au style soutenu. Enfin, quand la métaphore aurait toutes les qualités requises, il ne faut pas la prodiguer ; car alors on tombe dans l'affectation et la monotonie, deux mortels défauts en tout genre.

L'allégorie, considérée comme figure de style, et dans le langage des rhéteurs, n'est proprement qu'une métaphore continuée ; car elle consiste à dire une chose pour en faire entendre une autre. Quand le sens est parfaitement clair, et que les

rapports ne sont ni trop multipliés ni appelés de trop loin, cette figure peut être d'un très-bel effet dans l'éloquence et dans la poésie. Dans la tragédie de *Rome sauvée*, Catilina dit, en parlant de Cicéron :

> Sur le vaisseau public ce pilote égaré
> Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;
> Il s'agite au hasard ; à l'orage il s'apprête,
> Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.

Il n'y a pas là une seule expression qui ne soit employée dans un sens détourné. Le vaisseau, c'est la république ; le pilote, c'est Cicéron ; les vents sont les ennemis de l'État ; la tempête, c'est la conjuration : cette suite de métaphores forme ce qu'on appelle une allégorie. On sent combien il est essentiel qu'elles soient toutes bien cohérentes ; une seule qui s'écarterait de la première idée établie, gâterait tout. C'est un défaut trop fréquent dans les épîtres de Rousseau :

> Incontinent vous l'allez voir s'enfler
> De tout le vent que peut faire souffler
> Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
> Fatuité sur *sottise greffée.*

Dans les trois premiers vers, la métaphore, quoique forcée dans l'expression, est au moins

suivie dans les objets. *Les fourneaux d'une tête* sont une figure peu naturelle ; mais on conçoit du moins que le *vent souffle dans les fourneaux ;* ce qu'on ne peut pas concevoir, c'est que *la fatuité greffée sur la sottise fasse souffler le vent.* Ici la justesse des rapports physiques est détruite : elle l'est encore dans les vers suivans de la même épître :

> C'est l'emphatique et burlesque étalage
> D'un faux sublime *enté* sur l'assemblage
> De ces grands mots, *clinquant* de l'oraison,
> *Enflés de vent* et vides de raison.

La métaphore est triplement mauvaise, parce qu'elle change trois fois d'objet. Voilà le sublime *enté* sur de grands mots qui sont du *clinquant :* comment peut-on être *enté* sur du *clinquant ?* Le premier ne peut se rapporter qu'aux arbres ; le second, qu'à des compositions métalliques ; et puis, comment du *clinquant* peut-il être *enflé de vent ?* c'est encore un troisieme ordre de choses. Il ne faut pas dissimuler combien ce style est vicieux : il est d'autant moins excusable, que l'auteur en ce même endroit veut donner des leçons de goût, et tombe précisément dans les défauts qu'il reproche aux autres. Ce n'est pas que pour être en droit de reprendre des fautes, il faille absolument n'en commettre aucune ; car en ce cas, qui oserait *jeter*

la premiere pierre au mauvais goût ? Mais il est bien malheureux et bien mal-adroit de parler de vers

> Enflés de vent et vides de raison,

en même tems qu'on en donne l'exemple. Prenons-en un tout contraire dans un grand poëte que Rousseau, aveuglé par la haine, attaquait dans cette épître, et voulait particuliérement désigner. *La Henriade* va nous offrir un modele de ces métaphores continuées qui forment l'allégorie : elle est soutenue pendant dix vers sans la moindre apparence d'effort ni le moindre défaut de justesse ; mérite en ce moment le plus remarquable pour nous, indépendamment de tous les autres. Il fallait peindre Henri III (à l'instant où la Ligue commence à éclater contre lui) faisant un effort passager pour sortir de son indolence, mais démêlant mal ses intérêts, apercevant à peine ses dangers, et bientôt oubliant tout pour se replonger dans le sein des plaisirs et de la mollesse. Voilà le propre : voici le figuré.

> Henri se réveilla du sein de son ivresse :
> Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
> Ouvrirent un moment ses yeux appesantis.
> Mais du jour importun ses regards éblouis
> Ne distinguerent point, au fort de la tempête,
> Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ;

Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las et se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris et parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.

Le tableau est achevé : et comme toutes les couleurs en sont graduées ! Comme les nuances sont bien marquées ! Cette césure qui coupe le vers à la premiere syllabe, *las — et se rejetant*, c'est la faiblesse accablée qui retombe. Et dans le dernier vers, cette césure à la troisieme syllabe, *tranquille*, — *il s'endormit*, c'est l'indolence qui s'endort. Voilà pour ce qui regarde l'usage de l'allégorie dans le discours. Quant à l'abus, observons que plus il y a de mérite à soutenir cette figure dans une étendue raisonnable, plus il y a de mal-adresse à la prolonger au-delà des bornes. Il y a dans certains livres de nos jours des exemples d'une continuation de la même métaphore pendant quatre pages ; c'est alors un jeu d'esprit aussi ridicule qu'insipide, et que les sots prennent pour de l'imagination.

Nous donnons un sens plus étendu à l'allégorie quand nous appelons de ce nom une fiction poétique, où des êtres moraux sont personnifiés, comme le temple de l'Amour dans *la Henriade*, l'épisode de la Mollesse dans *le Lutrin*, et tant d'autres. Il y a aussi d'autres allégories plus courtes et renfermées dans un petit nombre de vers, qui forment

une variété agréable dans la poésie morale ou didactique. Tels sont ces vers de Voltaire dans le *Discours sur la Modération :*

> Jadis trop caressé des mains de la Mollesse,
> Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse.
> La Langueur l'accablait ; plus de chant, plus de vers,
> Plus d'amour, et l'Ennui détruisait l'Univers.
> Un dieu qui prit pitié de la nature humaine,
> Mit auprès du Plaisir le Travail et la Peine.
> La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida ses pas :
> Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici bas.

Lemierre a très-bien caractérisé l'allégorie dans ce vers de son poëme de *la Peinture :*

> L'Allégorie habite un palais diaphane.

Et dans le même poëme, il en fait un très-bel usage, en traçant le portrait allégorique de l'Ignorance.

> Il est une stupide et lourde déité,
> Le Tmolus autrefois fut par elle habité.
> L'Ignorance est son nom : la Paresse pesante
> L'enfanta sans douleur aux bords d'une eau dormante.
> Le Hasard l'accompagne et l'Erreur la conduit :
> De faux pas en faux pas, la Sottise la suit.

Les anciens hiéroglyphes des Égyptiens, des Scythes et de quelques autres peuples de l'Asie étaient des especes d'allégories qui parlaient aux

yeux, mais moins claires et moins ingénieuses, à en juger par ce que nous en connaissons, que les fables emblématiques des Grecs, dont notre poésie moderne s'est enrichie. Quand le roi des Perses, Darius Ier, dans son expédition contre les Scythes, se fut engagé témérairement dans leurs vastes solitudes, où il perdit une grande partie de son armée, ils lui envoyerent un ambassadeur, qui, sans lui rien dire, lui présenta de leur part cinq fleches, un oiseau, une souris, une grenouille, et se retira. Il fut question de savoir ce que signifiait cette ambassade énigmatique. Un Persan qui avait quelque connaissance du caractere et du langage de ce peuple, expliqua ainsi leurs présens : « A moins » que vous ne puissiez voler dans les airs comme » les oiseaux ou vous cacher sous la terre com- » me les souris, ou dans les eaux comme les gre- » nouilles, vous n'échapperez pas aux fleches des » Scythes. » Il se trouva qu'il avait bien deviné. Mais Darius avait interprété cet emblême d'une maniere toute différente, et pourtant tout aussi plausible. Il prétendait que c'était un témoignage de la soumission des Scythes, qui lui faisaient hommage des animaux nourris dans les trois élémens, et lui abandonnaient leurs armes. C'est une mauvaise allégorie, que celle qui n'a qu'une intention et qui en offre deux. C'est par la même raison que

les apologues, qui sont encore une autre espece d'allégorie, doivent avoir un sens unique et clair. Dans tout ce qui a pour objet de laisser apercevoir une vérité voilée, on doit faire en sorte que le voile ne la cache pas, mais laisse seulement le plaisir de l'entrevoir. Le masque de la comédie doit être ressemblant, sans charge et sans grimace, et le voile de l'allégorie doit être artistement tissu, mais transparent.

On connaît le trait de Tarquin-le-Superbe, lorsque son fils, tout puissant dans la ville de Gabie, lui envoya demander ce qu'il devait faire. Tarquin, qui se promenait dans son jardin, se mit à abattre les têtes des pavots avec une baguette qu'il tenait à la main, et renvoya le député sans autre réponse : c'était une allégorie muette. Le fils l'entendit comme il convenait à un homme élevé par un tyran, et trouva moyen de faire périr les principaux des Gabiens, pour livrer la ville à son pere.

Nous voilà un peu loin des figures de rhétorique; mais tous ces faits de différente nature servent à prouver que les principes des arts sont soumis à la même logique et à la même loi des rapports, qui sert à expliquer les actions humaines et à en faire connaître les ressorts; et c'est pour cela que la rhétorique du penseur Aristote, qui écrivait pour

des hommes, et non pas pour des écoliers, est en partie un traité de morale.

L'ironie, l'ellipse, l'hyperbole, sont si connues, que leurs noms mêmes, quoique grecs et didactiques, sont de la langue habituelle. L'ironie équivaut à une autre figure appelée antiphrase ou contre-vérité; car elle a toujours pour but de faire entendre le contraire de ce qu'elle dit. Elle peut, selon les occasions, appartenir également à la gaieté, au courroux, au mépris; ces deux derniers peuvent donc l'introduire dans le style noble et dans les sujets les plus hauts, mais rarement; car il ne faut pas laisser le tems de sentir qu'elle est voisine de la plaisanterie. L'ironie est quelquefois la derniere ressource de l'indignation et du désespoir quand l'expression sérieuse leur paraît trop faible, à peu près comme dans ces grandes douleurs qui égarent un moment la raison, un rire effrayant prend la place des larmes qui ne peuvent pas couler. Tel est cet endroit admirable du rôle d'Oreste dans Andromaque, lorsqu'après avoir tué Pyrrhus pour plaire à Hermione, il apprend qu'elle n'a pu lui survivre, et qu'elle vient de se donner la mort.

> Grace au ciel, mon malheur passe mon espérance!
> Oui, je te loue, ô ciel! de ta persévérance, etc.

Il finit par ce vers si terrible :

> Eh bien! je suis content, et mon sort est rempli.

Ce mot, *je suis content*, dans la situation d'Oreste, est le sublime de la rage, et ceux qui se rappellent d'avoir entendu prononcer ce vers à l'inimitable Lekain, avec des levres tremblantes, les dents serrées et un sourire infernal, peuvent avoir une idée de ce que c'est que la tragédie quand l'ame de l'acteur peut sentir comme celle du poëte.

L'ellipse ou omission, qui consiste à supprimer un ou plusieurs mots pour ajouter à la précision sans rien ôter à la clarté, est une des figures les plus communes du langage ordinaire. La plupart des ellipses de ce genre sont ce qu'on appelle des phrases faites; mais celles qu'invente le génie du style, pour avoir une marche plus rapide et une impulsion plus forte, doivent être moins fréquentes dans l'éloquence que dans la poésie. On sait que cette derniere a obtenu plus de liberté, précisément parce qu'elle a plus d'entraves; et d'ailleurs, il convient qu'en général le poëte ose plus que l'orateur. Au reste, les ellipses oratoires et poétiques sont plus difficiles dans notre langue que dans celle des Anciens, parce que ses procédés sont plus méthodiques, et qu'elle est, par sa nature, forcée pour ainsi dire à la clarté. On peut encore remarquer que le style des historiens est plus favorable à la concision elliptique que celui

des orateurs : les premiers donnent plus à la réflexion, et les autres attendent plus de l'effet du moment.

Les auteurs latins qui ont le plus d'ellipses, sont Salluste et Tacite. Leur diction serrée, et qu'il faut souvent suppléer, est toute différente de celle de Cicéron, et devait l'être. Celui qui voulait émouvoir, ne devait pas négliger l'harmonie, qui naît de l'arrondissement et des cadences nombreuses, l'un des ressorts avec lesquels on meut les multitudes assemblées ; mais les deux historiens voulaient surtout faire penser, et la concision avertit d'être attentif.

L'hyperbole n'est pas moins du langage familier que l'ellipse ; mais comme on est accoutumé à la réduire à sa juste valeur, l'abus qu'on en fait tous les jours, n'empêche pas qu'elle ne puisse entrer heureusement dans le style noble, et surtout dans les sujets où notre esprit est monté au grand, comme dans l'ode et l'épopée. Alors, comme il est naturel à l'imagination une fois émue, d'agrandir jusqu'à un certain point les objets, on peut en ce genre la servir à son gré, mais il ne faut lui montrer que ce qu'elle peut naturellement se figurer ; car outrer l'hyperbole, c'est exagérer l'exagération. On admire avec raison ces beaux vers

qui terminent le second chant de *la Henriade* et le tableau de la Saint-Barthelemy :

> Et des fleuves français les eaux ensanglantées
> Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

On sait bien qu'il y a quelque chose au-delà de l'exacte vérité ; mais ici la vérité est en elle-même si terrible, qu'on n'aperçoit pas ce que le poëte y ajoute. Au contraire, lorsque Théophile, retiré dans le midi de la France, dit au roi Louis XIII :

> On m'a mis, loin de votre empire,
> Dans un désert où les serpens
> Boivent les pleurs que je répands,
> Et soufflent l'air que je respire.

On sent que l'hyperbole est un peu forte, même quand il aurait été dans les déserts de l'Afrique.

Une figure toute opposée à celle-ci, et dont le nom grec est trop scientifique et trop peu connu pour être cité ici (1), est celle qu'on peut appeler en français la diminution : c'est l'art de paraître affaiblir par l'expression ce qu'on veut laisser entendre dans toute sa force. C'est avec cette adresse que s'exprime Iphigénie lorsqu'elle dit à son pere, après avoir paru résignée à lui obéir :

> Si pourtant ce respect, si cette obéissance
> Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,

(1) La *litote*.

Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose dire, Seigneur, qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour *ne pas souhaiter* qu'elle me fût ravie.

Ne pas souhaiter! L'expression est bien faible; mais comme cette retenue même, après ces protestations d'obéissance, en laisse entendre au cœur d'un pere plus qu'elle n'en dit! De même lorsque Chimene toute en larmes, dit à Rodrigue:

Va, *je ne te hais point.*

croit-on qu'elle se contente de ne le *pas haïr?* Cet artifice de diction bien ménagé, produit le même effet qu'une femme modeste et sensible qui baisse les yeux quand elle craint l'expression de ses regards.

Outre les figures de mots, destinées à orner le style, la rhétorique distingue aussi des figures de pensées, qui ne sont que certaines formes que la passion ou l'artifice oratoire donne à la construction du discours. La plupart ne prouvent que l'envie qu'ont eue les rhéteurs de donner de grands noms aux procédés les plus simples de l'élocution; et quand elles sont expliquées, on est tenté de dire: Quoi! ce n'est que cela? Il en est pourtant quelques-unes qui sont vraiment d'un grand effet, et appartiennent à la véritable éloquence. Telle est

l'apostrophe, qui doit être le mouvement d'une imagination fortement ébranlée ou d'une ame puissamment affectée, comme dans cette exclamation de Bossuet : *Glaive du Seigneur! quel coup vous venez de frapper! toute la Terre en est étonnée.* Comme dans ces vers si touchans d'Andromaque :

> Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
> Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector.

On sent que cette apostrophe aux murs de Troye est l'accent naturel de la douleur et du regret, et c'est ainsi que les figures sont bien placées. La prosopopée, personnification qui fait parler les morts et les choses inanimées, est d'un usage plus rare. Plus cette figure est hardie, plus elle a besoin d'être amenée. Fléchier s'en est servi très-noblement dans l'oraison funebre de Montausier. « Oserai-je, dans » ce discours, employer la fiction et le mensonge ? » Ce tombeau s'ouvrirait, ces ossemens se rejoin- » draient, et se ranimeraient pour me dire : Pour- » quoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis » jamais pour personne ? Ne me rends pas un hon- » neur que je n'ai pas mérité, à moi qui n'en ai » voulu rendre qu'au vrai mérite. Laisse-moi repo- » ser dans le sein de la vérité, et ne viens pas trou- » bler ma paix par la flatterie que j'ai haïe. »

La suspension et la prétermission sont fréquem-

ment employées dans l'éloquence et dans la poésie, et lorsqu'elles le sont bien, elles ont un très-grand pouvoir. La suspension consiste à faire attendre ce que l'on va dire, à l'annoncer de loin, afin de forcer l'esprit à s'y arrêter davantage. On conçoit bien qu'il faut que la chose en vaille la peine, sans quoi l'artifice retomberait sur celui qui s'en servirait si mal-adroitement; mais quand on est sûr de frapper un grand coup, il y a de l'art à le suspendre. L'orateur ressemble alors au gladiateur qui éleve le fer le plus haut qu'il peut pour porter un coup plus terrible, ou bien au sauteur qui prend son élan de très-loin pour le rendre plus rapide. Le grand Corneille a bien su tirer parti de cette figure dans cette scene immortelle d'Auguste avec Cinna, lorsqu'après l'énumération de ses bienfaits, l'empereur poursuit ainsi :

> Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur et tant de gloire
> Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.
> Mais ce qu'on ne pourrait jamais imaginer,
> Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

Si, retranchant les trois premiers vers, il eût dit d'abord le dernier qui suffisait pour le sens, l'effet serait beaucoup moins grand. Mais la suspension l'augmente au point qu'au moment où l'on entend le dernier hémistiche, il est presqu'impossible de

ne pas faire le même mouvement et de ne pas jeter le même cri que Cinna.

La prétermission est une autre sorte d'artifice : il consiste dans une forme de phrase négative, par laquelle on semble ne pas vouloir dire ce que pourtant on dit en effet : *Je ne vous dirai point, je ne vous rappellerai point, je ne vous reprocherai point telle, telle, telle chose ; mais,* etc. L'on appuie alors sur la seule que l'on énonce positivement. Cette figure a un double avantage ; elle ne diminue en rien la valeur des choses que l'on a l'air d'écarter, et fortifie beaucoup celle sur laquelle on insiste, comme on va le voir par des exemples. Alzire, obligée d'avouer à Zamore qu'elle vient d'épouser Gusman, et qu'elle a quitté sa religion pour celle des Chrétiens, Alzire aime avec trop de passion pour se trouver elle-même excusable, mais pourtant elle ne veut pas que son amant ignore tout ce qui peut l'excuser. Elle se garde bien de lui dire : « Vois » quelle était ma situation : je t'ai cru mort ; un » pere ordonnait ; je m'immolais au salut de ma » patrie ! » Tout cela est très-vrai, et pourtant serait très-froid dans la bouche d'une amante. Il faut donc qu'elle s'excuse sans paraître vouloir s'excuser. C'est ce que fait la prétermission.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,

L'erreur

L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que des Chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse;
Il n'en est point pour moi lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis : il me suffit : je t'ai manqué de foi :
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi, etc.

Voilà bien la véritable éloquence, qui n'est jamais que l'expression juste d'un sentiment vrai. Assurément on ne peut donner de meilleures raisons; cependant elles ne sont bonnes aux yeux de Zamore, que parce qu'elle-même les trouve insuffisantes du moment où elle l'a revu. Aussi lorsqu'elle ajoute tout de suite :

Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable!

Il répond, comme tout le monde répondrait pour lui :

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.

Sans doute ce n'est pas parce que cette forme de discours s'appelle une prétermission, que ce passage est si beau; mais cependant il n'est pas inutile que la rhétorique ait développé l'art de cette figure;

c'est un avertissement de s'en servir au besoin, et ceux qui l'auront bien saisie, sauront mieux en faire usage. C'est surtout un secours pour les jeunes gens, et il faut bien que les leçons aident la faiblesse et suppléent l'expérience, que l'imitation vienne au secours du talent et facilite ses progrès.

Je citerai encore un autre exemple de la prétermission, tiré du second chant de *la Henriade*, où Henri IV fait à la reine Élisabeth le récit de l'horrible journée de la Saint-Barthelemy.

> *Je ne vous peindrai point* le tumulte et les cris,
> Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
> Le fils assassiné sur le corps de son pere,
> Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
> Les époux expirans sous leurs toits embrâsés,
> Les enfans au berceau sur la pierre écrasés.
> Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

Que sera donc ce qui va suivre, puisque celui qui trace cet épouvantable tableau, semble lui-même n'en être pas étonné! Tel est l'artifice de la prétermission : sans affaiblir l'horreur de cette peinture, elle va rendre plus frappante celle qui suit.

> Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
> Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
> Ces monstres furieux, de carnage altérés,

Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs freres,
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

La réticence mérite aussi qu'on en fasse mention. C'est une figure très-adroite, en ce qu'elle fait entendre, non-seulement ce qu'on ne veut pas dire, mais souvent beaucoup plus qu'on ne dirait. Telle est celle-ci dans le rôle d'Agrippine :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Séneque, et ce même Burrhus,
Qui depuis..... Rome alors estimait leurs vertus.

Voltaire l'a imitée dans *la Henriade*,

Et Biron, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux.

L'imitation même est si frappante, qu'elle pourrait passer pour une espèce de larcin. Mais Voltaire était si riche de son fonds, qu'il ne se faisait pas scrupule de prendre sur celui d'autrui.

Une autre réticence encore plus belle, parce qu'elle tient à une situation théâtrale, c'est celle d'Aricie dans la tragédie de *Phedre*.

Prenez garde, Seigneur : vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains.
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un..... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre.

Cette interruption subite doit épouvanter Thésée; aussi commence-t-il dès ce moment à sentir de vives inquiétudes et à se reprocher son emportement.

La malignité et la haine ont bien connu tout ce que pouvait la réticence, par le chemin qu'elle fait faire à l'imagination : aussi n'ont-elles point d'armes plus afilées ni de traits plus empoisonnés. C'est la combinaison la plus profonde de la méchanceté, de savoir retenir ses coups et de les porter par la main d'autrui, et malheureusement c'est aussi la plus facile. Rien n'est si aisé et si commun que de calomnier à demi-mot, et rien n'est si difficile que de repousser cette espece de calomnie; car comment répondre à ce qui n'a pas été énoncé ? Deviner l'accusation, c'est avouer en quelque sorte qu'elle n'est pas sans fondement : aussi le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de porter un défi public à l'accusateur timide et lâche, et l'innocence alors peut lever la tête quand il cache la sienne dans les ténebres.

C'en est assez sur les figures, dont j'ai marqué les principales et les plus connues. Je n'ai point suivi pas à pas Quintilien : dans cette partie, comme dans beaucoup d'autres, c'est un instituteur qui parle à des disciples, et dont le but n'est pas le mien. Si j'ai choisi beaucoup de mes exem-

ples dans les poëtes, c'est qu'il fallait faire voir que les mêmes figures appartiennent d'ordinaire à la poésie comme à l'éloquence; que d'ailleurs les passages des poëtes sont plus présens à la mémoire, plus généralement connus, plus faciles à retenir, et qu'enfin les beaux vers sont comme des lieux de repos et de délassement, où l'esprit aime à s'arrêter dans la route aride et épineuse des préceptes.

Quintilien emploie un chapitre à traiter de ce qu'on nomme des pensées; car c'est ainsi qu'on appelle, comme par excellence, celles qui sont énoncées dans une forme précise et sentencieuse. Elles donnent de l'éclat au discours; mais c'est un des genres d'ornement qui ont le plus d'inconvéniens et de dangers, si l'on n'a pas soin d'en être sobre. Les pensées, les maximes, les sentences, ont un air d'autorité qui peut donner du poids au discours si l'on y met de la réserve, mais qui autrement montre l'art à découvert. Elles sont voisines de la froideur, parce qu'elles supposent communément un esprit tranquille; aussi convient-il que l'orateur, et encore plus le poëte, les tourne en sentimens le plus qu'il est possible. Il est plus facile de communiquer ce qu'on sent, que de persuader ce qu'on pense. De plus, ces sortes de pensées ont un brillant qui leur est propre, et si

elles reviennent fréquemment, elles détournent trop l'attention du but principal, et paraissent en quelque sorte détachées du reste de l'ouvrage. Or, l'orateur et le poëte doivent toujours songer à l'effet total. C'est à quoi ne pensent pas ceux qui ont la dangereuse prétention de tourner toutes leurs phrases en maximes. Plus cette forme est imposante, plus il faut la réserver pour ce qui mérite d'en être revêtu. Celui qui cherche trop les pensées, risque de s'en permettre beaucoup de communes, de forcées, de fausses même; car rien n'est si près de l'erreur que les généralités. D'ailleurs, on ne peut pas avoir, dit fort bien Quintilien, autant de traits saillans qu'il y a de fins de phrases, et quand on veut les terminer toutes d'une maniere piquante, on s'expose à des chutes puériles. Ajoutez que cette maniere d'écrire coupe et hache en petites parties le discours, qui, surtout dans l'éloquence, doit former un tissu plus ou moins suivi; que ces traits répétés éclairent moins qu'ils n'éblouissent, parce qu'ils ressemblent plus aux étincelles qu'à la lumiere, et qu'enfin plus ils sont agréables en eux-mêmes, plus la profusion en est à craindre, parce que les impressions vives sont plus près que les autres de la satiété.

Quintilien traite ensuite de l'arrangement des mots, du nombre, de l'harmonie périodique; mais

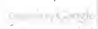
tout ce qu'il dit se rapporte en grande partie à la langue latine. Quant à ce qu'il prescrit sur la convenance du style, sur les bienséances oratoires, sur la nécessité d'exercer sa mémoire et de former sa prononciation, sur cette partie si importante pour l'orateur, qu'on appelle action; sur l'habitude d'écrire, sur les moyens de se mettre en état de parler sur le champ quand il en est besoin, sur les avantages qu'on retire de l'étude des grands modeles, tous ces différens objets rentrent particuliérement dans le dessein général de l'ouvrage, qui est de former l'orateur du barreau, et même, à plusieurs égards, sont plus applicacles aux tribunaux romains qu'aux nôtres, quoiqu'il y ait toujours beaucoup à profiter pour quiconque se destine à la noble profession d'avocat.

Il faut terminer ce précis, peut-être déjà trop long : je crains toujours de trop m'arrêter sur les ouvrages didactiques. Nous avons encore à analyser ceux de Cicéron sur le même sujet, et nous passerons ensuite aux orateurs grecs et romains, avec d'autant plus d'empressement, que les modeles sont toujours plus intéressans que les préceptes.

CHAPITRE II.

Analyse des ouvrages de Cicéron sur l'art oratoire.

RIEN ne semble plus curieux et plus intéressant que d'entendre Cicéron parler de l'éloquence, et l'on croirait volontiers que l'examen de ses ouvrages sur cette matiere doit être un des objets les plus agréables que nous puissions avoir à considérer. Il ne faut pourtant pas s'y tromper : Cicéron parle à des Romains, et il y a long-tems qu'il n'y a plus de Romains. Plus ses traités oratoires sont habilement appropriés à l'instruction de ses concitoyens, et plus il doit s'éloigner de nous. Ce n'est pas que les principes généraux, les premiers élémens ne soient en tous tems et en tous lieux les mêmes : nous l'avons vu en parcourant Quintilien. Mais tous les moyens, toutes les finesses, toutes les ressources de l'art, tout ce qui appartient aux convenances de style, aux bienséances locales, tous ces détails si riches sous la plume d'un maître tel que Cicéron, sont tellement adaptés à des idées, à des formes, à des



mœurs qui nous sont étrangeres, que pour en séparer ce qui peut nous convenir, il faut un travail particulier, une étude suivie, que jusqu'ici l'on n'avait droit de prescrire qu'à ceux qui se destinaient au barreau; et c'est là surtout le grand objet de Cicéron, celui qu'il a toujours devant les yeux. Comme il avait passé sa vie dans les combats judiciaires, comme les tribunaux étaient la lice journaliere où se signalaient les orateurs, il regarde l'accusation et la défense comme le plus pénible effort et le plus beau triomphe de l'éloquence. Sans cesse il représente l'orateur comme un soldat qu'il faut armer de toutes pieces, et qui doit à tous les instans être prêt à tous les genres de combats. Quelque louange qu'il donne à l'éloquence délibérative, à celle qui a pour objet de louer ou de blâmer, quelque mérite qu'il y reconnaisse, il donne toujours la palme à l'éloquence du barreau, comme à celle qui exige le plus grand nombre de qualités réunies. Cette opinion paraît fondée pour ce qui regarde les tribunaux romains, et nous pourrons nous en convaincre tout à l'heure, en voyant les différens personnages qu'un orateur devait y soutenir quand il plaidait une cause. A l'égard du barreau français, ce n'est pas ici le moment d'établir la comparaison :

il sera tems de s'en occuper lorsque nous traiterons de l'éloquence moderne.

Mais ce qu'il importe d'établir avant tout, ce que la lecture des Anciens nous apprend à chaque page, et ce que la différence des mœurs nous a fait oublier trop long-tems, c'est la haute importance que l'on attachait à Rome, peut-être encore plus que dans Athenes, au talent de la parole. Il faut bien se redire qu'il n'y avait chez les Romains que deux grands moyens d'illustration, les talens militaires et l'éloquence. Il faut se souvenir que Crassus, Antoine, Hortensius, Cicéron, furent élevés aux premieres dignités de la République, parce qu'ils étaient éloquens. On en trouve la raison dans la nature même du gouvernement. Quand un talent est d'un usage nécessaire et habituel pour quiconque se mêle de l'administration, il faut absolument que ceux qui le possedent dans un degré supérieur, soient honorés et révérés. Il y a une gloire généralement reconnue à faire mieux que les autres ce que tous ont le desir et le besoin de bien faire ; et plus la concurrence est nombreuse et publique, plus la supériorité est éclatante. Or, il n'en était pas de Rome comme de quelques gouvernemens modernes, où les titulaires des grandes places ne les possedent

pas toujours pour les remplir, où l'on convient d'une espece de partage qui donne le pouvoir, les honneurs et les émolumens aux chefs, et le travail aux subalternes; enfin, où quiconque a de quoi payer un secrétaire, peut à toute force se dispenser de savoir écrire une lettre. A Rome, on ne pouvait pas si facilement se cacher dans son impuissance, et ne paraître que sous le nom d'autrui. Il fallait payer de sa personne et se produire au grand jour. Il fallait savoir parler au sénat, devant le peuple et au forum, souvent sans préparation et toujours de mémoire; et si l'on n'était pas obligé de s'en acquitter avec un grand succès, il était du moins honteux de montrer de l'incapacité. De là ces études si longues et si multipliées, qui étaient celles de toute la jeunesse romaine, depuis les fils des consuls jusqu'à ceux des affranchis. De là cette nécessité de se montrer tel qu'on était, devant une multitude de juges qui, voyant tous les jours ce qu'ils pouvaient attendre de chacun, étaient intéressés à mettre chacun à sa place. C'est ainsi que des hommes qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite, parvenaient à ces dignités éminentes où la plus grande naissance ne conduisait pas toujours; c'est ainsi qu'un Cicéron, né dans un village d'Italie, obtint le consulat que l'on

refusait aux Catilina, aux Céthégus, aux Lentulus; issus des plus grandes familles de Rome, et parés de ces noms fameux que l'on respectait depuis l'origine de la République. Ce même Cicéron, né, parmi nous, n'eût été probablement qu'un homme de lettres célebre ou un excellent avocat.

Si l'on a ces idées bien présentes à l'esprit, on ne sera pas étonné du nom et de la dignité des interlocuteurs qu'a choisis Cicéron dans les dialogues qui composent ses trois livres intitulés *De l'Orateur*; car à l'exemple de Platon, il semble avoir adopté de préférence la forme du dialogue dans presque tout ce qu'il a écrit sur la philosophie ou sur l'éloquence. Cette forme a de grands avantages : elle ôte au ton didactique ce qu'il a de naturellement impérieux, en substituant la discussion de plusieurs à l'enseignement d'un seul; elle écarte la monotonie en variant le style, suivant les personnages; elle tempere la sécheresse et l'austérité des préceptes par l'agrément de la conversation; enfin elle développe le pour et le contre de chaque opinion, avec la vivacité et l'abondance que chacun de nous a naturellement en soutenant l'avis qui lui est propre; elle montre les objets sous toutes les faces et dans le plus grand jour. On a objecté qu'elle avait un inconvénient, celui

de laisser quelquefois en doute quel est l'avis de l'auteur lui-même. On a fait ce reproche à Platon plus qu'à Cicéron, et je ne crois pas qu'au fond l'un le mérite plus que l'autre. Il est assez facile, par le plan même du dialogue, de voir dans la bouche de qui doit se trouver la doctrine que l'auteur croit la meilleure. On peut croire, par exemple, toutes les fois que Platon met Socrate en scene, que c'est par sa voix qu'il va s'expliquer, parce qu'il est assez vraisemblable que Platon, ayant été disciple de Socrate, ce qu'il fait dire à son maître est précisément ce qu'il pense lui-même. Quand Cicéron fait parler Antoine et Crassus, l'un sur les moyens que peut employer l'orateur dans les questions judiciaires, l'autre sur l'élocution qui lui convient, il est bien évident que leurs principes sont ceux de Cicéron, qui les nomme, en vingt endroits de ses ouvrages, les deux hommes les plus éloquens dont Rome puisse se glorifier. Mais quelle distance d'un traité de rhétorique, rédigé dans la forme usuelle et méthodique, et tel qu'un maître le dicte à des écoliers, à cette conversation si noble et si imposante établie par Cicéron! Quelle maniere plus heureuse de donner une grande idée de son art, que de représenter les premiers hommes de la République, des

personnages consulaires, tels qu'Antoine et Crassus, et son gendre Scœvola, grand pontife, et la lumiere du barreau romain pour la jurisprudence, employant le loisir et le repos de la campagne, pendant le peu de jours de liberté qne leur laisse la solennité des jeux publics, à s'entretenir sur l'éloquence, en présence de deux jeunes gens de la plus grande espérance, Lucius Cotta et Servius Sulpitius, qui pressent ces grands-hommes de leur révéler leurs idées et leurs observations sur cet art dont ils ont été depuis long-tems les modeles? Tel est l'entretien que Cicéron suppose avoir eu lieu, lorsqu'il était à peine sorti de l'enfance, environ cinquante ans avant le tems où il écrit, et lui avoir été rapporté par Cotta. C'est un effort de mémoire qu'il prétend faire en faveur de son frere Quintus, qui lui avait demandé ses idées sur l'éloquence. Il est probable qu'en effet cette conversation n'était pas tout-à-fait une supposition; que Cotta en avait parlé à Cicéron, et lui en avait rapporté les principaux résultats; que celui-ci dans la suite saisit l'occasion de travailler sur un fonds qui lui avait paru intéressant et riche, et que le prince des orateurs romains, quelque droit que lui donnât la vieillesse et la gloire (il avait alors soixante-un ans) de dicter les leçons de

son expérience et les lois de son génie, aima mieux se dérober au danger de s'ériger en législateur, et préféra de se mettre à couvert sous la vieille autorité de deux maîtres fameux, qui avaient été avant lui les premiers organes de l'éloquence romaine.

Le lieu de la scene est à Tusculum, l'un des plus agréables cantons de l'Italie, où Crassus avait une maison de plaisance, et où Cicéron en eut une aussi. Le lendemain d'une conversation sérieuse et même triste sur la situation des affaires publiques, Crassus, comme pour se distraire lui et ses amis de leurs réflexions chagrines, se mit à parler des avantages attachés à l'étude de l'éloquence, non pas, disait-il, pour y exhorter Sulpitius et Cotta, mais pour les féliciter de ce qu'à leur âge ils étaient déjà assez avancés, non-seulement pour être au dessus de tous les autres jeunes gens, mais même pour mériter d'être comparés à ceux qui avaient plus d'années et d'expérience. « J'avoue, poursuit-» il, que je ne connais rien de plus beau que de » pouvoir, par le talent de la parole, fixer l'atten-» tion des hommes rassemblés, charmer les esprits, » gouverner les volontés, les pousser ou les retenir » à son gré. Ce talent a toujours fleuri, a toujours » dominé chez les peuples libres, et surtout dans

» les états paisibles. Qu'y a-t-il de plus admirable
» que de voir un seul homme, ou du moins quel-
» ques hommes, se faire une puissance particuliere
» d'une faculté naturelle à tous? Quoi de plus
» agréable à l'esprit et à l'oreille, qu'un discours
» poli, orné, rempli de pensées sages et d'expres-
» sions nobles? Quel magnifique pouvoir, que ce-
» lui qui soumet à la voix d'un seul homme les
» mouvemens de tout un peuple, la religion des
» juges et la dignité du sénat? Qu'y a-t-il de plus
» généreux, de plus royal que de secourir les sup-
» plians, de relever ceux qui sont abattus, d'écarter
» les périls, d'assurer aux hommes leur vie, leur
» liberté, leur patrie? Enfin, quel précieux avan-
» tage que d'avoir toujours à la main des armes
» qui peuvent servir à votre défense ou à celle des
» autres, à défier les méchans ou à repousser leurs
» attaques? »

Crassus ne s'en tient pas à ces traits généraux qui caractérisent l'éloquence, et qui tous sont avoués et incontestables. Cette espece d'introduction le conduit au principe favori de Cicéron, déjà établi dans l'avant-propos du dialogue, et que Crassus énonce enfin en ces termes : « Si l'on veut
» embrasser dans une définition complete toutes
» les facultés propres à l'orateur, à mon gré celui-
» là

» là mérite un titre d'un si grand poids, qui, sur
» quelque sujet qui se présente à développer dans
» le discours, peut parler de mémoire avec sagesse,
» avec ordre, avec les mouvemens du style et la
» dignité de l'action. »

On doit s'attendre que cette définition, aussi étendue qu'imposante, peut être attaquée. Crassus s'y attend bien lui-même ; car il ajoute tout de suite, comme pour expliquer sa pensée et prévenir les objections : « Si l'on trouve que j'ai été trop
» loin dans ces mots, *sur quelque sujet qui se pré-*
» *sente*, chacun peut en retrancher ce qu'il voudra ;
» mais je tiens pour constant que, quand même
» l'orateur, étranger aux autres connaissances, ne
» saurait que ce qui concerne les délibérations et
» les jugemens, s'il se trouve dans le cas de parler
» de ces autres choses qu'il n'a pas étudiées, dès
» qu'il les aura apprises de ceux qui font profession
» de les savoir, il en parlera mieux qu'eux-mêmes
» ne pourraient en parler. »

Et voilà le sens réel et précis de l'assertion de Crassus et de Cicéron : voilà le seul résultat admissible des différentes discussions qui remplissent ce premier livre, sur la nature et l'étendue de la science de l'orateur. Il faut dire aussi, pour la justification de Crassus, ce qu'il répete plusieurs

fois, qu'il ne prétend pas caractériser l'orateur tel qu'il existe, mais tel qu'il le conçoit possible. Or, il soutient, avec quelque fondement, que pour avoir une idée parfaite d'un art, il faut le considérer dans toute la perfection dont il est susceptible. Scœvola, après l'avoir combattu, revient à son opinion, avec la restriction que Crassus lui-même y a mise. Pour Antoine, après avoir rendu compte de quelques disputes sur le même sujet, dont il avait été témoin lorsqu'il visitait les philosophes et les rhéteurs d'Athenes, il avoue qu'il serait à souhaiter que l'instruction la plus étendue vînt toujours au secours de l'éloquence. C'est même en conséquence de ce principe, qui étend si loin les devoirs et les facultés de l'orateur, qu'Antoine avance que, dans un petit traité composé à son retour de Grece, il avait dit ces propres mots : *J'ai bien connu des hommes diserts, mais pas un homme vraiment éloquent.* Il entend par homme éloquent, celui qui est en état d'embellir et d'agrandir tout par la parole, et qui possede dans son imagination et dans sa mémoire une source inépuisable d'élocution, prête à se répandre sur tous les objets. Ce qu'il ajoute est remarquable : « Cela nous est » difficile, sans doute, à nous, que l'ambition de » paraître entraîne dans le tourbillon du forum

» avant que nous soyons suffisamment instruits ;
» mais cela n'est pas moins dans l'ordre des choses
» naturelles et possibles ; et si, pour l'avenir, je
» puis régler mes conjectures sur la mesure de
» génie que montrent mes contemporains, je ne
» désespere pas qu'un jour, avec plus de vivacité
» dans l'étude que nous n'en mettons et que nous
» n'y en avons mis, avec plus de loisir, avec une
» facilité d'apprendre plus grande et plus mûrie,
» avec plus d'émulation et d'activité, il n'existe
» enfin cet orateur que nous cherchons ; et s'il faut
» dire ce que je pense, ou cet orateur est Crassus,
» ou ce sera un homme qui, né avec un génie
» égal, aura lu, entendu et composé davantage, et
» qui pourra ajouter quelque chose à ce qu'est
» aujourd'hui Crassus. »

Ne pourrait-on pas croire que Cicéron prophétise ici par la bouche d'Antoine, et prophétise sur lui-même ? Ce qui est certain, c'est que tous les traits qu'il a rassemblés jusqu'ici, paraissent lui convenir et ne convenir qu'à lui seul. Il était non-seulement le plus éloquent, mais le plus savant des Romains, et il a fait dire à Antoine, il n'y a qu'un moment, que rien n'est plus propre à nourrir et à fortifier le talent de l'orateur, que la multitude des connaissances. Quoiqu'alors celles que l'on

pouvait acquérir fussent plus bornées qu'aujourd'hui, cependant il n'a pas voulu dire, et lui-même en convient, que l'orateur devait tout savoir ; mais il a soutenu qu'il était de l'essence du talent oratoire de pouvoir orner tous les sujets, autant qu'ils en sont susceptibles, et c'est précisément ce qu'il avait fait ; car il avait écrit, et toujours avec agrément et abondance, sur toutes les matieres générales de philosophie, de politique et de littérature. Il n'était nullement étranger à l'histoire, puisqu'il avait fait celle de son consulat ; ni à la poésie, puisqu'il avait composé un poëme à l'honneur de Marius. Ainsi, graces à l'amour du travail, qui était en lui au même degré que le talent, il était précisément l'homme qu'il demande, celui qui ne se contente pas d'être exercé aux luttes du barreau et aux délibérations publiques, mais qui peut écrire éloquemment sur tous les objets qu'il voudra traiter.

Antoine exige de l'orateur la sagacité du dialecticien, la pensée du philosophe, presque l'expression du poëte, la mémoire du jurisconsulte, la voix et le gesre d'un grand acteur ; mais il ne va pas encore si loin que Crassus, qui, pour former cet homme accompli, veut, indépendamment des dons naturels tant de l'esprit que du corps, un exercice continuel, l'habitude d'écrire, et d'écrire avec soin,

l'attention à fortifier sa mémoire, à observer au théâtre tous les vices de prononciation, tous les mouvemens désagréables qu'il faut éviter; qui recommande, comme une chose très-utile, de traduire les orateurs grecs, et comme une chose nécessaire, d'étudier l'histoire; qui conseille la lecture des poëtes, et surtout qu'en lisant les philosophes et les historiens, on s'accoutume à les commenter, à les réfuter, à examiner dans chaque question qui se présente chez eux ce qu'il y a de plus probable, et à discuter pour et contre; enfin, qui veut une connaissance profonde des lois de l'antiquité, des coutumes, de la constitution de la république, des droits des alliés, de la discipline du sénat, et qui ajoute à cet ensemble déjà si vaste, cette tournure d'esprit délicate et enjouée qui apprend à faire usage à propos de la bonne plaisanterie, comme d'un assaisonnement nécessaire au discours. Antoine, qui faisait profession de n'avoir jamais étudié la jurisprudence, et qui ne faisait pas un très-grand cas de la philosophie grecque, mais dont le talent consistait principalement dans une grande adresse à manier l'arme de la dialectique, et qui surtout passait pour être formidable dans la réfutation, soutient ici son caractere. Il resserre beaucoup la carriere que Crassus ouvre à

l'éloquence, et qui pourtant, au gré même d'Antoine, demeure assez étendue, puisqu'elle renferme dans son domaine les tribunaux, le sénat et les assemblées du peuple. Il est bien sûr que c'est là proprement l'empire de l'orateur ; mais quoique Antoine observe avec raison qu'il y a fort loin de ce genre de talent à celui d'écrire éloquemment sur des matieres de philosophie, de politique et de goût, il n'est pas moins vrai que tous ces objets sont du ressort de l'éloquence, qui doit se plier à tous les tons, et il ne faut pas reprocher à Crassus de voir l'art dans toutes ses dépendances. Aussi les raisonnemens d'Antoine, dans cette partie, sont-ils plus spécieux que solides, surtout lorsqu'il prétend qu'il n'est pas nécessaire à un avocat d'être jurisconsulte, et qu'il lui suffit, pour chaque cause, d'être instruit des lois relatives au cas qui est mis en question. On sent que cette ressource passagere, qui peut quelquefois suffire au grand talent, ne peut pas se comparer, dans l'usage journalier, à des connaissances méditées et approfondies. Crassus ne répond à la réfutation d'Antoine que par quelques mots de politesse et de plaisanterie, et saisit agréablement l'occasion de se joindre à Sulpitius et à Cotta, pour obtenir de lui qu'il expose à ces deux jeunes éleves ce qu'a pu lui apprendre une longue

habitude du forum, puisqu'enfin c'est là qu'il lui plaît de borner à peu près les fonctions de l'orateur. Antoine ne peut s'en dispenser ; mais la conversation est remise au lendemain, parce qu'il faut aller se reposer pendant la chaleur du jour. Scœvola le jurisconsulte témoigne son regret de ne pouvoir entendre Antoine, parce qu'il est invité chez Lælius. « Quoiqu'Antoine ait maltraité la juris-
» prudence, dit-il en plaisantant, je ne lui en veux
» pas tant d'en avoir dit du mal, que je lui sais
» gré de nous avoir avoué si ingénument qu'il ne
» la connaissait pas. »

Lorsqu'on se rappelle la prédilection qu'avait Cicéron pour la secte des académiciens, qui avait pour principe de discuter beaucoup et d'affirmer peu, et de reconnaître bien plus de choses probables que de choses démontrées, on n'est pas surpris, dans le second dialogue, où Antoine joue le premier rôle, de le voir, dès son exorde, revenir presqu'entiérement à l'avis de Crassus, et avouer en badinant, qu'il n'a voulu qu'essayer, dans sa réfutation, s'il lui enleverait ses deux jeunes disciples, Sulpitius et Cotta ; mais qu'actuellement, devant les nouveaux auditeurs qui leur sont arrivés, il ne songe qu'à dire sincérement ce qu'il pense. Ces auditeurs sont le vieux Catulus, et César, l'oncle du dictateur, tous deux comptés parmi les

meilleurs orateurs de leur tems, Catulus, distingué surtout par la pureté et l'élégance de la diction, César, par le talent de la plaisanterie. Tels sont les nouveaux personnages qu'amene Cicéron à Tusculum pour écouter Antoine, et l'on s'aperçoit bientôt que pour cette fois la doctrine qu'il prêche, est bien selon le cœur de celui qui le fait parler, et que c'est en effet Cicéron qu'on entend. La jurisprudence exceptée, sur laquelle on ne pouvait pas faire revenir Antoine avec vraisemblance, parce qu'il était notoire qu'il n'en avait jamais étudié que ce qui était nécessaire à ses causes, il passe d'ailleurs en revue les différens genres où l'éloquence peut s'exercer, et voici sa conclusion, qui paraît entiérement conforme à ce qu'avait toujours pensé Cicéron. « Je vous dirai le résultat, non pas de ce que j'ai » appris, mais (ce qui est plus fort) de ce que j'ai » moi-même éprouvé. Dans toutes les matieres » que je viens de détailler, l'art de bien dire n'est » qu'un jeu pour un homme qui a de l'esprit na- » turel, de l'habitude et de l'instruction : le grand » ouvrage de l'orateur est dans le genre judiciaire, » et je ne sais s'il est quelque chose de plus difficile » parmi les œuvres de l'esprit humain. C'est là que » le plus souvent la multitude ignorante ne juge » du talent de l'avocat que par l'événement ; c'est » là qu'on a devant soi un ennemi qu'il faut sans

» cesse frapper et repousser ; c'est là que souvent
» celui qui doit décider, est l'ami de votre adver-
» saire ou votre propre ennemi ; qu'il faut ou l'ins-
» truire, ou le détromper, ou l'exciter, ou le ré-
» primer, enfin prendre tous les moyens pour le
» mettre dans la disposition qu'exige la circons-
» tance et votre cause ; qu'il faut le ramener de
» la bienveillance à la haine, et de la haine à
» la bienveillance, et avoir pour ainsi dire des
» ressorts tout prêts pour le monter, suivant le
» besoin, à la sévérité ou à l'indulgence, à la tris-
» tesse ou à la joie ; qu'il faut mettre en usage le
» poids des sentences et l'énergie des expressions,
» et animer tout par une action variée, véhé-
» mente, pleine de feu, pleine de vie, de vérité,
» de sensibilité. »

On reconnaît bien à ce langage un homme accoutumé aux triomphes du barreau, qui a éprouvé tout ce qu'ils avaient de difficile, et senti tout ce qu'ils avaient de glorieux. On ne peut nier non plus que ce ne soit dans ce genre, que l'éloquence antique a produit les plus belles choses, et que Démosthene et Cicéron ont laissé le plus de chefs-d'œuvre. Mais pourtant il ne faudrait pas prendre à la lettre ce qu'on vient d'entendre, que tout le reste *est un jeu.* Ce mot, qui est dans la bouche d'Antoine, est en effet sorti de l'ame de Cicéron.

Ce sont de ces mots qui peignent plutôt l'homme qu'ils n'expriment la chose, qui révelent le secret de ses préférences et de ses affections plus qu'ils n'établissent la mesure précise de ses jugemens. C'est ainsi que j'ai entendu dire cent fois à cet homme, qui avait tout tenté et si souvent réussi, à Voltaire : *Il n'y a au monde qu'une chose difficile, c'est de faire une belle tragédie.* Il le disait du fond du cœur ; mais qu'est-ce que cela prouvait ? qu'en faudrait-il conclure ? qu'en effet tout le reste est aisé ? Lui-même ne le croyait pas. Ces expressions exagérées et passionnées prouvaient seulement que de tout ce qu'il avait composé, la tragédie était ce qui lui avait coûté le plus de peine et valu le plus de gloire.

Il faut croire qu'il en était de même de Cicéron. Ses deux *Verrines* et la *Milonienne* sont certainement ce qu'il a fait de plus beau, et ce qui dut lui coûter le plus ; mais croira-t-on que lui-même regardât comme une chose si facile de faire *les Catilinaires*, la *seconde Philippique*, la harangue pour *la loi Manilia*, le remercîment à César pour Marcellus, tous morceaux admirables et qui ne sont pas dans le genre judiciaire ? Et refuserons-nous une juste admiration à ces harangues, qui sont un des principaux ornemens des historiens grecs, et surtout des latins, forts supérieurs en ce genre ?

De nos jours on les juge déplacées. J'examinerai, à l'article des historiens, si, en prononçant cette condamnation, l'on n'a pas oublié la différence des mœurs. Mais ce qui suffit pour prouver combien les Anciens différaient de nous sur ce point, c'est qu'Antoine, l'interprete de Cicéron, parmi les genres d'écrire qui exigent de l'éloquence, compte expressément l'hisroire; il dit en propres termes : *Qu'est-ce qu'un historien qui ne sera pas orateur ?*

Mais c'est surtout celui du barreau dont il s'occupe, ainsi que Crassus. Il desire que celui qui annonce un talent naturel pour cette profession, et qui a fait toutes les études qu'elle demande, se propose particuliérement quelqu'excellent modele à imiter; conseil fort sage que l'on a vu suivre de nos jours par plusieurs jeunes avocats, qui s'attachaient volontiers à ceux qui jouissaient déjà d'une réputation méritée. Il exige qu'on ne se charge d'aucune cause sans l'avoir examinée avec l'attention la plus scrupuleuse, et sans la connaître aussi parfaitement qu'il est possible. Cette précaution, trop souvent négligée, lui paraît avec raison de la plus grande importance, et pour la morale et pour le succès. Il rend compte de ce qu'il a coutume de pratiquer dans ces sortes d'occasions, et l'on ne saurait donner une meilleure leçon à ceux qui

exercent le même ministere. « Quand quelqu'un
» vient m'exposer sa cause, j'ai coutume de faire
» pour un moment le rôle de sa partie adverse,
» et je plaide contre lui, afin de le mettre à portée
» de me développer toutes ses raisons. Quand il est
» parti, je me charge tour-à-tour de trois person-
» nages que je soutiens avec une égale équité, celui
» de mon client, celui de mon adversaire, celui du
» juge. Je marque les différents points de la cause;
» ceux qui m'offrent plus d'avantage que de diffi-
» culté, je me propose de les traiter; ceux qui sont
» tels que, de quelque façon qu'on les prenne,
» ils me sont plus défavorables qu'avantageux, je
» les mets entiérement à l'écart. Je m'assure donc
» bien positivement de mes moyens, et je sépare
» avec soin deux choses que bien des gens confon-
» dent par trop de confiance, le temps de méditer
» une cause et le tems de la plaider. »

Ensuite il s'étend sur la nature des différentes causes et sur la maniere de les considérer, sur l'art de s'insinuer dans l'esprit des juges, sur la meilleure méthode à employer dans la disposition des preuves, sur l'espece d'autorité que donne à l'orateur la considération personnelle attachée aux mœurs et à la probité. Quant au secret d'émouvoir les passions, il donne pour l'éloquence le même précepte qu'Horace pour la poésie. « Il

» faut (dit-il) éprouver vous-même les affec-
» tions que vous voulez communiquer. Je ne sais
» ce qui arrive aux autres, mais pour moi jamais
» je n'ai cherché à exciter dans le cœur des juges
» la douleur, la pitié, l'indignation, que je ne
» fusse pénétré moi-même des sentimens que je
» voulais faire passer dans leur ame. Il faut, s'il
» est permis de s'exprimer ainsi, que l'orateur
» soit en feu s'il veut allumer un incendie. »

Tout cet article, qui regarde les diverses passions qu'il s'agit d'inspirer aux juges, est traité avec une sagacité et développé avec une facilité et une abondance d'élocution dignes d'un si grand maître. Antoine en vient à ce qui regarde la plaisanterie ; mais alors il laisse la parole à César, renommé pour cette espece de talent ; et la longueur de la dissertation qu'il entreprend sur cet objet, prouve combien cette partie occupait de place dans l'art oratoire. C'est qu'indépendamment des plaidoyers proprement dits, où la plaisanterie pouvait être plus ou moins employée, il y avait encore deux parties essentielles de la plaidoierie, l'interrogation des témoins, qui appartenait à l'avocat, et l'altercation. On appelait de ce nom la discussion dialoguée et contradictoire des faits, des témoignages, des moyens, qui succédait aux discours suivis et préparés, et qui demandait beau-

coup de présence d'esprit et une grande habitude de parler.

Il est à remarquer que Scœvola, l'un des interlocuteurs du premier dialogue, n'est point présent à celui-ci, et il paraît que Cicéron l'a écarté à dessein, parce qu'il ne convenait pas qu'on fît un traité sur la plaisanterie, en présence d'un homme aussi grave qu'un grand pontife. Ces sortes de bienséances sont soigneusement observées par les Anciens, et Cicéron surtout, qui ne recommande rien tant à l'orateur que l'exacte observation des convenances de toute espece, avait trop de délicatesse et de goût pour y manquer.

Comme ce sont souvent des circonstances subites et imprévues qui donnent lieu aux traits les plus plaisans, il importe de savoir saisir l'à-propos, et cette heureuse promptitude d'esprit rappelle à César un trait de Crassus dans un genre tout opposé à la plaisanterie, mais très-remarquable par l'habileté de l'orateur à profiter d'un accident inattendu, et par le grand effet qu'il produisit. Crassus plaidait contre Brutus, jeune homme qui déshonorait son nom, qui avait dissipé son patrimoine et vendu toutes les terres de sa famille, qui n'avait aucun talent qui rachetât la dépravation de ses mœurs, et qui de plus, comme pour se venger de la mauvaise réputation qu'il avait, intentait des accusa-

tions injustes et calomnieuses contre les meilleurs citoyens. C'était Crassus dans ce moment qu'il attaquait ; et pendant que celui-ci parlait, le hasard fit que le convoi de Junia, femme respectable et aïeule de Brutus, morte peu auparavant, vint à passer devant le forum, et à la suite de son convoi paraissaient les images de ses ancêtres, que l'on avait coutume de porter dans ces lugubres cérémonies ; car les Romains, ainsi que tous les peuples policés et même sauvages, ont honoré les morts par respect pour les vivans : ils ont honoré la nature humaine dans sa dépouille mortelle. On a consacré, d'un bout du Monde à l'autre, ces asyles souterrains où la plus excellente des créatures attend dans le silence des tombeaux le réveil de l'éternité : on a consacré l'appareil funéraire qui nous avertit que l'homme ne meurt pas tout entier ; on a consacré la pierre qui couvre des cendres chéries, afin que la douleur pût venir y répandre des larmes sur les restes d'un pere, d'une mere, d'une épouse. Ce n'est qu'en France, au dix-huitieme siecle, que des hommes qui apparemment se rendaient justice en ne se distinguant pas des bêtes brutes et féroces, n'ont mis aucune différence entre le cadavre d'un homme et celui d'un chien. Opprobre et exécration ! (et puisse ma voix retentir, pour

nous justifier, jusqu'aux extrémités du Monde et jusqu'aux dernieres générations)! Opprobre et exécration sur les monstres qui, en violant les tombeaux des morts qu'ils dépouillaient, en refusaient aux victimes qu'ils égorgeaient ! Je sais que ceci est une digression; mais rien n'est déplacé, rien n'est perdu toutes les fois qu'il s'agit d'élever un cri de vengeance contre ceux qui, pendant si longtems, ont élevé impunément un cri de guerre contre l'espece humaine toute entiere.

Crassus s'interrompt; et s'adressant à Brutus : « Eh bien! lui dit-il, que veux-tu que cette femme » révérée dise à ton pere du fils qu'il nous a laissé? » Que veux-tu qu'elle dise à tous ces grands-hom- » mes tes aïeux dont nous voyons les images, à » ce Brutus à qui nous devons notre liberté? S'il » demande ce que tu fais, quel est l'état, quel » est le genre de gloire et de vertu dont tu t'oc- » cupes, que lui dira-ton? Est-ce d'augmenter » ton patrimoine? Ce n'est pas ce qu'il y aurait » de plus digne de ton nom; mais cela même » ne t'est plus possible : il ne t'en reste rien : » tes débauches ont tout dévoré. Est-ce de l'étude » du droit civil? Ton pere s'y est distingué; il » nous en a laissé des monumens; mais pour toi, » on lui dira qu'en vendant tout ce que tu en

» as reçu pour héritage, tu ne t'es pas même ré-
» servé le siége paternel où il écrivait. Est-ce de
» l'art militaire? Mais tu n'a jamais vu un camp.
» Est-ce de l'éloquence? Mais tu ne la connais
» même pas, et tout ce que tu as de voix et de
» facultés est employé à ce trafic honteux de ca-
» lomnies publiques, qui est ta derniere ressource.
» Et tu oses voir le jour! tu oses regarder tes
» juges! Tu oses te montrer dans le forum, dans
» cette ville, aux yeux de tes concitoyens! tu ne
» frémis pas de honte et d'effroi, à l'aspect de cet
» appareil funéraire, de ces images sacrées qui
» t'accusent, de ces ancêtres que tu es si loin
» d'imiter, qu'il ne te reste pas même un asyle
» où tu puisses encore les placer! »

On peut juger par la véhémence et l'énergie de cette accablante apostrophe, si Crassus avait l'ame et l'imagination d'un orateur. Cicéron, qui n'en pouvait conserver tout au plus qu'un bien faible souvenir, puisqu'il entrait à peine dans l'adolescence lors de la mort de Crassus, mais qui avait pour le talent cet amour si naturel aux belles ames et aux esprits supérieurs, a consacré à sa mémoire les regrets les plus touchans; et ce morceau, qui commence le troisieme livre de son ouvrage, forme une espece d'épisode aussi inté-

ressant que bien placé, qui peut aussi en être un dans cette analyse, et vous distraire un moment de la sévérité du ton didactique.

« Comme je me disposais, mon cher frere,
» à rapporter dans ce troisieme livre les leçons
» de Crassus, qui s'était engagé à parler après
» Antoine sur l'élocution oratoire, j'ai été frappé
» d'un souvenir douloureux. Ce beau génie qui
» méritait l'immortalité, cette douceur de mœurs,
» cette vertu si pure, tout fut détruit par une
» mort soudaine, dix jours après les entretiens
» que vous venez de lire. Crassus, revenu à Rome
» le dernier jour des jeux, fut vivement affecté
» d'une harangue du consul Philippe, dans laquelle
» il avait dit au peuple, qu'avec un sénat tel que
» celui qu'on avait alors, il ne pouvait pas répon-
» dre de l'administration des affaires publiques. Le
» sénat s'étant assemblé en grand nombre, le matin
» des ides de septembre, le tribun Drusus, qui
» l'avait convoqué après s'être plaint du consul,
» demanda qu'on délibérât sur l'outrage qu'avait
» fait au sénat le premier magistrat de la répu-
» blique, en le calomniant auprès du peuple. J'ai
» souvent entendu dire aux hommes les plus éclai-
» rés, que toutes les fois que Crassus parlait, il
» semblait n'avoir jamais mieux parlé ; mais que
» l'on convint ce jour-là que, s'il avait coutume

» d'être au dessus des autres, il avait été cette fois
» au dessus de lui-même. Il déplora le malheur
» du sénat, qui, semblable au pupile dépouillé
» par un tuteur infidele ou à l'enfant abandonné
» par ses parens, voyait sa dignité héréditaire
» envahie par un brigand sous le nom de consul,
» qui, après avoir ruiné l'État autant qu'il était
» en lui, n'avait en effet rien de mieux à faire
» que de lui enlever le secours et les lumieres
» du sénat. Philippe était violent, accoutumé à
» manier la parole et à faire tête à ceux qui l'at-
» taquaient. Il sentit vivement les atteintes que
» lui portait Crassus; et résolu de contenir un
» pareil adversaire, il s'emporta jusqu'à prononcer
» contre lui une amende, et lui ordonner, suivant
» l'usage, d'en donner caution sur ses biens. C'est
» alors que Crassus poussé à bout, parla, dit-on,
» comme un dieu : *Penses-tu*, lui dit-il, *que je te*
» *traiterai en consul, quand tu ne me traites pas en*
» *consulaire? Penses-tu, quand tu as déjà regardé*
» *l'autorité du sénat comme un bien de confiscation,*
» *quand tu l'as foulé aux pieds en présence du peuple*
» *romain, m'effrayer par de semblables menaces? Si*
» *tu veux m'imposer silence, ce n'est pas mes biens*
» *qu'il faut m'ôter; il faut m'arracher cette langue*
» *que tu crains, étouffer cette voix qui n'a jamais*
» *parlé que pour la liberté; et quand il ne me*

» *restera plus que le souffle, je m'en servirai en-*
» *core, autant que je le pourrai, pour combattre et*
» *repousser la tyrannie.* Il parla long-tems avec cha-
» leur, avec force, avec violence. On rédigea,
» sur son avis, le décret du sénat conçu dans les
» termes les plus forts et les plus expressifs, dont
» le résultat était que toutes les fois qu'il s'était
» agi de l'intérêt du peuple romain, jamais la
» sagesse ni la fidélité du sénat n'avait manqué à
» la république. Crassus assista même à la rédac-
» tion du décret. Mais ce fut pour cet homme
» divin le chant du cigne : ce furent les derniers
» accens de sa voix; et nous, comme si nous
» eussions dû l'entendre toujours, nous venions
» au sénat, après sa mort, pour regarder encore
» la place où il avait parlé pour la derniere fois.
» Il fut saisi dans l'assemblée même, d'une douleur
» de côté, suivie d'une sueur abondante et d'un
» frisson violent; il rentra chez lui avec la fievre,
» et au bout de sept jours il n'était plus. O trom-
» peuses espérances des hommes ! ô fragilité de
» la condition humaine ! ô vanité de nos projets
» et de nos pensées, si souvent confondus au
» milieu de notre carriere (1) ! Tant que la vie

(1) Bossuet a imité ce beau mouvement dans l'Oraison funebre de la reine d'Angleterre.

» de Crassus avait été occupée dans les travaux
» du forum, il était distingué par les services qu'il
» rendait aux particuliers, et par la supériorité de
» son génie, et non pas encore par les avantages
» et les honneurs attachés aux grandes places;
» et l'année qui suivit son consulat, lorsque d'un
» consentement universel il allait jouir du pre-
» mier crédit dans le gouvernement de l'État,
» la mort lui ravit tout à coup le fruit du passé
» et l'espérance de l'avenir ! Ce fut sans doute
» une perte amere pour sa famille, pour la patrie,
» pour tous les gens de bien; mais tel a été après
» lui le sort de la république, qu'on peut dire
» que les dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais
» lui ont accordé la mort. Crassus n'a point vu
» l'Italie en proie aux feux de la guerre civile;
» il n'a point vu le deuil de sa fille, l'exil de
» son gendre, la fuite désastreuse de Marius,
» le carnage qui suivit son retour; enfin, il n'a
» point vu flétrir et dégrader de toutes les manieres
» cette république qui l'avait fait le premier de ses
» citoyens, lorsqu'elle-même était la premiere des
» républiques.

» Mais puisque j'ai parlé du pouvoir et de
» l'inconstance de la fortune, je n'ai besoin pour
» en donner des preuves éclatantes, que de citer
» ces mêmes hommes que j'ai choisis pour mes

» interlocuteurs dans ces trois dialogues que je
» mets aujourd'hui sous vos yeux. En effet, quoi-
» que la mort de Crassus ait excité de justes
» regrets, qui ne la trouve pas heureuse, en se
» rappelant le sort de tous ceux qui dans ce séjour
» de Tusculum, eurent avec lui leur dernier en-
» tretien? Ne savons-nous pas que Catulus, ce
» citoyen si éminent dans tous les genres de mé-
» rite, qui ne demandait à son ancien collégue
» Marius que l'exil pour toute grace, fut réduit à
» la nécessité de s'ôter la vie? Et Marc-Antoine,
» quelle a été sa fin? La tête sanglante de cet
» homme, à qui tant de citoyens devaient leur
» salut, fut attachée à cette même tribune où pen-
» dant son consulat il avait défendu la république
» avec tant de fermeté, et que pendant sa censure
» il avait ornée des dépouilles de nos ennemis.
» Avec cette tête tomba celle de Caïus César,
» trahi par son hôte, et celle de son frere Lucius,
» en sorte que celui qui n'a pas été le témoin de
» ces horreurs, semble avoir vécu et être mort avec
» la république. Heureux encore une fois Crassus,
» qui n'a point vu son proche parent Publius,
» citoyen du plus grand courage, mourir de sa
» propre main; la statue de Vesta, teinte du sang
» de son collégue le grand pontife Scœvola, ni
» l'affreuse destinée de ces deux jeunes gens qui

» s'étaient attachés à lui; Cotta qu'il avait laissé
» florissant, peu de jours après déchu de ses pré-
» tentions au tribunat par la cabale de ses ennemis,
» et bientôt obligé de se bannir de Rome; Sul-
» pitius en butte au même parti; Sulpitius, qui
» croissait pour la gloire de l'éloquence romaine,
» attaquant témérairement ceux avec qui on l'avait
» vu le plus lié, périr d'une mort sanglante, victime
» de son imprudence, et perdu pour la république.
» Ainsi donc, quand je considere, ô Crassus! l'éclat
» de ta vie et l'époque de ta mort, il me semble
» que la providence des dieux a veillé sur l'une et
» sur l'autre. Ta fermeté et ta vertu t'auraient fait
» tomber sous le glaive de la guerre civile, ou si
» la fortune t'avait sauvé d'une mort violente,
» c'eût été pour te rendre témoin des funérailles
» de ta patrie; et tu aurais eu non-seulement à
» gémir sur la tyrannie des méchans, mais encore
» à pleurer sur la victoire du meilleur parti, souil-
» lée par le carnage des citoyens. »

Quand Cicéron écrivait ce morceau, les maux présens devaient le rendre encore plus sensible sur le passé. Cet ouvrage fut composé dans le tems de la guerre civile entre César et Pompée; et quand l'auteur nous montre cette tête sanglante de l'orateur Antoine, attachée à la tribune, ne se rappelle-t-on pas aussitôt celle de Cicéron lui-

même, placée, quatre ans après, à cette même tribune par cet autre Antoine, qui, bien différent de son illustre aïeul, se signala par le crime et la tyrannie, comme l'orateur s'était signalé par ses talens et ses vertus?

Ce dernier livre roule principalement sur l'élocution et sur tout ce qui est relatif à l'action oratoire. C'est Crassus qui porte la parole, parce qu'il excellait particuliérement dans cette partie. C'est là qu'on aperçoit, plus que partout ailleurs, sous quel point de vue aussi vaste que hardi et lumineux, Cicéron avait embrassé tout l'art oratoire. Il ne peut se résoudre à séparer l'orateur du philosophe et de l'homme d'État. Il se plaint du préjugé des esprits étroits et pusillanimes, qui rappetissant tout à leur mesure, ont séparé ce qui de sa nature devait être inséparable. Il reproche aux rhéteurs d'avoir renoncé par négligence et par paresse à ce qui leur appartenait en propre, en se tenant au talent de bien dire, comme s'il était possible de bien dire sans bien penser, et souffrant que les philosophes s'attribuassent exclusivement tout ce qui est du ressort de la morale, usurpation évidente sur l'éloquence. Il va jusqu'à réclamer en faveur de ses prétentions, cette chaîne immense qui lie ensemble toutes les connaissances de l'esprit humain. Il les voit comme nécessairement combi-

nées et dépendantes les unes des autres; et cette idée aussi grande que vraie, qui a été de nos jours la base de l'*Encyclopédie*, et qui est mieux exposée dans la préface qu'elle n'est exécutée dans le livre, Cicéron, de tous les Anciens, paraît être le seul qui l'ait connue.

Dans cet autre traité qui a pour titre *l'Orateur*, où Cicéron, s'adressant à Brutus, parle en son propre nom, et se propose de tracer les caracteres de la plus parfaite éloquence, il pose encore pour premiere base la philosophie. Il traite des trois genres de style, le simple, le sublime et le tempéré, dont la division (depuis lui et Quintilien qui l'a suivi presqu'en tout) est devenue généralement classique, quoiqu'au fond elle ne soit pas fort importante, et que ni l'un ni l'autre ne s'y soient beaucoup attachés. Il se moque très-gaiement de ceux des Romains qui couvrant d'un beau nom leur médiocrité, nommaient exclusivement atticisme une simplicité nue, dénuée de tout ornement, et s'appelaient, comme par excellence, les seuls écrivains attiques, semblables à cet historien français qui, persuadé qu'il était du très-bon air de prendre l'esprit en aversion, parce qu'on en a souvent abusé, disait à un homme de lettres de ses confreres, avec une fierté qu'il croyait très-noble, en lui présentant un livre de sa composi-

tion : *Tenez, monsieur, lisez cela : il n'y a pas d'esprit là-dedans*; et il faut avouer qu'il disait vrai.

L'atticisme consistait dans une grande pureté de style et dans une extrême délicatesse de goût qui rejetait toute recherche et toute enflure, mais qui n'excluait aucun des ornemens convenables au sujet, aucun des grands mouvemens de l'éloquence. Cicéron le prouve par l'exemple de Démosthene, qui était bien aussi attique qu'un autre, et qui abonde en figures hardies, beaucoup moins, il est vrai, de celles qu'on appelle figures de diction, que de celles qu'on nomme figures de pensée. C'est ce qu'oubliaient ou voulaient oublier ces mauvais écrivains de Rome, qui sentaient bien qu'il était plus aisé d'éviter la bouffissure des orateurs d'Asie, que d'atteindre à l'éloquente simplicité de Démosthene, mais qui auraient bien voulu que l'un parût une conséquence de l'autre.

Outrez un principe vrai, vous trouverez l'erreur. Il y a un autre excès opposé à cette faiblesse timide dont se moque Cicéron : c'est la prétention continuelle au grand, au sublime. Ceux qui croient que ce vice de style a quelque chose de noble en lui-même, et que c'est ce qu'on appelle un beau défaut, seront un peu étonnés des expressions de Cicéron : elles méritent d'être rapportées : elles paraîtront peut-être un peu dures, mais il les

justifie, et il faut l'écouter. Il vient de parler des deux genres, le simple et le tempéré; il passe au sublime. « Il y a, dit-il, une différence essen-» tielle entre ce dernier et les deux autres. Celui » qui compose dans le genre simple, s'il a de » l'esprit, de la finesse, de la délicatesse, sans » chercher rien au-delà, peut passer pour un bon » orateur. Celui qui travaille dans le genre tem-» péré, pourvu qu'il ait suffisamment de cette » sorte d'ornemens qui lui conviennent, ne peut » courir de grands hasards; car lors même qu'il » sera inférieur à lui-même, il ne tombera pas » de très-haut. Mais celui qui prétend au premier » rang dont il s'agit ici, s'il veut toujours être vif, » ardent, impétueux, si son génie le porte tou-» jours au grand, s'il en fait son unique étude, » s'il ne s'exerce qu'en ce genre et qu'il ne sache » pas le tempérer par le mélange des deux autres, » il n'est digne que de mépris. »

L'arrêt peut nous sembler sévere; mais ce sont les propres expressions de l'auteur, et si nous nous souvenons que dans l'éloquence, comme dans la poésie, la convenance du style au sujet est la qualité sans laquelle toutes les autres ne sont rien, et que de plus il est ici question de l'orateur du barreau, nous entrerons aisément dans la pensée de Cicéron. Voici comme il la développe, en prouvant

que celui qui est toujours dans l'extrême, n'est bon à rien, et ne mérite par conséquent aucune estime. « L'orateur, dit-il, qui joint à la simplicité de la » diction la finesse des pensées, plaît par la raison » et la sagesse; l'orateur dont le style est orné, » plaît par l'agrément; mais celui qui veut n'être » que sublime, ne paraît même pas raisonnable. » Que penser en effet d'un homme qui ne peut » traiter aucune matiere d'un air tranquille, qui ne » sait mettre dans son discours ni méthode, ni dé- » finition, ni variété, ni douceur, ni enjoûment » quand sa cause demande à être traitée de cette » maniere en tout ou en partie? Que penser de lui, » si sans avoir préparé les esprits il s'enflamme dès » le commencement? C'est absolument un frénéti- » que parmi des gens de sens rassis; c'est un homme » ivre parmi des gens à jeun et de sang-froid. »

Au reste, il ne faut pas s'étonner de trouver Cicéron si sévere. « Je suis, dit-il, si difficile à » contenter, que Démosthene même ne me satis- » fait pas entiérement. Non, ce Démosthene, qui » a effacé tous les autres orateurs, n'a pas toujours » de quoi répondre à toute mon attente et à tous » mes desirs, tant je suis, en fait d'éloquence, » avide et comme insatiable de perfection. »

Il ne s'épargne pas lui-même sur les productions de sa premiere jeunesse, et sa sévérité est d'autant

plus louable, que les fautes qu'il reconnaît, pouvaient lui paraître justifiées par le succès. Mais Cicéron n'était pas de ces hommes qui croient qu'on n'a rien à leur répliquer lorsqu'ils ont dit : J'ai été applaudi, donc j'ai raison. Cicéron nous dit au contraire en homme qui aime encore mieux l'art que son talent : J'ai été applaudi et j'avais tort. Il rappelle un morceau de son premier plaidoyer prononcé, à l'âge de vingt-quatre ans, pour Roscius d'Amerie, et que nous avons encore. Ce discours, quoique très-inférieur à ce qu'il fit depuis, annonçait déjà tout ce qu'il pouvait faire : il fut extrêmement applaudi, non pas tant, dit l'auteur, à cause de ce qu'il était, qu'à cause de ce qu'il promettait. Il y eut surtout un endroit qui excita beaucoup d'acclamations, et qu'il condamne formellement comme une composition de jeune homme, qu'on n'excuserait pas dans la maturité. Il s'agit du supplice des parricides, qui, comme l'on sait, étaient liés vivans dans un sac et jetés à la mer. « Qu'y a-t-il, » disait le jeune avocat, qui soit plus de droit » commun que l'air pour les vivans, la terre pour » les morts, l'eau de la mer pour ceux qui sont » submergés, le rivage pour ceux que la tempête y » a rejetés? Eh bien ! les parricides vivent, et ils » ne jouissent point de l'air; ils meurent, et le » sein de la terre leur est refusé; ils flottent au

» milieu des vagues, et n'en sont point baignés;
» ils sont poussés par les rochers, et ne peuvent
» s'y reposer. »

L'éclat de ce morceau est encore relevé dans le latin par un arrangement de mots et un nombre qui appartiennent à la langue. Mais il ne faut qu'un moment de réflexion pour voir que cette description séduisante n'est qu'un vain cliquetis de mots qui éblouissent en se choquant, un assemblage d'idées frivoles ou fausses. Qu'est-ce que cette distinction de l'air qui est commun aux vivans, et de la terre qui est commune aux morts? Est-ce que la terre n'est pas aussi commune aux vivans? De plus, il est faux qu'un homme jeté à la mer dans un sac ne soit pas mouillé par les flots, et ne puisse pas être porté sur un rocher. Mais quand tout cela serait vrai, qu'importe? Et qu'est-ce que cela prouve? Ce défaut paraîtra bien plus choquant, si l'on se rappelle qu'il était question de défendre un fils accusé de parricide. Est-ce là le moment de s'amuser à un vain jeu d'esprit et de symmétriser des antitheses?

On ne trouve rien de pareil dans les autres discours de Cicéron; mais il était dans l'âge où il est pardonnable de s'égarer en montrant de l'imagination. Il s'était livré à la sienne dans ce morceau, et comme il dit fort bien: « Il convient qu'un

» jeune homme donne l'essor à son esprit, et que
» la fécondité s'épanche sous sa plume. J'aime qu'il
» y ait à retrancher dans ce qu'il fait. »

La conclusion de ce traité, c'est que l'orateur le plus parfait est celui qui sait le mieux proportionner sa composition aux objets qu'il traite, qui sait traiter les petits sujets avec simplicité, les sujets médiocres avec agrément, les grandes choses avec noblesse. C'est la conclusion du traité précédent, c'est celle de Quintilien, c'est dans tous les tems celle de tous les bons critiques.

Les autres ouvrages de Cicéron sur l'art oratoire sont, 1°. deux livres intitulés *de l'Invention*, qui ne sont, à ce qu'il nous apprend lui-même, que le résumé des leçons qu'il avait prises dans les écoles et les cahiers de sa rhétorique. Comme il était déjà très-distingué, ses camarades les publierent par un excès de zele, qu'il trouva indiscret et mal-entendu.

2°. Un petit traité des *Topiques*, mot grec qui ne signifie plus aujourd'hui qu'un remede local, mais qui dans la langue des anciens rhéteurs signifiait les lieux communs du raisonnement, ou les sources générales où l'on pouvait puiser des argumens pour toutes sortes d'occasions. Cet ouvrage est tiré d'Aristote et purement scholastique.

3°. Un traité des *Partitions oratoires*, ou de la

division des parties du discours, emprunté aussi d'Aristote, qui, dans tout ce qui regarde les élémens des arts de l'esprit, a servi de guide à tous ceux qui sont venus après lui. Ce livre est de la même nature que le précédent, et n'est fait que pour être étudié par les gens de l'art.

Enfin le livre intitulé *Brutus* ou *des Orateurs célebres*, qui n'est qu'une histoire raisonnée de l'éloquence chez les Grecs et chez les Latins. Ce que j'en pourrais extraire ici me servira mieux d'introduction quand j'aurai à parler des orateurs d'Athenes et de Rome.

APPENDICE,

APPENDICE

OU

OBSERVATIONS

Sur les deux chapitres précédens.

IL ne faut pas donner à ces divisions et subdivisions élémentaires, que vous avez vues dans Quintilien et Cicéron, plus d'importance qu'elles n'en doivent avoir. Il est sans doute très-aisé de les ignorer et de s'en moquer; mais il est utile de les connaître et de les réduire à leur juste valeur. Il convient d'abord de remarquer pourquoi les Anciens se sont attachés à ces sortes de définitions et de subdivisions : c'est que les premiers maîtres de l'art, les premiers rhéteurs ont été des sophistes; que par conséquent ils ont apporté jusque dans les arts d'imagination les termes scholastiques, dont la rigoureuse précision ne semble pas faite pour ces sortes d'objets. La grande réputation d'Aristote, qui surpassa tous ces rhéteurs, qui réunit tous

leurs principes et les perfectionna dans sa rhétorique, le nom et l'exemple de Cicéron et de Quintilien, qui suivirent la même route en y semant les fleurs de leur génie, tout a servi à consacrer cette méthode, dont ces grands-hommes ont su couvrir les inconvéniens. Elle n'est pourtant pas tout-à-fait inutile : tout ce qui sert à classer les objets, sert aussi à les éclaircir ; mais il n'y a point de procédé didactique qui soit si près de l'abus. Si ces classifications, même dans les sciences, sont souvent insuffisantes et même inexactes, elles le sont bien plus encore dans les arts d'imagination. Appliquons cette espece de critique à cette division du genre démonstratif, délibératif et judiciaire.

Les Anciens appelaient genre démonstratif celui qui sert à la louange et au blâme. Un homme qui ne saurait que la langue française, aurait peine à se persuader que le mot *démonstratif* fût susceptible de ce sens-là. *Démontrer*, chez nous, c'est porter un objet jusqu'à l'évidence ; mais en latin et en grec, il signifie aussi ce que serait chez nous le mot *expositif :* il voulait dire ce qui expose un objet dans toute sa beauté, ce qui l'expose dans toute sa laideur, dans ses avantages ou désavantages, dans sa gloire ou dans sa honte, etc. Ils

renfermaient dans cette définition l'éloge ou la satyre d'une ville, d'un empire, d'un héros, le panégyrique des morts ou l'oraison funebre, les discours à la louange des dieux, etc.

Le genre délibératif était celui qui sert à résoudre les questions agitées dans les assemblées politiques; le judiciaire, celui qui sert à résoudre les questions agitées dans les tribunaux.

Mais qui ne voit, au premier aperçu, que ces trois genres rentrent nécessairement par beaucoup d'endroits les uns dans les autres? Il est très-difficile d'établir un objet judiciaire sans avoir à louer ou à blâmer, soit que vous soyez accusateur ou accusé; et vous voilà rentré dans le genre démonstratif.

La plupart des questions judiciaires rentrent aussi dans le genre délibératif. Il s'agit de savoir si un tel est coupable ou non; si tel délit, si tel fait a eu lieu ou n'a pas eu lieu; s'il doit être appliqué à tel principe ou à tel autre; s'il doit être ou non considéré sous tel point de vue; et voilà un genre délibératif.

Il faut pourtant rendre justice aux Anciens, et savoir ce qui leur a servi d'excuse dans cette méthode. Ils se sont la plupart appliqués particuliérement à faire valoir le genre judiciaire, à montrer

sa supériorité sur tous les autres, en raison de la difficulté, et il a été l'objet des ouvrages didactiques des plus grands-hommes, des orateurs les plus célebres de l'antiquité : il suffit de les nommer, Cicéron et Quintilien. Cette préférence tenait toujours aux mœurs, aux coutumes, aux habitudes et à l'esprit des gouvernemens. Il y avait chez eux une institution d'une extrême importance, et que dans une république je crois nécessaire : c'était l'accusation particuliere, la faculté qu'avait chaque citoyen d'en accuser un autre, mais toujours aux termes d'une loi, jamais autrement.

Vous voyez d'ici quelle importance dut acquérir chez ces peuples, dans Athenes et à Rome, le talent de l'accusation et de la défense, et comment la division des genres leur servait à mettre au dessus de tout le judiciaire. Ce genre se trouvait naturellement lié aux plus grands intérêts de l'État. Les accusations étaient ou publiques ou privées; car il s'agissait de délits qui regardaient l'État ou des particuliers. Tous les intérêts se croisaient, soit pour l'accusation, soit pour la défense. Souvent même la destinée de l'État était attachée au gain d'un procès.

Jugez par-là de l'importance extraordinaire que ces peuples mettaient à approfondir la science de l'accusation et de la défense, et par conséquent de

tous les secrets de ce qu'ils appelaient le genre judiciaire.

Les ouvrages de Cicéron et de Quintilien ne traitent presque que de cette matiere; et c'est encore ce qui confirme l'observation que j'ai faite en commençant, que ces genres rentrent les uns dans les autres; car, puisque des hommes qui se sont proposé d'établir et de développer toutes les parties de l'art, ont cru l'avoir fait en les appliquant à un seul des trois genres, il en résulte évidemment que les regles qui sont bonnes pour un genre, le sont pour les autres, et que la division devient à peu près gratuite et inutile.

Une autre division qui suivait celle-là, me paraît encore moins fondée: c'était la division qu'ils établissaient entre le genre simple, le genre tempéré et le genre sublime.

Ils appelaient genre simple celui qui convient aux sujets vulgaires et subordonnés; le genre tempéré, celui qui est susceptible de simplicité et d'ornement. Il y a encore ici une différence d'une langue à une autre. Le genre tempéré, *genere temperato*, ne signifie pas ce qui est calme, ce qui est posé; il signifie chez eux ce qui est mélangé, susceptible d'amalgame, comme de simplicité et d'ornement; c'était proprement un genre mixte.

Le genre sublime était réservé aux grands sujets. Il est bien facile d'observer que cette division-là n'a pas d'objet bien distinct, et qu'elle ne conduit à aucun résultat essentiel. Dans l'application, il s'ensuivrait qu'un genre de discours pût être tellement simple, qu'il ne pût comporter ni sublime ni même aucun ornement; et alors serait-il oratoire? De même le genre susceptible d'ornement peut-il l'être au point d'exclure la simplicité, qui en tout genre, a son prix?

A l'égard du genre sublime, il n'y a point de sujet qui exige, qui vous permette même d'être continuellement sublime. L'homme qui voudrait être toujours sublime, ne serait que ridicule et insensé.

Cette espece de définition est donc vague et même futile, et il faut en revenir à ce grand principe, qu'il n'y a à considérer dans l'éloquence que la convenance, que ce que Quintilien appelait *aptè dicere*, parler convenablement : ce mot renferme tout. Le point capital est de bien saisir le rapport naturel qui se trouve entre le sujet et le style qui lui convient, entre tel ordre d'idées et tel genre de diction : le principe est vaste et fécond; les détails sont infinis; nous y entrerons autant qu'il nous sera possible.

Une troisieme classification pouvait avoir un objet plus direct et plus réel : ce sont les parties de la composition. Elles ont été divisées en invention, disposition et élocution. Cette division est raisonnable ; elle est bonne dans tout état de cause. Il faut toujours commencer par concevoir son sujet et les matériaux qu'il comporte : c'est ce qu'ils appellent l'invention. Il faut en disposer les parties dans un ordre naturel et judicieux : voilà la disposition.

Il faut enfin savoir les traiter dans un style adapté au sujet, ce qui est l'élocution, et cette derniere partie était, au jugement de Quintilien et de Cicéron, la plus difficile de toutes : elle l'est encore aujourd'hui ; car c'est en charmant l'oreille et l'imagination que l'on arrive jusqu'au cœur, et que l'on parvient à éclairer et à persuader.

Les Anciens comprenaient dans la partie de l'invention, le choix des preuves, les pensées, les exemples, les autorités, les passions à émouvoir, les lieux communs, etc. Ils comprenaient dans la disposition ce qui est de l'essence de tout discours, l'exorde, la proposition, c'est-à-dire, la question ou le fait, la confirmation, la réfutation, s'il y a lieu, et la péroraison.

Vous sentez que l'examen de ces cinq objets acquiert plus d'intérêt et devient susceptible de plus de développemens, à mesure qu'il s'agit de discours qui comportent plus d'étendue; car sans doute il ne faudrait pas toujours, dans une assemblée délibérante, s'astreindre à faire proprement un exorde, à développer une confirmation et ensuite une réfutation, et enfin une péroraison. Il s'en faut de beaucoup que toute espece de délibération soit de nature à embrasser toutes ces parties dans l'étendue que l'on peut leur donner.

Il n'est pas moins vrai que, quelque sujet que vous traitiez, il est naturel et même essentiel de commencer par prévenir vos auditeurs, soit en votre faveur, s'il est question d'une cause personnelle, soit en faveur de la cause pour laquelle vous parlez, soit même contre l'avis que vous voulez infirmer.

L'exorde, qu'on peut appeler en langage plus familier, début, exige donc de la réflexion et du choix. Ensuite il sera essentiel, avant de passer à la confirmation (et ceci peut s'appliquer aussi à l'éloquence délibérative), de bien déterminer l'état d'une question quelconque, et de poser le principe auquel la question est applicable. Avec ce procédé



de logique, tout esprit juste est sûr d'arriver à une démonstration.

Après la confirmation, vient naturellement la réfutation de l'avis contraire; et à l'égard de la péroraison ou récapitulation, elle consistera à résumer et à présenter en peu de mots les points les plus décisifs qui doivent déterminer l'assentiment.

En revenant sur chacune de ces parties, nous trouverons que l'exorde doit être ordinairement de la plus grande clarté, de la plus grande simplicité, de la plus grande netteté, à moins que l'occasion ne vous présente un mouvement heureux, ce que les Anciens appelaient l'exorde *ex abrupto*, par lequel vous commenciez à heurter impétueusement, ou un sophisme révoltant, ou une proposition totalement illégale et insensée. Quand vous avez cet avantage sur l'adversaire que vous voulez renverser, vous pouvez l'attaquer de front, sans préparation, sans ménagement, sans vous donner même le tems d'aiguiser vos armes. A moins de cette circonstance, il est toujours utile et préférable de s'assurer d'un début qui puisse vous concilier l'auditeur et attirer son attention.

L'orateur peut faire entrer dans son exorde des

réflexions qui lui sont personnelles, des retours sur lui-même : rien n'est plus naturel dans le judiciaire, rien n'est plus délicat dans la délibération. Communément ces retours sur soi-même sont susceptibles de quelqu'apparence d'amour-propre ; et à moins que l'apologie ne les rende nécessaires (car l'on pardonne tout à celui qui est obligé de se justifier), il ne faut guere se permettre cette espece d'exorde personnel : il vaut mieux employer des exordes généraux, qui présentent quelques vérités applicables au fait dont il s'agit. L'avantage de ces exordes est de vous assurer une prévention avantageuse dans l'esprit des auditeurs, qui s'aperçoivent que vous êtes capable d'embrasser ces vérités universelles, ces principes lumineux auxquels tous les cas particuliers viennent se rejoindre. Généralement en toute matiere à délibérer, on ne peut trop se hâter d'en venir à la question : ainsi deux ou trois phrases d'exorde suffisent ordinairement.

Les questions sont générales ou particulieres : si elles sont générales, c'est le cas où la logique doit triompher; si elles sont particulieres, s'il s'agit de tel ou tel individu, c'est là où la louange ou le blâme, tout ce que les Anciens appelaient les ressorts du genre démonstratif, doit se déployer. Voyez

Cicéron contre Pison, Vatinius; Démosthene contre Eschine, etc.

A l'égard de la péroraison ou récapitulation, elle ne peut guere s'appliquer avec quelqu'étendue qu'aux discours médités; mais elle est toujours nécessaire, parce qu'il importe de laisser dans l'ame de ses auditeurs une idée nette et une impression profonde de ce qu'on a voulu persuader.

La récapitulation doit surtout représenter, avec la plus grande force possible, les différens endroits touchés dans le discours, qui ont dû produire le plus d'effet. Il faut leur donner une forme nouvelle pour caractériser avec plus d'énergie ce que l'on n'avait fait que présenter.

Presque toujours les dernieres phrases sont les plus décisives, quand elles sont bien adaptées à la question.

Les premieres notions générales sont dans les arts ce qu'il y a de plus abstrait, et par conséquent ne peuvent être exemptes d'un peu de sécheresse. C'est lorsque l'on vient de la théorie des préceptes à l'application des exemples, que les arts et l'enseignement des arts peuvent atteindre tout l'intérêt qu'ils comportent; c'est alors qu'on en aperçoit toute l'étendue, surtout dans les ouvrages des classiques anciens ou modernes. Vous trouverez sans

doute bon que, dans les séances subséquentes, j'applique de tems en tems à chacun des principes sur lesquels je reviendrai, quelques-uns des morceaux les plus frappans d'éloquence grecque ou latine, que je mettrai sous vos yeux.

CHAPITRE III.

Explication des différens moyens de l'art oratoire, considérés particuliérement dans Démosthene.

SECTION PREMIERE.

Des orateurs qui ont précédé Démosthene, et du caractere de son éloquence.

UN trait remarquable dans l'histoire de l'esprit humain, c'est que ce sont deux républiques qui ont laissé au Monde entier les modeles éternels de la poésie et de l'éloquence. C'est du sein de la liberté que se sont répandues deux fois sur la Terre les lumieres du bon goût, qui éclairent encore les nations policées de nos jours. On a très-improprement appelé siecle d'Alexandre, celui qui a commencé à Périclès et fini sous ce fameux conquérant dont les triomphes en Asie n'eurent assurément aucune part à la gloire littéraire des Grecs, qui expira précisément à cette époque avec leur liberté. De tous ces grands Empires qui avaient

précédé le sien, il n'est resté que le souvenir d'une puissance renversée; mais les arts de l'imagination, le goût, le génie, ont été du moins le noble héritage que l'ancienne liberté nous a transmis, et que nous avons recueilli dans les débris de Rome et d'Athenes.

Ces arts si brillans, portés à un si haut point de perfection, eurent, comme toutes les choses humaines, de faibles commencemens. Ce qui nous reste d'Antiphon, d'Andocide, de Lycurgue le rhéteur, d'Hérode, de Lesbonax, ne s'éleve pas au dessus de la médiocrité. Périclès, Lysias, Isocrate, Hypéride, Isée, Eschine, paraissent avoir été les premiers dans le second rang, car Démosthene est seul dans le sien. On remarque dans ce qui nous reste d'Isocrate, une diction ornée, élégante, de la douceur, de la grâce, surtout une harmonie soignée avec un scrupule qui est peut-être porté trop loin. Sa timidité naturelle et la faiblesse de son organe l'éloignerent du barreau et de la tribune; mais il se procura une autre espece d'illustration, en ouvrant une école d'éloquence, qui fut pendant plus de soixante ans la plus célebre de toute la Grece, et rendit de grands services à l'art oratoire, comme l'atteste Cicéron dans son jugement sur les orateurs grecs. Je ne puis mieux faire que de rapporter ce précis fait par un juge si distingué,

et qui était beaucoup plus près que nous des objets dont il parlait.

« C'est dans Athenes (dit-il) qu'exista le pre-
» mier orateur, et cet orateur fut Périclès. Avant
» lui et Thucydide son contemporain, on ne trouve
» rien qui ressemble à la véritable éloquence. On
» croit cependant que long-tems auparavant, le
» vieux Solon, Pisistrate et Clisthene avaient du
» mérite pour leur tems. Après eux, Thémistocle
» parut supérieur aux autres par le talent de la
» parole, comme par ses lumieres en politique.
» Enfin Périclès, renommé par tant d'autres qua-
» lités, le fut surtout par celle de grand orateur. On
» convient aussi que dans le même tems Cléon,
» quoique citoyen turbulent, n'en fut pas moins
» un homme éloquent. A la même époque se pré-
» sentent Alcibiade, Critias, Théramene : comme
» il ne nous reste rien d'aucun d'eux, ce n'est
» guere que par les écrits de Thucydide que nous
» pouvons conjecturer quel était le goût qui régnait
» alors. Leur style était noble, élevé, sentencieux,
» plein dans sa précision, mais par sa précision
» même un peu obscur. Dès que l'on s'aperçut
« de l'effet que pouvait produire un discours bien
» composé, bientôt il y eut des gens qui se don-
» nerent pour professeurs dans l'art de parler.
» Gorgias le Léontin, Trasimaque de Calcédoine,

» Protagore d'Abdere, Prodique de l'île de Cos,
» Hippias d'Élée et beaucoup d'autres, se firent
» un nom dans ce genre. Mais leur prétention res-
» semblait trop à la jactance; car ils se vantaient
» d'enseigner comment d'une mauvaise cause on
» pouvait en faire une bonne. C'est contre ces
» sophistes (1) que s'éleva Socrate, qui employa
» pour les combattre, toute la subtilité de la dialec-
» tique. Ses fréquentes leçons formerent beaucoup
» de savans hommes, et c'est alors que la morale
» commença à faire partie de la philosophie, qui
» jusque-là ne s'était occupée que des sciences
» physiques.

» Tous ceux dont je viens de parler étaient déjà
» sur leur déclin lorsque parut Isocrate, dont la
» maison devint l'école de la Grece, grand ora-
» teur, maître parfait, et qui sans briller dans les
» tribunaux, sans sortir de chez lui, parvint à un
» degré de célébrité où dans le même genre nul ne
» s'est élevé depuis. Il écrivit bien, et apprit aux
» autres à bien écrire. Il connut mieux que ses pré-
» décesseurs l'art oratoire dans toutes ses parties;
» mais surtout il fut le premier à comprendre que
» si la prose ne doit point avoir le rythme du vers,

(1) Voilà la preuve de ce qui a été dit ci-dessus, que les sophistes avaient été les premiers à professer la rhétorique.

» elle

» elle doit au moins avoir un nombre et une
» harmonie qui lui soit propre. Avant lui, on
» ne connaissait aucun art dans l'arrangement des
» mots : quand cet arrangement était heureux,
» c'était un effet du hasard ; car la nature elle-
» même nous porte à renfermer notre pensée
» dans un certain espace, à donner aux mots
» un ordre convenable, et à terminer nos phra-
» ses le plus souvent d'une maniere plus ou moins
» nombreuse. L'oreille elle-même sent ce qui la
» remplit ou ce qui lui manque ; nos phrases sont
» coupées par les intervalles de la respiration,
» qui non-seulement ne doit pas nous manquer,
» mais qui même ne peut être gênée sans produire
» un mauvais effet. »

Cicéron parle ensuite de Lysias, d'Hypéride, d'Eschine, et après leur avoir payé le tribut d'éloges qu'ils méritent, il s'exprime ainsi : « Démos-
» thene réunit la pureté de Lysias, l'esprit et la
» finesse d'Hypéride, la douceur et l'éclat d'Es-
» chine ; et quant aux figures de la pensée et aux
» mouvemens du discours, il est au dessus de
» tout : en un mot, on ne peut imaginer rien de
» plus divin. »

L'éloge de Démosthene revient sans cesse sous la plume de Cicéron, comme celui de Racine sous la plume de Voltaire. Ainsi chacun d'eux n'a cessé

d'exalter l'homme qu'il devait craindre le plus, et à qui il ressemblait le moins. Ce doit être sans doute un des avantages du génie, de sentir plus vivement que personne le charme de la perfection, parce qu'il en connaît toute la difficulté ; et cet attrait doit contribuer à le mettre au dessus de la jalousie naturelle à la rivalité. L'intérêt de son plaisir l'emporte alors sur celui de son amour-propre : il jouit trop pour rien envier ; il est trop heureux pour être injuste.

Il y a malheureusement des exceptions à cette vérité comme à toute autre ; mais je ne m'occupe dans ce moment que des exemples d'équité : et celui de Cicéron est d'autant plus frappant, la justice qu'il rend à Démosthene fait d'autant plus d'honneur à tous les deux, que les caracteres de leur éloquence, comme je viens de le dire, sont absolument différens. Cicéron est de tous les hommes celui qui a porté le plus loin les charmes du style et les ressources du pathétique. Il se complaît dans sa magnifique abondance, raconte avec tout l'art possible et pleure avec grace. C'est pourtant lui qui regarde Démosthene comme le premier des hommes dans l'éloquence judiciaire et délibérative, parce que nul ne va plus promptement et plus sûrement à son but, qui est d'entraîner la multitude ou les juges. C'est Cicéron qui vante

la supériorité de Démosthene, l'élévation de ses idées et de ses sentimens, la dignité de son style et son impulsion victorieuse. Fénélon lui rend le même hommage et le préfere à Cicéron, que pourtant il aime infiniment, tant il était de la destinée de Démosthene de subjuguer en tout genre, et ses juges, et ses rivaux.

On sait tous les obstacles qu'il eut à vaincre et tous les efforts qu'il fit pour corriger, assouplir, perfectionner son organe, et pour rendre son action oratoire digne de sa composition; mais peut-être n'a-t-on pas fait assez d'attention à ce qu'il y avait de grand dans cette singuliere idée, d'aller haranguer sur les bords de la mer, pour s'exercer à haranguer ensuite devant le peuple. C'était avoir saisi, ce me semble, sous un point de vue bien juste, le rapport qui se trouve entre ces deux puissances également tumultueuses et imposantes, les flots de la mer et les flots d'un peuple assemblé.

Raisonnemens et mouvemens, voilà toute l'éloquence de Démosthene. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, et dont il redouble sans cesse les atteintes. Il frappe sans donner le tems de respirer; il pousse, presse,

renverse, et ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute. Son style est austere et robuste, tel qu'il convient à une ame franche et impétueuse. Il s'occupe rarement à parer sa pensée; ce soin semble au dessous de lui; il ne songe qu'à la porter toute entiere au fond de votre cœur. Nul n'a moins employé les figures de diction, nul n'a plus négligé les ornemens; mais dans sa marche rapide il entraîne l'auditeur où il veut, et ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espece de suffrage qu'il arrache, est toujours pour l'objet dont il s'agit et non pas pour lui. On dirait d'un autre : Il parle bien; on dit de Démosthene : Il a raison.

SECTION II.

Des diverses parties de l'Invention oratoire, et en particulier de la maniere de raisonner oratoirement, telle que l'a employée Démosthene dans la harangue pour la Couronne.

L'invention oratoire consiste dans la connaissance et dans le choix des moyens de persuasion. Ils sont tirés généralement des choses ou des personnes ; mais la maniere de les considérer n'est pas la même, à plusieurs égards, dans les délibérations politiques que dans les questions judiciaires. Dans celles-ci, de quoi s'agit-il d'ordinaire ? tel fait est-il constant ? est-il un délit ? quelle loi y est-elle applicable ? L'âge, la profession, les mœurs, le caractere, les intérêts, la situation de l'accusé, rendent-ils le fait probable ou improbable ? Voilà le fond du genre judiciaire. Dans le délibératif, il s'agit, suivant les anciens rhéteurs, de ce qui est honnête, utile ou nécessaire. Mais Quintilien rejette ce dernier cas, et prenant le mot dans son acception rigoureuse, c'est-à-dire, pour ce que l'on est contraint de faire par une nécessité insurmontable, il prétend que cette contrainte ne peut exister dès qu'on préfere la liberté de mourir.

Il cite en exemple une garnison à qui l'on dirait : Il est nécessaire de vous rendre, car si vous ne vous rendez pas, vous serez passés au fil de l'épée ; et il ajoute qu'il n'y a point là de nécessité, puisque les soldats peuvent répondre : Nous aimons mieux mourir que de nous rendre. Ni le raisonnement ni l'exemple ne me paraissent concluans. Sans doute il n'y a pas de nécessité absolue de se rendre quand on aime mieux mourir. Mais l'art oratoire, comme la morale et la politique, admet une nécessité relative, et la question peut être considérée sous un autre point de vue. On peut demander si la place est assez importante pour sacrifier à sa conservation la vie d'un grand nombre de braves gens qui peuvent servir encore long-tems la patrie, et alors un orateur pourrait fort bien établir comme une nécessité, l'obligation de conserver à l'État des défenseurs dont il a besoin. Cette espece de nécessité morale peut avoir lieu dans une foule d'autres cas semblables ; ce n'est autre chose qu'une utilité plus impérieuse, et c'est même, à vrai dire, la seule nécessité qui puisse être mise en délibération ; car la contrainte, qui naît d'une force physique, n'est pas susceptible de discussion.

On ne répond pas à tout en disant je mourrai, comme on ne satisfait pas à tout en sachant mourir. C'est toujours une sorte de courage, il est vrai,

mais ce n'est ni le plus rare, ni le plus difficile, ni le plus utile de tous. Beaucoup de gens acceptent la mort quand elle est sûre, avec une résignation qu'on peut appeler fermeté et non pas énergie. L'énergie consiste à braver le danger de la mort quand elle est encore douteuse, à risquer tout pour la détourner, et à ne la vouloir que comme la derniere extrémité. Nous serons à jamais un exemple de la réalité de cette distinction : ce n'est pas le premier qu'offre l'histoire, mais c'est le plus frappant de tous. Si tant de citoyens traînés aux cachots ou aux supplices sous le regne des tyrans ; si tous ces hommes, qui ont montré tant de patience dans les fers et tant de sérénité sur l'échafaud, avaient eu le véritable courage, le courage de tête, ils auraient compris que les victimes étant en bien plus grand nombre que les bourreaux, ceux-ci, les plus lâches des hommes, n'osaient tout que parce que les autres souffraient tout. Ils auraient senti que dès qu'il n'y a plus d'autre loi que la force, il vaut cent fois mieux périr les armes à la main, s'il le faut, que d'être traînés à la boucherie, et il aurait suffi même d'en montrer la résolution pour en imposer à des misérables qui n'ont jamais su qu'égorger des hommes sans défense. Le mot de ralliement de tout citoyen, c'est la loi ; et dès qu'on invoque contre lui une

autre espece de force, il doit, pour toute réponse, mettre la main sur le glaive; c'est pour cela qu'il lui a été donné; et comme a dit un ancien poëte :

Ignorantne datos, ne quisquam serviat, enses?

Si la leçon que nous avons reçue à cet égard a été nécessaire, elle a été assez forte pour qu'on puisse espérer qu'elle ne sera pas perdue.

Ne prenons donc point les mots usuels dans la rigueur du langage métaphysique, qui a quelquefois égaré les Anciens; et dans celui de l'art oratoire, appelons nécessaire ce qu'on peut appeler ainsi en morale, c'est-à-dire, tout ce qui est indispensablement commandé par l'intérêt de la chose publique; et sous ce rapport, rien ne rentre plus naturellement dans l'ordre des délibérations.

Les Anciens faisaient une autre espece de division générale. Le judiciaire, dit Cicéron, roule sur l'équité, le délibératif sur l'honnêteté, ou en d'autres termes; l'un sur ce qui est équitable, l'autre sur ce qui est honnête. Ici se fait encore apercevoir la différence du génie des langues, et la diversité d'acception dans les termes correspondans d'une langue à l'autre; car on demandera d'abord si tout ce qui est honnête n'est pas équitable, et si tout

ce qui est équitable n'est pas honnête. Mais dans le langage de leur barreau, les Latins entendaient par *æquitas, quod æquum est*, ce qui est conforme au droit positif, aux lois ; et par honnête, *honestum*, ce qui est conforme à la morale universelle, à la conscience de tous les hommes, et cette distinction n'était rien moins que chimérique ; car les lois sont nécessairement imparfaites et la conscience est infaillible : d'où il suit que la loi, qui ne saurait prévoir tous les cas, offre souvent des dispositions qui ne sont pas celles que dicterait l'exacte honnêteté. C'est en ce sens qu'un de nos auteurs a dit dans une tragédie :

> La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

et l'honneur ici ne signifie que ce qu'il devrait toujours signifier, l'honnêteté.

Ainsi, pour éviter la confusion des idées dans notre langue, nous dirons, en adoptant la division de Cicéron, que le judiciaire roule sur ce qui est de l'ordre légal, et le délibératif sur ce qui est de l'ordre politique ; et comme dans l'un et dans l'autre, la justice, l'ordre moral et social sont également intéressés, nous en conclurons de nouveau que ces genres se rapprochent et se confondent dans les principes généraux, soit de la nature, soit de l'art, quoiqu'ils s'éloignent par la diversité

des cas, qui doit déterminer celle des moyens oratoires.

Ces moyens sont, 1°. les preuves déduites par le raisonnement, qui applique les principes aux questions ; 2°. les preuves tirées des faits qu'il s'agit d'établir, ou de nier, ou d'expliquer suivant les regles de la probabilité, et tout cela suppose de la logique ; 3°. les autorités et les exemples, ce qui est d'un si grand usage et d'un si grand pouvoir dans l'éloquence, et ce qui suppose la connaissance de l'histoire ; 4°. ce que les Anciens ont nommé *lieux communs*, c'est-à-dire, les vérités de morale et d'expérience, généralement applicables à toutes les actions humaines, les considérations tirées de l'instabilité des choses de ce monde, des dangers de la prospérité, de l'ivresse de la fortune, de la pitié qu'on doit au malheur, de l'orgueil de la richesse, des inconvéniens de la pauvreté, et mille autres semblables dont le détail est infini, et que l'orateur doit placer suivant l'occasion, ce qui demande des vues philosophiques sur la condition humaine ; 5°. enfin, les sentimens et les passions, ce que les Latins appelaient *affectus*, les Grecs πάθη, et ce que nous avons extrêmement restreint par un mot qui n'en est point l'équivalent, le mot de *pathétique*, qui ne comprend que l'indignation et la pitié, au lieu que les termes génériques

du grec et du latin comprennent toutes les affections de l'ame, que l'orateur peut mettre en œuvre comme favorables à sa cause ou à son opinion; la compassion et la vengeance, l'amour et la haine, l'émulation et la honte, la crainte et l'espérance, la confiance et le soupçon, la tristesse et la joie, la présomption et l'abattement; et c'est là ce qui est spécialement du grand orateur, et ce qui dépend surtout des mouvemens du style : c'est en cette partie que Démosthene a excellé. Il n'a point fait usage du pathétique touchant, comme Cicéron; ses sujets ne l'y portaient pas; mais il a supérieurement manié le pathétique véhément, qui est plus propre au genre délibératif, comme l'autre au genre judiciaire. Vous voyez si j'ai eu tort de faire entrer l'histoire et la philosophie dans le plan d'un cours de littérature, tel que doit le faire celui qui voudra être véritablement un homme de lettres; car un homme de lettres ne doit être nullement étranger au talent de la parole, et ce talent, pour s'élever à un certain degré, doit s'appuyer de toutes les connaissances que je viens d'indiquer.

Que sera-ce en effet qu'un orateur, s'il n'est pas logicien; s'il ne s'est pas accoutumé à saisir avec justesse la liaison ou l'opposition des idées; à marquer avec précision le point d'une question débattue; à démêler avec sagacité les erreurs plus

ou moins spécieuses qui l'obscurcissent ; à bien définir les termes ; à bien appliquer le principe à la question et les conséquences au principe ; à rompre les filets d'un sophisme, dans lesquels se retranche l'ignorance ou s'enveloppe la mauvaise foi ? Sans doute il doit laisser à la philosophie l'argumentation méthodique et la seche dialectique, qui n'operent que la conviction. L'orateur prétend davantage ; il veut persuader ; car si la résistance à la vérité n'est souvent qu'une erreur, plus souvent encore peut-être cette résistance est une passion, et c'est là l'ennemi le plus opiniâtre et le plus difficile à vaincre. Il faut donc que l'orateur, non-seulement nous montre le vrai, mais nous détermine à le suivre ; non-seulement nous montre ce qui est honnête, mais nous détermine à le faire ; et c'est pour cela que la logique oratoire doit joindre les mouvemens aux raisonnemens. Mais les mouvemens ne seront puissans qu'autant que les raisonnemens seront justes, et alors rien ne pourra résister à cette double force, faite pour tout entraîner. C'était celle de Démosthene, le plus terrible athlete qui jamais ait manié l'arme de la parole. Il se sert du raisonnement comme d'une massue dont il frappe sans cesse, et dont chaque coup fait une plaie. Je me suis souvent rappelé en lisant cet endroit de l'*Énéïde*, où Entelle, plein

de la force des dieux, fait pleuvoir sur le malheureux Darès une grêle de coups, et le pousse d'un bout de l'arêne à l'autre, jetant le sang par le nez, par la bouche et par les oreilles.

Præcipitemque Daren ardens agit æquore toto.....
Creber utrâque manu pulsat, versatque Dareta.

C'est précisément l'image de Démosthene quand il a en tête un adversaire; et malheur à qui se trouvait sous la main de ce rude joûteur ! C'est chez lui que je vais prendre d'abord des exemples de moyens et de formes oratoires : j'en tirerai ensuite de Cicéron, et vous jugerez la différente maniere de ces deux grands-hommes.

Dans ce fameux procès *pour la Couronne*, où Démosthene avait toute raison, Eschine s'était rejeté sur la teneur du décret de couronnement et sur le texte des lois, matiere où la chicane des mots trouve toujours des ressources faciles; et l'accusateur, homme de beaucoup de talent, les avait fait valoir avec toute l'adresse possible. Une loi défendait de couronner un comptable : il prétend que Démosthene l'est : d'où il conclut que le décret est illégal et nul. Il se fondait sur ce que Démosthene était encore chargé de l'administration des spectacles, et l'avait été de la réparation des murs d'Athenes. La premiere comptabilité

n'avait aucun rapport au décret qui ne couronnait Démosthene que pour la gestion qui concernait la réparation des murs. Il est vrai que pour cette derniere il n'avait rendu aucun compte, mais il en avait une fort bonne raison ; c'est qu'il avait presque tout fait à ses dépens ; et c'était précisément pour récompenser cette libéralité civique et reconnue, que le sénat, bien loin de lui demander des comptes, lui avait décerné une couronne d'or. Mais Eschine s'était retranché dans le texte littéral, et de plus avait affecté de mêler et de confondre deux comptabilités fort distinctes, celle des spectacles et celle des murs : c'était bien là une matiere de pur raisonnement. Vous allez voir comme Démosthene sait la rendre oratoire, comme il la releve par la noblesse des pensées et des sentimens, en même tems qu'il fait rayonner l'évidence des principes et des faits par une logique lumineuse.

« Si je passe sous silence la plus grande partie
» de ce que j'ai fait pour le bien de la république
» dans les différentes fonctions qu'elle m'a con-
» fiées, c'est parce que ma conscience m'assure de
» la vôtre, et pour en venir plus tôt aux lois que l'on
» prétend avoir été violées par le décret de Ctési-
» phon : Eschine a tellement embarrassé et obs-
» curci tout ce qu'il a dit à ce sujet, qu'en vérité

» je ne crois pas que vous l'ayez compris mieux
» qu'il n'a pu se comprendre lui-même. A ses lon-
» gues déclamations je répondrai, moi, par une
» déclaration nette et précise. Il a cent fois répété
» que je suis comptable. Eh bien ! je suis si loin
» de le nier, que pendant ma vie entiere je me
» tiens votre comptable, ô mes concitoyens ! de
» tout ce que j'aurai fait dans l'administration des
» affaires publiques. »

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un moment (car la chose en vaut la peine) pour remarquer ce que c'est que la véritable éloquence, celle qui vient de l'ame : *Pectus est quod disertum facit.* Cette expression simple et franche d'un grand et beau sentiment de citoyen, n'a-t-elle pas déjà fait tomber toutes les ingénieuses arguties d'Eschine ? Et en même tems, comme elle est vraiment oratoire et fondée sur la connaissance des hommes ! Comme Démosthene connaît bien ses auditeurs et ses juges ! comme il est sûr d'en obtenir tout en se mettant entre leurs mains et même dans celles de son adversaire, et en offrant beaucoup plus qu'on ne peut lui demander ! Et qu'on ne dise pas qu'une pareille déclaration est bien facile, que tout le monde peut la faire. Oui, mais il s'agit de l'effet qu'elle doit produire, et il ne faut pas s'y tromper ; cet effet ne tient pas seulement au talent, mais à

la personne et à son caractere : pour s'exprimer ainsi avec succès, il faut être pur. Un homme dont la probité serait équivoque, ne serait que ridicule en tenant ce langage ; on sourirait de pitié, et un fripon reconnu serait sifflé. Aussi les Anciens définissaient l'orateur, *vir bonus dicendi peritus ;* un homme de bien instruit dans l'art de la parole. Cette déclaration ne serait donc plus oratoire si elle n'était pas vraie. Nous aurons occasion par la suite de relever cette singerie mal-adroite, ce charlatanisme impudent des hommes pervers, qu'on a vus si souvent emprunter et défigurer ces expressions du témoignage intime que peut se rendre la vertu, et qui ne sont dans leur bouche qu'un outrage de plus qu'ils osent lui faire. Il est impuni, je l'avoue, quand il s'adresse à des complices ou à des esclaves ; mais quand la voix publique est libre, elle fait justice sur le champ de cette insolente hyprocrisie. Je n'en rapporterai qu'un exemple, antérieur même à la révolution. Un homme qui n'avait point mérité la mort qu'on lui a fait subir depuis, mais dont l'immoralité servile et vénale était connue, Linguet s'avisa un jour de s'appliquer en pleine audience, ce vers d'Hyppolite dans la tragédie de *Phedre.*

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

A

A peine le plus honnête homme aurait-il pu, sans être taxé de quelque jactance, se donner à lui-même en public un pareil éloge, qui n'est permis qu'à la vertu calomniée. Linguet fut accueilli par une huée universelle; il se retourna vers l'assemblée avec des regards menaçans, comme nous l'avons vu depuis montrer le poing à l'assemblée constituante. Mais ces moyens, qui, quoique très-communs aujourd'hui, ne sont pas plus d'un orateur que d'un honnête homme, parce que la décence est inséparable de l'honnêteté, ne servirent qu'à faire redoubler les huées. Cela était juste, et il faut avouer que jamais citation ne fut plus malheureuse. Je reviens à Démosthene, et c'est revenir de loin; il continue ainsi:

« Mais je soutiens en même tems qu'il n'y a » aucune magistrature qui puisse me rendre comptable de ce que j'ai donné; entends-tu, Eschine, » de ce que j'ai donné. Et je vous le demande, » Athéniens, lorsqu'un citoyen a employé sa fortune pour le bien de l'État, quelle serait donc » la loi assez inique, assez cruelle, pour le priver » du mérite qu'il a pu se faire auprès de vous, » pour soumettre ses libéralités à la forme rigoureuse des examens, et l'amener devant des réviseurs chargés de calculer ses bienfaits? Une » pareille loi n'existe pas: s'il en est une, qu'on

» me la montre. Mais non, il n'y en a point; il
» ne saurait y en avoir. Eschine a cru vous abuser
» par un sophisme bien étrange : parce que je suis
» comptable des deniers que j'ai reçus pour l'en-
» tretien des spectacles, il veut que je le sois aussi
» de mes propres deniers, que j'ai donnés pour la
» réparation de nos murs. — Le sénat le couronne,
» s'écrie-t-il, et il est encore comptable! — Non,
» le sénat ne me couronne pas pour ce qui exige
» des comptes, mais pour ce qui n'en comporte
» même pas, c'est-à-dire, pour mon bien, dont
» j'ai fait présent à la république. — Mais, pour-
» suit-il, vous avez été chargé de la reconstruction
» de nos murailles, donc vous devez compte de
» la dépense. — Oui, si j'en avais fait; mais c'est
» précisément parce que je n'en ai fait aucune,
» parce que j'ai tout fait à mes dépens, que le sénat
» a cru me devoir des honneurs. Un état de dé-
» pense demande en effet un examen; mais pour
» des dons, pour des largesses, il ne faut point de
» registres; il ne faut que des louanges et de la
» reconnaissance. »

Prenons, dans ce même discours, un autre endroit où la logique de Démosthene avait beaucoup plus à faire : c'était réellement le point délicat de la cause, celui où elle se présentait sous un aspect vraiment douloureux. Démosthene, qui,

sans magistrature légale, était en effet le premier magistrat d'Athenes, et même des républiques alliées, puisqu'il gouvernait tout par ses conseils et animait tout par son éloquence, avait seul fait décréter la guerre contre Philippe, et la guerre avait été malheureuse. On savait bien qu'il n'y avait pas de sa faute; mais enfin, le malheur qui aigrit les hommes ne les rend-il pas injustes? Le ressentiment n'est-il pas quelquefois aveugle? N'est-on pas naturellement trop porté à s'en prendre à celui qui est la cause, innocente ou non, de nos infortunes? Et supposé qu'on lui pardonne, n'est-ce pas du moins tout ce qu'on peut faire? Est-on bien disposé d'ailleurs à le récompenser et à l'honorer? C'était là l'espérance d'Eschine, et le fort de son accusation, le mobile de toutes ses attaques. Il paraît même qu'il n'avait osé hasarder tant de mensonges et de calomnies, que dans la persuasion où il était, qu'il accablerait Démosthene du poids des désastres publics, de maniere à ce qu'il ne pût s'en relever; et c'est dans ce sens que la harangue pour la couronne est d'autant plus admirée, qu'il y avait plus de difficulté à vaincre. Tous les événemens étaient contre l'orateur : l'essentiel était de se sauver par l'intention, ce qui n'offrait pas une matiere aussi facile que celle d'Eschine. Celui-ci avait à sa disposition tous ces lieux communs qui

sont si puissans dans l'éloquence, quand l'application en est sous nos yeux, le sang des citoyens répandu, la dévastation des campagnes, la ruine des villes, le deuil des familles et tant d'autres objets déplorables qu'il étale et développe avec tout ce que l'art a de plus insidieux, tout ce que l'indignation a de plus amer, tout ce que la haine a de plus perfide. Je ne m'occupe point encore ici des moyens de toute espece que lui oppose Démosthene; ils viendront à leur place. Je m'arrête à notre objet actuel, au raisonnement oratoire. Distinguer l'intention du fait était bien facile, mais ne suffisait pas à beaucoup près. Il fallait tellement la séparer de l'événement, la caractériser par des traits si frappans et si nobles, que Démosthene et les Athéniens parussent encore grands quand tout avait tourné contr'eux. Nous verrons ailleurs l'article qui concerne particuliérement les Athéniens; mais pour Démosthene, il prend un parti, dont la seule conception prouve la force de sa tête et les ressources de son génie. Il nie formellement qu'il ait été vaincu; il affirme qu'il a été vainqueur, qu'il a réellement triomphé de Philippe; et ce qui est plus fort, il le prouve. Ecoutons-le s'adresser à Eschine.

« Malheureux! si c'est le désastre public qui te » donne de l'audace quand tu devrais en gémir

» avec nous, essaie donc de faire voir, dans ce
» qui a dépendu de moi, quelque chose qui ait
» contribué à notre malheur, ou qui n'ait pas dû
» le prévenir. Partout où j'ai été en ambassade,
» les envoyés de Philippe ont-ils eu quelqu'avan-
» tage sur moi? Non, jamais; non, nulle part;
» ni dans la Thessalie, ni dans la Thrace, ni dans
» Bizance, ni dans Thebes, ni dans l'Illyrie.
» Mais ce que j'avais fait par la parole, Philippe
» le détruisait par la force; et tu t'en prends à
» moi! et tu ne rougis pas de m'en demander
» compte! Ce même Démosthene, dont tu fais
» un homme si faible, tu veux qu'il l'emporte sur
» les armées de Philippe, et avec quoi? Avec la
» parole? Car il n'y avait que la parole qui fût
» à moi; je ne disposais ni des bras ni de la
» fortune de personne : je n'avais aucun com-
» mandement militaire; et il n'y a que toi d'assez
» insensé pour m'en demander raison. Mais que
» pouvait, que devait faire l'orateur d'Athenes?
» Voir le mal dans sa naissance, le faire voir aux
» autres, et c'est ce que j'ai fait; prévenir, autant
» qu'il était possible, les retards, les faux pré-
» textes, les oppositions d'intérêts, les méprises,
» les fautes, les obstacles de toute espece, trop or-
» dinaires entre les républiques alliées et jalouses,
» et c'est ce que j'ai fait; opposer à toutes ces

» difficultés le zele, l'empressement, l'amour du
» devoir, l'amitié, la concorde, et c'est ce que
» j'ai fait. Sur aucun de ces points, je défie qui
» que ce soit de me trouver en défaut; et si l'on
» me demande comment Philippe l'a emporté,
» tout le monde répondra pour moi : Par ses
» armes qui ont tout envahi, par son or qui a
» tout corrompu. Il n'était pas en moi de com-
» battre ni l'un ni l'autre; je n'avais ni trésors
» ni soldats. Mais, pour ce qui est de moi, j'ose
» le dire, j'ai vaincu Philippe; et comment? En
» refusant ses largesses, en résistant à la corruption.
» Quand un homme s'est laissé acheter, l'acheteur
» peut dire qu'il a triomphé de lui; mais celui qui
» demeure incorruptible, peut dire qu'il a triom-
» phé du corrupteur. Ainsi donc, autant qu'il a
» dépendu de Démosthene, Athenes a été victo-
» rieuse, Athenes a été invincible. »

N'est-ce pas là le chef-d'œuvre de l'argumentation oratoire? N'entendez-vous pas d'ici les acclamations qui ont dû suivre un si beau morceau? Et ne concevez-vous pas que rien n'a dû résister à un génie de cette force? Remarquez toujours, ce que je ne saurais faire remarquer trop souvent, que pour employer des moyens de ce genre, il faut les trouver dans son ame : elle seule peut les donner : l'art peut apprendre à les disposer et

à les orner, mais il ne saurait les fournir. C'est à l'orateur surtout que s'applique ce mot heureux et si souvent cité de Vauvenargues : « Les grandes » pensées viennent du cœur. » Je dirai donc à celui qui voudra devenir éloquent : Commencez par être un bon citoyen, c'est-à-dire, un honnête homme ; car l'un ne va pas sans l'autre. Aimez-vous, avant tout, la patrie, la justice et la vérité ? Vous sentez-vous incapable de les trahir jamais pour quelqu'intérêt que ce soit ? La seule idée de flatter un moment le crime ou de méconnaître la vertu vous fait-elle reculer de honte et d'horreur ? Si vous êtes tel, parlez, ne craignez rien. Si la nature vous a donné du talent, vous pourrez tout faire : si elle vous en a refusé, vous ferez encore quelque chose, d'abord votre devoir, ensuite un bien réel, celui de donner un bon exemple aux autres, et à la bonne cause un défenseur de plus.

SECTION III.

Application des mêmes principes dans la Philippique de Démosthene, intitulée de la Chersonese.

Ce qui manque à ceux qui n'ont d'autres facultés que celles de leur ame, c'est surtout la méthode et le raisonnement; c'est cette série d'idées fortifiées les unes par les autres, cette accumulation de preuves qui vont toujours en s'élevant, jusqu'à ce que l'orateur, dominant de haut et comme d'un centre lumineux, finisse par donner une secousse impétueuse à tout cet amas, et en écrase ses adversaires. C'est alors que les mouvemens, comme je l'ai déjà indiqué, décident la victoire; mais il faut que les raisonnemens l'aient préparée; sans cela les mouvemens heurtent et ne renversent pas. Que l'impérieuse vérité arrache d'abord à tous les esprits cet assentiment secret et involontaire : Il a raison : alors l'orateur, qui se sent le maître, commande en effet, ou plutôt la raison commande pour lui, et on obéit.

C'est la tactique de Démosthene dans ses harangues délibératives, qui forme la plus grande partie de ses ouvrages, et qui, sous différens titres, sont toutes véritablement des *Philippiques*,

puisqu'elles ont toutes le même objet, celui de réveiller l'indolence des Athéniens, et de les armer contre l'artificieuse ambition de Philippe.

On doit comprendre sous ce nom, non-seulement les quatre harangues qui portent spécialement le titre de *Philippiques*, mais toutes celles qui ont pour objet les démêlés de Philippe avec les Grecs et les Athéniens, telles que les trois qu'on nomme ordinairement *les Olynthiaques*, celle qui roule *sur la Paix* proposée par le roi de Macédoine, celle qui fut prononcée à l'occasion d'une *Lettre* de ce même prince, et celle qui est intitulée *de la Chersonese.* Cela compose dix harangues, et cette derniere est à mon gré la plus belle; mais toutes peuvent être regardées comme des modeles. On n'y trouve pas, il est vrai, les grands tableaux, les grands mouvemens, les développemens vastes de la harangue *pour la Couronne*, ni cette espece de lutte si vive et si terrible qui appartient au genre judiciaire, où deux athletes combattent corps à corps. Mais il faut remarquer aussi l'avantage particulier et peut-être unique, attaché à ce dernier sujet, à cette grande querelle d'Eschine et de Démosthene; il faut se représenter toute la Grece rassemblée pour ainsi dire dans Athenes pour entendre les deux plus fameux orateurs dans leur propre cause, et quelle cause! L'homme qui,

depuis vingt ans, gouvernait par la parole Athenes et la Grece, opposant aux attaques les plus malignes et les plus furieuses de la haine et de la calomnie, la peinture aussi brillante que fidelle de son administration, c'est-à-dire, l'histoire des Grecs en même tems que la sienne. L'intérêt des événemens se joignait ici à celui du procès. Démosthene, en défendant sa gloire, défendait celle d'Athenes et des Grecs. Son ame devait être à la fois élevée par tous les sentimens de la grandeur nationale, et échauffée par tous les mouvemens d'une indignation personnelle. Il a devant lui son adversaire et la Grece, l'une qui l'honore et l'autre qui l'outrage. Que ne devait-il, que ne pouvait-il pas faire pour être digne de l'une et pour triompher de l'autre? C'était vraiment entre Eschine et lui un combat à mort; car dans Athenes et à Rome le bannissement était une sorte de peine capitale. Cet assemblage de circonstances si importantes rendait son discours susceptible de tous les genres d'éloquence: la piquante amertume des réfutations et des récriminations, la hauteur des idées politiques, tous les feux de la gloire et du patriotisme se réunissaient naturellement dans une plaidoierie de cette nature, et tout s'y trouve au plus haut degré. N'oublions jamais que le génie est plus ou moins porté par le sujet, et que les hommes

s'agrandissent avec les choses, comme les choses avec les hommes.

Le mérite des *Philippiques* est celui qui appartient proprement à l'éloquence délibérative, une discussion animée, pressante, lumineuse, une série de raisonnemens qui se fortifient les uns par les autres, et ne laissent ni le tems de respirer ni l'idée de contredire; des formes simples, quelquefois même familieres, mais de cette familiarité décente, et en quelque sorte noble, qui, avec la précision, la pureté et la rapidité de la diction, composaient ce que les Anciens appelaient atticisme.

J'ai cru que, même sans une connaissance parfaite des affaires de la Grece, nécessaire seulement à qui voudra connaître à fond l'esprit de ses orateurs, quelques morceaux choisis dans leurs écrits pourraient plaire au plus grand nombre des lecteurs. Mais je n'ai pas cru pouvoir mieux faire, pour donner une idée plus étendue du plus fameux de tous ces maîtres de la parole, que de traduire en entier une de ses *Philippiques*. J'ai choisi la sixieme, qui a pour titre *de la Chersonese;* elle n'est pas longue, et jamais orateur ne fut moins diffus que Démosthene. Il est vrai qu'en cela le goût des Athéniens servait de regle et de mesure aux harangueurs. Ce peuple ingénieux et délicat n'aimait

pas qu'on abusât de son loisir, ni qu'on se défiât de son intelligence. Il se piquait d'entendre pour ainsi dire à demi-mot, et il lui arrivait d'interrompre, à la tribune, ceux qui n'allaient pas au fait. On peut juger de cette espece de sévérité par un mot de Phocion. Il était renommé par une concision singuliere, et par une diction austere et âpre comme ses mœurs. Son laconisme énergique l'emporta plus d'une fois sur l'atticisme de Démosthene, qui disait de lui : *C'est une hache qui coupe mes discours.* Phocion, un jour qu'il se disposait à monter à la tribune, paraissait fort rêveur ; et comme on lui en demandait la cause : *Je songe* (dit-il) *comment je ferai pour abréger ce que j'ai à dire* (1).

---

(1) Il y a loin de cette sobriété de paroles à la verbeuse ambition qu'affectaient parmi nous les orateurs du barreau. C'est là qu'il semblait que le mérite d'un discours se mesurât sur sa durée. L'on était aussi satisfait d'avoir parlé longtems, qu'on pourrait l'être d'avoir bien parlé. Passe encore que le commun des plaideurs en juge ainsi, et s'imagine que leur avocat n'en a jamais dit assez ; mais l'ineptie des habitués qui faisaient les réputations de la cour du palais, venait à l'appui de ce ridicule préjugé. On les entendait dire avec le ton d'une admiration emphatique : *Maître un tel a parlé deux heures ; l'avocat-général a parlé quatre heures.* La raison pourrait en conclure le plus souvent, qu'ils avaient débité bien

Un court exposé sur la situation respective de Philippe et des Grecs à cette époque, suffira pour

---

des inutilités; mais l'ignorance conclut tout différemment, et s'extasie.

Cette différence entre les Anciens et nous tient encore à celle du gouvernement. Quand tout citoyen est admis à parler de la chose publique selon le droit et l'occasion, le dégoût de la prolixité et le mérite de la précision se font aisément sentir, et la mesure commune des jugemens, c'est l'importance des matieres et la faculté que chacun a de les traiter. Mais quand c'est le métier d'un petit nombre de parler en public, quand ce métier est circonscrit dans une sphere étroite et privée, l'on s'étend d'autant plus en paroles, qu'on est plus borné sur les objets : on se retourne en tout sens pour occuper le plus de place que l'on peut. C'est ainsi qu'une plaidoierie sur un testament ou sur une substitution est d'ordinaire beaucoup plus longue qu'aucune des harangues de Démosthene et de Cicéron sur les plus grands intérêts publics et sur les affaires les plus considérables. Des dix *Philippiques*, il n'y en a pas une qui excédât une demi-heure de lecture. Les plus longs plaidoyers de Cicéron ou de Démosthene ne tiendraient pas plus d'une heure, et celui *de la Couronne*, le plus étendu de tous, ce chef-d'œuvre si riche à tous égards, qui devait renfermer et qui renferme tant d'objets, ne comporte pas un débit de plus d'une heure, si l'on en retranche la lecture des actes publics, qui étaient les pieces probantes.

Tous les avocats pourtant ne donnent pas également dans cette diffusion; il en est qui savent se proportionner au sujet.

mettre chacun en état de comprendre l'orateur, que je vais faire parler dans notre langue.

Philippe, dont l'ambition n'était point bornée par ses petits États, et dont les talens étaient fort au dessus de sa puissance héréditaire, avait formé le hardi projet de dominer dans la Grece. C'était

---

On cite même un exemple d'une précision fort extraordinaire et fort plaisante, et qui par cela même réussit à cause de la rareté du fait, mais dont je serais fort éloigné de vouloir faire un modele à suivre. Dans une petite ville de province, un mauvais peintre fut accusé d'avoir fait un enfant à une fille, qui réclamait des dommages et intérêts. Ce pauvre homme avait pour tout bien, outre son talent de peintre, quelques dessus de portes et quelques enseignes, la charge de *peintre de la ville*, qui valait, je crois, une centaine d'écus. Il était d'ailleurs fort mal partagé pour la figure et pour l'esprit. Voici le plaidoyer de son avocat, qui fut conservé par les curieux : il avait opposé ce qu'on appelle en justice *des fins de non-recevoir.*

« Mes fins de non-recevoir sont bien simples. On ne » peut séduire une fille que par l'un de ces trois moyens, ou » la figure, ou l'argent, ou l'esprit. Or, celui pour qui je » plaide est laid, fort laid, sot et fort sot, gueux et très- » gueux. Laid; regardez-le : gueux; il est peintre et *peintre* » *de la ville* : sot; interrogez-le. Je persiste dans mes con- » clusions. »

L'assemblée éclata de rire, et le procès fut gagné tout d'une voix.

beaucoup entreprendre pour un roi des Macédoniens, nation jusque-là méprisée des Grecs, qui la traitaient de barbare. Philippe, devenu à la fois politique et guerrier à l'école du thébain Pélopidas qui avait élevé sa jeunesse, mit à profit les leçons d'un grand-homme qui avait cultivé en lui des facultés naturelles. Il créa une puissance militaire, à peu près comme de nos jours Frédéric, et prépara ainsi pour son fils la conquête de l'Asie, en lui soumettant la Grece. Son armée devint bientôt redoutable; elle était composée de la phalange macédonienne, corps d'infanterie, qui fut invincible jusqu'à ce qu'il se fût mesuré contre les légions romaines, et de la cavalerie thessalienne, la meilleure que l'on connût alors, et qui dans la suite fit remporter à Pyrrhus sa premiere victoire sur les Romains. Il forma des généraux qui furent comptés depuis parmi les meilleurs d'Alexandre, tels qu'Attale et Parménion. Avec ces troupes conduites par des chefs de ce mérite, bien entretenues et toujours en action, il se portait rapidement dans les différentes contrées de la Grece, suivant les occasions qu'il savait faire naître, ou attendre ou saisir; car ce fut la politique encore plus que la force qui fit ses succès. Il trouvait, il est vrai, de grandes facilités dans cet esprit de

jalousie, de défiance et de rivalité, qui animait les républiques grecques les unes contre les autres, et suscitait des divisions continuelles. Philippe, prodigue de sermens, de caresses et d'argent, avait partout des ministres et des orateurs à ses gages; et ils trompaient facilement la multitude, qui n'est jamais plus asservie que quand elle croit commander. C'est par le secours de ses agens mercénaires qu'il dirigeait de loin toutes les résolutions de ces divers États, les uns plus forts, les autres plus faibles; et quand il les avait brouillés, il ne manquait pas d'intervenir dans la querelle, et sous prétexte de secourir l'un contre l'autre, il finissait par dépouiller tous les deux. C'est ainsi qu'il était parvenu à se faire livrer le passage des Thermopyles et le pays des Phocéens, qui lui ouvrait l'Attique; qu'il s'était emparé de l'Eubée, qui, du côté de la mer, tenait en respect, par sa seule position, tout le territoire d'Athenes; qu'enfin il avait pris Amphipolis et beaucoup d'autres villes, soit de Thrace, soit de Thessalie. Cersoblepte, un des petits rois thraces, redoutant ses entreprises, et voulant se ménager contre lui l'appui des Athéniens, avait pris le parti de leur céder la Chersonese, presqu'île avantageusement située sur l'Hellespont, et qui pouvait être très-utile à une nation puissante

puissante sur mer, telle qu'était alors Athenes. Cardie, l'une des villes principales de cette presqu'île, avait refusé de se soumettre comme les autres à la domination athénienne, et s'était mise sous la protection de Philippe, qui avait dans ce moment une armée dans la Thrace. Athenes, qui avait envoyé une colonie dans la Chersonese, la fit soutenir par des troupes, chargées d'observer Philippe. Diopithe qui les commandait, regardant avec raison comme une hostilité la protection que ce prince accordait aux Cardiens, se jette sur les terres qu'il possédait dans la Thrace maritime, les pille, les ravage, et remporte un riche butin qu'il met en sûreté dans la Chersonese. Philippe, trop occupé ailleurs pour en prendre vengeance, porte de grandes plaintes aux Athéniens, sous prétexte qu'il n'y avait point entr'eux et lui de déclaration de guerre. Il réclame les traités qu'il avait violés le premier, et ses créatures s'empressent d'appuyer ses réclamations et s'emportent contre Diopithe. On demande qu'il soit rappelé, qu'on envoie même contre lui un autre général pour le forcer à la soumission en cas de résistance, et que Philippe reçoive des satisfactions. Cette lâcheté insensée devait révolter Démosthene. Il monte à la tribune, et parle ainsi :

« Il faudrait, Athéniens, que ceux qui vous
» parlent dans cette tribune, tous également
» exempts de complaisance ou d'animosité, ne son-
» geassent qu'à énoncer ce qui leur paraît le meilleur
» à faire, surtout quand nous avons à délibérer
» sur de grands intérêts publics. Mais puisque,
» parmi nos orateurs, il en est qui se laissent con-
» duire, soit par un esprit de contention et de
» jalousie, soit par d'autres motifs personnels,
» c'est à vous du moins de mettre de côté toutes
» ces considérations particulieres, pour ne vous
» occuper qu'à résoudre et exécuter ce que vous
» croirez utile à l'État.

» De quoi s'agit-il aujourd'hui? de la Chersonese
» menacée par Philippe, qui depuis onze mois
» est dans la Thrace avec une armée; et de quoi
» nous parlent vos orateurs? des opérations et des
» entreprises de Diopithe. Pour moi, j'attache fort
» peu d'importance aux accusations intentées contre
» un de vos généraux, que vous pouvez, quand
» vous le voudrez, poursuivre aux termes de la
» loi, soit tout à l'heure, soit dans un autre tems,
» peu importe; et je ne vois pas pourquoi ni moi
» ni qui que ce soit ici, nous nous échaufferions
» sur un pareil sujet. Mais ce que cherche à nous
» enlever Philippe notre ennemi, Philippe dont

» les troupes couvrent les bords de l'Hellespont ;
» ce que vous ne pourrez plus ni réparer ni res-
» saisir si vous en manquez l'occasion, voilà ce
» qui est pressant, voilà sur quoi il faut statuer
» sur le champ, sans permettre que de vaines et
» tumultueuses altercations vous le fassent perdre
» de vue.

» Je n'entends pas sans étonnement, je l'avoue,
» bien des choses qui se disent dans vos assem-
» blées. Mais rien ne m'a plus surpris que ce qui
» s'est dit devant moi dans le sénat, que qui-
» conque se proposait de vous parler dans les cir-
» constances actuelles, devait déclarer formelle-
» ment s'il vous conseillait la guerre ou la paix.
» Non, ce n'est plus là que nous en sommes. Si
» Philippe se tenait tranquille, s'il n'avait pas violé
» les traités, ravi vos possessions, s'il ne soulevait
» pas, s'il n'armait pas contre vous les peuples en
» même tems qu'il se les attache, sans contredit
» il ne tiendrait qu'à vous de rester en paix ; et
» pour ce qui vous concerne, je vous y vois aussi
» disposés qu'il est possible de l'être. Mais si d'un
» côté nous avons sous les yeux les traités qu'il a
» jurés avec nous, si de l'autre il est manifeste
» qu'avant même que Diopithe partît de ces murs
» à la tête de cette colonie à qui l'on reproche

» aujourd'hui d'être la cause de la guerre, Philippe,
» contre tout droit et toute justice, s'était em-
» paré déjà de ce qui vous appartient; si vos
» propres décrets, rendus à ce sujet, accusent
» authentiquement ces violations des engagemens
» pris avec nous, si toutes les fois qu'il s'est lié
» avec les Grecs ou avec les Barbares, il n'a eu
» évidemment d'autre objet que de vous faire la
» guerre, que signifie donc ce qu'on vient vous
» dire, qu'il faut choisir la guerre ou la paix? Eh!
» vous n'en avez plus le choix; il ne vous reste
» qu'un seul parti, qui est à la fois celui de la
» justice et de la nécessité; c'est de repousser
» l'agresseur, et c'est le seul dont on ne vous
» parle pas! à moins cependant qu'on ne prétende
» que Philippe, pourvu qu'il n'attaque pas l'At-
» tique, le Pyrée, nos murailles, ne nous fait
» point injure et n'est pas en guerre avec nous.
» Mais je ne puis penser, Athéniens, que ceux
» qui établiraient de semblables regles d'équité, et
» marqueraient ainsi les limites de la guerre et de
» la paix, vous parussent avoir l'idée de ce que
» prescrit la justice, de ce que vous pouvez sup-
» porter sans honte, et de ce qu'exige votre
» sûreté. Il y a plus : ils ne s'aperçoivent pas
» qu'eux-mêmes, en parlant ainsi, justifient

» Diopithe qu'ils accusent ; car enfin, pourquoi
» serait-il permis à Philippe de faire tout ce qu'il
» lui plaît, pourvu qu'il n'envahisse pas l'Attique,
» s'il n'est pas permis à Diopithe de secourir les
» Thraces sans être accusé d'allumer la guerre ?
» — Mais (dit-on) il ne faut pas souffrir que
» des soldats mercenaires ravagent les bords de
» l'Hellespont, ni que Diopithe, en levant des
» vaisseaux étrangers, fasse le métier de pirate. —
» Soit : je suis persuadé des bonnes intentions de
» ceux qui vous tiennent ce langage : sans doute
» ils n'ont d'autre intérêt que celui de l'équité et le
» vôtre. En ce cas, je n'ai plus qu'une question à
» leur faire, et la voici : quand ils auront dissipé
» et anéanti votre armée en diffamant le général,
» qui a trouvé dans ses propres ressources les
» moyens de l'entretenir, qu'ils nous disent com-
» ment ils feront pour anéantir aussi l'armée de
» Philippe. S'ils restent sans réponse, il est clair,
» Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but ; et c'est de
» vous ramener au même état de choses, qui dans
» ces derniers tems a porté un coup si funeste à
» la puissance d'Athenes. Vous le savez : rien n'a
» donné à Philippe tant d'avantage sur nous, que
» d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met
» à portée de saisir toutes les occasions : il vous
» prévient partout, parce qu'après avoir délibéré

» à loisir avec lui-même, il agit subitement et
» quand il lui plaît : il attaque, il renverse : nous,
» au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions
» que nous commençons des préparatifs longs et
» tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il ? ce qui doit tou-
» jours arriver à ceux qui s'y prennent trop tard :
» il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans
» obstacle ; et nous, après de grandes dépenses
» inutiles, après bien des efforts superflus, après
» avoir bien vainement montré toute l'envie pos-
» sible de le traverser et de lui nuire, que nous
» reste-t-il? l'impuissance et la honte.

» Mettez-vous donc bien dans l'esprit, Athé-
» niens, que tandis qu'on vous amuse ici de vaines
» paroles, au fond, tout ce que l'on veut, c'est
» que vous restiez oisifs au dedans et désarmés
» au dehors, afin que Philippe, pendant ce tems,
» puisse faire à son aise tout ce qui lui convien-
» dra. Jugez-en par ce qui se passe aujourd'hui.
» Il occupe depuis long-tems la Thrace et la
» Thessalie avec des troupes nombreuses : si, avant
» l'époque des vents étésiens, il assiége Bizance,
» croyez-vous que les Bizantins persistent dans
» leurs préventions contre vous, au point de ne
» pas sentir le besoin de votre secours ? Eh ! à
» votre défaut, ils appelleraient dans leurs murs
» des auxiliaires, quels qu'ils fussent (même ceux

» dont ils se méfieraient encore plus que de vous),
» plutôt que de rester à la merci de Philippe, à
» moins cependant qu'il ne vienne à bout de s'em-
» parer de leur ville avant que personne puisse
» le savoir; et si nous n'avons point de troupes
» sur les lieux, si, quand nous voudrons y en en-
» voyer, les vents s'y opposent, n'en doutez pas,
» les Bizantins sont perdus. — Mais ce sont des
» peuples qu'a égarés un mauvais génie, et leur
» conduite envers nous a été insensée. — Oui,
» mais ces insensés, il faut les sauver, et les sauver
» pour nous.

» Sommes-nous sûrs enfin que Philippe ne se
» porte pas dans la Chersonese? n'a-t-il pas dit
» dans sa lettre, qu'il comptait se venger de ces
» peuples? et n'est-ce pas une raison de plus pour
» y laisser une armée que nous avons là toute
» formée, qui pourra défendre le pays et inquiéter
» l'ennemi? Si nous la perdons, cette armée, et
» que Philippe entre dans la Chersonese, que
» ferons-nous alors? — Nous mettrons Diopithe
» en justice. — Nous voilà bien avancés. —
» Nous ferons passer des secours. — Et si la mer
» n'est pas tenable? — Mais Philippe n'attaquera
» pas la Chersonese. — Et qui vous l'a dit? qui
» vous en répond? »

Voilà un modele de précision dans le dialogue

hypothétique, l'une des formes les plus piquantes que l'on puisse donner à la discussion. Mais il faut bien prendre garde à un inconvénient très-dangereux, où tombent souvent ceux qui emploient ce moyen sans en connaître le principe et les effets. Ils se font des objections faibles ou ineptes, qui ne sont nullement celles qu'on leur oppose ou qu'on peut leur opposer; et alors ce petit artifice devient puéril et retombe sur eux. Quand on fait parler ses adversaires, il faut répondre à leur pensée et non pas à la sienne; être bien sûr de ce qu'ils peuvent dire, et bien sûr de la réplique. Ici Démosthene ne met dans leur bouche que ce qu'ils avaient dit, ou ce qu'ils étaient obligés de dire pour n'être pas inconséquens. Trois fois il les fait parler, et trois fois il les terrasse d'un seul mot. Il reprend.

« Considérez donc, Athéniens, dans quel tems » et dans quelle saison de l'année on vous conseille » de retirer vos troupes de l'Hellespont, et de » l'exposer sans défense aux entreprises de Phi- » lippe. Que dis-je ? voici une considération d'une » toute autre importance : si, revenant de la haute » Thrace, il laisse de côté la Chersonese et Bizance, » et attaque Chalcis et Mégare, comme en dernier » lieu la ville d'Orée, aimez-vous donc mieux » être obligés de l'arrêter sur vos frontieres, que » de l'occuper loin de vous ? »

L'orateur, bien affermi sur les faits qu'il a exposés et sur les conséquences à en tirer, ce qui, graces à sa forte logique, a été pour lui l'affaire d'un moment, ne craint point de risquer un avis qu'il sait bien n'être point du goût de la plupart des Athéniens; mais aussi s'est-il réservé, pour le soutenir, les moyens les plus puissans, ceux qu'il va tirer des affections morales d'un peuple qu'il avait bien étudié. Il le connaissait sensible à la honte, jaloux de sa réputation et de ses lumieres, très-sujet à se laisser tromper par négligence, mais aussi très-irascible contre ceux qu'il voyait convaincus de l'avoir trompé. Ce sont autant de leviers dont l'orateur va se servir pour mettre en mouvement cette multitude indolente et inattentive. Il a fait briller l'évidence; il va faire tonner la vérité, et vous verrez comment un citoyen parle à un peuple. On n'avait pas imaginé dans Athenes, non plus qu'en aucun endroit du Monde, de donner ce titre de peuple à un ramas de brigands : ceux-là, il faut bien les flatter; comment ne pas flatter des complices? ceux-là, il faut bien les appeler un peuple *essentiellement bon :* c'était le refrein de nos tyrans. Mais Démosthene savait, comme les Athéniens, que si les hommes étaient *essentiellement bons*, ils n'auraient pas besoin de lois; il parlait à un véritable peuple, très-susceptible d'erreurs, de

faiblesse, de prévention, mais qui avait une patrie, une religion, une morale et des mœurs sociales, et à qui l'on pouvait en conséquence montrer impunément la vérité, même la dure vérité, la vérité poignante, pourvu qu'il fût sûr de la bonne foi et des intentions de l'orateur. Ceux qui ne sont pas familiarisés avec les Anciens, et qui ne connaissent que cette vile adulation sans cesse prodiguée parmi nous à la plus vile multitude, cet abject popularisme, nommé si improprement *popularité*, ne concevront rien à la véracité hardie et véhémente de Démosthene, à ces reproches amers et violens dont il frappe ses concitoyens pour les réveiller et les éclairer, et ils seront encore bien plus surpris de l'accueil qu'on fit à ce discours et du succès qu'il obtint.

« D'après ces faits et ces réflexions, mon avis » est que, bien loin de licencier l'armée que Dio- » pithe s'efforce de maintenir pour le service de la » république, il faut au contraire lui fournir de » nouvelles forces, de l'argent et des munitions. » En effet, si l'on demandait à Philippe ce qu'il » aime le mieux, que les troupes de Diopithe » (de quelque espece qu'elles soient; je ne veux » disputer là-dessus avec personne) soient auto- » risées, honorées, renforcées par le peuple » d'Athenes, ou dispersées et détruites par la

» malveillance de vos orateurs, qui doute que ce
» dernier parti ne fût celui qu'il préférât? Ainsi ce
» que notre ennemi souhaiterait le plus au monde,
» c'est précisément ce que vous voulez faire!....
» Et vous demanderez encore pourquoi nos affaires
» vont si mal!.... Je vais vous le dire nettement,
» Athéniens; je vais mettre sous vos yeux, et votre
» situation, et votre conduite: en deux mots, nous
» ne voulons ni combattre ni payer. Nous voulons
» attirer à nous les deniers publics; nous refusons
» à Diopithe ceux qui lui étaient assignés léga-
» lement, et nous le chicanons encore sur ceux
» qu'il se procure et sur l'emploi qu'il en fera:
» c'est ainsi que nous nous conduisons en tout, et
» que nous persistons à ne jamais nous charger de
» nos propres affaires. Nous louons, il est vrai,
» tant qu'on veut, ceux qui élevent la voix pour
» l'honneur de la patrie; mais dans le fait, nous
» agissons comme si nous étions d'accord avec ses
» ennemis. Vous demandez à ceux qui montent
» à cette tribune ce qu'il faut faire; et moi je vous
» interroge à mon tour, et je vous demande ce
» qu'il faut vous dire; car, je vous le répete, si
» vous ne voulez servir l'État ni de votre personne
» ni de votre argent; si vous ne voulez ni faire
» passer à Diopithe les fonds qui lui sont dus ni

» permettre qu'il en tire d'ailleurs ; en un mot,
» si vous ne voulez pas faire vous-mêmes vos
» affaires, Athéniens, je n'ai point de conseils à
» vous donner.

» Eh ! de quoi serviraient-ils, quand vous
» souffrez que la licence de la calomnie aille au
» point de poursuivre Diopithe, non pas seule-
» ment sur ce qu'il a fait, mais même sur ce qu'il
» fera ? Et c'est là ce que vous entendez patiem-
» ment, Athéniens !.... Mais ne faut-il que vous
» dire ce qui en arrivera ? oh ! pour cela du moins
» je vous le dirai, et avec toute liberté ; car il n'est
» pas en moi de parler autrement.

» Soyez sûrs d'abord (et j'y engage ma tête)
» que tous vos commandans de vaisseaux, quels
» qu'ils soient, ne font pas autrement que Dio-
» pithe, et tirent de l'argent de nos alliés, des
» habitans de Chio, d'Érythrée, enfin de tous les
» Grecs de l'Ionie et des îles, les uns plus, les
» autres moins, selon le nombre des bâtimens qu'ils
» commandent. Et pourquoi les peuples fournis-
» sent-ils ces contributions ? Croyez-vous que ce soit
» gratuitement ? Non, ils ne sont pas si insensés :
» c'est afin que vos amiraux protegent leur com-
» merce et leurs possessions : ils achetent à ce prix
» la sûreté de leurs navires et de leur territoire ;

» ils se mettent à l'abri des pirateries maritimes
» et des violences du soldat, quoiqu'ils assurent,
» comme de raison, que tout ce qu'ils en font,
» n'est que par zele et par attachement pour vous :
» peuvent-ils donner un autre nom à ces largesses
» intéressées ? et doutez-vous que Diopithe ne
» fasse comme les autres ? Oui, les peuples lui
» donneront de l'argent; car enfin s'il n'en a pas
» et si vous ne lui en envoyez point, où voulez-
» vous qu'il prenne de quoi payer ses soldats ?
» D'où lui viendrait-il de l'argent? du ciel ? Il vit,
» et il vivra sur ce qu'il pourra prendre et sur ce
» qu'il pourra se procurer par tous les moyens,
» soit dons, soit emprunts, il n'importe. Mais
» que font aujourd'hui ceux qui l'accusent auprès
» de vous? Ils avertissent tout le monde de ne rien
» donner à un général que vous allez mettre en
» justice, et pour le passé, et pour l'avenir. Voilà où
» tendent tous ces discours que j'entends : *il prendra*
» *des villes, il expose et trahit les Grecs....* Car
» vous verrez que ces discoureurs prennent un
» grand intérêt aux Grecs d'Asie, et qu'ils sont
» fort empressés à défendre les autres, eux qui ne
» songent pas à sauver leur propre patrie. Ils
» parlent d'envoyer un autre général, et contre
» Diopithe !.... Où en sommes-nous, grands
» dieux ! S'il est coupable, s'il a commis de ces

» prévarications que les lois punissent, c'est aux
» lois à le punir : il ne faut pour cela qu'un décret
» et non une armée ; ce serait le comble de la
» folie. C'est contre nos ennemis, sur qui nos lois
» ne peuvent rien, c'est contre eux qu'il faut
» envoyer des flottes, des troupes, de l'argent ;
» c'est contre eux que cet appareil est nécessaire.
» Mais contre un de nos citoyens ! une accusation
» et un jugement, cela suffit, cela est d'un peuple
» sage ; et ceux qui vous parlent autrement, veulent
» vous perdre.

» Il est triste, je l'avoue, qu'il y ait de sem-
» blables conseillers parmi vous ; mais ce qui est
» plus triste encore, c'est que l'un d'eux n'a qu'à
» se présenter à cette tribune, pour vous dénoncer
» ou Diopithe, ou Charès, ou Aristophon, comme
» les auteurs de tous nos maux, vous l'accueillez,
» vous l'applaudissez comme s'il eût dit des mer-
» veilles ; mais qu'un citoyen véridique vienne vous
» dire : « Vous n'y pensez pas, Athéniens, ce
» n'est ni Diopithe, ni Charès, ni Aristophon qui
» vous font du mal, c'est Philippe ; entendez-vous ?
» Sans son ambition, Athenes serait tranquille ; »
» vous ne dites pas non, vous ne le pouvez pas ;
» mais pourtant vous l'écoutez avec peine, et il
» semble que ce soit lui qui agisse avec vous en
» ennemi. J'en sais bien la cause ; mais par tous

» les dieux immortels, ne trouvez donc pas mau-
» vais qu'on vous parle hardiment quand il y va
» de votre salut.

» Plusieurs de vos orateurs et de vos ministres
» vous ont depuis long-tems accoutumés à n'être
» à craindre que dans vos délibérations, et nul-
» lement dans vos mesures d'exécution; durs et
» emportés dans vos assemblées, faibles et mous
» quand il faut agir. Que l'on vous défere comme
» coupable de nos malheurs un de vos citoyens,
» dont vous savez qu'il ne tient qu'à vous de vous
» saisir, vous ne demandez pas mienx; vous êtes
» tout prêts. Mais qu'on vous dénonce le seul
» ennemi dont vous ne pouvez avoir raison que
» par les armes, alors vous hésitez, vous ne savez
» plus quel parti prendre, et vous souffrez impa-
» tiemment d'être convaincus de la vérité qui vous
» déplaît. Ce devrait être tout le contraire, Athé-
» niens: vos magistrats auraient dû vous apprendre
» à être doux et modérés envers vos concitoyens,
» terribles envers vos ennemis. Mais tel est le
» funeste ascendant qu'ont pris sur vous vos artifi-
» cieux adulateurs, que vous ne pouvez plus en-
» tendre que ce qui flatte vos oreilles, et c'est ce
» qui vous a mis au point de n'avoir plus enfin
» à délibérer que de votre propre salut.

» Au nom des dieux, Athéniens, je vous adjure
» ici tous, si les Grecs aujourd'hui vous deman-
» daient raison de toutes les occasions que vous
» avez perdues par votre indolence, s'ils vous
» disaient : « Peuple d'Athenes, vous nous en-
» voyez députés sur députés pour nous persuader
» que Philippe en veut à la liberté de tous les Grecs,
» que c'est l'ennemi commun qu'il faut surveiller
» sans cesse, et cent autres discours semblables.
» Nous le savons comme vous ; mais, ô les plus
» lâches de tous les hommes (ce sont les Grecs
» qui vous parlent ainsi) ! quand Philippe, éloigné
» de son pays depuis dix mois, arrêté par la guerre,
» par l'hiver, par la maladie, n'avait aucun moyen
» de retourner chez lui, avez-vous saisi ce moment
» pour délivrer les Eubéens ? Vous n'avez pas même
» songé à recouvrer ce qui était à vous. Lui, au
» contraire, tandis que vous étiez chez vous bien
» tranquilles et bien sains (si pourtant on peut ap-
» peler sains ceux qui montrent tant de faiblesse),
» il a établi dans l'île d'Eubée deux tyrans à ses
» ordres, l'un à Sciathe, l'autre à Orée, en face
» de l'Attique même, et de maniere à avoir pour
» ainsi dire un pied chez vous. Et sans parler du
» reste, avez-vous du moins fait un pas pour l'en
» empêcher ? Non, comme de concert avec lui,

» vous

» vous lui avez abandonné vos droits. Il est clair
» que quand Philippe mourrait dix fois pour une,
» vous ne vous remueriez pas davantage. Laissez
» donc là, et vos ambassades, et vos accusations;
» laissez-nous en paix, puisque vous-mêmes aimez
» tant à y rester. » Eh bien! Athéniens, connaissez-
» vous quelque réponse à ce discours? Quant à moi,
» je n'en connais pas. »

Vous devez bien imaginer qu'après cette verte réprimande, l'orateur est trop habile pour ne pas verser quelque baume sur les blessures qu'il vient de faire à l'amour-propre. Après l'avoir abattu sous les reproches, il le releve bientôt, non par de grossieres flatteries, mais par de légitimes louanges sur ce qu'il y avait de noble et de généreux dans le caractere national quand les Athéniens le suivaient; sur ce qu'il y avait de glorieux dans leur existence politique, parmi les Grecs accoutumés à regarder Athenes comme le rempart de leur liberté; enfin sur cette haine même que portait Philippe aux Athéniens, et qui était pour eux un titre d'honneur. Cette seconde moitié de son discours est encore au dessus de la premiere.

« Je sais que vous avez parmi vous des hommes
» qui s'imaginent avoir répondu à votre orateur
» quand ils lui ont dit : Que faut-il donc faire? Je

» pourrais leur répondre d'un seul mot, et avec
» autant de vérité que de justice : Il faut faire tout
» ce que vous ne faites pas. Mais je ne crains pas
» d'entrer dans tous les détails; je vais m'expliquer
» complétement, et je souhaite que ces hommes
» si prompts à m'interroger, ne le soient pas moins
» à exécuter quand j'aurai répondu.

» Commencez par établir, comme un principe
» reconnu, comme un fait incontestable, que
» Philippe a rompu les traités, qu'il vous a dé-
» claré la guerre, et cessez de vous en prendre
» là-dessus les uns aux autres très-inutilement.
» Croyez qu'il est l'ennemi mortel d'Athenes et
» de ses habitans, même de ceux qui se flattent
» d'être en faveur auprès de lui. S'ils doutent de
» ce que je leur dis ici, qu'ils regardent le sort
» des deux Olynthiens, qui passaient pour ses
» meilleurs amis, Eutycrate et Léosthene, qui,
» après lui avoir vendu leur patrie, ont eu une fin
» si déplorable. Mais ce que Philippe hait le plus,
» c'est la liberté d'Athènes, c'est notre démocratie.
» Il n'a rien tant à cœur que de la dissoudre, et
» il n'a pas tort. Il sait que quand même il aurait
» asservi tous les autres peuples, jamais il ne pourra
» jouir en paix de ses usurpations tant que vous
» serez libres; que s'il lui arrivait quelqu'un de ces

» accidens où l'humanité est sujete, c'est dans vos
» bras que se jetteraient tous ceux qui ne sont
» maintenant à lui que par contrainte ; et il est
» vrai, Athéniens, et c'est une justice qu'il faut
» vous rendre, que vous ne cherchez point à vous
» élever sur les ruines des malheureux, mais que
» vous faites consister votre puissance et votre
» grandeur à empêcher que personne ne se fasse
» tyran de la Grece, ou à renverser celui qui se-
» rait parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts à
» combattre ceux qui veulent régner, à soutenir
» ceux qui ne veulent pas être esclaves. Philippe
» craint donc que la liberté d'Athenes ne traverse
» ses entreprises ; incessamment il lui semble qu'elle
» le menace, et il est trop actif et trop éclairé pour
» le souffrir patiemment. Il en est donc l'irrécon-
» ciliable adversaire ; et c'est, avant tout, ce dont
» vous devez être bien convaincus pour vous dé-
» terminer à prendre un parti.

» Ensuite, ce qu'il faut que vous sachiez avec
» la même certitude, c'est que dans tout ce qu'il
» fait aujourd'hui, son principal dessein est d'at-
» taquer cette ville, et que par conséquent tous
» ceux qui peuvent nuire à Philippe travaillent
» en effet à vous servir. Qui de vous serait assez
» simple pour s'imaginer que ce prince, capable

» d'ambitionner jusqu'à de misérables bicoques de
» la Thrace, telles que Mastyre, Drongilie, Ca-
» byre, capable pour s'en emparer, de braver les
» hivers, les fatigues, les périls, que ce même
» homme ne portera pas un œil d'envie sur nos
» ports, nos magasins, nos vaisseaux, nos mines
» d'argent, nos trésors de toute espece, qu'il nous
» en laissera la possession paisible, tandis qu'il
» combat au milieu des hivers pour déterrer le
» seigle et le millet enfouis dans les montagnes de
» Thrace? Non, Athéniens, non, vous ne le
» croyez pas.

» Maintenant donc, que prescrit la sagesse dans
» de pareilles conjonctures, et quel est votre
» devoir? De secouer enfin cette fatale léthargie
» qui a tout perdu, d'ordonner des contributions
» publiques et d'en demander à nos alliés; de
» prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour
» conserver l'armée que nous avons. Puisque Phi-
» lippe en a toujours une sur pied pour attaquer
» et subjuguer les Grecs, il faut aussi en avoir une
» toujours prête à les défendre et à les protéger.
» Tant que vous ne ferez qu'envoyer au besoin
» quelques troupes levées à la hâte, je vous le ré-
» pete, vous n'avancerez rien. Ayez des troupes
» réguliérement entretenues, des intendans d'ar-
» mée, des fonds affectés à la paye de vos soldats,

» un plan d'administration militaire, le mieux
» entendu qu'il sera possible : c'est ainsi que vous
» serez à portée de demander compte aux géné-
» raux de leur conduite, et aux administrateurs de
» leur gestion. Si vous prenez à cœur ce système
» de conduite, alors vous pourrez retenir Philippe
» dans de justes bornes, et goûter une paix véri-
» table ; alors la paix sera vraiment un bien, et
» j'avoue qu'en elle-même la paix est un bien ; ou
» si Philippe s'obstine encore à vouloir la guerre,
» vous serez du moins en mesure contre lui.

» On va me dire que ces résolutions exigent de
» grands frais et de grands travaux. Oui, j'en con-
» viens ; mais considérez quels dangers s'approchent
» de vous, si vous ne prenez pas ce parti ; et vous
» sentirez qu'il vaut mieux vous y porter de vous-
» mêmes, que d'attendre à y être forcés. En effet,
» quand un oracle divin vous assurerait, ce dont
» aucun mortel ne peut vous répondre, que même
» en restant dans votre inaction, vous ne serez
» point attaqués par Philippe, quelle honte encore
» ne serait-ce pas pour vous (j'en prends tous les
» dieux à témoins) ; combien ne flétririez-vous pas
» la gloire de vos ancêtres et la splendeur de cet
» État, si pour l'intérêt de votre repos vous aban-
» donniez les Grecs à la servitude ! Qu'un autre

» vous donne ces indignes conseils; qu'il paraisse,
» s'il en est un qui en soit capable; écoutez-le si
» vous êtes capables de l'entendre : quant à moi,
» plutôt mourir mille fois, avant qu'un pareil avis
» sorte de ma bouche! »

Cette espece de provocation, cet imposant défi est un de ces mouvemens dont l'effet est sûr quand l'orateur a établi ses preuves victorieusement : son objet est d'empêcher qu'on ne lui fasse perdre un moment précieux, un moment décisif, par une de ces résistances obliques et déguisées, derniere ressource de ceux qui n'osent plus lutter de front. Ils ont recours alors à des restrictions partielles, à des motions incidentes, prétextes pour prendre la parole, mais qui ne tendent qu'à remettre en discussion ce qu'on n'ose plus combattre et ce qui semblait convenu. C'est ainsi qu'on parvient à refroidir l'impression générale, à prolonger une délibération qui semblait terminée, jusqu'à ce que les esprits soient revenus de cette commotion produite par le pouvoir de la vérité, et que toutes les petites passions, étourdies et déconcertées un moment, aient eu le tems de se reconnaître. C'est ce qu'on a fait si souvent parmi nous par des *motions d'ordre* et des *amendemens*, et ce qu'un habile orateur doit prévenir, ou en réservant ses plus grandes forces pour la république, ou (ce qui

vaut encore mieux, et ce qui est plus sûr) en fondant, comme Démosthene, la réfutation dans les preuves, de façon à ruiner d'avance de fond en comble toutes les objections possibles, à rendre tout avis contraire, ou ridicule, ou odieux, à faire rougir les uns de le proposer, et les autres de l'entendre. Voyez ici comme Démosthene, en deux phrases, a su fermer à la fois la bouche des orateurs et l'oreille des Athéniens ! Il va multiplier les mouvemens à mesure qu'il en aperçoit l'effet; il va grandir et s'élever à la vue de ses antagonistes, jusqu'à demander contre eux des peines capitales, et à les signaler comme des ennemis de l'État. Aussi resta-t-il maître du champ de bataille, comme cet athlete que nous a peint Virgile, qui, jetant un ceste énorme au milieu de l'arêne, et montrant à nu ses larges épaules et ses membres musculeux, inspirait l'épouvante aux plus hardis lutteurs, et leur ôtait l'envie de se mesurer avec lui.

« Mais si mes sentimens sont les vôtres, si vous » voyez, comme je le vois, que plus vous laissez » faire de progrès à Philippe, plus vous fortifiez » l'ennemi que tôt ou tard il vous faudra com- » battre, qui peut donc vous faire balancer? qu'at- » tendez-vous encore? pourquoi des délais, des » lenteurs? quand voulez-vous enfin agir? quand

» la nécessité vous y contraindra? Et quelle né-
» cessité voulez-vous dire? En est-il une autre,
» grands dieux! pour des hommes libres, que la
» crainte du déshonneur? Est-ce celle-là que vous
» attendez? elle vous assiége, elle vous presse, et
» depuis long-tems. Il en est une autre, il est vrai,
» pour les esclaves..... Dieux protecteurs! éloignez-
» la des Athéniens..... la contrainte, la violence,
» la vue des châtimens..... Athéniens, je rougirais
» de vous en parler.

» Il serait trop long de vous développer tous
» les artifices que l'on met en œuvre auprès de
» vous; mais il en est un qui mérite d'être remar-
» qué. Toutes les fois qu'il est question de Philippe
» à cette tribune, il ne manque jamais de se trou-
» ver des gens qui se levent et qui s'écrient : *Quel
» trésor que la paix! quel fléau que la guerre! à quoi
» tendent toutes ces alarmes, si ce n'est à ruiner nos
» finances!* C'est avec de semblables discours qu'ils
» vous endorment dans votre sécurité, et qu'ils
» assurent à Philippe les moyens d'achever ses pro-
» jets. C'est ainsi que chacun a ce qu'il desire:
» vous restez dans votre oisiveté chérie (et plaise
» au ciel qu'un jour elle ne vous coûte pas cher!);
» votre ennemi s'agrandit, et vos flatteurs gagnent
» votre bienveillance et son argent. Pour moi, ce
» n'est pas à vous que je voudrais persuader la

» paix ; c'est un soin dont on peut se reposer sur
» vous mêmes ; c'est à Philippe que je voudrais
» la persuader, parce que c'est lui qui ne respire
» que la guerre. A l'égard de nos finances, prenez
» garde que ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est
» pas ce que voûs aurez dépensé pour votre sûreté,
» c'est ce que vous aurez à perdre et à souffrir
» si vous ne voulez rien dépenser. Il convient
» sans doute d'empêcher la dissipation de vos de-
» niers, mais par le bon ordre et la surveillance,
» et non par des épargnes prises sur le salut public.
» Ce qui m'afflige encore, c'est de voir que ces
» mêmes gens qui crient sans cesse contre le pil-
» lage de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous
» de réprimer et de punir, trouvent fort bon que
» Philippe pille tout à son aise et la Grece et vous.
» Comment se fait-il en effet que tandis que le
» Macédonien renouvelle sans cesse ses invasions,
» tandis que de tous côtés il prend des villes,
» jamais on n'entende ces gens-là condamner ses
» injustices et réclamer contre ses agressions, et
» qu'au contraire, dès que l'on vous conseille de
» vous opposer à ses démarches et de veiller sur
» votre liberté, sur le champ tous se récrient à la
» fois, que c'est provoquer la guerre ? Il n'est pas
» difficile de l'expliquer : ils veulent, si la guerre
» que l'on propose entraîne des inconvéniens (et

» quelle guerre n'en entraîne pas!), tourner vos ressentimens, non pas contre Philippe, mais contre
» ceux qui vous ont donné d'utiles conseils; ils
» veulent en même tems pouvoir accuser l'inno-
» cence et s'assurer l'impunité de leurs crimes.
» Voilà le vrai motif de ces éternelles réclama-
» tions contre la guerre; car encore une fois, qui
» peut douter qu'avant même que personne eût
» songé à vous en parler, Philippe ne vous la fît
» réellement, lui qui envahissait vos places, lui
» qui tout à l'heure a fourni contre vous ses se-
» cours aux rebelles de Cardie? Mais après tout,
» quand nous avons l'air de ne pas nous en aper-
» cevoir, ce n'est pas lui qui viendra nous en aver-
» tir et nous le prouver. Il y aurait de la folie de
» sa part; que dis-je, quand il sera venu jusque
» sur votre territoire, il soutiendra toujours qu'il
» ne vous fait pas la guerre. Et n'est-ce pas ce
» qu'il disait aux habitans d'Orée, lors même qu'il
» était sur leurs terres; à ceux de Phéres, au mo-
» ment de les assiéger; à ceux d'Olynthe, dans
» le tems qu'il marchait contr'eux? Il en sera de
» même de nous; et si nous voulons le repous-
» ser, ses honnêtes amis vous répéteront que c'est
» nous qui rallumons la guerre. Eh bien donc!
» subissons le joug : c'est le sort de quiconque ne
» veut pas se défendre.

» Faites encore attention, Athéniens, que vous
» courez de plus grands risques qu'aucun autre
» peuple de la Grece. Philippe ne pense pas seu-
» lement à vous soumettre, mais à vous détruire;
» car il sent bien que vous n'êtes pas faits pour
» servir; que quand vous le voudriez, vous ne
» le pourriez pas; vous êtes trop accoutumés à
» commander. Il sait qu'à la premiere occasion
» vous lui donneriez plus de peine que toute la
» Grece ensemble. »

Comme il lui faut peu de mots pour éveiller dans les Athéniens le sentiment de leur force et de leur grandeur ! Avec quel air de simplicité il en parle comme d'une chose convenue, et dont personne ne peut douter ! Pour un orateur vulgaire, c'était là un beau sujet d'amplification : en était-il un plus agréable à traiter devant de tels auditeurs? Mais quelle amplification vaudrait ces paroles si simples et si grandes : « Philippe sent bien que
» vous n'êtes pas faits pour servir; que quand vous
» le voudriez, vous ne le pourriez pas; vous êtes
» trop accoutumés à commander? » Un des caracteres de Démosthene, c'est de faire avec des tournures qui semblent communes, avec une sorte de familiarité noble et mesurée, plus que d'autres avec des termes magnifiques.

« Combattez donc contre lui dès aujourd'hui,

» si vous voulez éviter une ruine entiere. Détes-
» tez les traîtres qui le servent, et livrez-les au
» supplice. On ne saurait terrasser les ennemis
» étrangers, si l'on ne punit auparavant les en-
» nemis intérieurs qui conspirent avec eux : sans
» cela, vous vous brisez contre l'écueil de la tra-
» hison, et vous devenez la proie du vainqueur.

» Et pourquoi pensez-vous que Philippe ose
» vous outrager si insolemment ? Pourquoi, lors-
» qu'il emploie du moins contre les autres la sé-
» duction des promesses et même celle des ser-
» vices, n'est-ce que contre vous seuls qu'il ose
» employer la menace ? Voyez tout ce qu'il a fait
» en faveur des Thessaliens, pour les mener jusqu'à
» la servitude; par combien d'artifices il abusa les
» malheureux Olynthiens, en leur donnant d'abord
» Potidée et quelques autres places; tout ce qu'il
» fait aujourd'hui pour gagner les Thébains, qu'il
» a délivrés d'une guerre dangereuse, et qu'il a
» rendus puissans dans la Phocide. On sait, il est
» vrai, de quel prix les uns ont payé dans la suite
» ce qu'ils ont reçu, et quel prix aussi doivent en
» attendre les autres. Mais pour vous, sans parler
» de ce que vous aviez déjà perdu dans la guerre,
» combien, même pendant les négociations de la
» paix, ne vous a-t-il pas trompés, insultés,
» dépouillés ? Les places de la Phocide, celles de

» Thrace, Dorisque, Pyle, Serrio, la personne
» même de Cersoblepte, que ne vous a-t-il pas
» enlevé? D'où vient cette conduite si différente
» envers vous et envers les autres Grecs? c'est
» que nous sommes les seuls chez qui nos ennemis
» aient impunément des protecteurs déclarés, les
» seuls chez qui l'on puisse tout dire en faveur de
» Philippe quand on a reçu son argent, tandis
» qu'il prend celui de la république. Il n'eût pas
» été sûr de se déclarer le partisan de Philippe
» chez les Olynthiens, s'il ne les eût pas séduits
» en leur donnant Potidée : il n'eût pas été sûr de
» se déclarer le partisan de Philippe chez les Thes-
» saliens, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs
» tyrans, et s'il ne leur eût pas rendu Pyle : il
» n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de
» Philippe chez les Thébains, avant qu'il leur eût
» assujetti la Béotie en détruisant les Phocéens.
» Mais chez nous, mais dans Athenes, quand il
» s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie,
» quand il est près d'envahir Bizance, quand il a
» fortifié l'Eubée de maniere à enchaîner l'Attique,
» on peut en toute sûreté élever la voix en sa
» faveur, et de pauvres et d'obscurs qu'ils étaient,
» ses amis sont devenus riches et considérables; et
» nous, au contraire, nous avons passé de la splen-
» deur à l'humiliation, et de l'opulence à la pau-

» vreté ; car à mes yeux les vraies richesses d'une
» république sont dans le nombre de ses alliés,
» dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est
» là ce que nous avons perdu ; et pendant qu'avec
» tant d'insouciance, vous vous laissez ravir tant
» d'avantages, Philippe est devenu grand, for-
» tuné, redoutable aux Grecs et aux Barbares ;
» Athenes est dans le mépris et dans l'abandon ;
» riche seulement de ce qu'elle étale dans les mar-
» chés, pauvre de tout ce qui fait la gloire et la
» force d'un peuple libre. »

On a nommé Despréaux le poëte du bon sens : on peut appeler Démosthene l'orateur de la raison. Et nous en avons tant de besoin ! on a tant perverti l'entendement pour étouffer la conscience ! on a faussé à plaisir l'esprit humain ; et que faisons-nous ici, si ce n'est de travailler à le redresser ? Sans raison, point de justice, et sans justice, point de liberté. Nous avons bien acquis le droit de nous passionner pour la vérité : l'erreur et l'ignorance nous ont fait tant de mal !

Anéantissons la tyrannie des mots pour rétablir le regne des choses. Vous avez eu la preuve que le mot de liberté peut être écrit sur toutes les portes quand l'oppression est sur toutes les têtes. Et quel était alors l'homme libre, même dans les fers, même sur l'échafaud ? Celui-là seul qui avait

su garder l'indépendance de ses principes. C'est donc par la raison, par la justice que l'homme peut être essentiellement libre. Il y a cela de grand dans l'homme, qu'il est, par la pensée, supérieur à toute puissance qui n'est pas conforme à la raison; et cela seul prouverait que toute vraie grandeur vient de Dieu, à qui nous devons la pensée et la raison. C'est par-là que l'homme juste peut juger la puissance, même quand elle l'opprime: elle ne peut l'opprimer qu'un moment: il la juge pour toujours. Il peut la flétrir d'une parole, la confondre d'un regard, l'humilier même de son silence, ce que ne peut faire la tyrannie avec ses satellites et ses bourreaux.

Honneur donc à la raison et à l'ordre qui en est l'ouvrage! honneur à l'un et à l'autre, et d'autant plus que leur nom seul a été depuis long-tems parmi nous, d'abord un objet d'insulte, ensuite un titre de proscription. Les remettre à leur place, c'est les venger assez: dès-lors celle de leurs ennemis est marquée: elle l'est sans retour.

Apprenons par l'exemple de Démosthene, à ne jamais craindre de dire à nos concitoyens la vérité salutaire. On n'obtient jamais par la flagornerie démagogique qu'une influence éphémere et une longue ignominie. Les avantages des démagogues

sont fragiles et précaires, et sujets à des retours terribles. Cette vérité, pour être sentie, n'a pas même besoin des exemples sans nombre qui ont frappé vos yeux : ne l'oubliez jamais, et redites-vous sans cesse à vous-mêmes, que celui qui trompe le peuple, n'entend pas mieux ses intérêts que ceux de la chose publique, et ne se déshonore que pour se perdre. Je ne connais rien de si abject et de si odieux qu'un flatteur du peuple : il l'est cent fois plus qu'un flatteur des rois ; car naturellement le trône appelle la flatterie et répousse la vérité ; le peuple, au contraire, se laisse tromper, il est vrai ; mais il ne demande pas qu'on le trompe, il n'en a pas le besoin, et il sent celui d'être instruit. Il aime et accueille la vérité quand on ose la lui dire ; et quand il la rejette, c'est par défaut de lumieres, plus que par orgueil et par corruption. Dès qu'il la conçoit, il l'applaudit d'autant plus, qu'on exerce envers lui un droit qui est celui de tous. C'est aussi ce qui rend cette vérité si haïssable et si terrible aux yeux de ceux qui ont tant d'intérêt à ce qu'elle ne parvienne jamais jusqu'à ce peuple, parce qu'ils en ont tant à l'aveugler ; et cette politique ordinaire aux tyrans a dû être surtout celle des nôtres, qui étaient sans talent comme sans courage. Elle a consisté uniquement à donner tout pouvoir de mal faire à cette classe d'hommes

d'hommes qui partout est la lie des nations, à ceux qui n'ont rien, ne savent rien et ne font rien ; et de cet assemblage de dénuement, de fainéantise et d'ignorance, se compose ce qu'il y a de pis dans l'espece humaine : on en peut juger par ce qu'ils ont fait une fois, lorsqu'une fois ils ont régné. Mais observez en même tems que cette politique, dont le succès en a imposé un moment à ceux que tout succès éblouit, n'était pas moins inepte qu'atroce. Les tyrans qui ont eu du génie, n'ont jamais employé que des instrumens dont ils pouvaient toujours être les maîtres : la tyrannie qui n'a que des agens dont elle est l'esclave, est insensée ; car elle en est toujours la victime. Et qu'y a-t-il de plus fou que d'envahir tout sans pouvoir rien garder, et de dresser des échafauds pour finir par y monter..... Mais ceci appartient à notre histoire, et je reviens à celle de l'éloquence et des triomphes de Démosthene (1).

(1) On croit devoir encore rappeler ici pour la derniere fois, que toutes les réflexions semées dans cet ouvrage, relatives à la révolution, sont de l'année 1794, et ont été prononcées aux Écoles Normales et au Lycée.

SECTION IV.

Exemples des plus grands moyens de l'art oratoire, dans les deux harangues pour la Couronne, *l'une d'Eschine, l'autre de Démosthene.*

Quelques notions préliminaires sont indispensables ici, pour faire connaître l'importance de ce fameux procès, et le rôle considérable que Démosthene soutint si long-tems dans Athenes, où la profession d'orateur était une espece de magistrature, et fut particuliérement pour Démosthene une puissance si réelle, que Philippe, au rapport des historiens, disait que de tous les Grecs il ne craignait que Démosthene.

Après la perte de la bataille de Chéronée, les Athéniens, craignant d'être assiégés, firent réparer leurs murailles. Ce fut Démosthene qui donna ce conseil, et ce fut lui qu'on chargea de l'exécution. Il s'en acquitta si noblement, qu'il fournit de son bien une somme considérable dont il fit présent à la république. Ctésiphon son ami, proposa de l'honorer d'une couronne d'or, pour récompense de sa générosité. Le décret passa, et portait que la proclamation du couronnement se

ferait au théâtre, pendant les fêtes de Bacchus, tems où tous les Grecs se rassemblaient dans Athenes pour assister à ses spectacles. Eschine était depuis long-tems le rival et l'ennemi de Démosthene. Il avait un grand talent et un très-bel organe, qu'il eut occasion d'exercer, ayant commencé par être comédien. Mais il avait aussi une ame vénale, et il était presque publiquement au nombre des orateurs à gages que Philippe soudoyait dans toutes les républiques de la Grece. Démosthene seul, aussi integre qu'éloquent, était demeuré incorruptible, et les Athéniens ne l'ignoraient pas. Aussi n'était-ce pas la premiere fois qu'il avait reçu le même honneur que lui décernait Ctésiphon; mais ici la haine crut avoir trouvé une occasion favorable. La funeste bataille de Chéronée avait abattu la puissance d'Athenes et rendu Philippe l'arbitre de la Grece : c'était Démosthene qui avait fait entreprendre cette guerre, dont l'événement avait été si funeste. Eschine se flatta de pouvoir le rendre odieux sous ce point de vue, et de lui arracher la couronne qu'on lui offrait. Il attaqua le décret de Ctésiphon, comme contraire aux lois. Son accusation roule sur trois chefs; 1°. une loi d'Athenes défend de couronner aucun citoyen chargé d'une administration quelconque, avant qu'il ait rendu

ses comptes, et Démosthene, chargé de la réparation des murs et de la dépense des spectacles, est encore comptable : premiere infraction; 2°. une autre loi défend qu'un décret de couronnement porté par le sénat, soit proclamé ailleurs que dans le sénat même; et celui de Ctésiphon, quoique rendu par le sénat, devait être, selon sa teneur, proclamé au théâtre : seconde infraction. Enfin (et c'est ici le fond de la cause), le décret porte que la couronne est décernée à Démosthene pour les services qu'il a rendus et qu'il ne cesse de rendre à la république, et Démosthene au contraire n'a fait que du mal à la république. Ce dernier chef devait amener la censure de toute la conduite de Démosthene, depuis qu'il s'était mêlé des affaires de l'État, et c'était là le principal but de son ennemi, qui cherchait à lui ravir également, et les honneurs qu'on lui accordait, et la gloire de les avoir mérités. La querelle commença deux ans avant la mort de Philippe; mais les troubles politiques de la Grece, l'embarras des affaires et le danger des conjonctures retarderent la poursuite du procès, qui ne fut plaidé et jugé que six ans après, et lorsqu'Alexandre était déjà maître de l'Asie.

On est tenté de déplorer tout le malheureux talent qu'Eschine déploya dans une mauvaise cause.



A travers son élocution facile et brillante, on démêle à tout moment la faiblesse de ses moyens, l'artifice de ses mensonges. Il donne à toutes les lois qu'il cite un sens faux et forcé, à toutes les actions de Démosthene une tournure maligne et invraisemblable; il l'accuse de tout ce dont il est coupable lui-même; il lui reproche d'être vendu à Philippe, dont il est lui-même le pensionnaire; et plus il sent le défaut de preuves, plus il exagere les expressions; ce qui dans tout genre de calomnie est la méthode des détracteurs, qui esperent ainsi faire aux autres l'illusion qu'ils ne se font pas. A l'égard de Démosthene, sa cause était belle, il est vrai : quel accusé en eut jamais une plus belle à défendre ? Il s'agissait de justifier aux yeux de toute la Grece l'opinion que le peuple d'Athenes avait de lui, et la récompense si flatteuse et si éclatante qu'on avait cru lui devoir. De plus, il a pour lui le plus grand de tous les avantages, la vérité. Il ne rapporte pas un seul fait sans avoir la preuve en main, et chaque assertion est suivie de la lecture d'un acte public, qui la confirme authentiquement. Mais enfin il plaidait contre l'envie, l'envie toujours si favorablement écoutée; et il était obligé de soutenir le rôle, toujours dangereux, d'un homme qui parle de lui et qui rappelle le bien qu'il a fait.

C'était la plus grande de toutes les difficultés. On verra comme il a su la vaincre; mais il est juste de citer auparavant quelques endroits du discours de son accusateur.

Quoiqu'il donne une très-mauvaise interprétation, comme cela est toujours très-facile, aux lois dont il prétend s'appuyer, il lui importe cependant d'établir d'abord que le respect religieux que l'on doit aux lois, doit, surtout dans un État libre, l'emporter sur toute autre considération. C'est le fondement de son exorde, et ce morceau est traité avec la noblesse et la gravité convenables au sujet.

« Vous savez, Athéniens, qu'il y a trois sortes » de gouvernemens parmi les hommes, l'empire » d'un seul, l'autorité d'un petit nombre et la » liberté de tous. Dans les deux premiers, tout se » fait au gré du monarque ou de ceux qui ont le » pouvoir en main; dans le dernier, tout est soumis » aux lois. Que chacun de vous se souvienne donc » qu'au moment où il entre dans cette assemblée » pour juger de la violation des lois, il vient prononcer sur sa propre liberté. C'est pour cela que » le législateur exige de vous ce serment : *Je jugerai suivant les lois*, parce qu'il a senti que l'observation de ces lois est le maintien de notre » indépendance. Vous devez donc regarder comme

» votre ennemi quiconque les viole, et croire que
» cette transgression ne peut jamais être un délit
» de peu d'importance. Ne souffrez pas que per-
» sonne vous enleve vos droits. N'ayez aucun égard
» à la protection que vos généraux accordent trop
» souvent à vos orateurs, au grand détriment de
» l'État, ni aux prieres des étrangers, qui plus
» d'une fois ont servi à sauver des coupables. Mais
» comme chacun de vous aurait honte d'abandon-
» ner dans un combat le poste qui lui aurait été
» confié, vous devez aussi avoir honte d'aban-
» donner le poste où la patrie vous a placés pour la
» défense des lois et de la liberté. Souvenez-vous
» que tous vos concitoyens, et ceux qui sont pré-
» sens à ce jugement, et ceux qui n'ont pu y assis-
» ter, se reposent sur votre fidélité du soin de
» maintenir leurs droits. Souvenez-vous de votre
» serment; et quand j'aurai convaincu Ctésiphon
» d'avoir proposé un décret contraire à la vérité
» et à notre législation, abrogez ce décret inique,
» punissez les transgresseurs des lois, et vengez et
» assurez à la fois la liberté qu'ils ont outragée. »

Passons la discussion juridique et le narré aussi long qu'infidele de l'administration de Démosthene, et venons à l'endroit où Eschine se flattait d'avoir le plus d'avantage. Après la bataille de Chéronée,

les Athéniens étaient si loin d'attribuer le mauvais succès de la guerre à l'orateur qui l'avait conseillée, qu'ils lui déférerent d'une commune voix l'honneur de prononcer, suivant l'usage, l'éloge funebre des citoyens qui avaient péri dans cette fatale journée, et à qui l'on avait élevé un monument. Cette fonction était glorieuse; Eschine et tous les orateurs l'avaient briguée. L'accusateur, arrivé à cette époque, la rapproche de celle où Démosthene fit résoudre la guerre, et rassemble en cet endroit toutes ses forces pour l'accabler sous le poids des calamités publiques.

« C'est ici que je dois mes regrets à tous ces » braves guerriers que Démosthene, au mépris » des augures les plus sacrés, précipita dans un » péril manifeste; et c'est lui cependant qui a osé » prononcer l'éloge de ses victimes! c'est lui qui de » ses pieds fugitifs, qui servirent sa lâcheté dans » les plaines de Chéronée, a osé toucher le mo- » nument que vous avez élevé aux défenseurs de » l'État! O toi, le plus faible et le plus inutile des » hommes dès qu'il faut agir, le plus confiant dès » qu'il faut parler, auras-tu bien le front de sou- » tenir en présence de nos juges, que tu mérites » d'être couronné? Et s'il l'ose dire, le supporterez- » vous, Athéniens? et cet imposteur pourra-t-il » vous ôter le jugement et la mémoire, comme il

» a ôté la vie à ses concitoyens ? Imaginez-vous
» donc être transportés pour un moment de cette
» assemblée au théâtre, voir s'avancer le hérault,
» et entendre prononcer le décret de Ctésiphon.
» Représentez-vous les larmes que verseront alors
» les parens de tous ces illustres morts, non pas
» sur les infortunes des héros de nos tragédies,
» mais sur leur propre sort et sur votre aveugle-
» ment. Quel est parmi les Grecs qui ont reçu
» quelqu'éducation, quel est celui qui ne gémira
» pas, en se rappelant ce qui se passait autrefois
» sur ce même théâtre dans des tems plus heu-
» reux, et lorsque la république était mieux gou-
» vernée ? Alors le hérault montrant au peuple
» les enfans dont les peres avaient péri dans les
» combats, les revêtait d'armes brillantes, en pro-
» nonçant ces paroles, qui étaient à la fois l'éloge
» et l'encouragement de la vertu : *Ces enfans, dont*
» *les peres sont morts courageusement pour la patrie,*
» *ont été élevés aux dépens de l'État jusqu'à l'âge de*
» *puberté : aujourd'hui la patrie leur donne l'armure*
» *des guerriers, et les place au premier rang dans*
» *ses spectacles.* Voilà ce qu'on entendait autrefois ;
» mais que sera-ce aujourd'hui ? Que dira le hé-
» rault, quand il sera obligé de produire en public,
» et en présence de ces mêmes enfans, celui qui les
» a rendus orphelins ? S'il profere les termes qui

» composent le décret de Ctésiphon, croyez-vous
» que sa voix étouffera la vérité et notre honte ?
» Croyez-vous qu'on ne répondra pas par une ré-
» clamation générale, que cet homme (si pour-
» tant un lâche mérite ce nom), que cet homme
» que l'on couronne pour sa vertu, est en effet un
» mauvais citoyen; que celui dont on couronne
» les services, a trahi sa patrie dans la tribune et
» dans les combats? Ah! par tous les dieux, Athé-
» niens! ne vous faites pas cet affront à vous-
» mêmes; n'élevez pas sur le théâtre un trophée
» si injurieux pour vous; n'exposez pas Athenes
» à la risée des Grecs, et ne r'ouvrez pas les bles-
» sures de vos malheureux alliés, les Thébains,
» que vous avez reçus dans vos murs, bannis et
» fugitifs par la faure de Démosthene, dont l'élo-
» quence vénale a détruit leurs temples et leurs
» monumens. Rappelez-vous tous les maux qu'ils
» ont soufferts; voyez les vieillards en pleurs et les
» veuves dans la désolation, forcés, au terme de
» leur vie, d'oublier qu'ils ont été libres, vous re-
» procher de mettre le comble à leur misere, au
» lieu de la venger; vous conjurer de ne pas cou-
» ronner dans Démosthene, et leur destructeur, et
» le fléau de la Grece, er de vous garantir vous-
» mêmes de l'influence attachée à ce sinistre génie,
» qui a perdu tous ceux qui ont été assez malheu-

» reux pour s'abandonner à ses conseils. Eh ! quoi
» donc ! lorsqu'un des pilotes qui vous transportent
» du Pirée à Salamine, a le malheur d'échouer sur
» le bord, même sans qu'il y ait de sa faute, vous
» lui défendez par une loi de conduire désormais
» aucun navire ; vous ne voulez pas qu'il mette
» une seconde fois la vie des Grecs en péril, et
» celui qui a causé la ruine de tous les Grecs et
» la vôtre, vous lui permettrez encore de gou-
» verner ! »

On ne peut nier que ce morceau ne présente un contraste habilement imaginé. L'orateur s'y prend aussi bien qu'il est possible pour rendre son adversaire odieux. Il assemble autour de la tribune les ombres de ces infortunés citoyens, il les place entre le peuple et Démosthene, il l'investit de ces mânes vengeurs, et en forme autour de lui un rempart dont il semble lui défendre de sortir. Eh bien ! c'est précisément en cet endroit que Démosthene l'accablera dès qu'il aura pris la parole, et qu'il renversera d'une seule phrase tout cet appareil de deuil et de vengeance que son rival avait élevé contre lui.

Mais avant de passer à sa réponse, je crois devoir citer un autre morceau, où peut-être il y a plus d'art encore que dans celui qu'on vient d'entendre, parce qu'il offre un fond de vérité morale

et politique très-imposant, et qui n'est faux que dans l'application.

« Je dois vous avertir, Athéniens, que si vous » ne mettez des bornes à cette profusion de cou- » ronnes et de récompenses que vous distribuez si » facilement, bien loin d'inspirer de la reconnais- » sance à ceux que vous honorez, bien loin de » rendre la république meilleure, vous ne ferez » que décourager les bons citoyens et encourager » les méchans. En voulez-vous la preuve évidente? » Si quelqu'un vous demandait quelle est l'époque » la plus glorieuse d'Athenes, celle dont nous som- » mes témoins, ou celle qu'ont vue nos ancêtres, » dans quel tems il y a eu plus de grands-hommes, » aujourd'hui ou autrefois, vous ne pourriez vous » empêcher d'avouer que nous sommes inférieurs » en tout à ceux qui nous ont précédés. Mainte- » nant, à laquelle de ces deux époques a-t-on » décerné plus de couronnes, de proclamations, » de récompenses publiques? Il faut encore en » convenir, ces honneurs étaient rares autrefois, » et le nom de la vertu était cependant beaucoup » plus véritablement honoré. Aujourd'hui, vous » avez tout prodigué, et vous décernez des couron- » nes plutôt par habitude que par choix. Croyez- » vous que si dans les fêtes panathénées ou dans » les jeux olympiques on couronnait, non pas

» l'athlete qui a le mieux combattu, mais celui qui » a su le mieux faire sa brigue ; croyez-vous qu'il » y eût beaucoup d'athletes qui voulussent se dé- » vouer à toutes les fatigues et à toutes les pri- » vations qu'exige cette laborieuse profession ? » Voilà votre histoire, ô Athéniens ! A mesure » que vous avez accumulé les honneurs sans choix » et sans discernement, vous avez eu moins de » citoyens capables de les mériter. Plus vous avez » donné, plus vous avez été mal servis. Comparez- » vous ce Démosthene, qui a fui du champ de ba- » taille de Chéronée, à Thémistocle, qui a vaincu » à Salamine, à Miltiade, qui a triomphé à Mara- » thon, à ceux qui ont sauvé et ramené dans cette » ville nos concitoyens enfermés dans les murs de » Pyle, à ce juste Aristide..... Je m'arrête, les » dieux me préservent d'établir un parallele si » révoltant. Eh bien ! que Démosthene nous cite » un seul de ces grands-hommes qui ait été ho- » noré d'une couronne d'or. Quoi donc ! le peuple » d'Athenes a-t-il été ingrat ? Non, il a été magna- » nime, et ces illustres citoyens ont été dignes de » lui : ils ont pensé que ce n'était pas par des dé- » crets qu'ils seraient honorés aux yeux de la pos- » térité, mais par le souvenir de leurs grandes » actions. Ils ne se sont pas trompés, et ce sou- » venir est immortel.....

» Voulez-vous savoir ce qu'ont obtenu de vos
» ancêtres ceux qui vainquirent les Medes aux
» bords du Strymon? Trois statues de pierre, pla-
» cées sous le portique de Mercure. Allez voir le
» monument public où est représentée la bataille
» de Marathon : le nom même de Miltiade n'y
» est pas : on permit seulement qu'il fût peint
» au premier rang, exhortant ses soldats. Lisez le
» décret rendu en faveur des libérateurs de Pyle :
» que leur décerne-t-on ? Une couronne d'olivier.
» Lisez ensuite celui de Ctésiphon en faveur de
» Démosthene : une couronne d'or. Prenez-y
» garde, Athéniens, l'un de ces deux décrets
» anéantit l'autre. Si l'un fut honorable, l'autre est
» honteux ; si les premiers ont été récompensés
» en proportion de leur mérite, il est évident que
» celui-ci reçoit une récompense au dessus du
» sien. Et lui-même, que devait-il faire ? Paraître
» devant vous, et vous dire : Ce n'est pas à moi
» de refuser la couronne que vous m'offrez, mais
» ce n'est pas non plus le temps d'une pareille pro-
» clamation. Il me siérait mal de couronner ma
» tête quand la république est en deuil. Voilà ce
» que dirait un homme qui connaîtrait la véritable
» vertu et la véritable gloire ; mais Démosthene
» ne les connaît pas. »

C'est dommage que l'art oratoire ne soit ici

autre chose que celui de la calomnie, qui, en ne montrant qu'un côté des objets, se sert du nom de la vertu pour combattre les hommes vertueux.

Les deux points principaux que traite Eschine dans la derniere partie de son discours, font trop voir quel effroi inspirait l'éloquence de Démosthene. Il veut absolument lui prescrire la forme de sa défense, et que les juges lui ordonnent d'y mettre le même ordre qu'il a mis dans son accusation. Ensuite il s'efforce de prouver, par toutes sortes de raisons, que c'est à Ctésiphon seul à se défendre lui-même, et qu'au moment où il dira, suivant la formule usitée : *Permettez-vous que j'appelle Démosthene. et qu'il parle pour moi ?* on refuse à celui-ci de l'entendre. J'avoue que je ne reconnais plus ici l'art d'Eschine. Sa demande est révoltante et ne pouvait que lui nuire : il ne faut jamais demander ce qu'on est sûr de ne pas obtenir. Démosthene n'était-il pas attaqué cent fois plus que Ctésiphon ? D'un autre côté, Eschine n'était-il pas également mal-adroit de laisser voir la crainte que Démosthene lui inspirait, et de se persuader que les Athéniens se priveraient du plaisir de l'entendre dans sa propre cause ? Heureusement on n'eut aucun égard à cette absurde prétention;

Démosthene parla. Il est tems de l'écouter : voici son exorde.

« Je commence par demander aux dieux im-
» mortels, qu'ils vous inspirent à mon égard, ô
» Athéniens ! les mêmes dispositions où j'ai tou-
» jours été pour vous et pour l'État ; qu'ils vous
» persuadent, ce qui est d'accord avec votre intérêt,
» votre équité, votre gloire, de ne pas prendre
» conseil de mon adversaire pour régler l'ordre de
» ma défense. Rien ne serait plus injuste et plus
» contraire au serment que vous avez prêté d'en-
» tendre également les deux parties ; ce qui ne
» signifie pas seulement que vous ne devez ap-
» porter ici ni préjugé ni faveur, mais que vous
» devez permettre à l'accusé d'établir à son gré
» ses moyens de justification. Eschine a déjà dans
» cette cause, assez d'avantages sur moi ; oui,
» Athéniens, et deux surtout bien grands. D'abord
» nos risques ne sont pas égaux ; s'il ne gagne
» pas sa cause, il ne perd rien ; et moi, si je
» perds votre bienveillance..... Mais non, il ne
» sortira pas de ma bouche une parole sinistre au
» moment où je commence à vous parler. L'autre
» avantage qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que
» trop naturel d'écouter volontiers l'accusation et
» le blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux
» qui

» qui sont forcés à dire du bien d'eux-mêmes.
» Ainsi donc Eschine a pour lui tout ce qui flatte
» la plupart des hommes ; il m'a laissé ce qui
» leur déplaît et les blesse. Si dans cette crainte
» je me tais sur les actions de ma vie publique,
» je paraîtrai me justifier mal ; je ne serai plus
» celui que vous avez jugé digne de récompense.
» Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le service
» de l'État, je serai dans la nécessité de parler
» souvent de moi-même. Je le ferai du moins avec
» toute la réserve dont je suis capable, et ce que
» je serai obligé de dire, ô Athéniens ! imputez-le
» à celui qui m'a réduit à me défendre. »

Il se garde bien de suivre le plan de défense que lui avait prescrit l'artificieux Eschine, qui prétendait l'obliger à répondre d'abord sur l'infraction des formes légales. Démosthene était trop habile pour donner dans ce piége : il sentait bien que cette discussion juridique, déjà fort longue dans le discours d'Eschine, le paraîtrait encore bien plus dans le sien, et commencerait par ennuyer son auditoire et réfroidir sa harangue. L'essentiel était de prouver qu'il avait mérité la couronne, et de se concilier ses juges en remettant sous leurs yeux tout ce qu'il avait fait pour l'État. Ce tableau de son administration, tracé avec tout l'intérêt qu'il

était capable d'y mettre, devait nécessairement l'agrandir aux yeux des Athéniens en humiliant son adversaire, et placer sa cause dans le jour le plus favorable. C'est aussi par-là qu'il commence. Mais avec quelle adresse il s'en tire ! comme il sait bien s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, en se rendant à lui-même le témoignage que se doit un honnête homme accusé, un homme public qui rend compte de sa conduite ! comme il évite tout ce qui a l'air de la jactance ! Il fait si bien, qu'il met les Athéniens de moitié dans sa cause. Il avait affaire à l'amour-propre de tous les juges, le plus difficile à manier, et c'est aussi celui qu'il gagne d'abord ; et si l'écueil de sa cause était le danger de blesser cet amour-propre, il faut avouer que la perfection de son éloquence est d'avoir su le mettre de son parti. Ce sont toujours les Athéniens qui ont tout fait : ses pensées, ses résolutions ont toujours été les leurs ; ses avis ont toujours été d'accord avec leurs sentimens ; il met toujours sa gloire sous la protection de celle d'Athenes. Qu'on juge à quel point il dut plaire à un peuple naturellement vain, et s'il est étonnant qu'il ait enlevé tous les suffrages.

Il n'est pas au tiers de son discours, que celui de son adversaire est anéanti : il n'en reste pas la

moindre trace : Démosthene est dans les cieux, Eschine est dans la poussiere ; et si l'on ne desirait pas d'entendre un homme qui parle si bien, on le dispenserait d'en dire davantage. Cette premiere partie rend son apologie si complete, met dans une telle évidence tous les mensonges d'Eschine et tous les services de Démosthene, qu'il semble que le reste soit donné, non pas au besoin de la cause, mais à la vengeance de l'accusé : il foule et retourne sous ses pieds un ennemi depuis longtems terrassé.

Lorsqu'il daigne enfin en venir aux détails juridiques, il pulvérise en quelques lignes les sophismes entassés par Eschine sur la prétendue violation des lois dans la forme du couronnement ordonné par le décret de Ctésiphon. Ce n'était qu'un prétexte de chicane pour avoir le droit d'intenter une accusation ; ce qui ne pouvait jamais se faire qu'en s'appuyant sur les termes d'une loi bien ou mal interprétée ; c'était aux juges à décider de l'application. Il y avait chez les Athéniens comme partout ailleurs, des ordonnances qui, à ne considérer que quelques points particuliers, paraissaient contredites par d'autres ordonnances. Eschine avait saisi en adroit chicaneur ce qui pouvait lui être favorable. Vous avez vu précédemment comme Démosthene s'est tiré de cette partie si séchement.

contentieuse de la comptabilité, et comme il sait relever et animer l'argumentation oratoire.

Je sais que la réfutation est toujours d'autant plus facile, que les objections sont plus frivoles; mais quoiqu'on ait l'évidence de son côté, on ne lui donne pas toujours cette tournure pressante et cette force irrésistible qui est l'éloquence de la discussion.

Il ne lui en coûte pas plus pour réfuter le second chef légal de l'accusation. « Quant à ce qui regarde » la proclamation sur le théâtre, je ne vous citerai » pas tant de citoyens qu'on y a vu couronner; je » ne vous rappellerai pas que j'y ai été proclamé » moi-même plus d'une fois; mais es-tu si dénué » de sens, Eschine, que tu ne comprennes pas que » partout où un citoyen est couronné la gloire » est la même, et que c'est pour ceux qui le » couronnent que la proclamation se fait sur le » théâtre? C'est pour tous ceux qui l'entendent, » une exhortation à bien mériter de la patrie, » et un sujet de louanges pour ceux qui distri- » buent ces récompenses, plus que pour ceux qui » les reçoivent. Tel est l'esprit de la loi qui a » été portée sur cet article. Lisez la loi : *Si quel-* » *qu'une de nos villes municipales couronne un ci-* » *toyen d'Athenes, la proclamation se fera dans la* » *ville qui aura décerné la couronne : si c'est le*

» *peuple athénien ou le sénat qui la décerne, la pro-*
» *clamation pourra se faire sur le théâtre aux fêtes*
» *de Bacchus.* »

Voilà un texte formel en faveur de Démosthene. Je l'ai cité afin que l'on pût juger de la bonne foi de son ennemi.

Démosthene n'ignorait pas quel avantage il avait sur Eschine dans l'opinion de ses concitoyens, et il s'en sert en homme supérieur dès le commencement de son discours, lorsqu'avant de réfuter les différens points de l'accusation intentée contre lui, il expose l'état de la Grece au moment où il s'approcha de l'administration des affaires, l'ambition et les intrigues de Philippe et la vénalité des orateurs tels qu'Eschine, qui servaient ce prince aux dépens de leur patrie. « La contagion était
» générale dans les villes de la Grece; ceux qui
» gouvernaient, se laissaient corrompre par des
» présens, et la multitude s'abandonnait à eux,
» ou par aveuglement sur l'avenir, ou par cette
» faiblesse qui est la suite d'une longue indolence
» Chacun croyait que le malheur n'irait pas jusqu'à
» lui, ou s'imaginait même s'élever sur les ruines
» des autres; et c'est ainsi que l'imprudente sécu-
» rité des peuples leur a fait perdre leur liberté,
» et que les magistrats qui croyaient livrer tout à
» Philippe, excepté eux-mêmes, se sont aperçus

» trop tard qu'ils s'étaient donnés aussi. Ce ne
» sont plus aujourd'hui des *amis* et des *hôtes*,
» comme on les appelait dans le tems qu'il fallait
» les séduire : les choses ont à présent leur vrai
» nom, et ce sont de vils flatteurs détestés des
» hommes et des dieux ; car il ne faut pas s'y
» tromper : on ne donne point d'argent pour
» enrichir un traître ; et quand on a obtenu ce
» qu'on voulait, il n'est plus même consulté : sans
» cela les traîtres seraient trop heureux. Mais non,
» il n'en est pas ainsi ; et comment cela pourrait-
» il être ? Quand celui qui voulait régner est de-
» venu le maître, il l'est de ceux même qui lui
» ont vendu les autres. Il connaît leur perversité ;
» il les hait et les méprise. Rappelez-vous ce que
» vous avez vu et ce que vous voyez aujourd'hui.
» Lasthene a été l'*ami* de Philippe jusqu'au mo-
» ment où il lui a vendu la ville d'Olynthe ;
» Timolaüs, jusqu'à ce qu'il ait perdu les Thé-
» bains ; Eudique et Simos de Larisse, jusqu'à ce
» qu'ils lui aient assujetti la Thessalie. Le Monde
» entier est plein des mêmes exemples. Que sont
» maintenant Aristrate à Sicyonne, Périlaüs à
» Mégare ? Tous sont dans l'abjection. Et sais-
» tu ce qui en résulte, Eschine ? c'est que tes
» pareils et toi, vous tous qui dans Athenes faites
» métier de la trahison, vous avez la plus grande

» obligation à ceux qui comme moi défendent
» de toutes leurs forces la république et la liberté.
» C'est là ce qui vous soutient ; c'est là ce qui
» vous enrichit : sans nous il y a long-tems qu'on
» ne vous paierait plus ; sans nous il y a long-tems
» que vous auriez fait tout ce qu'il faut pour vous
» perdre..... Cet insensé n'a-t-il pas dit quelque
» part, que je lui reprochais l'amitié d'Alexandre ?
» Non, je ne me méprends pas ainsi. Je n'ai jamais
» dit que tu fusses l'hôte ni l'ami de Philippe ni
» d'Alexandre. Toi ! comment ? A quel titre ? Les
» esclaves, les mercenaires s'appellent-ils les hôtes
» et les amis de leur maître ? J'ai dit que tu avais
» été d'abord le mercenaire de Philippe, et que tu
» étais aujourd'hui celui d'Alexandre. Je l'ai dit,
» et tous les Athéniens le disent. Veux-tu savoir
» ce qu'ils en pensent ? Ose les interroger. Tu ne
» l'oses pas ! Eh bien ! je vais les interroger moi-
» même. Athéniens, que vous en semble ? Eschine
» est-il l'ami d'Alexandre ou son mercenaire ?
» Entends-tu leur réponse ? »

Il est clair qu'il fallait en être sûr pour faire une pareille demande.

Mais avec quelle noblesse il s'exprime sur cette guerre contre Philippe, qu'on lui reproche d'avoir conseillée ! quel sublime élan d'enthousiasme patriotique ! et que dans ce moment Eschine paraît petit

devant lui ! Il rappelle ce jour terrible où se répandit dans Athenes la nouvelle de la prise d'Élatée, ville de la Phocide, qui ouvrait un passage à Philippe jusque dans l'Attique. Il n'y avait pas à balancer : il fallait que les Athéniens demeurassent exposés à une invasion, ou se réunissent avec les Thébains leurs anciens ennemis. Rappelons-nous ici que les Grecs regardaient les Macédoniens comme des barbares, et que les différens États de la Grece, quoique souvent divisés entr'eux, se croyaient liés par une espece de confraternité nationale dès qu'il s'agissait de combattre tout ce qui n'était pas Grec. Ce n'est qu'après le regne de Philippe, dont l'influence fut si puissante, et sous Alexandre qui se fit nommer généralissime de la Grece contre les Perses, que les Macédoniens se confondirent réellement avec les autres nations grecques dans la ligue générale contre leurs communs ennemis.

« Vous vous souvenez quel tumulte remplit la
» ville lorsqu'un courier vint la nuit apprendre aux
» Prytanes que Philippe était dans Élatée. Au point
» du jour le sénat était assemblé ; vous étiez accou-
» rus à la place publique ; le sénat s'y rend, produit
» devant vous le courier, vous rend compte de la
» funeste nouvelle. Le hérault demande qui veut
» parler ? Personne ne se présente. Tous vos géné-
» raux, tous vos orateurs étaient présens ; personne

» ne répondait à la voix de la patrie, demandant
» un citoyen qui lui indiquât des moyens de salut;
» car le hérault prononçant les paroles que la loi
» met dans sa bouche, est-il autre chose en effet
» que l'organe de la patrie ? S'il n'eût fallu pour se
» lever alors qu'aimer la république et desirer son
» salut, vous l'eussiez fait tous, Athéniens, tous
» vous vous seriez approchés de la tribune; s'il eût
» fallu être riche, le conseil des trois-cents se serait
» levé; ceux qui, réunissant l'amour de la patrie
» et les moyens de la servir, vous ont depuis pro-
» digué leurs biens, se seraient levés aussi. Mais
» un pareil jour, un pareil moment ne deman-
» dait pas seulement un bon citoyen, un homme
» sage, un homme opulent : il fallait quelqu'un
» qui connût à fond le caractere, la politique et les
» vues de Philippe. Je fus cet homme, je parus,
» je parlai : j'exposai les desseins de Philippe et ce
» qu'il fallait faire pour les combattre; personne
» ne contredit; tous applaudirent. Il fallait un
» décret; je le rédigeai. Le décret ordonnait une
» ambassade vers les Thébains; je m'en chargeai.
» L'objet de l'ambassade était de leur persuader
» qu'ils devaient oublier toute division et se réunir
» à vous; je les persuadai. Eh bien! Eschine,
» quel fut ton rôle ce jour-là ? Quel fut le mien ?
» Tu ne fis rien : je fis tout. Si tu avais été en effet

» un bon citoyen, c'était là le moment de parler ;
» il fallait proposer un avis meilleur que le mien
» et ne pas attendre à ce jour pour l'attaquer et
» m'en faire un crime. Mais telle est la différence
« de celui qui conseille à celui qui calomnie. L'un
» se montre avant l'événement et s'expose aux
» contradictions, aux revers, aux ressentimens,
» il prend tout sur lui : l'autre se tait quand il faut
» parler, et attend le moment d'un désastre pour
» élever le cri de la censure et de la haine.

» Mais enfin, puisque tu as été muet ce jour-là,
» dis-moi donc du moins aujourd'hui quel autre
» discours j'ai dû tenir, quel était le bien que je
» pouvais faire et que j'ai négligé, quelle autre
» alliance j'ai dû proposer, quelle autre conduite
» j'ai dû conseiller ; car c'est par-là qu'il faut juger
» de mon administration et non pas par l'événe-
» ment. L'événement est dans la volonté des dieux :
» l'intention est dans le cœur du citoyen. Il n'a pas
» dépendu de moi que Philippe fût vainqueur ou
» non ; mais ce qui dépendait de moi, c'était de
» prendre toutes les mesures que peut dicter la
» prudence humaine, de mettre dans l'exécution
» toute la diligence possible, de suppléer par le
» zele à ce qui nous manquait de force ; enfin, de
» ne rien faire qui ne fût glorieux, nécessaire et
» digne de la république. Prouve que telle n'a pas

» été ma conduite, et alors ce sera une accusation
» et non pas une invective. Si le même foudre
» dont la Grece a été accablée, est aussi tombé sur
» Athenes, que pouvais-je faire pour l'écarter ?
» Un citoyen chargé d'équiper un vaisseau pour
» l'État, le fournit de tout ce qui est nécessaire
» à sa défense : la tempête le renverse : quelqu'un
» songe-t-il à l'en accuser ? Ce n'est pas moi, dirait-
» il, qui tenais le gouvernail, et ce n'est pas moi
» non plus qui ai conduit l'armée..... Si toi seul,
» Eschine, devinais alors l'avenir, que ne l'as-tu
» révélé ? Si tu ne l'as pas prévu, tu n'es, comme
» moi, coupable que d'ignorance; et pourquoi
» m'accuses-tu quand je ne t'accuse pas ? Mais
» puisqu'il me presse là-dessus, Athéniens, je dirai
» quelque chose de plus fort, et je vous conjure de
» ne voir aucune présomption dans mes paroles,
» mais seulement l'ame d'un Athénien. Je le dirai
» donc : Quand même nous aurions prévu tout ce
» qui est arrivé, quand toi-même, Eschine, qui
» dans ce tems n'osas pas ouvrir la bouche, devenu
» tout à coup prophete, tu nous aurais prédit l'ave-
» nir, il eût fallu faire encore ce que nous avons
» fait, pour peu que nous eussions eu devant les
» yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de
» la postérité. En effet, que dit-on de nous au-
» jourd'hui ? que nos efforts ont été trompés par

» la fortune qui décide de tout; mais devant qui
» oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé
» à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs
» contre Philippe? Et qui donc parmi les Grecs
» ou parmi les Barbares, ignore que jamais dans
» les siecles passés Athenes n'a préféré une sécurité
» honteuse à des périls glorieux? Que jamais elle
» n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste,
» mais que dans tous les tems elle a combattu
» pour la prééminence et pour la gloire. Si je me
» vantais de vous avoir inspiré cette élévation de
» sentimens, ce serait de ma part un orgueil in-
» supportable; mais en faisant voir que tels ont
» été toujours vos principes et sans moi et avant
» moi, je me fais un honneur de pouvoir affirmer
» que dans cette partie des fonctions publiques qui
» m'a été confiée, j'ai été aussi pour quelque
» chose dans ce que votre conduite a eu d'hono-
» rable et de généreux. Mon accusateur, au con-
» traire, en voulant m'ôter la récompense que
» vous m'avez décernée, ne s'aperçoit pas qu'il
» veut aussi vous priver du juste tribut d'éloges que
» vous doit la postérité; car si vous me condamnez
» pour le conseil que j'ai donné, vous paraîtrez
» vous-même avoir failli en le suivant. Mais non,
» Athéniens, non, vous n'avez point failli, en
» bravant tous les dangers pour le salut et la liberté

» de tous les Grecs : vous n'avez point failli : j'en
» jure, et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri
» dans les champs de Marathon, et par ceux qui
» ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise,
» par tous ces grands citoyens dont la Grece a
» recueilli les cendres dans des monumens publics.
» Elle leur accorde à tous la même sépulture et
» les mêmes honneurs; oui, Eschine, à tous;
» car tous avaient eu la même vertu, quoique la
» destinée souveraine ne leur eût pas accordé à
» tous le même succès. »

C'est là ce serment si célebre dans l'antiquité, et si souvent rappelé de nos jours. Quand on l'entend, il semble que toutes les ombres évoquées tout à l'heure par Eschine, viennent se ranger autour de la tribune de Démosthene et le prennent sous leur protection. Ce n'est pas assez : voyez comme il tourne contre Eschine cet air de triomphe qu'a eu celui-ci en parlant de la défaite de Chéronée.

« L'avez-vous remarqué, Athéniens, lorsqu'il
» a parlé de nos malheurs? il en parlait sans rien
» ressentir, sans rien témoigner de cette tristesse
» qui sied si bien à un citoyen honnête et sensible.
» Son visage était rayonnant d'allégresse, sa voix
» était sonore et éclatante. Le malheureux ! il
» croyait m'accuser, et il s'accusait lui-même en

» se montrant dans nos revers communs, si diffé-
» rent de ce que vous êtes. »

Eschine n'avait cessé d'avertir les Athéniens de se défier de la pernicieuse éloquence de Démosthene : il lui avait donné sur son talent ces éloges perfides et meurtriers auxquels la haine se condamne quelquefois elle-même, sincere sur un point pour se rendre plus croyable sur un autre, et faisant servir la vérité à donner du poids à la calomnie : c'est ainsi que les passions souillent tout ce qu'elles touchent, et tournent la louange même en poison. Démosthene, qui ne laisse aucun article sans réponse, ne manque pas de relever Eschine sur celui-ci : il démontre par les faits, que le talent de la parole n'a jamais été en lui qu'un moyen de servir la république. Mais il commence par s'exprimer sur ce même talent avec une réserve et une modestie qui devait flatter l'amour-propre des Athéniens. Il n'y a pas jusqu'à son génie qu'il ne fasse dépendre d'eux.

« Pour ce qui est de mon éloquence (puis-
» qu'enfin Eschine s'est servi de ce mot), j'ai
» toujours vu que cette puissance de la parole
» dépendait en grande partie des dispositions de
» ceux qui écoutent, et que l'orateur paraît habile
» en proportion de la bienveillance que vous lui

» témoignez. Du moins cette éloquence qu'il m'at-
» tribue, a été utile à tous dans tous les tems, et
» jamais nuisible à personne. Mais la tienne, de
» quoi sert-elle à la patrie ? Tu viens aujourd'hui
» nous parler du passé. Que dirait-on d'un médecin
» qui, appelé près d'un malade, n'aurait pu trouver
» un remede à son mal, n'aurait pu le garantir de
» la mort, et ensuite viendrait troubler ses funé-
» railles, et crier près de sa tombe qu'il vivrait
» si l'on avait suivi d'autres conseils ? »

Il fonde l'intérêt de sa péroraison sur l'honneur qu'on lui a fait de lui confier l'éloge funebre des citoyens tués à Chéronée. Eschine s'était efforcé d'en faire contre lui un sujet de reproche, et d'autant plus qu'il avait lui-même inutilement sollicité cette fonction. Démosthene en tire un nouveau triomphe pour lui, et une nouvelle humiliation pour son accusateur.

« La république, Eschine, a entrepris et exé-
» cuté de grandes choses par mon ministere; mais
» elle n'a pas été ingrate. Quand il a fallu choisir,
» au moment de notre disgrace, l'orateur qui de-
» vait rendre les derniers honneurs aux victimes
» de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choisi,
» malgré ta voix sonore et malgré tes brigues; ce
» n'est pas Démade, qui venait de nous obtenir
» la paix, ni Hégémon, ni enfin aucun de ceux

» de ton parti : c'est moi. On vous vit alors, Pyto-
» clés et toi, vomir contre moi, avec autant de fu-
» reur que d'impudence, les mêmes invectives que
» tu viens de répéter, et ce fut une raison de plus
» pour les Athéniens de persister dans leur choix.
» Tu en sais la raison aussi bien que moi-même;
» je veux pourtant te la dire : c'est qu'ils connais-
» saient également et tout mon amour pour la pa-
» trie, et tous les crimes que vous avez commis
» envers elle. Ils savaient que vous ne deviez votre
» impunité qu'à ses malheurs; que si vos sentimens
» contre elle n'ont éclaté que dans le tems de sa
» disgrace, c'était un aveu que dans tous les tems
» vous aviez été ses ennemis secrets. Il convenait
» sans doute que celui qui devait célébrer la vertu
» de ses concitoyens, n'eût pas été le commensal
» de leurs ennemis, n'eût pas fait avec eux les
» mêmes sacrifices et les mêmes libations. On ne
» pouvait pas déférer une fonction si honorable à
» ceux qu'on avait vus mêlés avec les vainqueurs,
» partager la joie insultante de leurs festins et
» triompher de nos calamités. Enfin, ce n'était
» pas avec une voix mensongere qu'il fallait dé-
» plorer la destinée de ces illustres morts. Ces
» justes regrets ne pouvaient être que dans la
» bouche de celui qui avait aussi la douleur dans
» l'ame; et cette douleur, on savait qu'elle était dans
» mon

» mon cœur et non pas dans le tien. Voilà ce qui
» a déterminé le suffrage du peuple ; et quand les
» parens des morts, chargés du triste soin de leur
» sépulture, ont donné le festin des funérailles,
» c'est encore chez moi qu'ils l'ont donné, chez
» moi qu'ils regardaient comme tenant de plus près
» que personne à ceux dont nous pleurions la perte.
» Ils leur étaient liés de plus près par le sang, mais
» personne ne l'était davantage par les sentimens
» de citoyen ; personne, dans la perte commune,
» n'avait eu à pleurer plus que moi. »

Rollin observe avec raison, que la seule chose qui puisse nous blesser dans cette immortelle harangue, ainsi que dans celle d'Eschine, c'est la profusion d'injures personnelles que dans plus d'un endroit se permettent les deux concurrens. Mais il est juste d'observer aussi qu'elles étaient autorisées par les mœurs républicaines, moins délicates sur ce point que les nôtres, et que par conséquent ni l'un ni l'autre n'a manqué au précepte de l'art, qui défend de violer les convenances reçues. Deux citoyens ennemis, deux orateurs rivaux s'attaquaient l'un l'autre sur tous les points, sur la naissance, sur l'éducation, sur la fortune, sur les mœurs, et cette recherche entraînait des détails qui ne sont pas toujours bien nobles pour nous, vu la différence des tems et du langage,

mais qui alors avaient leur effet. On les retrouve aussi dans Cicéron, quand il parle contre Antoine, contre Pison, contre Vatinius, qui de leur côté ne l'épargnaient pas davantage. Quand ces injures n'étaient que des mensonges, elles ne compromettaient que celui qui les avait proférées; et quand elles étaient fondées, on pensait qu'un homme libre avait droit de tout dire. Il faut bien pardonner aux citoyens de Rome et d'Athenes, d'avoir cru qu'un honnête homme pouvait sans honte entendre les invectives d'un calomniateur. D'ailleurs, ce n'était pas tout-à-fait sans risque qu'il était permis d'accuser et d'invectiver : dans Athenes, l'accusateur devait avoir au moins la cinquieme partie des suffrages ; sinon il était condamné au bannissement. C'est ce qui arriva à Eschine : il se retira dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école de rhétorique. Sa premiere leçon fut la lecture des deux harangues qui avaient causé sa condamnation. Je ne conçois pas, je l'avoue, comment il eut le courage de lire à ses disciples celle de Démosthene. On peut sans crime être moins éloquent qu'un autre ; mais comment avouer, sans rougir, qu'on a été si évidemment convaincu d'être un calomniateur et un mauvais citoyen ?

Pour Démosthene, un historien dont l'autorité à cet égard a été justement contestée, d'après le

silence de tous les autres, prétend que cette fermeté si long-tems inébranlable, ce désintéressement si soutenu, se démentit une fois; qu'après s'être élevé contre Alexandre avec la même force qu'il avait déployée contre Philippe, il se laissa enfin corrompre, et feignit d'être malade pour ne pas monter à la tribune; que cette indigne faiblesse l'obligea de se retirer d'Athenes; mais on peut douter de la faute, et il est sûr que sa mort fut honorable et courageuse. Revenu dans Athenes après celle d'Alexandre, il ne cessa de parler contre la tyrannie des Macédoniens, jusqu'à ce qu'Antipater leur roi eût obtenu, la force en main, qu'on lui livrât tous les orateurs qui s'étaient déclarés ses ennemis. Démosthene prit la fuite; mais se voyant près d'être arrêté par ceux qui le poursuivaient, il eut recours au poison qu'il portait toujours avec lui. On a remarqué que Cicéron et lui eurent une fin également tragique, et périrent victimes de la patrie, après avoir vécu ses défenseurs.

Note sur le troisieme chapitre.

On lit dans le *nouveau Dictionnaire historique*, à l'article de Démosthene, et à propos de cet éloge funebre qu'il prononça, qu'Eschine ne manqua pas *de relever cette inconséquence*. On peut voir par la réponse victorieuse de Démosthene, que j'ai traduite dans ce chapitre, ce qu'il faut penser de cette

prétendue *inconséquence*, qui eût été celle des Athéniens tout autant que la sienne. Il est bien étrange de citer un reproche injuste, sans dire un mot de la réfutation, surtout quand elle est péremptoire, et c'est venir bien tard pour se ranger du côté des détracteurs d'un grand-homme et d'un excellent citoyen. On cite encore (et toujours sans réponse) la déclamation d'Eschine, qui invoque les peres et les meres de ceux qui avaient péri à Chéronée, contre les honneurs qu'on voulait rendre à Démosthene, *que l'on pouvait regarder comme leur assassin ;* comme si l'orateur citoyen, qui conseille une guerre légitime et nécessaire, était l'*assassin* de ceux qui succombent glorieusement dans la cause de la liberté contre la tyrannie. Il n'est permis de rapporter de semblables reproches, que pour faire voir tout ce qu'ils ont d'odieux et d'absurde. L'auteur de l'article appelle ces clameurs de la haine, *des désagrémens.* Non, ce sont des attaques mal-adroites qui amenent le triomphe de l'accusé : ce sont des titres de gloire.

Dans ce même Dictionnaire, à l'article *Eschine*, il est dit que les deux harangues *pour la Couronne pourraient s'appeler des chefs-d'œuvre, si elles n'étaient encore plus chargées d'injures que de traits d'éloquence.* C'est encore un jugement injuste et erroné de toute maniere. D'abord, il ne fallait pas mettre sur la même ligne le discours d'Eschine et celui de Démosthene : quoique le premier ait des beautés réelles, il ne peut pas soutenir la comparaison avec l'autre, qui est en son genre un morceau unique et achevé. Ensuite il n'est nullement vrai que les *injures*, autorisées par la nature des controverses judiciaires et par la liberté républicaine, détruisent dans ces sortes d'ouvrages le mérite de l'éloquence, et qu'un défaut qui n'en est guere un que pour nous, l'emporte sur tant de beautés.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II.

FIN DE LA TABLE.



